Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

OEUVRES

COMPLÈTES

D'HÉSIODE.

IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON, A PARIS.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE
LYON
1893

HÉSIODE,

D'APRÈS UN MARBRE ANTIQUE,

Reproduit par FULVIO ORSINI.

309001

OEUVRES

COMPLÈTES

D'HÉSIODE

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS,

AVEC LE TEXTE GREC EN REGARD,

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

PRECÉDÉES

D'UNE BIOGRAPHIE D'HÉSIODE,

D'UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE, DE SOMMAIRES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS RELATIFS A CHACUN DE CES POÈMES;

SUIVIES

D'UNE TRADUCTION EN VERS FRANÇAIS DES PRINCIPALES IMITATIONS

QUI EN ONT ÉTÉ FAITES EN GREC, EN LATIN, ETC.;

PAR ALPH. FRESSE-MONTVAL,

PROFESSEUR DE L'ATHÉNÉE ROYAL DE PARIS.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON

PARIS,

LIBRAIRIE DE LANGLOIS ET LECLERCQ,

RUE DE LA HARPE, 81.

1843

BIOGRAPHIE D'HÉSIODE.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE
LYON
1893

La biographie qui doit nous occuper se réduit pour nous à trois questions : Où Hésiode est-il né? — Quel a été Hésiode? — Dans quel siècle a-t-il vu le jour?

§ Ier. Où Hésiode est-il né?

Hérodote, Strabon, Suidas, Étienne de Byzance, Proclus et Tzetzès assignent pour patrie à Hésiode la ville de Cumes en Éolie. Éphorus, qui a écrit l'histoire de cette cité, partage cette opinion, et les objections qu'on fait valoir pour la réfuter sont d'une si mince importance qu'on les voit s'évanouir devant le plus léger examen.

Hésiode, dit-on, affirme dans l'un de ses poèmes, *les Travaux et les Jours*, qu'il n'a voyagé sur mer que pour se rendre du port d'Aulis dans l'île d'Eubée ; or, si son père l'eût conduit dans son enfance de la ville de Cumes au bourg d'Ascra, un tel voyage n'eût-il pas trop vivement impressionné sa jeune imagination pour qu'il eût omis de le mentionner? Le souvenir d'un déplacement aussi considérable ne lui serait-il pas resté profondément gravé dans la mémoire, et aurait-il pu dire que sa traversée pour se rendre

chez les Eubéens a été la seule occasion qu'il ait jamais eue de naviguer?

Cette objection va tomber d'elle-même en présence du passage dont on se sert pour l'autoriser; et ce passage, le voici : le poète parle à Persée son frère.

> Applique-toi, Persée, à ces travaux divers:
> Prends un petit vaisseau pour sillonner les mers;
> De fardeaux, s'il est vaste, emplis-en la charpente,
> Car le profit toujours par le profit s'augmente,
> Dès que le vent permet aux flots de se calmer.
> Quand tu voudras les voir sous ta proue écumer,
> Et contre le malheur t'offrir une ressource,
> Mes vers t'enseigneront l'art d'y régler ta course.
> Ne crois pas, cependant, qu'habile à naviguer,
> Mon vaisseau sur les mers ait souvent dû voguer :
> Hors le jour où d'Aulis je partis pour l'Eubée,
> . . . . . .
> Sur les ondes, dès lors, pour moi plus de trajets.

Évidemment, lorsque notre poète parle de voyages maritimes, il entend parler de ceux qui lui auraient donné quelque connaissance de l'art nautique, quelque expérience de la navigation, et non d'un simple déplacement qui n'aurait enrichi son intelligence d'aucune notion nouvelle : car il adresse dans ces vers des conseils à son frère; et ces conseils ne peuvent agir efficacement sur celui auquel ils sont destinés, qu'autant qu'ils sont appuyés sur l'habitude de la mer. Or, cette habitude, Hésiode n'ayant pu la contracter par une navigation qui n'a eu lieu que dans sa première enfance, atteste seulement ici qu'il n'a point voyagé sur mer dans un âge où il aurait été en état de recueillir ainsi quelques utiles observations Notre poète laisse donc complète-

ment en dehors, dans ce passage, sa translation de la ville de Cumes dans le bourg d'Ascra, et les témoignages qui affirment cette translation conservent toute leur autorité. Enfin, par les derniers vers de la citation précédente, n'est-il pas bien manifeste qu'Hésiode en niant qu'il ait voyagé sur la mer n'a nullement en vue l'époque de sa vie qui a précédé son voyage à Chalcis, mais seulement la période qui a suivi ce voyage; et qu'on ne peut, par conséquent, en rien conclure contre l'opinion qui le fait venir, dans sa première enfance, de la ville de Cumes au bourg d'Ascra?

De plus, la naissance d'Hésiode à Cumes a pour elle un témoignage nouveau qui, joint à tous ceux que nous avons déjà mentionnés, n'est pas sans une assez haute importance. Virgile, dans sa quatrième églogue, développant une idée empruntée par Pythagore aux croyances de l'antique Orient, parle du retour palingénésique de l'âge d'or. Cet âge d'or, il nous le représente sous les mêmes traits qu'Hésiode : c'est Saturne qui reparaît, la vierge Némésis qui se montre de nouveau; ce sont les nautoniers qui abandonnent les mers, ce sont les champs qui, sans être cultivés, produisent tout ce qui est nécessaire à la nourriture de l'homme. Or, Hésiode avait retracé ce siècle de bonheur absolument de la même manière :

> Sous les lois de Saturne, alors maître des cieux,
> L'homme, exempt de soucis, vivait semblable aux dieux...
> Un seul jour suffisait aux besoins d'une année;
> D'un si léger labeur la tâche terminée
> Laissait en paix les bœufs, les mulets en repos,
> Et la nef oubliait de sillonner les flots...

Ailleurs notre poète est plus explicite encore; l'homme n'a même pas besoin de travailler :

N'exigeant de ses mains ni travail, ni culture,
La terre à ses besoins fournissait sans mesure.

Enfin quand il ne reste plus sur la terre aucun vestige de l'âge d'or, Hésiode nous montre Némésis, cette vierge sacrée, qui se retire dans le ciel. On le voit, Virgile a calqué sur notre poète la description qu'il donne de cette époque fortunée ; il nous dit que cette époque va venir, et Hésiode le fait entendre aussi lorsque, affligé de vivre dans le siècle de fer, hélas ! s'écrie t-il :

Hélas ! fallait-il donc que la rigueur du ciel
M'eût fait naître en un temps et de fange et de fiel !
Et ne pouvait-il pas, aux jours qu'il me dispense,
Ou plus tôt ou plus tard marquer leur existence !

Plus tôt, cela se conçoit, car il aurait vécu dans l'âge d'or, commencement de tous les cycles sociaux ; mais pourquoi donc plus tard, s'il n'eût espéré comme le poète romain le retour de cet âge d'or ? Ainsi Hésiode et Virgile se ralliant à la même idée, signalent l'un et l'autre comme indubitable la réapparition des siècles de félicité que le genre humain croyait avoir perdus pour toujours. L'un et l'autre peignent cette félicité des mêmes couleurs, la caractérisent des mêmes traits, l'entourent des mêmes circonstances. L'un des deux, le poète romain, déclare que c'est à la lyre de Cumes qu'il a emprunté ses chants, et que les siècles qu'il annonce sont à ses yeux

Les derniers temps prédits par la lyre de Cumes...
Ultima Cumæi venit jam carminis ætas...

Donc, aux yeux de Virgile, c'était dans la ville de Cumes qu'Hésiode avait reçu le jour. Telle est aussi l'opinion attestée, comme nous l'avons dit, par Hérodote, Strabon, Sui-

das, Étienne de Byzance, Proclus, Tzetzès, et, dans Plutarque, par l'historien Euphorus; les objections opposées à tant et de si graves autorités s'évanouissent à la seule inspection du texte de notre poète. Rien ne nous empêche donc, bien plus, tout nous fait un devoir d'assigner à Hésiode la ville de Cumes pour patrie.

§ II. Quel a été Hésiode?

Mieux inspirée que n'a voulu en convenir le scepticisme moderne, la religieuse antiquité regardait comme une inspiration le génie de ses poètes, leurs préceptes comme une initiation, la pratique de leur art comme un culte, et la religion tout entière comme une émanation de leur science. Or toute religion, tout culte, toute initiation, et, par conséquent, toute inspiration poétique, ne pouvait provenir et ne provenait réellement que de la divinité. D'une autre part, dans les anciennes croyances, il y avait toujours assimilation entre l'effet et la cause, la créature et le créateur, la postérité et les aïeux, le fils et le père l'existence et l'idée, et par là même identité entre la pensée et le sujet pensant: il en résultait, par une déduction nécessaire, que l'origine du poète était la même que celle de la poésie. La poésie, en provenant des dieux, assignait forcément au poète une filiation divine. De là le merveilleux qui de toute antiquité a environné constamment le berceau et la tombe des auteurs célèbres. Hésiode n'a pas été frustré de cet illustre privilége, privilége si rigoureusement légitime au point de vue des anciens! Une antique tradition donnait à sa famille pour ancêtres Apollon et Thoosa: l'un, personnification de l'activité intellectuelle et morale; l'autre, fille de Neptune, dans laquelle était individualisée la passivité phy-

sique et matérielle. De cet hymen était né Linus, père de Piérus, dont le fils, OEagrius, avait épousé Calliope et donné le jour à Orphée ; celui-ci avait engendré Ortès, dont le fils, Harmonides, avait été le père de Philoterpe ; Philoterpe avait eu pour fils Euphémus ; Euphémus, Épiphradès ; Epiphradès, Ménalope, dont le fils, Dius, avait eu deux enfants, Hésiode et Persée : de celui-ci naquit Mœon, dont la fille, Chrithéis, donna le jour au chantre d'Achille et d'Ulysse. D'après Euphorus, disciple d'Isocrate et historien de Cumes, trois frères, ayant eu le Titan Atlas pour premier aïeul, seraient nés dans la ville de Cumes ; ces trois frères sont : Atellès, Mœon et Dius; celui-ci fut le père d'Hésiode et de Persée. Atellès mourut laissant Chrithéis, sa fille, aux soins de son frère Mœon ; mais l'infidèle tuteur, ayant séduit sa pupille, l'envoya à Smyrne, où elle épousa Phémius, et ce fut près de cette ville, sur les bords du fleuve Mélès, qu'elle enfanta Homère, fruit de son commerce illégitime avec son oncle.

Dius avait eu pour femme Pycimède et était déjà père d'Hésiode et de Persée, lorsqu'il fut contraint de s'expatrier, selon les uns, pour fuir l'indigence; selon d'autres, pour éviter les conséquences d'un meurtre qu'il avait commis. Arrivé au bourg d'Ascra, en Béotie, il s'y fixa et réussit à y gagner quelque bien. Quand il mourut, son héritage fut partagé entre ses deux fils, mais fort inégalement. Des juges prévaricateurs, corrompus par les présents de Persée, lui adjugèrent, au détriment d'Hésiode, la plus grande partie de la succession paternelle. Notre poète s'en plaint à diverses reprises, et paraît avoir été fort sensible à cet acte d'iniquité. Mais, quelque chagrin qu'il en ressentît, loin de se laisser abattre il redoubla de courage et d'activité, son travail suppléa à la médiocrité de sa fortune et la fit pros-

pérer même au delà de ses espérances. Il n'en fut pas ainsi de son frère Persée ; s'étant précipité aveuglément dans la carrière des procès, il y perdit en peu de temps tout son bien et fut obligé de venir avec ses enfants et sa femme solliciter les bienfaits du frère dont il avait frustré les légitimes espérances. Hésiode ne se vengea de son frère qu'en lui ouvrant avec générosité sa bourse aussi bien que son cœur. Il soulagea d'abord la misère de cette famille, dont le chef n'avait que trop mérité son infortune ; puis, pour l'empêcher d'y retomber, il lui adressa, sous forme de poème, une série d'enseignemens intitulés *les Travaux et les Jours*.

Cette composition, que notre poète semble avoir achevée dans sa vieillesse, avait été précédée de plusieurs autres dont la plupart ont péri. Ce sont : la *Théogonie* que nous possédons encore, du moins en grande partie ; une *Hérogonie* en cinq livres, éloges des héros nés des dieux et de simples mortelles, mais dont il ne nous reste que le fragment épique intitulé *le Bouclier d'Hercule ;* la *Mélampodie,* éloge du divin *Mélampe,* dont le troisième livre est mentionné honorablement par Athénée ; la *Grande année astronomique*, l'*Éloge funèbre de Batrachus*, l'*Épithalame de Thétis et de Pélée*, dont les deux premiers vers sont cités par Tzetzès dans son Commentaire sur Lycophron ; le *Tour de la terre*, cité par Strabon dans son septième livre ; la *Descente de Thésée aux Enfers*, la *Divination*, les *Grands travaux*, les *Noces de Ceyx*.

Le soin des troupeaux ainsi que le culte religieux et poétique des Muses se partageait les jours d'Hésiode ; il menait cette vie pastorale qui, dans les temps antiques, fut celle des dieux et des rois, dont l'éloge retentissait sur toutes

les lyres sacrées, et qu'a célébrée Homère au XIIIe livre de l'*Odyssée* et au VIe de l'*Iliade*. Comme les anciens patriarches, en même temps qu'il gardait ses troupeaux il desservait les autels des dieux; le front ceint du laurier prophétique, il présidait au culte des Muses dans un temple qui leur était érigé au pied du mont Hélicon. C'est par elles, ainsi qu'il nous l'apprend, que tous ses hymnes commençaient, par elles qu'ils finissaient toujours; car à ces intelligences divines se rapportaient toutes ses pensées, de ces seules intelligences lui venaient toutes ses inspirations. C'est là ce qu'il nous affirme lui-même; et quand il nous parle ainsi, le noble poète, n'allons pas croire que ce soit par une de ces forfanteries vaniteuses dont ne furent que trop souvent coupables tant de, poètes ses successeurs. Oui, Hésiode, le chantre théogonique, l'héritier des antiques traditions qu'avaient conservées dans leurs sanctuaires les colléges sacerdotaux de la Piérie, Hésiode était inspiré et devait l'être nécessairement par les Piérides immortelles, les Muses, filles que Mnémosyne, la mémoire et l'intelligence des choses sacrées, avait conçues de Jupiter, suprême personnification de la souveraine sagesse.

Ni le double culte des Muses dont il était investi, ni le soin de ses troupeaux, ni celui de son petit domaine, ne paraissent avoir soustrait Hésiode à ses devoirs envers la société; or, d'après ce poète, l'un des devoirs les plus impérieux du citoyen c'est le mariage, c'est l'obligation de se faire revivre dans ses enfants, Hésiode se maria donc Ctémène était le nom de sa compagne; son fils, qui, selon les uns, fut le poète Stésichore, s'appelait, selon d'autres, Archiépès ou Muasius, dont quelques écrivains ont fait une fille qu'ils ont nommée Mnasée. Ce qu'il y a de certain c'est que notre poète ne mourut point sans postérité; lui-

même atteste qu'il eut au moins un enfant dans ces vers extraits de son poème *des Travaux et des Jours :*

Aujourd'hui, cependant, pour moi, ni pour ma race,
Je n'ambitionnerais les dangereux honneurs
Décernés par Thémis à ses adorateurs...

Livré à tant de soins divers, à tant d'occupations multipliées, à tant de douces et légitimes affections, Hésiode ne s'y laissa pas absorber tellement qu'il n'eût aucun souci de ce qui se passait au dehors. Ces grandes réunions qui, chez les Grecs, n'avaient point encore acquis de fixité périodique, et dans lesquelles les maîtres de la lyre se disputaient les palmes de la poésie, attiraient toute l'attention d'Hésiode et enflammaient son émulation. L'une de ces assemblées, qui eut lieu à Chalcis, en Eubée, pour célébrer les funérailles d'Amphidamas, détermina notre poète à se rendre dans cette ville; voici comment il raconte lui-même ce voyage dans celui de ses poèmes que nous avons cité ci-dessus :

La mort d'Amphidamas invitait mon navire
A voguer vers Chalcis, où les jeux de la lyre
A vingt talents rivaux donnaient un noble essor;
Vainqueur, j'en fais l'aveu, j'obtins un trépied d'or,
Et, de retour ici, j'en consacrai l'hommage
Aux Muses qui des vers m'ont appris le langage.

Voici comment Plutarque, dans son *Banquet des sept Sages*, rapporte cet événement par la bouche de Périandre :

« Nous apprenons, dit-il, que, pour les funérailles d'Amphidamas, se réunirent à Chalcis les poètes de cette époque les plus renommés par leur sagesse. Cet Amphidamas était un magistrat qui avait rendu de grands services aux Érétriens, et qui perdit la vie dans la guerre qu'ils eurent à

soutenir au sujet de Lilas. Mais les poètes étaient presque tous d'un mérite égal, et les questions qu'on leur proposait également bien résolues par chacun d'eux ; ajoutez à cela que la gloire des deux principaux contendants, Homère et Hésiode, imposait aux juges une certaine retenue et les jetait dans l'indécision. On eut donc recours, pour sortir d'embarras, à des questions semblables à celles qu'on propose dans un entretien familier : Muse, demanda-t-on,

» **Muse, quelle merveille au monde est inconnue**
» **Et jamais des mortels ne frappera la vue ?**

» Et Hésiode réplique à l'improviste :

» **C'est qu'autour du tombeau du monarque des cieux**
» **Les chars au vol léger fracassent leurs essieux.**

» Cette réponse parut, dit-on, si admirable que le trépied d'or promis au vainqueur fut décerné à Hésiode (1). »

C'est de ce récit de Plutarque, et d'un passage d'un hymne à Vénus dans lequel Homère prie cette déesse de lui faire remporter le prix de la poésie, que l'on s'est autorisé pour accréditer l'opinion d'une lutte entre Hésiode et Homère ; lutte qui n'a jamais existé au point de vue des écrivains propagateurs de cette anecdote, dont nous expliquerons le véritable sens à la fin de cette biographie. Quoi qu'il en soit, il nous est parvenu sur ce duel littéraire un opuscule composé par un anonyme sous le règne de l'empereur Hadrien. Le jeune et infortuné Millevoye en a imité les passages les plus saillants dans l'une de ses plus belles élégies antiques, intitulée : *Combat d'Homère et d'Hésiode* (2).

(1) Traduction d'Alphonse Fresse-Montval.
(2) Voir la note à la fin de cette biographie.

Diogène de Laërte et Thomas Magister donnent pour antagoniste à Hésiode, au lieu d'Homère, Cercops, poète obscur, dont il ne nous est rien parvenu.

Suivant Plutarque, notre poète, après avoir conquis à Chalcis le trépied d'or réservé au vainqueur, se rendit à Delphes pour consacrer aux Muses le prix de son triomphe ; et la Pythie, en le voyant paraître, lui adressa les vers suivants :

Bienheureux, toi qui viens habiter mon séjour,
Hésiode, l'honneur des Muses immortelles !
Je vois briller ta gloire aussi loin que le jour !
Mais fuis de Jupiter les fêtes solennelles,
Et les bois Néméens, où les Parques cruelles
Pour t'arracher la vie attendent ton retour !

Le poète se figura que le bois Néméen, qui devait lui être fatal, était la forêt de ce nom, située dans l'Argolide ; il se rendit donc à OEnoé, cité Locrienne, près de laquelle se trouvait aussi un bois Néméen bien moins célèbre que le premier, et qu'Hésiode ne connaissait pas. Celui-ci était accompagné d'un jeune homme nommé Troïle ; ce jeune homme séduisit la fille de l'hôte chez lequel Hésiode avait été reçu. Les frères de cette jeune fille, confondant l'innocent avec le coupable, entraînèrent Hésiode et Troïle dans une prairie, où ils les massacrèrent ; après quoi ils jetèrent le premier dans la mer, et laissèrent le second sur le rivage. Trois jours après, comme les Locriens célébraient des jeux en l'honneur de Neptune, des dauphins rapportèrent le corps d'Hésiode, dont les meurtriers furent condamnés à mort et noyés.

Suivant Pausanias, le meurtre d'Hésiode aurait eu lieu à Naupacte, son hôte se serait nommé Ganyctor, et ses meurtriers Ctiménus et Antiphus ; ces derniers, s'étant ré-

fugiés à Molycrium, y auraient été mis à mort pour crime d'impiété envers Neptune. D'autres prétendent que Jupiter les foudroya sur le navire où ils étaient montés pour se retirer en Crète. Enfin Plutarque, dans son *Banquet des sept Sages*, en racontant, par l'organe de Solon, les événements principaux à peu près comme nous les avons exposés, veut que ce soit la ville de Locres qui en ait été le théâtre, qu'Hésiode et Troïle aient reçu la mort dans une forêt voisine, et qu'on les ait jetés tous deux dans la mer. Le cadavre de Troïle, ajoute-t-il, s'arrêta à l'embouchure du fleuve Daphné, près d'un roc auquel il a laissé son nom; le corps d'Hésiode fut rapporté trois jours après par des dauphins pendant la célébration des fêtes d'Ariadne. Ses meurtriers, reconnus par le chien du poète, furent précipités dans la mer et leur maison démolie. Le nom de ces meurtriers n'est pas plus certain que les circonstances qui ont accompagné la mort de notre poète; ils sont appelés par les uns Ganyctor et Amphiphane, fils de Phégée; par les autres, comme nous l'avons déjà dit, Ctiménus et Antiphus; par quelques-uns, enfin, Antiphus et Amphiphane, fils de Ganyctor.

Hésiode fut d'abord inhumé dans la Naupactie, contrée de la Locride, au sein de la forêt où il avait perdu la vie. La peste ayant éclaté à Orchomène, l'oracle de Delphes, consulté par les habitants de cette ville, leur déclara que ce fléau ne cesserait que lorsqu'ils auraient enseveli dans leurs murs les cendres d'Hésiode. L'obéissance à cet oracle n'était point aisée : la sépulture d'un grand homme était alors considérée comme un bienfait du ciel, comme une sorte de talisman pour le peuple qui la lui avait donnée; aussi les Locriens cachaient ils avec soin la tombe de notre poète, et la connaissance du lieu où reposaient ses dé-

pouilles mortelles était pour eux en quelque façon un secret d'état. Les Orchoméniens en firent l'observation à la Pythie; celle-ci leur répliqua que le tombeau d'Hésiode leur serait révélé par une corneille. Les Orchoméniens se mirent donc à la recherche de ce tombeau; à peine furent-ils entrés dans le bois qui le renfermait qu'ils virent une corneille voler devant eux et s'abattre ensuite sur l'endroit même où notre poète avait été inhumé. Ils ouvrirent sa sépulture et en emportèrent ses cendres, auxquelles ils érigèrent dans leur place publique une tombe avec une inscription que nous avons traduite de la manière suivante :

Ascra, riche en moissons, fut jadis ton berceau;
Orchomène, à ta cendre, érigea ce tombeau,
Hésiode; et ton nom, jugé par la sagesse,
Sera toujours la gloire et l'orgueil de la Grèce.

Il est inutile d'ajouter que la peste disparut d'Orchomène aussitôt qu'Hésiode y eût été inhumé.

L'antiquité reconnaissante dressa des statues à notre poète : il en eut à Olympie, dans le temple de Jupiter; au pied du mont Hélicon, dans les lieux même où s'écoula sa noble et paisible existence; à Thespie, petite ville béotienne, célèbre par le culte des Grâces, et qui s'y rattachait par un nouveau lien en rendant honneur à Hésiode; enfin Byzance avait aussi dressé une statue à ce poète dans son gymnase public.

Cet hommage, quelque grand qu'il soit, le cède cependant à celui que les Athéniens avaient décerné à Hésiode : c'est sous la sauvegarde de ce grand homme qu'ils avaient placé leurs enfants, le bien le plus précieux que puisse avoir une cité. Les œuvres de notre poète étaient le premier livre qu'ils missent entre les mains de la jeunesse; c'était

l'ami, le conseiller, le tuteur qu'ils avaient chargé de former à la patrie des citoyens dévoués, à la famille des chefs laborieux et intelligents. Peut-être une pareille mission vaut-elle un peu mieux que de présider à l'éducation des conquérants et d'être enfermé dans une cassette achetée par d'immenses carnages.

Mais, en même temps que l'équité humaine rendait à la moralité d'Hésiode un si éclatant témoignage, une injuste malignité se déchaînait outrageusement contre lui. Les uns, comme Cercops, pour se venger d'avoir été vaincus par son génie, cherchaient à rabaisser sa gloire; les autres, tels que Cléomène, fils d'Anaxandride, en proclamant Homère le poète des hommes libres, ne voulaient voir dans Hésiode que le poète de l'hélotisme : car, descendants des races héroïques, ils avaient voué haine et mépris au propagateur harmonieux des sciences sacerdotales, dont ils redoutaient l'influence libératrice sur les peuples qu'ils asservissaient. Ici nous entendons Lucien le poursuivre de ses spirituels sarcasmes, et lui demander, à ce pontife des Muses, quelles étaient les prédictions que lui avaient inspirées ses divinités; mais, en parlant de la sorte, Lucien fermait les yeux à la vérité : car, ainsi que nous le prouverons tout à l'heure, l'histoire de la Grèce entière dépose du don prophétique dont Hésiode avait été honoré. Plus loin, ce sont Pindare, Pythagore et Platon qui veulent, les uns le précipiter aux enfers, l'autre lui interdire le droit de cité. Pindare semblerait pourtant être revenu pour Hésiode à des sentiments plus équitables, supposé que ce célèbre lyrique ait réellement composé sur notre poète le distique qu'on lui attribue et que nous traduirons ainsi :

Salut, toi qui jouis d'une double jeunesse
Et d'un double tombeau !

Ton génie, Hésiode, est toujours le flambeau
De l'humaine sagesse.

Les deux autres écrivains semblent n'avoir rien changé à la rigueur de leur premier jugement; grands hommes qui repoussent et condamnent un grand homme. leur frère, parce qu'il ne porte point le même costume qu'eux, parce qu'il ne parle point le même idiome, et que le même côté du ciel ne leur verse pas à tous sa lumière.

Heureux cependant Hésiode, s'il n'eût jamais eu à se défendre que contre des critiques aussi rigoureux; l'excès même de leur sévérité est un préservatif contre leur injustice. Mais ce qu'il y a de plus terrible pour l'écrivain, ce qui le frappe bien plus mortellement que l'acrimonie la plus sarcastique, c'est la demi-approbation qui a l'air de lui faire grâce en le découronnant de son auréole; c'est la médiocrité imposée à celui qui, à la tête de tout un ordre d'idées, a donné à son pays une vaste et magnifique impulsion. Citerons-nous Denys d'Halicarnasse et Velléius Paterculus, admirateur consciencieux du rhythme et de la versification par lesquels Hésiode, disaient-ils, prenait plaisir à leur chatouiller l'oreille; braves gens qui n'apercevaient dans le poète divin que ce qui était à la portée de leur intelligence formaliste et routinière? Rappellerons-nous que Quintilien, du haut de sa chaire magistrale, veut bien décerner à Hésiode le sceptre du style tempéré? Que dirons-nous de La Harpe, qui ne trouve à admirer, dans tout ce qu'a fait notre poète, que le Combat des Dieux contre les Titans, de Jupiter contre Typhée, et la description de l'hiver, mais qui, du reste, prosterne la Théogonie aux pieds des Métamorphoses d'Ovide, c'est-à-dire du poème le plus inintelligent qui ait défiguré l'antiquité?

Du côté de ses commentateurs, Hésiode n'a guère été plus heureux, bien que plusieurs hommes éminents aient entrepris de nous expliquer ses idées. Ce n'étaient point, en effet, des écrivains sans valeur intellectuelle que Zénon, le fondateur du Portique; Proclus, l'une des gloires de l'école d'Alexandrie; Tzetzès, Grœvius, Leclerc, Zamagna, Robinson, etc. Mais ces érudits, préoccupés, les uns des doctrines d'une secte particulière, les autres, des hypothèses scientifiques qui, de leur temps, tyrannisaient toutes les intelligences, ont plutôt cherché dans notre poète ce qu'ils voulaient y voir que ce qu'il y avait réellement; et Hésiode est sorti de leurs mains avec un vêtement et des idées qui l'auraient rendu méconnaissable à ses propres yeux, s'il était revenu dans ce monde pour savoir, vingt-huit siècles après sa mort, quelle était enfin sa destinée.

Un de nos écrivains les plus infatigables, tout à la fois remarquable poète et érudit consciencieux, M. Bignan, dans une traduction en prose d'Hésiode, a essayé quelques ingénieux rapprochements entre les doctrines de ce poète et celles qui sont consignées dans les poèmes cosmogoniques de l'Inde. Il est à regretter, premièrement, qu'il n'ait effleuré que la surface d'un aussi riche sujet, et, en second lieu, qu'il n'ait point utilisé, au profit de notre poète, les connaissances abondantes et variées qu'il s'est acquises sur les mœurs de l'Hellade par son commerce habituel avec Homère.

Enfin deux illustres érudits, MM. Guigniaut et Ottfried Müller, ont travaillé sur Hésiode, l'un en nous interprétant ce que Creuzer en avait pensé et en développant dans un opuscule à part les idées qui lui sont personnelles, l'autre dans son Histoire de la littérature grecque, récemment traduite dans notre langue. L'appréciation de ces divers tra-

vaux trouvera naturellement sa place dans nos *Études sur Hésiode*.

§ III. Dans quel siècle Hésiode a-t-il vu le jour?

Pour résoudre ce dernier problème, quatre témoignages différents nous sont offerts; ce sont ceux : 1° de l'histoire; 2° de la chronologie; 3° des sciences astronomiques; 4° de l'état politique de la Grèce manifesté par les chants de notre poète.

1° *Témoignages historiques*. Hésiode est proclamé postérieur à Homère, de quelques années seulement par Plutarque, Philochorus et Xénophane, cité par Aulu-Gelle; de cent ans par Suidas et par Porphyre; de cent-vingt ans par Velléius-Paterculus; de cent trente ans par Solin; de plusieurs siècles par Cicéron; de quatre cents ans par Proclus et Tzetzès : Giraldi, Fabricius, Saumaise, Leclerc, Dodwel et Wolf regardent aussi Homère comme antérieur à Hésiode; enfin Benjamin Constant et M. Bignan placent l'existence d'Hésiode deux cents ans après celle d'Homère.

Hésiode est proclamé contemporain d'Homère par Philostrate, Varron, Plutarque, Érasme et Hérodote. L'opinion de ce dernier écrivain mérite un examen particulier.

Hérodote, dans le second livre de son Histoire, affirme qu'Hésiode et Homère ont vécu quatre siècles avant lui; or, d'après le témoignagne de Pamphyle, cité par Aulu-Gelle, Hérodote avait quatre ans lors du passage de Xerxès dans la Grèce. Denys, qui lui même était d'Halicarnasse, atteste qu'Hérodote naquit un peu avant la guerre persique et qu'il vécut jusqu'à celle du Péloponèse; il y aura donc quatre cents ans environ entre cette époque et celle où fleurirent Hésiode et Homère. Par conséquent, si l'on

place, selon l'usage, le commencement des olympiades l'an 776 avant J. C., il en résultera que, d'après le témoignage historique le plus digne de foi, les deux princes de la poésie hellénique auront existé cent ans environ avant la première olympiade.

2° *Témoignages chronologiques.* L'auteur des Marbres de Paros dit que 643 ans se sont écoulés entre son époque et celle d'Homère, et il se prétend postérieur de 93 ans à l'archontat d'Agathocle. Or, d'après Pausanias, Agathocle fut archonte la 4e année de la 105e olympiade, c'est-à-dire 335 ans avant J.-C. L'auteur des Marbres de Paros a donc vécu l'an 263, et Homère l'an 906 avant l'ère chrétienne.

Que nous diront maintenant ces mêmes marbres de Paros relativement à Hésiode? Ils nous donneront, pour l'époque de ce poète, un nombre dont le dernier chiffre est effacé, mais qui, malgré cette mutilation, fixe à 670 la somme des années qui s'étaient succédé entre Hésiode et l'auteur de ces Marbres, en sorte qu'en y ajoutant 263, date de l'année où vécut cet auteur, nous aurons, pour l'époque d'Hésiode, une date qui ne peut être inférieure à l'an 933, et qui doit même remonter plus haut, eu égard à la mutilation que, dans cet endroit de leur chronologie, ont essuyée les Marbres de Paros. Or, nous verrons cette conjecture se vérifier complétement, si nous jetons un coup d'œil sur les témoignages de l'astronomie.

3° *Témoignages astronomiques.* Hésiode, parlant de l'état astronomique du ciel, nous dit que, de son temps, la constellation du Bouvier apparaissait le soir du soixantième jour après le solstice d'hiver (1); or, pour Ascra,

(1) Voyez *les Travaux et les Jours*, chant II, vers 211 de notre traduction.

où vivait Hésiode, l'*apparition du Bouvier*, ainsi déterminée, n'a pu avoir lieu, suivant Riccioli, que l'an 953 et, selon Joseph Arwel, que l'an 942 avant J.-C., différence presque nulle eu égard à un temps aussi reculé, d'ailleurs fort peu importante, et qui corrobore et légitime parfaitement la conjecture que nous a fait émettre la lacune signalée dans la date des Marbres de Paros.

4° *État politique de la Grèce manifesté par les chants d'Hésiode.* La royauté, alors en pleine décadence, parcourait avec une rapidité fatale tous les degrés de cette progression décroissante par laquelle on la vit passer successivement depuis sa première abrogation chez les Thébains, en 1190, jusqu'à son dernier anéantissement chez les Arcadiens et dans la Messénie l'an 668 avant notre ère. Mais, entre ces deux points extrêmes, que de combats n'eut-elle pas à soutenir et contre la puissance aristocratique et contre la démocratie! Dans la période caractérisée par les poésies d'Hésiode, la Grèce se trouvait évidemment au plus fort de ces sanglants démêlés; c'est alors que l'autorité, arrachée au roi par le peuple, dérobée au peuple par les grands, ou soustraite aux grands par les rois, devenait, pour ces vainqueurs d'un jour, un instrument de despotisme, de réaction ou de démence. C'est alors, dit Polybe, que les souverains ne gouvernaient plus en rois, mais en maîtres; alors que, suivant Platon, ils dégénéraient en tyrans et conduisaient la royauté à sa ruine; alors que, d'après Aristote, ils violaient les conditions imposées à leurs pères et osaient commander plus despotiquement.

Au milieu de cette société usée par une tyrannie aveugle, et travaillée d'une soif incessante de liberté, Hésiode en recueillait dans son âme tous les vœux, toutes les aspirations, toutes les haines, toutes les sympathies, et, dans

sa bouche, ces sentiments divers se changeaient en des chants de colère ou d'amour qui allaient rendre, au cœur de ses contemporains, l'exaltation qu'il en avait reçue.

Cet esprit d'opposition aux royautés héroïques s'accroissait encore du discrédit où les Héraclides tendaient à les précipiter; car elles avaient pour représentants les fils de Pélops, auxquels venaient les arracher les Héraclides ou descendants d'Hercule. Ceux-ci, adoptés par Épalius, roi de Doride, habitaient l'OEta, le Parnasse, les environs de la Béotie. Se trouvant, par le temps et par la contrée, voisin des Héraclides, que les Pélopides avaient proscrits, Hésiode chante Hercule; il seconde, par ses vers contre les Pélopides, alors tout-puissants, les entreprises ambitieuses des Héraclides. Deux fois seulement il mentionne la guerre de Troie, gloire des enfants de Pélops, mais il revient souvent aux aventureuses expéditions et aux exploits d'Hercule. Hercule, la force humaine inspirée par la sagesse divine, est pour Hésiode un héros de prédilection, le type du héros *soter* et *éleuthère*, qui doit *sauver* et *délivrer Prométhée*, personnification de la Grèce, en l'arrachant aux cruelles morsures de cet aigle auquel Jupiter l'avait livré et qui symbolisait les royautés émanées de Jupiter, le premier ancêtre de Pélops.

Mais Hercule n'est plus, comment donc délivrera-t-il Prométhée? Il le delivrera par la main de ses enfants; car, de même que la pensée, postérité intellectuelle du sujet pensant, est identifiée avec lui, de même et à plus forte raison le père est identifié chez les anciens à sa postérité physique: toute une race est comprise sous la dénomination d'un seul homme. Ainsi, en racontant les exploits de l'Hercule antique, c'est à la race de ce héros que pense surtout Hésiode; ainsi, poète du passé, Hésiode, réfutant par

avance Lucien, est aussi le poète de l'avenir ; en disant ce qui a été, il prédit ce qui doit être ; et l'aigle pélopide sera abattu par les flèches des Héraclides ; par la main des Héraclides sera délivré le Prométhée hellénique, la Grèce, dont les rois Pélopides rongent et déchirent les entrailles.

Mais, quand cette révolution s'est accomplie ou qu'elle est près de se consommer, une réaction non moins violente s'opère dans la plupart des esprits en faveur des royautés déchues. — Les Pélopides vaincus ont leurs chantres, comme en avaient eu auparavant les Héraclides proscrits. — La royauté est regrettée sous la domination des aristocraties ombrageuses ou des remuantes démocraties, et cela avec autant d'enthousiasme que les démocraties avaient été vantées et les aristocraties portées aux nues quand les royautés étaient encore puissantes. Celles-ci venaient à peine de succomber pour toujours dans l'antique Hellade qu'un poète, Théognis, ne craignit pas de proclamer, en face des républiques qui s'établissaient de toutes parts, que les hommes n'étaient plus assez vertueux pour être gouvernés par des rois. — On sait quelles furent plus tard les sympathies de Xénophon pour la royauté, et combien il la célébra dans le roman historique qu'il a consacré à Cyrus. — Le premier qui semble avoir donné l'impulsion à cette réaction monarchique, c'est bien évidemment Homère ; — Homère qui unit les peuples et les rois par une commune responsabilité, qui les rend solidaires les uns des autres, qui déclare *mauvais* le gouvernement du plus grand nombre, et qui ordonne aux peuples la soumission aux rois nourrissons de Jupiter, et au sceptre que Jupiter a donné à ces rois.

Ainsi, suivant l'ordre logique des idées, comme selon les témoignages de la chronologie, Hésiode est antérieur à

Homère, de même que la révolution dont Hésiode est le représentant est antérieure à la réaction dont Homère fut le promoteur.

Homère correspondra donc chez les Grecs à l'époque de la réaction qui releva de leur déchéance les royautés auxquelles ce grand poète a donné son nom. — Hésiode est le poète de la révolution qui précipita la chute de ces royautés et qui accéléra leurs déchéances. Hésiode est le chantre d'Hercule, le précurseur des Héraclides, le héraut qui leur prépare la voie au souverain pouvoir. — Homère est le chantre des Pélopides, le précurseur de la Grèce armée pour repousser les armes de l'Orient dont il rappelle les luttes et les antiques défaites; c'est le juge du camp qui va présider à ce vaste et sublime duel. Voyez aussi comme il recommande l'union, l'ordre, la subordination; on sent qu'à l'époque où il a vécu, les tribus helléniques avaient besoin de se serrer les unes contre les autres pour repousser le despotisme oriental incarné dans la personne du grand roi. — A l'époque où a vécu Hésiode, on voit, au contraire, que les Grecs ne soupçonnent encore rien des dangers dont l'Orient les menace, et que toute la question est de savoir à qui restera l'autorité souveraine, des fils de Pélops ou de ceux d'Hercule, de la royauté héroïque transformée en tyrannie et représentée par Pélops et ses enfants, ou de la liberté humaine personnifiée dans Hercule, héros libérateur, et dans les guerriers qui sont issus de lui.

Aussi la sphère des idées nous offre-t-elle deux types corrélatifs aux deux phases politiques qui chez les Grecs ont laissé dans les temps historiques l'empreinte la plus profonde : Hésiode, qui symbolise pour nous le retour des Héraclides, le renversement des royautés héroïques, l'éta-

blissement des gouvernements républicains; Homère, qui personnifie en lui-même la lutte de l'Orient contre l'Occident, l'approche du grand conflit qui fit éclater les guerres médiques, la nécessité d'une puissante centralisation, et, par conséquent, d'une unité gouvernementale. Donc, antagonisme entre Homère et Hésiode, lutte réelle où Hésiode a été vainqueur par l'irrévocable déchéance des royautés, mais où Homère a vu sa défaite politique disparaître, couverte qu'elle était par l'éclat de sa gloire littéraire : à Homère, donc, le laurier, emblème de cette gloire; mais à Hésiode le trépied divin, symbole du don prophétique!

NOTE.

PAGE 10.

Le jeune et infortuné Millevoye en a imité les passages les plus saillants dans l'une de ses plus belles élégies antiques, intitulée : *Combat d'Homère et d'Hésiode.*

La pièce composée sous ce titre, pendant le règne d'Hadrien, fut publiée par Josué Barnès, dans son édition d'Homère; nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant ici l'élégie de Millevoye :

COMBAT D'HOMÈRE ET D'HÉSIODE.

C'était dans la Chalcide. A ses festins funèbres
Ganyctor, appelant tous les chantres célèbres,
Pleurait Amphidamas, et des jeux solennels
Achevaient d'apaiser les mânes paternels.
Trois fois la nuit sacrée a fait place à l'aurore,
Et le cirque poudreux vient de s'ouvrir encore!
Les lutteurs sont armés de leurs cestes pesants;
L'huile coule à flots d'or sur leurs membres luisants;
Cependant que, jaloux d'un glorieux salaire,
Les chars ont déployé leur course circulaire.
Mais les derniers rayons du troisième soleil
Vont d'un combat plus noble éclairer l'appareil :
Nouveaux Automédons ! d'une main empressée,
Sur les essieux brûlants jetez l'onde glacée;
Vers la crèche abondante emmenez les coursiers,
Et séchez vos sueurs aux flammes des foyers.

Que de ses longs efforts l'athlète enfin respire !
Et vous, peuple, écoutez : les maîtres de la lyre,
Hésiode encor jeune, Homère déjà vieux,
Se disputent le prix des chants harmonieux.
Du laurier d'Hippocrène une branche sacrée
S'agite dans la main du poète d'Ascrée;
En ces mots il commence, et ses nobles chansons
De la lyre jamais n'empruntèrent les sons.

HÉSIODE.

« Sur le mont des neuf Sœurs je portais la houlette :
» Elles vinrent un jour, au milieu des troupeaux,
» Saluer le pasteur du doux nom de poète;
» Je visitai leur temple et portai leurs bandeaux. »

HOMÈRE.

« Une nuit, je rêvai que l'oiseau du tonnerre,
» Vers les bords du Mélès se jouant avec moi,
» M'emportait aux confins des cieux et de la terre,
» Et me disait : La terre et les cieux sont à toi ! »

HÉSIODE.

« Filles de Mnémosyne, augustes immortelles,
» O Muses ! vous serez mes dernières amours;
» Heureuse est la demeure où reposent vos ailes !
» La palme et l'olivier l'ombrageront toujours. »

HOMÈRE.

« Honneur au roi des dieux ! autant le haut Gargare
» Surpasse les rochers enfoncés dans la mer,
» Autant l'Olympe altier surpasse le Tartare;
» Autant parmi les dieux domine Jupiter. »

HÉSIODE.

« Les Muses, vers le soir, entrelaçant leur danse,
» Couronnent l'Hélicon de leur groupe joyeux :
» Ou, montant vers l'Olympe, elles vont en cadence
» Savourer le nectar dans la coupe des dieux. »

HOMÈRE.

« Jupiter ne meurt point : le sang de l'hécatombe
» Jamais ne rougira le marbre de sa tombe;
» Sur sa tombe jamais les coursiers indomptés
» N'iront briser leurs chars dans la lice emportés. »

HÉSIODE.

« Et nous, mortels promis à l'empire des ombres,
» Nous verrons avant peu le nocher des Enfers,
» Et les dormantes eaux du fleuve aux rives sombres,
» Qui seul de son tribut n'enrichit pas les mers. »

HOMÈRE.

« Au terme inévitable à grands pas je m'avance:
» Des travaux et des jours tu chantas l'ordonnance;
» Pour moi, faible vieillard que le temps a glacé,
» Les travaux sont finis et les jours ont cessé. »

HÉSIODE.

« Fils du Mélès, ta voix, prodige d'harmonie,
» Est celle du vieux cygne au son mélodieux;
» L'Olympe est ton domaine, et ton puissant génie
» Pénètre librement dans le conseil des dieux :
» Et toutefois, des maux épuisant l'urne amère,
» Mendiant, repoussé de palais en palais,
» Tu maudiras la vie et le jour où ta mère
» Reçut l'embrassement de l'amoureux Mélès. »

HOMÈRE.

« Pontife d'Hélicon, tes vers sont l'ambroisie
» Que la charmante Hébé verse au banquet du ciel;
» Aux rives d'Olmius, la docte poésie
» A laissé sur ta bouche un rayon de son miel.
» Redoute cependant les fêtes d'Ariane
» Crains l'amour, crains l'Eubée et ses flots ennemis!
» Ta dernière heure est proche : invoqué par Diane
» Jupiter Néméen aux Parques t'a promis. »

Ils cessaient; mais la foule, autour d'eux réunie,
Se plut à prolonger ce combat d'harmonie.
Homère alors chanta, d'une sublime voix,
Les peuples immolés aux querelles des rois,
La discorde attelant les coursiers de la guerre,
L'injure aux pieds d'airain foulant au loin la terre,
Et la Grèce, d'Achille embrassant les genoux.
Hésiode redit, sur un mode plus doux,
Le gai printemps, séchant les larmes des Hyades,
Les sept filles d'Atlas, les timides Pléiades
Sur le front du Taureau s'élevant dans les airs,
Le soleil en vainqueur parcourant l'univers,
Et les mois, les saisons, dans leur marche ordonnée,
Suivant à pas égaux la route de l'année.
Il rappelait à l'homme instruit par ses leçons,
Les jours chéris des dieux, les soins dus aux moissons,
Le prix du temps, les fruits de l'austère sagesse,
Et les dons renaissants de la bonne déesse.

Ganyctor, né timide et dans la paix nourri,
Aux belliqueux accords n'était point aguerri;
Il décerna la palme aux hymnes pacifiques :
Une noire brebis, deux trépieds magnifiques,
Du prêtre d'Apollon payèrent les talents ;
Homère ! un vain laurier ceignit tes cheveux blancs!...
Le vainqueur, au regard de la foule assemblée,
Du sang de la brebis dans le cirque immolée
Apaise avant le temps la Junon des Enfers,
Et les riches trépieds aux Muses sont offerts.
Le vieillard se dérobe aux louanges stériles :
Un enfant de Samos guide ses pas débiles ;
Et tous deux, sans regrets, quittant ces bords ingrats,
Vont chercher des amis qu'ils ne trouveront pas.

DISCOURS

PRONONCÉ A L'ATHÉNÉE ROYAL DE PARIS,

LE 15 DÉCEMBRE 1841,

A L'OUVERTURE D'UN COURS INTERPRÉTATIF DES POÉSIES D'HÉSIODE, PROFESSÉ PAR L'AUTEUR DANS CET ÉTABLISSEMENT.

Avant d'aborder les ouvrages du poète illustre, mais trop peu connu, dont nous devons nous occuper, permettez-moi de jeter un rapide coup d'œil sur la carrière que voit s'ouvrir devant lui quiconque veut étudier Hésiode.

Quelque étroites que soient les limites qui la puissent circonscrire, cette carrière ne saurait se borner ni au court espace de temps qu'Hésiode a passé sur la terre, ni à la petite contrée où son existence s'écoula : car, ce que nous voulons connaître dans Hésiode, c'est sa pensée ; et la pensée du poète, contemporaine de tous les siècles, citoyenne de tous les pays, remontant par son origine aux âges reculés qui lui ont fourni ses premiers éléments, prolonge sa durée jusque chez les générations dernières qui furent les modernes échos de ses plus récentes imitations.

Réalisation hellénique du Janus que l'Italie adora, notre poète a, lui aussi, deux visages, l'un pour le passé qu'il célèbre et dont il éternise les traditions, l'autre pour l'avenir

auquel il transmet ses enseignements et fait ressentir une action qui, depuis deux mille sept cents ans, ne s'est pas encore affaiblie. — Comparable par la nature de ses œuvres à la gigantesque stature que les ambassadeurs scythes attribuaient à l'ambition d'Alexandre, Hésiode touche d'une main à l'Orient, dont il déroule à nos yeux les croyances cosmogoniques; de l'autre il étreint l'Occident, dont les écrivains les plus sublimes tiennent de lui leurs plus admirables conceptions.

Avec un génie de cette taille, il n'y a pas moyen, vous le voyez, de se restreindre ni à un siècle, ni à une littérature, ni à une civilisation. Car notre poète fut, dans son siècle, le résumiste des âges précédents, des âges des dieux et des héros, entre lesquels il occupe la même place qu'Homère entre les siècles héroïques et ceux que l'histoire a éclairés. Or, pourrions-nous connaître jusqu'à quel point Hésiode a fidèlement résumé les époques qui le précédèrent, si nous ne nous informions, d'une manière au moins suffisante, des idées capitales qui ont fait loi durant les siècles dont les traditions nous sont conservées par notre poète?

Ces traditions, qui sont avant tout non moins morales que religieuses, énoncent et expliquent les rapports que l'homme soutient avec lui même, avec sa famille, avec ses concitoyens comme gouvernant ou comme gouverné, et enfin avec toute la nature. Mais il n'a point existé une seule époque littéraire, pas une seule civilisation, qui ne se soient inquiétées de ces rapports, qui ne les aient étudiés ou formulés, et qui ne les aient compris d'une façon plus ou moins analogue à celle dont Hésiode les a conçus. Il faudra, par conséquent, que toutes ces civilisations, il faudra que toutes ces époques littéraires viennent poser devant

notre poète, viennent se confronter avec lui; et alors, Messieurs, quelle riche et abondante moisson n'aurons-nous pas à recueillir!

Ce sera d'abord la Grèce homérique, la Grèce avec son Achille, dont nous aurons à comparer le bouclier avec celui d'Hercule, et par là aura lieu réellement en votre présence cette lutte poétique, tant célébrée par une douteuse érudition, mais qui n'aura pour nous rien de problématique, quand nous verrons les deux chantres les plus célèbres de l'antique Hellade venir en votre présence se disputer la palme de la poésie.

Après les âges héroïques, les siècles historiques de la Grèce auront leur tour; ils nous présenteront des points de comparaison avec Hésiode pendant leurs trois phases les plus illustres, celles qui tour à tour ont pris le nom et adopté la gloire de Pisistrate, de Périclès et d'Alexandre. Durant cette triple évolution qui constitua le génie grec dans les rapports les plus intimes et les plus élevés avec la politique, les beaux-arts et la guerre, au milieu des luttes ardentes et passionnées des peuples contre la tyrannie, de la Grèce contre la Perse, de la civilisation progressive de l'Occident contre l'Orient et sa civilisation stationnaire, nous entendrons plus d'un poète philosophe répéter les leçons de sagesse données autrefois par Hésiode, et nous chercherons à y découvrir ce que la succession des temps a fait perdre ou gagner à de si lointaines doctrines, ce que ces doctrines ont acquis ou perdu dans leur contact avec la science militaire, le développement intellectuel et l'art difficile de gouverner. C'est par là, Messieurs, que nous parviendrons à éclaircir, peut-être même à résoudre l'un des problèmes les plus difficiles qui aient jamais été soumis aux investigations humaines; car, grâce à l'étude comparée

d'Hésiode et des poètes qui l'ont suivi, nous pourrons, avec quelque certitude, juger ce que la pensée morale a gagné ou perdu au perfectionnement littéraire et au progrès de la civilisation.

Mais ce n'est pas seulement chez les Hellènes que cette civilisation s'est produite, que ce progrès littéraire s'est accompli. A l'occident de la Grèce, dans une contrée où un philosophe célèbre avait importé les idées morales d'Hésiode, les sujets traités par ce poète furent, dans un siècle brillant, l'objet d'une triple imitation : ce philosophe, c'est Pythagore; cette contrée, c'est l'Italie; ce siècle, c'est le siècle d'Auguste.

Tandis que le monde entier, épouvanté ou vaincu, se taisait devant la puissance romaine parvenue à son plus haut période; à ce moment suprême de gloire et de grandeur où le nom d'Auguste et ses voluptueuses magnificences dissimulaient à tous les regards l'infamie du nom d'Octave et la honte de ses succès, deux hommes, deux poètes, assis aux pieds de ce tyran politique, essayèrent, pour charmer ses ennuis, d'emprunter à la lyre d'Hésiode quelques-uns de ses plus admirables accords.

Ces deux poètes sont Ovide et Virgile.

Le premier emprunta le sujet de ses Métamorphoses à la Théogonie d'Hésiode; le second, le sujet de ses Géorgiques à l'un des ouvrages de notre poète, intitulé *les Travaux et les jours*. Bien plus, dans l'imparfaite et admirable épopée qu'il a consacrée à la gloire des Césars beaucoup plus qu'à celle de Rome, Virgile a imité *le Bouclier d'Hercule* qui, plus célèbre entre ses mains, est devenu *le Bouclier d'Énée*. Voilà donc un triple objet de comparaison par rapport au poète qui nous occupe; trois compositions poétiques avec lesquelles nous aurons à le confronter, et

qui nous révéleront plus manifestement encore que toutes les autres ce qu'il y a eu d'avantageux ou de funeste pour la morale antique dans l'extrême développement où la civilisation était alors arrivée. Et quand nous aurons vu le but moral où sont parvenus ces deux poètes courtisans, nous interrogerons, à notre tour, Platon, Pindare, et Pythagore; nous demanderons à ces juges inflexibles, qui ont apprécié notre poète avec tant de sévérité, quelle serait la sentence que Virgile et Ovide auraient à espérer ou à craindre de leur impartialité rigoureuse.

Mais le point de vue philosophique n'est pas le seul qui ait droit à notre attention. Dans une enceinte où les maîtres de la littérature ont, depuis cinquante-sept ans, élevé une voix si éloquente, la question littéraire ne saurait être négligée; c'est ici son véritable domicile, l'école où elle aime surtout à faire entendre ses leçons, le temple, enfin, où elle se plaît à venir recevoir nos hommages.

La question littéraire aura donc, Messieurs, une large part dans le parallèle que nous établirons entre Hésiode, Virgile et Ovide. Nous verrons jusqu'à quel point les imitateurs ont égalé ou surpassé leur modèle; la loi antique des initiations voulait jadis, pour qu'elles fussent complètes, que l'initié immolât l'initiateur: eh bien! la poésie n'est-elle pas un mystère? Ovide et Virgile n'y ont-ils pas été initiés par Hésiode? Reste à savoir maintenant si le poète initiateur a été tué par Virgile et Ovide; en un mot, et pour parler sans figure, si la transmission des mystères de la poésie a eu lieu si complétement du poète grec aux deux poètes latins, que les seconds se soient assimilés toute la vitalité littéraire qui, durant neuf siècles révolus, avait animé Hésiode.

Parvenu à ce point de nos études sur le poète dont j'ai

l'honneur de vous entretenir, nous serons encore fort éloignés d'avoir épuisé entièrement une mine aussi abondante. Après les temps anciens viennent les temps modernes, et ceux-ci n'ont pas été non plus étrangers à l'imitation de notre poète.

Plus de deux mille cinq cents ans après Hésiode, dans une île où la littérature des Grecs n'avait jamais abordé, et sur laquelle les Romains n'avaient réussi à conquérir qu'une domination aussi partielle que peu durable, un poète s'éleva tout-à-coup du sein des tourmentes politiques et des dissensions religieuses ; ce poète, cette île, vous les avez nommés avant moi. Cette île, c'est la Grande-Bretagne ; ce poète, c'est Milton.

A peine affranchi de ses fanatiques préoccupations par ses déceptions politiques, par la chute de cette révolution dont il était l'un des plus remarquables représentants, en même temps que l'apologiste fougueux, Milton étonne le monde littéraire par l'admirable création de la seule épopée chrétienne digne de rivaliser avec le poème du Dante. Génie merveilleusement inspiré par celui des traditions mosaïques, il reproduit, avec une majestueuse abondance, tout ce qu'il a puisé de poésie à cette source vénérable et sacrée, tout ce que cette poésie lui révéla sur ce monde invisible et divin, où seul le poète de Florence avait pénétré avant lui. Chantre de la vengeance divine et des primitives amours, Milton, réunissant, par une heureuse et unique exception, tout ce qu'il y a dans le sentiment de plus terrible et de plus tendre, rappelle, dans ses tableaux surhumains, Platon, Euripide et Homère, dont il semble si indépendant, si peu empressé d'être l'imitateur ; mais ce qu'il rappelle encore plus que ces trois représentants de l'antiquité poétique, l'écrivain sur les traces duquel il pa-

rait avoir le mieux empreint ses pas, c'est l'écrivain dont nous nous occupons, c'est le poète d'Ascra, c'est Hésiode. Oui, Messieurs, et j'en ai pour garant le rhéteur illustre qui, à la fin de nos discordes civiles, a le premier fondé en France la critique littéraire par des leçons dont le glorieux souvenir honore la chaire d'où j'ai l'honneur de vous parler ; oui, Milton a emprunté à Hésiode les traits les plus énergiques dont il s'est servi pour dessiner son Enfer. Voilà ce qu'a remarqué La Harpe, La Harpe qu'on n'accusera point d'une prévention trop favorable à l'égard de notre poète, et dont j'aurai plus d'une fois à combattre les préventions, mais toujours avec cette respectueuse déférence qu'impose un si beau talent et à laquelle nous obligeront toujours ses éminents services, son goût exquis et son incontestable érudition.

Ici, Messieurs, se terminerait notre tâche si nous avions à étudier un de ces poètes ordinaires dont les œuvres ne sont que le produit d'une imagination plus ou moins brillante, d'une intelligence qui n'adopte qu'une seule forme, qu'une seule expression, et dont les divers ouvrages ne s'adressent qu'à une seule des facultés humaines. Mais tant s'en faut, Messieurs, que nous devions compter Hésiode au nombre de ces écrivains, qu'il est au contraire indispensable de reconnaître, dès le premier coup d'œil, qu'en s'adressant à toutes les facultés de l'homme, son génie met en usage les expressions les plus variées, et revêt toutes les formes intellectuelles que la nature unie à la science a voulu mettre à notre disposition.

Véritable Protée littéraire, tantôt, sur les ailes enflammées de la poésie lyrique, il s'élance jusque dans les célestes demeures, assiste aux banquets divins, et en rapporte aux mortels les brillantes ou suaves peintures ; tantôt,

poète cosmogonique, il remonte la série des siècles, assiste à la formation de l'univers, en déroule les phases successives, et, d'une course aussi paisible qu'infatigable, redescend à travers les âges théogoniques jusqu'à la période des héros, jusqu'aux premières migrations des Grecs en Italie; jusqu'au seuil des temps historiques, dont il abaisse la barrière devant tous les poètes qui le suivront.

Mais le fracas des batailles a tout à coup retenti aux cieux et sur la terre, et jusqu'au centre même du Tartare; c'est Hésiode, ou plutôt c'est, par la bouche d'Hésiode, l'épopée antique et divine, cette primitive épopée qui chante toutes les puissances de la nature, les Titans et les Dieux, s'entre-choquant, luttant et se combattant; c'est l'épopée dans toute sa magnificence, toute sa pompe, toute sa sublimité, toute sa terrible et incessante énergie. — C'est l'épopée encore qui inspire notre poète quand il célèbre le double duel; ici, de Jupiter contre Typhée; là, d'Hercule contre Cycnus; merveilleuse et admirable peinture de l'intelligence et de la sagesse aux prises avec la force matérielle et brutale, aux deux époques les plus lointaines dont l'homme se puisse souvenir.

Bientôt, à ces accords fiers et sublimes en succèdent de plus doux sans être moins mélodieux : c'est Hésiode qui célèbre le bonheur de la race humaine aux premiers âges du monde, ou qui pare des plus charmants attraits la vengeance de Jupiter personnifiée dans Pandore, Pandore la plus ravissante création qui soit due à la pensée humaine, mythe ingénieux et profond qui peut-être nous laissera entrevoir une pensée jusqu'à ce jour inconnue! A côté de ces tableaux harmonieux nous en étudierons quelques autres d'une touche non moins délicate : ici, ce sont les Muses qui de la terre montent au ciel; là, c'est Vénus qui prend

naissance; double symbole où la puissance de la pensée et l'énergie de la matière nous apparaîtront embellies de tous leurs charmes et de tout leur éclat.

Voilà donc, Messieurs, jusqu'à présent, trois formes littéraires, je pourrais même dire quatre formes, revêtues par le génie de notre poète, tour-à-tour cosmogonique ou lyrique, et traçant avec une égale facilité les majestueux tableaux de l'épopée et les riantes descriptions que se plaît à composer une poésie plus douce et moins altière.

Et toutefois, Messieurs, nous n'aurions qu'une idée bien incomplète des diverses formes littéraires qu'a affectées le génie d'Hésiode, si nous ne voyions en lui que le chantre cosmogonique, que le prédécesseur d'Homère ou de Pindare, ou le poète éminemment descriptif. Eh! combien d'autres genres, en effet, n'a-t-il pas successivement reproduits avec une variété de tons, une originalité d'allure, une perfection de détail, dont nul écrivain antérieur ne nous a laissé le modèle et qu'aucun de ses successeurs n'est encore parvenu à nous faire oublier! L'apologue, la satire, la poésie didactique ont successivement inspiré sa Muse; ou plutôt, toutes les Muses furent les siennes tour-à-tour: et quoi qu'en aient dit Lucien et Ovide, il a pu, sans outrecuidance ni imposture, faire remonter jusqu'à ces déesses la source de ses chants et celle de son inspiration; car, s'élançant sur leurs traces dans toutes les sphères du monde intelligible et matériel, il en est revenu comme le Prométhée des âges théogoniques, rapporter aux hommes le feu sacré de toutes les connaissances humaines, de toutes les sciences divines, de tous les secrets, enfin, que la nature permettait alors d'entrevoir à ses plus illustres favoris!

De là, Messieurs, combien ne résulte-t-il pas de rapports

divers, et, par conséquent, de points de comparaison, entre Hésiode et les fondateurs de toutes les civilisations antiques et de toutes les littératures !

Poète cosmogonique, Hésiode doit d'abord être rapproché du récit génésiaque, œuvre immortelle de Moïse, cet homme si grand entre tous les grands hommes que l'Éternel daigna inspirer! Puis viendront ces doctrines brahmaniques, lointains reflets de primitives traditions. — Puis encore les témoignages que rend sur le commencement de l'univers le savant historien de Béryte, Sanchoniaton, si versé dans les annales de l'Orient, soit par l'étude des registres gardés dans les cités et les temples de la Phénicie, soit par l'intelligence des livres de Thoth, soit par la lecture approfondie des manuscrits mystérieux conservés, suivant Philon de Biblos, par les prêtres ammonéens, soit surtout par les précieuses communications qu'il obtint d'un prêtre de Jéhovah, qu'il nomme Hiérombal, et que nous savons être le juge d'Israël, appelé, dans l'Ecriture-Sainte, Jérobaal ou Gédéon.

Après Moïse, les cosmogonies brahmaniques, et celle de Sanchoniaton, nous devrons aussi comparer à Hésiode les cosmogonies égyptiennes, et celles qui furent, dans la Perse, la base du culte de Mithra. Deux modernes savants, qui ont étudié ces doctrines dans leurs rapports avec les croyances de la Grèce, Creuzer, dans sa Symbolique, et M Félix Lajard dans les mémoires qu'il a lus à l'Institut de France, nous aideront des vives lumières qu'ils ont jetées l'un et l'autre sur un sujet aussi peu connu.

A côté des doctrines tant égyptiennes que persanes viendront encore se placer, en face de notre poète, les cosmogonies chinoises de Confucius et de Lao-Tseu, cette double source des traditions religieuses que les lettrés du

céleste empire reconnaissent comme les seules indigènes.

Les cosmogonies orphiques, du moins celles qui passent pour être émanées du poète législateur de la Thrace, auront aussi leur part à notre attention ; nous examinerons tour-à-tour ce qui nous en est dit dans les poèmes de l'Argonautique, dans Proclus, Apollonius de Rhodes, Phérécyde, Celse, Porphyre, Athénagore et Aristophane.

Enfin trois cosmogonies aussi différentes entre elles par le temps où elles ont apparu que par les peuples qui les ont professées, cloront nos études en ce genre; ces cosmogonies sont celles de Bérose, des Eddas et des Kabalistes.

Bérose, ce prêtre de Babylone, contemporain d'Alexandre-le-Grand, cet historien remarquable, ce savant illustre, qui, dans l'île de Cos, enseigna aux Grecs les mystérieuses doctrines de la Chaldée, Bérose nous expliquera peut-être avec quelque bonheur certaines expressions d'Hésiode jusqu'à ce jour trop peu appréciées.

Les Eddas nous offriront aussi d'intéressantes comparaisons entre les croyances des Scandinaves et celles de la Grèce héroïque. Les immenses travaux du savant père Kircher, les travaux plus modernes aussi bien que plus complets de M. Franck sur le Zohar nous permettront, entre les Kabalistes et Hésiode, des rapprochements qui, je l'espère, ne seront ni sans intérêt pour vous, ni sans utilité pour la science.

Tel est, Messieurs, l'examen qu'Hésiode exige de nous en qualité de poète cosmogonique. En le considérant comme poète lyrique, nous aurons, sans doute, à parcourir un champ beaucoup plus restreint, mais qui pour cela n'en sera pas moins fécond. Pindare et Horace nous offriront entre eux et notre poète quelques intéressantes comparaisons.

Hésiode, avons-nous dit encore, Hésiode est un poète

épique, et, en le rapprochant d'Homère, nous aurons un juste et loyal hommage à rendre à un poète moderne qui, par une rare et heureuse association, réunissant le génie littéraire au mérite d'une profonde érudition, s'est voué à la noble et difficile tâche de traduire en vers français les épopées homériques, et qui dans ce double travail a réussi avec un bonheur dont je me plais à le féliciter (1).

Hésiode, comme poète descriptif, a mérité une grande gloire, une gloire dont aucun poète après lui ne s'est jamais inquiété de jouir. C'est qu'entraîné par la pente naturelle de son œuvre à retracer des peintures dont pourrait s'alarmer à bon droit une pudique susceptibilité, il a courageusement résisté à ce penchant ; c'est qu'en un mot, il est resté chaste et pur en dépit de son sujet et de son siècle.

Né dans une époque où la royauté, sur le bord de l'abîme, résistait de tout son pouvoir à la destruction qui la menaçait, Hésiode se sert en passant d'un ingénieux apologue pour l'avertir des excès où elle se laissait entraîner par sa faiblesse ; et cet admirable génie crée, comme en se jouant, un genre tout nouveau, celui de l'apologue politique.

C'est encore à la politique qu'il appartient en qualité de poète satirique. Acerbe et virulent comme Juvénal, mais trop soigneux observateur de la saine morale pour y porter la plus légère atteinte ; ce n'est pas lui qu'un de nos poètes eût pu flétrir comme un *effronté qui prêche la pudeur*. Non, Messieurs, Hésiode n'est pas de ces écrivains dont les paroles démentent les doctrines ; et, de même qu'il y eut toujours une noble et sainte correspondance

1 M. A. Bignan, à qui notre littérature doit une traduction en vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, double travail qu'on peut mettre au nombre des services les plus éminents qui, de nos jours, aient pu être rendus aux lettres françaises.

entre ses poèmes et ses actions, de même n'y eut il aussi ni désaccord ni discordance entre ses expressions et ses pensées.

Les pensées d'Hésiode, Messieurs, si nous les considérons au point de vue didactique, sont les plus saines, les plus morales qu'il ait été donné à l'homme d'exprimer avant la promulgation du christianisme ; car, comme poète didactique, Hésiode dérive en droite ligne de Moïse et des livres sapientiaux. C'est en l'envisageant sous ce point de vue et en le comparant à ces immortels ouvrages que se manifestera clairement à nous la supériorité de notre poète sur tous les moralistes qui l'ont suivi.

Voilà, Messieurs, quant à la forme littéraire les divers rapports qu'Hésiode nous présentera.

Quant à l'expression qu'il emploie, c'est celle qui fut à l'usage de toutes les poésies primitives ; c'est le mythe et le symbole, tantôt dans toute la rudesse de leur première conception, tantôt avec tout le luxe, tout le raffinement des civilisations les plus avancées. Plusieurs travaux remarquables ont déjà été accomplis sur ce sujet important ; nous les citerons avec une exactitude scrupuleuse, soit que nous y cherchions un point d'appui, soit que nous nous trouvions obligés de les combattre.

Enfin, par rapport aux facultés humaines auxquelles Hésiode s'est adressé, ce poète, nous le pouvons dire, est encore plus riche et plus fécond que sous tous les autres rapports.

Génie essentiellement positif, il ne cherche l'homme que là où il le peut trouver, c'est-à-dire, dans la famille et dans l'État. Pour Hésiode, l'homme est un époux, un père, un citoyen. Comme citoyen, il veut que l'homme soit juste, en prenant ce mot dans son expression la plus étendue ;

car la justice est la plus éminente vertu de l'être le plus éminemment social ; et comme la sociabilité est ce qui distingue au plus haut degré l'homme de la brute, cette distinction se révèle surtout à Hésiode au moyen de l'équité. L'équité, telle est, à ses yeux, la manifestation culminante de la raison humaine ; et c'est surtout à cette raison qu'il s'adresse pour démontrer avec évidence la nécessité de cette vertu.

L'homme dans la famille attire aussi l'attention de notre poète ; et comme la famille n'existe pour lui que dans le mariage, la femme trouve aussi une grande place dans la poésie didactique de notre écrivain. De là une foule de préceptes que plus d'un biographe a taxés de sévérité, et qui seraient effectivement rigoureux dans une civilisation comme la nôtre. Mais qu'on jette un regard sur l'état social des Grecs à l'époque dont il s'agit, et l'on verra que, loin d'imposer à la femme de trop lourds fardeaux, peut-être Hésiode a-t-il allégé ceux dont elle était accablée ; peut-être ne sera-t-il pas difficile de démontrer qu'en examinant avec une sorte d'impartiale bonhomie les inconvénients et les avantages du mariage et du célibat, il plaidait éloquemment la cause de la première de ces deux conditions, et concluait en faveur de la femme, quand le bonheur de l'homme paraissait exclusivement l'occuper.

Telle sera, Messieurs, la carrière que nous aurons à fournir en étudiant ensemble les poésies d'Hésiode. Il m'a paru qu'il était bon et utile de crayonner la carte du pays que j'avais à explorer avec vous, de vous en montrer les sites différents, les divers aspects, et les chemins variés qui en sillonnent la surface. C'est cette variété surtout qui m'a particulièrement frappé et qui, se combinant d'une façon heureuse avec l'unité de notre but, m'a semblé remplir les

conditions d'harmonie imposées à toute conception littéraire ; car, Messieurs, que serait ce que l'harmonie, si ce n'était, comme on l'a dit si souvent, la variété dans l'unité !

Eh bien, Messieurs, notre sujet est un, puisqu'il a pour but la connaissance d'un poète ; mais ce poète est la manifestation et le symbole d'une époque, d'une croyance, d'une civilisation, d'une littérature : donc, pour réaliser notre but, nos moyens sont multiples et variés, puisque nous y parviendrons par l'examen critique et raisonné de toutes les littératures, de toutes les civilisations, de toutes les croyances et de toutes les époques. Mais, en accomplissant cette œuvre d'intelligence, cette œuvre si compréhensive et si étendue, nous remplissons aussi un devoir de justice et d'impartialité. Nous réhabiliterons la mémoire trop longtemps oubliée du poète le plus éminemment moral et par conséquent le plus utile qu'ait produit l'antiquité païenne ; nous lui décernerons un juste triomphe auquel nous convierons tous les peuples qui, depuis les temps antiques jusqu'à nos jours, ont marché, à la lumière de son génie, dans les voies de la civilisation.

POST-SCRIPTUM.

Le plan que nous avons crayonné dans le discours qui précède n'a pu être complétement rempli dans les onze leçons que nous avons professées à l'Athénée royal. L'intérêt même d'un si important sujet ne permet pas qu'il soit traité intégralement dans ce seul volume. On trouvera donc ici, avec la traduction d'Hésiode, l'examen de ce poète considéré seulement au point de vue littéraire ; la question philosophique est réservée pour une publication nouvelle qui aura pour titre ÉTUDES SUR HÉSIODE. Nous avons déjà réuni, pour ce vaste travail, tous les matériaux indiqués dans le discours qu'on vient de lire. De l'emploi de ces matériaux devra résulter une synthèse religieuse, démonstration rigoureuse et méthodique des doctrines du poète d'Ascra, doctrines qui sont une véritable philosophie. Or, comme l'a dit un illustre écrivain de nos jours, « toute véritable philosophie doit pouvoir se traduire au dehors par l'histoire de notre origine, de notre chute et de notre rédemption, c'est-à-dire, par notre histoire véritable, de même que celle-ci doit pouvoir se traduire au dedans en philosophie (1). » Voilà le problème à la solution duquel seront consacrées nos ÉTUDES SUR HÉSIODE. Ce problème, nous ne l'ignorons pas, a exercé dans ce siècle

1 M. le baron d'Eckstein ; *Cath.*, t. III, p. 543.

quelques intelligences d'élite. Quelques hommes éminents y ont travaillé, y travaillent encore avec ardeur. L'un d'eux, M. Ballanche, s'y est surtout voué à une époque où cette grande œuvre était à peine entrevue, et la phrase que nous venons de citer pourrait, sans contestation, servir d'épigraphe à ses ouvrages. Pourquoi donc faut-il que M. le baron d'Eckstein, à qui cette phrase est empruntée, ne paraisse point avoir saisi, dans M. Ballanche, l'expression et le développement de cette *véritable philosophie*? Écrivains de la même famille, bercés tous deux sur les genoux de la savante antiquité et l'un et l'autre nourris du lait des traditions primitives, puissent-ils s'apercevoir enfin qu'ils tendent tous deux au même but, bien que par des sentiers différents !

Pour nous, qui tenons à honneur de marcher sous leurs bannières, puisque c'est à leurs écrits que nous devons la persévérance qui, durant quatorze années, nous a fait concentrer tous nos efforts dans l'étude et la reproduction du seul écrivain primitif que l'antiquité grecque nous ait légué, que pouvons-nous de mieux, en apercevant le terme de notre carrière, que de rendre ici un légitime hommage aux deux grands écrivains sans lesquels nous ne l'aurions jamais parcourue !

PROLÉGOMÈNES

DE LA THÉOGONIE.

Dans le cercle purement littéraire où nous devons nous circonscrire, deux questions seulement nous occuperont ici : *La Théogonie appartient-elle réellement à Hésiode? Dans quel rapport de perfection littéraire ce poème se trouve-t-il relativement aux Métamorphoses d'Ovide?*

§ Ier La Théogonie appartient-elle réellement a Hésiode?

Cette question n'ayant nulle part été aus-i bien élucidée que par M. de La Barre (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XVIe), nous nous aiderons du travail de ce savant pour résoudre ce premier problème.

« Il faut en convenir, dit M. de La Barre, Pausanias a insinué qu'Hésiode n'était pas l'auteur de la Théogonie qui porte son nom. Il ne prétendait pas que cette Théogonie fût un ouvrage supposé à la place d'un autre que ce poète eût fait et qui se fût perdu. Ce qu'il souhaitait que l'on crût, c'est qu'Hésiode n'avait fait ni ce poème ni aucun autre du même genre. Il le cite dans un endroit, mais comme à

regret : « Car il y a, dit-il froidement, des personnes qui » croient que la Théogonie est un ouvrage d'Hésiode. » Et dans un autre, il rapporte avec complaisance ce qu'il avait vu et entendu pendant son séjour en Béotie :

« Les Béotiens habitant aux environs de l'Hélicon tien- » nent, dit-il, par tradition, qu'Hésiode n'a laissé d'autre » ouvrage à la postérité que celui qui a pour titre *les Tra-* » *vaux et les Jours ;* encore en retranchent-ils l'invocation » aux Muses, et tout ce qui précède l'endroit où le poète » parle de deux sortes de rivalités qui partagent les hom- » mes. Ils me montrèrent même auprès de la fontaine d'Hip- » pocrène un rouleau de plomb qu'ils conservent encore » quoique fort endommagé par le temps, et où le poème des » *Travaux et les Jours* est écrit tout entier, » etc.

» Ce qu'on peut dire en faveur de ce sentiment, c'est que l'auteur de la Théogonie a raconté la fable de Pandore un peu autrement que l'auteur des *Travaux et les Jours* (1).

» Il est donc vrai qu'il y a sur ce point, qui n'est pas un des moins considérables de la mythologie, une assez grande différence entre les deux poèmes pour faire soupçonner qu'ils ne sont peut-être pas du même auteur ; mais, d'un autre côté, toutes sortes de raisons nous obligent à reconnaître que la Théogonie est, aussi bien que le poème *les Travaux et les Jours*, un ouvrage d'Hésiode. Commençons par les autorités, elles sont grandes et respectables.

» La première est celle d'Hérodote, cet historien si versé dans les antiquités de la Grèce, et de qui seul, après Hesiode et Homère, on tire plus de secours que de tous les

1 Voir dans ce volume la traduction de la Théogonie, vers 620-665; et la traduction *des Travaux et des Jours*, chant I, vers 78-124. (*Note de l'auteur.*)

autres ensemble; les expressions sont fortes, et même un peu trop fortes. Après avoir parlé de la manière dont on admit dans la Grèce les noms des dieux, il ajoute : « Mais » d'où est venu chacun d'eux? ou ont-ils toujours été, et » quelle est leur figure? C'est ce qu'on ne sait, pour ainsi » dire, que depuis deux jours; car il n'y a pas plus de » quatre cents ans, à ce que je crois, que vivaient Hésiode » et Homère. Or ce sont eux qui ont composé, pour les » Grecs, une théogonie, qui ont donné des surnoms aux » dieux, qui leur ont distribué les fonctions et les hon- » neurs, et qui ont appris à les représenter. Et je suis per- » suadé que les poètes qu'on suppose plus anciens ne sont » venus qu'après eux. »

» Voilà ce que dit Hérodote, et je suis convaincu, moi, qu'il est tombé dans une légère méprise qui vient de ce que, n'ayant pas conféré assez exactement les deux poètes, il les a supposés partout d'accord; au lieu qu'il leur arrive quelquefois, quoique très-rarement, de prendre des partis opposés, ce qui montre qu'on ne doit les regarder que comme témoins d'une tradition qui n'était pas précisément la même partout. L'historien nous fournit lui-même une preuve de sa méprise dans l'endroit où il attribue à Mélampus, fils d'Amythaon, qui vivait si long-temps avant Hésiode et Homère, les premières instructions que les Grecs reçurent au sujet de Bacchus, et qui ne suffisaient pas, dit-il, pour en donner une idée tout à fait juste. Mais quelques sophistes ont suppléé depuis. Si l'on connaissait Bacchus avant le siècle d'Hésiode et d'Homère, si l'on savait en partie, comme le dit notre historien, pourquoi l'on pratiquait certaines cérémonies en son honneur, peut-on douter que l'on ne connût aussi les autres dieux reçus avant Bacchus? Chacun d'eux eut, sans contredit, ses

fonctions et ses attributs au moment qu'on admit son culte, mais le dépôt de la religion demeura long-temps confié à la tradition seule; et peu de personnes la connurent bien, avant que les deux poètes eussent entrepris d'en rendre la connaissance générale par leurs écrits. C'est là, peut-être, après tout, ce qu'Hérodote a voulu dire; je crois avoir reconnu qu'il lui arrive souvent d'exprimer au delà de sa pensée. Quoi qu'il en soit, il nous apprend ici qu'Hésiode avait du moins autant de part qu'Homère à la théogonie des Grecs, qu'on les égalait sur ce point, et qu'ainsi le poète d'Ascra avait composé quelque ouvrage où il parlait de la religion avec bien plus d'étendue que dans celui des *Travaux et les Jours* dans lequel il n'en a presque rien dit. Première conséquence qui est évidente par elle-même et qui nous conduit à une autre également sûre : car s'il y avait, au temps d'Hérodote, un poème de ce genre qui fût reconnu pour être une des productions d'Hésiode, on ne saurait douter que ce poème ne fût la *Théogonie* que nous avons, lorsqu'on la voit citée à plusieurs reprises dans les Dialogues de Platon. Ce philosophe nous représente plus d'une fois Socrate s'exerçant à expliquer divers endroits du poème dont il s'agit : c'était une chose assez ordinaire en ce temps-là, et la discussion de ce qu'il y avait de plus difficile dans les poètes célèbres remplissait en partie les conversations des gens d'esprit. Mais la manière dont la *Théogonie* est citée dans les Dialogues est remarquable; on dirait que Platon n'avait trouvé que dans ce poème certaines choses qu'on y lit encore aujourd'hui, et qui sont à peine indiquées dans Homère Parlant dans un endroit de ce qu'on disait des premiers dieux, il nomme Hésiode et Parménide comme s'ils étaient les seuls qui en eussent parlé; et c'est là qu'on trouve

un mot de Parménide sur l'Amour, qui paraît mériter beaucoup d'attention. Ailleurs il cite Hésiode, et le cite seul au sujet de ces étranges aventures qui firent passer le sceptre des mains d'Ouranos en celle de Chronos, et qui changèrent encore une fois le gouvernement du monde, lorsque Chronos ou Saturne fut détrôné par Jupiter. Enfin, c'est à la généalogie d'Hésiode qu'il renvoie pour voir les ancêtres du Ciel, c'est-à-dire le Chaos, la Nuit, l'Amour, la Terre, et toutes choses auxquelles on a donné, dit-il, les noms les plus convenables ; mais j'emploierais trop de temps à le montrer. On ne manquait pas au temps de Platon d'autres poètes qui eussent conté les mêmes choses. Nous en avons une preuve subsistante dans ce qui s'est conservé du théâtre d'Eschyle ; mais le philosophe n'y fait point attention, et ne parle que de la *Théogonie* d'Hésiode. Pourquoi cela ? N'est-ce pas qu'il regardait les fictions de ce poème comme des originaux dont on avait tiré un grand nombre de copies plus ou moins ressemblantes ? Et voilà ce qui montre que c'est par la *Théogonie* qu'Hésiode a fait dire : que la Grèce tenait de lui et d'Homère la doctrine de sa religion, qui était renfermée dans leurs écrits sous le voile des fables ; car on ne peut donner d'autres sens aux paroles d'Hérodote que j'ai rapportées ci-dessus. Je n'ajouterai point que Zénon, le chef du Portique, s'était attaché à expliquer le commencement de la *Théogonie* d'Hésiode pour y découvrir un système du monde, et qu'elle est depuis citée partout. On ne compte point ici les autorités, et ce doit être assez des deux que j'ai produites : car il n'est pas douteux que le poème indiqué par Hérodote, et dont Platon a cité plus d'un endroit, ne soit le même qui est aujourd'hui entre nos mains, poème qui a d'ailleurs tous les caractères de la plus haute antiquité, si bien marqués que

nous devrions le conserver à Hésiode quand il ne resterait, de tous les anciens qui en ont parlé, que Pausanias qui voulait le lui enlever. Je ne comprends point dans ces caractères le génie de la versification qui a tant de ressemblance avec celle d'Homère, et plus encore avec celle des *Travaux et les Jours*. Je laisse tout ce qui a rapport au goût et au sentiment, pour me renfermer dans le pur historique. La Grèce eut des dieux en nombre infini, mais elle n'en admit quelques-uns qu'assez long-temps après d'autres. Hercule ne fut d'abord qu'un héros, je dis l'Hercule de Thèbes; Castor et Pollux n'eurent aussi, après leur mort, que les honneurs héroïques, et même ils ne les eurent que dans leur patrie. On sait que Pan, ce dieu si ancien dans l'Égypte, ne fut connu dans la Grèce qu'après la guerre de Troie, et si l'on fait attention à ses attributs, en les comparant avec ceux d'autres dieux naturalisés avant lui, on verra qu'on n'a pu l'admettre qu'à leur préjudice. On sait aussi que la mère des dieux ne fut pas d'abord une divinité grecque, et ce que j'ai observé de Castor et de Pollux paraît également convenir à Esculape, c'est-à-dire que sa patrie ne l'honora comme un dieu qu'après lui avoir rendu pendant quelque temps les honneurs affectés aux héros. Homère fait mention d'Esculape en trois endroits. Dans l'un il ne fait que le nommer, et dans les deux autres il lui donne la qualité d'*irrépréhensible médecin*. Parlant de Castor et de Pollux, dans l'Iliade, il dit que *la terre les possédait à Lacédémone*. Ce qui ne peut signifier autre chose sinon qu'ils étaient morts et inhumés à Lacédémone; mais, dans l'Odyssée, quoiqu'il ne leur donne pas d'autre père que Tyndare, il dit que *la terre les possédait vivants;* que, *par la concession de Jupiter, ils vivaient sous terre et mouraient tour à-*

tour, et qu'*ils étaient honorés à l'égal des dieux;* ce qui exprime les honneurs héroïques dans le langage d'un poète qui égale à la divinité tout ce qu'il veut faire paraître extraordinairement grand. Nous ne sommes plus à portée de découvrir avec une entière certitude ce qui a été changé ou ajouté dans les poèmes d'Homère; nous savons seulement que des intérêts de vanité y ont fait lire certains endroits de plusieurs manières différentes. Strabon en fournit la preuve, et ajoute même que dans une rencontre l'ambition y supposa un vers qui ne put s'y maintenir, parce qu'il était trop opposé à ce que le poète disait ailleurs; mais qui ne laissa pas de fournir aux Athéniens un prétexte de faire la conquête de l'île de Salamine. Or on peut observer que les Lacédémoniens, qui, les premiers des Européens, possédèrent les deux poèmes, avaient besoin, pour autoriser leur superstition, qui était sans exemple, qu'on y lût quelque part ce que j'ai rapporté au sujet des fils de Léda et qui est si peu conforme à ce que le poète en a dit dans l'Iliade. Quoi qu'il en soit, Homère parle aussi d'Hercule, mais nullement comme d'un dieu. Dans un endroit, il le traite d'homme, il le nomme divin en deux autres; ailleurs il dit qu'il n'a pu éviter la mort quelque cher qu'il fût à Jupiter, la Parque l'a vaincu, et que, bien qu'il fût dans le ciel où il prenait part aux plaisirs des dieux et possédait Hébé, Ulysse ne laissa pas de voir son ombre dans les enfers. Le dessein qu'Homère avait formé d'insérer dans l'Iliade et dans l'Odyssée ce qu'il y avait de plus considérable dans l'histoire de sa nation, l'obligeait à rappeler avec plus ou moins d'étendue ce qui concernait ces hommes célèbres. Mais l'auteur de la *Théogonie*, qui avait un autre objet, a gardé un profond silence sur les héros ordinaires, il n'a parlé que du plus illustre de tous; et qu'en a-t-il dit :

qu'après avoir consommé un grand ouvrage entre les immortels, Hercule s'allia avec Hébé dans le ciel, où il vit exempt des maux et de la vieillesse. Voilà ce qu'il en a écrit, et qui ne donne pas une autre idée de son état que celle qu'Homère en a donnée : du reste il ne fait non plus aucune mention ni de Pan, ni de la mère des dieux ; et si l'on fait attention que le titre même de son poème le mettait dans l'obligation de nommer toutes les divinités de la Grèce, on conviendra qu'il a fait justement le contraire de ce qu'il aurait fait s'il avait vécu dans un siècle où Pan, la mère des dieux, Castor et Pollux, Esculape et Hercule eussent été regardés par les Grecs comme autant de divinités.

» Allons plus loin et disons qu'à mesure que les superstitions étrangères se mêlèrent avec les anciennes superstitions de la Grèce, tout vint à se brouiller et à se confondre ; qu'on ne distingua plus ni les fonctions de plusieurs divinités différentes ni ces divinités mêmes ; que Diane, par exemple, fut prise pour Britomortis et pour Hécate, Bacchus pour le Soleil ; et que les philosophes, en voulant réformer la religion sur ce qu'ils connaissaient d'histoire naturelle, contribuèrent beaucoup à ce désordre, qui alla toujours en augmentant. On sait tout cela, pour peu qu'on ait jeté les yeux sur ces anciens auteurs et qu'on ait lu les mythologues modernes. Que doit-on en conclure, quand on voit un poème qui n'est presque qu'un tissu de noms de dieux, entièrement exempt de ce mélange, où chaque divinité a son rang, son origine propre, où l'on n'en trouve jamais deux confondues ensemble ? On y reconnaît sans doute les caractères de cette théogonie dont parle Hérodote, et que Homère et Hésiode avaient faite pour les Grecs. « Il y avait marqué, dit cet historien, d'où venaient

» les dieux, ou s'ils avaient toujours été ; on y trouvait leur » généalogie, leurs surnoms et le reste. » Mais voilà ce qu'on trouve dans la *Théogonie* dont il s'agit, bien plus encore que dans les poèmes d'Homère.

» Insister après cela sur la tradition des Béotiens des environs de l'Hélicon, dont parle Pausanias, ce serait montrer qu'on ignore jusqu'où peut aller la vanité. La possession des choses rares et précieuses est une des choses qui la flatte davantage; mais on ne regarde comme vraiment précieux que ce qui est parfait en son genre. Le plomb à demi effacé que possédaient ces Béotiens, loin d'être une grande richesse, n'était presque rien; ils voulaient pourtant qu'on le regardât comme une pièce d'un grand prix, et, dans cette vue, non-seulement ils prétendirent qu'Hésiode n'avait composé que le poème qu'on avait gravé sur ce plomb, mais, parce que le commencement en était usé, ils soutinrent aussi que les dix premiers vers qui y manquaient n'étaient pas d'Hésiode. La difficulté qui me reste à résoudre paraît plus considérable ; car, s'il est vrai, comme on n'en saurait douter, qu'Hésiode est auteur du poème *les Travaux et les Jours*, comment l'est-il aussi de la *Théogonie*, où il raconte si différemment la fable de Pandore? »

De La Barre répond en deux mots que cette différence vient des égards auxquels le poète était obligé dans la *Théogonie*, par rapport à l'histoire de la religion, et qui n'étaient pas également indispensables dans *les Travaux et les Jours*. Il ajoute qu'Hésiode a dû observer, dans la *Théogonie*, l'ordre dans lequel le culte des diverses divinités s'était introduit dans la Grèce, et que la reproduction rigoureuse de cette succession chronologique n'était pas aussi indispensable dans *les Travaux et les Jours*. Nous

pensons, quant à nous, qu'il y a une meilleure raison de la diversité qu'on remarque entre les deux récits qui nous font connaître Pandore, et que cette raison vient uniquement de la nature diverse des deux poèmes dans lesquels ce mythe a été introduit par notre auteur.

La *Théogonie* est un récit cosmogonique, une genèse de toutes les forces de la nature; le mythe de Pandore y figure par conséquent, et ne peut y figurer que comme un mythe cosmogonique dans lequel doivent seulement prendre place les divinités qui appartiennent nécessairement à cet ordre de faits primitifs, Héphaïstos (Vulcain), le dieu en qui se personnifiait le feu élémentaire, le feu créateur, émanation fécondante du principe actif de la nature, et Pallas-Athénè (Minerve), la déesse *resplendissante* (αἴθω), la manifestation matérielle dans laquelle le créateur de toutes choses nous révèle son immatérielle splendeur.

Dans *les Travaux et les Jours* il n'en saurait être de même; le monde n'est plus à son premier développement, la société humaine est constituée, Pandore est un mythe civil: de là l'introduction indispensable de toutes les divinités auxquelles l'ordre social est soumis.

Loin donc de faire à Hésiode un crime de cette différence remarquée entre ses deux récits de Pandore, on doit au contraire y reconnaître un génie habitué, comme les grands poètes primitifs, à suivre le développement de ses mythes dans toutes les sphères d'idées auxquelles ils sont applicables, et s'attachant à y symboliser tout ce qui existe depuis le monde intelligible des esprits jusqu'aux créations les plus infimes de l'ordre sensible et matériel.

On ne peut, d'un autre côté, rien conclure du témoignage des Béotiens contre l'authenticité de la *Théogonie* considérée comme l'œuvre d'Hésiode; les suffrages d'Hé-

rodote et de Platon sont d'ailleurs tellement explicites à cet égard qu'on ne saurait y rien objecter : c'est donc sans craindre d'être accusé d'erreur que nous avons le droit de proclamer Hésiode auteur de la *Théogonie*.

§ II. Dans quel rapport de perfection littéraire la théogonie se trouve-t-elle avec les Métamorphoses d'Ovide ?

La poésie, a dit Platon, c'est l'inspiration elle-même. Cette assertion, formule des opinions littéraires les plus antiques et contemporaines des primitives croyances de la Grèce, est le principe fondamental d'où Hésiode est parti dans le poème qui nous occupe. Aussi commence t-il par un hymne aux Muses, aux Muses, personnification de la science engendrée par l'hymen mystique et sacré de la sagesse divine (*Zeus*) avec la mémoire volontaire, active et par là même intelligente (*Mnémosyne*). Les Muses, bien qu'appartenant au ciel par leur filiation, n'y ont pas pourtant pris naissance. C'est dans la Piérie qu'elles ont vu le jour, dans cette patrie des colléges sacerdotaux, mystérieux et sévères gardiens de toute tradition théologique et des primitives croyances. En s'élevant de la terre au ciel, de la Piérie au sommet de l'Olympe, elles chantent ces croyances et ces traditions dont elles nous lèguent le souvenir et que leur poète, Hésiode, d'après leur commandement, va répéter à une génération qui les a laissées se corrompre. De là le ton dogmatique et affirmatif du poète inspiré par les Muses, de là l'unité merveilleuse qui règne dans son ouvrage, de là l'enchaînement logique et en quelque sorte fatal qui en réunit tous les éléments malgré leur infinie multiplicité. Remontant, avec les Muses, la généalogie des

filiations cosmiques, il en redescend ensuite tous les degrés depuis le chaos jusqu'aux générations humaines sans s'égarer un instant au milieu de ce vivant labyrinthe de familles, de tribus, de sociétés divines et héroïques, encadrant de leurs immenses replis le récit épique des célestes révolutions et des terribles combats qui en furent la conséquence. Voilà, dans une rapide analyse, quelle est cette théogonie d'où Ovide a tiré ses Métamorphoses ; examinons maintenant ce que le poète de Sulmone a fait de ce vaste et magnifique sujet.

Le chaos, les éléments, la formation du monde, les zones, les vents, les astres, l'homme, tout cela est, suivant Ovide, l'œuvre d'une puissance divine, soit inhérente à la nature, soit distincte de la nature. C'est, non pas un acte de création, comme dans Moïse, ni de génération, comme dans Hésiode, ni d'émanation, comme dans les cosmogonies orientales, mais de distribution et de formation ; c'est un milieu entre les traditions bibliques et celles de la Grèce. Ovide garde la même mesure dans la création de l'homme, qu'il attribue indifféremment à un Titan, fils de Japet, ou à une suprême divinité. Du reste, oubli complet des généalogies divines. Leur naissance est hors de question, c'est un fait considéré comme antérieur au débrouillement du chaos.

Après la création ou plutôt l'organisation du monde viennent les cinq âges et la guerre des géants. Quant à la première de ces descriptions, c'est un emprunt fait au poème d'Hésiode intitulé *les Travaux et les Jours ;* nous nous en occuperons dans les notes de cet ouvrage.

Quant à la guerre des géants, c'est évidemment pour le fond des idées un souvenir biblique, souvenir d'autant plus manifeste que, dans Ovide comme dans Moïse, ce sont les

crimes des fils des géants qui amènent le déluge universel. Sous le rapport de la forme, cette guerre n'est qu'une pâle copie du combat des Titans contre les Dieux tel qu'Hésiode l'a décrit (1).

Dans le poète d'Ascra, la défaite des Titans est immédiatement suivie de la description des Enfers, où les Titans sont précipités avec Saturne leur roi, et ce n'est qu'après nous avoir fait connaître ce dernier séjour des vaincus que le poète nous apprend le courroux que fait éprouver à la Terre la perte de ses enfants. Dans Ovide, ce courroux a pour résultat la naissance d'une race d'hommes coupables dont Jupiter ne peut se débarrasser que par un déluge universel; autre réminiscence de nos livres saints non moins flagrante que la première, et qui d'ailleurs se trouve consignée dans Sanchoniaton et Bérose aussi bien que dans toutes les cosmogonies. Chez Hésiode, la Terre, irritée d'avoir perdu les Titans, enfante un monstre nouveau, personnification imposante et terrible de tous les crimes qui appelèrent sur les hommes la vengeance de la divinité. Ce monstre se nomme Typhée, et le combat qu'il soutient contre Jupiter, et dans lequel il est vaincu, est, sans contredit, l'un des plus beaux et des plus épiques dont se puisse enorgueillir l'imagination d'un poète.

Après la chute de Typhée, Jupiter, proclamé roi par les Dieux, entre dans cette vaste carrière d'amours où tous les autres Dieux se précipitent avec lui. Il en est de même dans Ovide, après le déluge, la réparation du genre humain et la reproduction des animaux. Mais cette ressemblance est la seule qui existe entre les deux poètes, qui sont, du reste, séparés par cette différence radicale, que nous avons déjà

(1) Voir les notes de la Théogonie.

signalée, à savoir que, dans Hésiode, ces amours forment la continuation des généalogies divines, bases constitutives et essence intime de la *Théogonie;* tandis que dans Ovide, qui a relégué la naissance des Dieux sur l'avant-scène de son ouvrage, il ne s'agit que d'une généalogie de héros issus du commerce des Dieux avec des nymphes et des mortelles.

Une seconde différence entre Hésiode et Ovide, c'est que, dans le poète grec, la carrière amoureuse des Dieux s'ouvre par un hymen légitime, celui de Jupiter avec Métis déesse de la prudence; et dans Ovide, par d'illégitimes amours entre Apollon et Daphné, après que ce dieu a fait périr sous ses coups le serpent Python, né du limon déposé sur la terre par le déluge universel.

Une troisième différence entre nos deux auteurs, c'est que celui de la *Théogonie*, conservant la parole dans toute l'étendue de son poème, déroule les généalogies divines dans l'ordre, soit vraisemblable, soit réel, où elles ont dû se produire, sans établir entre elles d'autres liaisons que les rapports qui unissent les diverses familles des Dieux. Autant le poète grec procède avec simplicité, autant l'auteur des Métamorphoses met de talent et d'adresse à entrelacer ses récits les uns dans les autres, à faire naître le second du premier, le troisième du second, jusqu'à la fin de son poème, qui forme ainsi un tissu tramé avec tant d'art, de patience et d'habileté qu'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus ou de l'esprit avec lequel il a su diversifier un sujet dont le fond est toujours le même, ou du tact merveilleux qui lui découvre ici des relations artificielles, là des rapports accidentels, conduisant ses lecteurs ou plutôt les entraînant d'un épisode à un autre sans qu'ils aient même l'idée d'en interrompre la lecture.

C'est là assurément un mérite dont on ne saurait trop louer le poète de Sulmone; mais remarquons en même temps que ce mérite n'en est un qu'à cause du défaut radical dont se trouve atteint son sujet. S'il y avait eu effectivement une idée capitale et féconde à laquelle se pussent rallier toutes les parties de son poème, s'il s'y était rencontré quelque principe d'action qui portât la vie et le mouvement du centre à la circonférence de ce vaste et fertile sujet, jamais Ovide aurait-il été contraint de se donner tant de peines pour rattacher les uns aux autres des récits qui n'ont entre eux aucun lien logique ni rationnel? Ce qui fait la gloire du poète est donc la plus sanglante critique de son œuvre; et de là, que de graves inconvénients qui s'opposent d'une façon absolue à l'étendue et à la continuité de son succès! Et d'abord la curiosité seule étant la base de l'intérêt qu'il inspire, dès qu'une première lecture a satisfait ce sentiment, cet intérêt s'atténue, s'affaiblit et disparaît enfin sans qu'il soit possible de le ressusciter à l'esprit même le plus ingénieux auquel ait donné le jour le siècle le plus élégant. En second lieu, les voluptueux tableaux auxquels il a recours pour raviver le goût émoussé et la satiété dédaigneuse d'une époque si profondément corrompue ne feront jamais des Métamorphoses que la lecture habituelle de l'âge des passions, ou celle d'une corruption blasée et décrépite qui a besoin d'une imagination étrangère pour rallumer le flambeau d'une énergie éteinte, pour réchauffer des sens engourdis par le honteux abus du plaisir. Succès misérable et désastreux que l'écrivain a obtenu uniquement par le sacrifice des intérêts moraux aux tendances sensualistes, de l'idée spirituelle à la signification matérielle des symboles, de la pensée religieuse de l'antiquité aux grossières suppositions d'un évhémérisme sans portée!

Il n'en est certes pas ainsi d'Hésiode dans sa *Théogonie :* fidèle à la pensée antique des primitives religions, dont il fut l'un des échos les plus sublimes ; rénovateur de l'idée spirituelle que les nuages du sensualisme commençaient à obscurcir, représentant de tout ce qu'il y avait d'intérêts moraux à son époque, il a chanté pour toutes les fractions de la société au sein de laquelle il a vécu, et s'est approprié tour-à-tour leur langage sans abdiquer nulle part ni sa personnalité ni son caractère.

Également habile à manier la double langue mystique et civile, la langue des Dieux et celle des hommes, suivant l'expression d'Homère, Hésiode n'était pas moins initié aux mystères des Pélasges vaincus qu'aux croyances populaires de leurs vainqueurs ; il employait le langage mystique des premiers à célébrer l'origine du monde, à consacrer l'existence de cette religion des Titans, la première qui ait régné sur les Grecs, à nous conserver quelques lambeaux de ces chants théologiques, de ces législations sacerdotales, de ces prescriptions liturgiques, de ces litanies, de ces rituels, antiques souvenirs oubliés partout hormis dans les sanctuaires secrets de la Piérie.

Avec l'idiome civil, Hésiode chantait les Dieux olympiens pour les peuples d'origine éolique et pour les tribus achéennes ; il célébrait, pour la nation héroïque des Doriens, Apollon, leur emblème idéal ; Hercule, leur symbole populaire ; et ces races aristocratiques retrouvaient dans sa *Théogonie* toute une épopée nationale où revivaient les Dieux de qui elles se disaient descendues.

Enfin, par la forme dramatique que revêt souvent son récit, Hésiode satisfaisait aux tendances démocratiques des tribus ioniennes. Ainsi toutes les classes d'habitants que l'Hellade comptait alors dans son sein, tous les cultes aux-

quels ses temples étaient érigés, toutes les grandes et nobles pensées qui avaient régi ses destinées ou qui devaient un jour les régir, tout ce qu'il y a de piété, de majesté et de noblesse dans les souvenirs de la famille, de la religion et de la cité, tout se trouve dans la *Théogonie;* et cela avec cette unité, cet ensemble, cette harmonie qu'Aristote a bien prescrits, mais que les grands génies seuls ont le privilége d'inventer, et que ne reproduisent jamais des poèmes comme les Métamorphoses d'Ovide, poèmes qui sont aux véritables épopées ce que nos *comédies à tiroir* sont à nos chefs-d'œuvre dramatiques.

SOMMAIRE DE LA THÉOGONIE.

Hymne aux Muses, 1-21. — Mission qu'elles donnent au poète, 22-38. — Éloge des Muses, leurs chants et leur naissance, 39-90. — Bienfaisance des Muses envers les rois et les poètes, 91-112. — Invocation; sujet de la Théogonie, 113-125. — Dieux primitifs : le Chaos, la Terre, le Tartare, l'Amour, 126-133. — Posterité du Chaos, 134-136. — Postérité de la Terre, 137-143. — Enfants de la Terre et du Ciel, 144-164. — Cruauté du Ciel, vengeance qu'en tire la Terre; le Ciel est mutilé par Saturne, son fils, 165-194. — Naissance des Furies, des Géants, des Nymphes, d'Aphrodite ou Vénus, attributions de cette dernière divinité, 195-226. — Le Ciel donne le nom de Titans à ses enfants rebelles, 227-230. — Postérité engendrée par la Nuit, fille du Chaos, 231-246. — Enfants de la Discorde, filles de la Nuit, 247-253. — Naissance de Nérée, 254-258. — Postérité issue de la Terre et de Pontus, son fils, 259-262. — Enfants de Nérée et de Doris, fille de l'Océan, fils du Ciel et de la Terre, 263-288. — Enfants engendrés par Thaumas, fils de la Terre et de Pontus, et par Électre, fille de l'Océan, 289-294. — Postérité de Phorcys et de Céto, enfants de Pontus et de la Terre, 295-372. — Fleuves et Nymphes engendrés par l'Océan et par Téthys, fille du Ciel et de la Terre, 373-405. — Enfants engendrés par Théa et Hypérion, enfants du Ciel et de la Terre. 406-409. — Enfants engendrés par Créus, fils de la Terre et du Ciel, et par Eurybia, fille de Pontus et de la Terre, 410-412. — Enfants de l'Aurore, fille

d'Hypérion, et d'Astréus, fils de Créus, 413-418. — Enfants issus de Styx, fille de l'Océan, et de Pallas, fils de Créus, 419-440. — Postérité de Phœbé et de Céus, enfants du Ciel et de la Terre, 441-445. — Postérité de Persès, fils de Créus, et d'Astérie, fille de Phœbé, 446-494. — Postérité de Saturne et de Rhéa, enfants du Ciel et de la Terre; naissance de Jupiter qui détrône son père, 494-554. — Postérité de Clymène, fille de l'Océan, et de Japet, fils de la Terre et du Ciel, 555-564. — Punition, délivrance et crime de Prométhée, fils de Clymène et de Japet, 565-619. — Création de Pandore, de qui descendent certaines femmes, 620-672. — Cottus, Gygès et Briarée, fils du Ciel et de la Terre, sont rendus par Jupiter à la liberté dont leur père les avait privés, 673-685.— Guerre entre les Dieux et les Titans, 686-770. — Défaite des Titans, précipités au Tartare par Cottus, Gygès et Briarée, 771.-788. — Description du Tartare, 789-806. — Palais de la Nuit, 807-829.— Palais de Pluton et de Proserpine, 830-839.— Palais et fontaine de Styx; usage de cette fontaine, 840-873. — Séjour des Titans, de Cottus et de Gygès; mariage de Briarée, 874-888. — Naissance et portrait de Typhée, fils de la Terre et du Tartare, 889-906. — Combat de Jupiter contre Typhée, 907-938. — Postérité de Typhée, 939-950. — Jupiter roi des dieux par élection, 951-956. — Mariages et postérité de Jupiter, 957-1008. — Junon, fille de Saturne et de Rhéa, femme de Jupiter, enfante Vulcain sans le secours de son époux, 1009-1012. — Postérité de Neptune, fils de Saturne, et d'Amphitrite, fille de Nérée, 1013-1015. — Postérité de Cythérée (Aphrodite ou Vénus) et de Mars, fils de Jupiter et de Junon, 1016-1020. — Postérité de Jupiter et de Maïa, fille d'Atlas, 1021-1023. — Enfant de Jupiter et de Sémélé, fille de Cadmus, 1024-1027. — Naissance d'Hercule; mariages de Vulcain, de Bacchus, d'Hercule, 1028-1041. — Postérité du Soleil, fils d'Hypérion, et de Perséis, fille de l'Océan, 1042-1048. — Invocation aux Muses : le poète va chanter les

amours des déesses avec des mortels, 1049-1055. — Amours de Cérès, fille de Saturne et de Rhéa, avec Jasius, 1056-1060. — Amours de Cadmus et d'Harmonie, fille de Vénus, 1061-1067. — Postérité de Callirhoé, fille de l'Océan et de Chrysaor, né du sang de Méduse, 1068-1072. — Amours de l'Aurore avec Tithon et Céphale, 1073-1081. — Enlèvement de Médée, fille d'Æétès et petite-fille du Soleil; elle épouse Jason, 1082-1092. — Amours des deux Néréides Psamathé et Thétis avec Éacus et Pélée, 1093-1099. — Amours de Vénus et d'Anchise; d'Ulysse et de Circé, fille du Soleil; de Calypso et d'Ulysse, 1100-1110. — Invocation aux Muses; le poète les engage à ne plus célébrer que de simples mortelles, 1111-1114.

ΘΕΟΓΟΝΙΑ.

Μουσάων Ἑλικωνιάδων ἀρχώμεθ' ἀείδειν,
Αἵθ' Ἑλικῶνος ἔχουσιν ὄρος μέγα τε ζάθεόν τε,
Καί τε περὶ κρήνην ἰοειδέα πόσσ' ἁπαλοῖσιν
Ὀρχεῦνται, καὶ βωμὸν ἐρισθενέος Κρονίωνος·
Καί τε λοεσσάμεναι τέρενα χρόα Περμησσοῖο,
Ἢ Ἱππουκρήνης, ἢ Ὀλμειοῦ ζαθέοιο,
Ἀκροτάτῳ Ἑλικῶνι χοροὺς ἐνεποιήσαντο
Καλούς, ἱμερόεντας, ἐπερρώσαντο δὲ ποσσίν.
Ἔνθεν ἀπορνύμεναι, κεκαλυμμέναι ἠέρι πολλῇ,
Ἐννύχιαι στεῖχον, περικαλλέα ὄσσαν ἰεῖσαι,
Ὑμνεῦσαι Δία τ' αἰγίοχον, καὶ πότνιαν Ἥρην
Ἀργείην, χρυσέοισι πεδίλοις ἐμβεβαυῖαν,
Κούρην τ' αἰγιόχοιο Διὸς γλαυκῶπιν Ἀθήνην,
Φοῖβόν τ' Ἀπόλλωνα, καὶ Ἄρτεμιν ἰοχέαιραν,
Ἠδὲ Ποσειδάωνα γαιήοχον, ἐννοσίγαιον,
Καὶ Θέμιν αἰδοίην, ἑλικοβλέφαρόν τ' Ἀφροδίτην,
Ἥβην τε χρυσοστέφανον, καλήν τε Διώνην,
Ἠώ τ', Ἠέλιόν τε μέγαν, λαμπράν τε Σελήνην,
Λητώ τ', Ἰαπετόν τε, ἰδὲ Κρόνον ἀγκυλομήτην,
Γαῖάν τ', Ὠκεανόν τε μέγαν, καὶ Νύκτα μέλαιναν,
Ἄλλων τ' ἀθανάτων ἱερὸν γένος αἰὲν ἐόντων.
Αἵ νύ ποθ' Ἡσίοδον καλὴν ἐδίδαξαν ἀοιδήν,

LA THÉOGONIE.

Que notre hymne toujours par les Muses commence !
Sur l'auguste Hélicon, soumis à leur puissance,
Leur foule, autour du temple à Jupiter dressé,
Et près des flots vermeils, vient d'un pas cadencé.
Le Permesse souvent, quelquefois l'Hippocrène,
Ou l'Holmius les baigne en sa chaste fontaine,
Et le soir les revoit, foulant le vert gazon,
De leur danse charmante animer l'Hélicon ;
Puis, s'élançant dans l'air, quand la nuit est venue,
Elles chantent en chœur, du milieu de la nue,
Jupiter, roi des dieux ; Junon, qui règne encor
Sur Argos, et revêt une chaussure d'or ;
Minerve qu'engendra le dieu qui tient l'égide,
Le brillant Apollon, Diane au trait rapide ;
Neptune, secouant la terre qu'il étreint ;
Aphrodite qu'on aime et Thémis que l'on craint,
Dione au front charmant, Hébé que l'or couronne,
L'Aurore, le Soleil, et la Lune, et Latone,
Et Japet, et Saturne habile à décevoir,
La Terre, l'Océan, la Nuit au voile noir,
Et tant d'autres encor qui jamais ne moururent.

Hésiode, qu'un jour les Muses aperçurent
Auprès de ses troupeaux, au pied de l'Hélicon,

Ἄρνας ποιμαίνονθ' Ἑλικῶνος ὑπὸ ζαθέοιο.
Τόνδε δέ με πρώτιστα θεαὶ πρὸς μῦθον ἔειπαν
Μοῦσαι Ὀλυμπιάδες, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο·

« Ποιμένες ἄγραυλοι, κάκ' ἐλέγχεα, γαστέρες οἷον
» Ἴδμεν ψεύδεα πολλὰ λέγειν ἐτύμοισιν ὁμοῖα·
» Ἴδμεν δ', εὖτ' ἐθέλωμεν, ἀληθέα μυθήσασθαι. »

Ὡς ἔφασαν κοῦραι μεγάλου Διὸς ἀρτιέπειαι,
Καί μοι σκῆπτρον ἔδον, δάφνης ἐριθηλέος ὄζον
Δρέψασαι θηητὸν, ἐνέπνευσαν δέ μοι αὐδὴν
Θείην, ὡς κλειοιμι τά τ' ἐσσόμενα, πρό τ' ἐόντα,
Καί με κέλονθ' ὑμνεῖν μακάρων γένος αἰὲν ἐόντων.
Σφᾶς δ' αὐτὰς πρῶτόν τε καὶ ὕστερον αἰὲν ἀείδειν.
Ἀλλὰ τίη μοι ταῦτα περὶ δρῦν ἢ περὶ πέτρην;

Τύνη, Μουσάων ἀρχώμεθα, ταὶ Διὶ πατρὶ
Ὑμνεῦσαι τέρπουσι μέγαν νόον ἐντὸς Ὀλύμπου,
Εἰρεῦσαι τά τ' ἐόντα, τά τ' ἐσσόμενα, πρό τ' ἐόντα,
Φωνῇ ὁμηρεῦσαι· τῶν δ' ἀκάματος ῥέει αὐδὴ
Ἐκ στομάτων ἡδεῖα. Γελᾷ δέ τε δώματα πατρὸς
Ζηνὸς ἐριγδούποιο, θεᾶν ὀπὶ λειριοέσσῃ
Σκιδναμένῃ· ἠχεῖ δὲ κάρη νιφόεντος Ὀλύμπου,
Δώματα ἀθανάτων. Αἱ δ' ἄμβροτον ὄσσαν ἰεῖσαι,
Θεῶν γένος αἰδοῖον πρῶτον κλείουσιν ἀοιδῇ,
Ἐξ ἀρχῆς οὓς Γαῖα καὶ Οὐρανὸς εὐρὺς ἔτικτον,
Οἵ τ' ἐκ τῶν ἐγένοντο θεοὶ, δωτῆρες ἐάων.
Δεύτερον αὖτε Ζῆνα, θεῶν πατέρ' ἠδὲ καὶ ἀνδρῶν,
Ἀρχόμεναί θ' ὑμνεῦσι θεαὶ, λήγουσαί τ' ἀοιδῆς,

D'un chant mélodieux reçut d'elles le don,
Quand parlèrent ainsi les Muses que fit naître
Le dieu qui tient l'égide et des cieux est le maître :
« Pâtres au cœur abject et de vice infecté,
» Vous donnez à l'erreur l'air de la vérité,
» L'erreur que nos discours jamais ne proclamèrent ! »
Ainsi de Jupiter les filles s'exprimèrent;
Et, d'un divin laurier, elles ont, à ces mots,
Mis pour sceptre en ma main l'un des plus verts rameaux;
Puis, de leurs douces voix m'inspirant l'harmonie
Leurs ordres tout-puissants veulent que mon génie
Célèbre le passé, le présent, l'avenir,
L'origine des dieux nés pour ne point finir;
Et vous, Muses, surtout, mes chastes souveraines :
Mais à quoi bon chanter pour les rocs et les chênes?
Que nos hymnes soient donc pour les Muses d'abord,
Les Muses que leur père entend avec transport
Chanter, sur une lyre en merveilles féconde,
Le passé, le présent et l'avenir du Monde!
Leurs voix, dont les doux sons résonnent sans repos,
De l'Olympe enchanté réveillent les échos :
Les échos de l'Olympe à la neigeuse cime,
Du tonnant Jupiter palais vaste et sublime,
Aux suaves accords des jeunes déités
Frémissent, de bonheur et de joie agités;
Et, du divin séjour allégresse immortelle,
Ce chant, où tant de grâce à tant d'éclat se mêle,
Célèbre l'origine et la grandeur des Dieux
Enfantés par l'hymen de la Terre et des Cieux,
Et leurs fils, bienfaiteurs du séjour où nous sommes,
Puis Jupiter, le père et des dieux et des hommes,
Et, que ce chant finisse ou soit à son début,

Ὅσσον φέρτατός ἐστι θεῶν, κράτεί τε μέγιστος.
Αὖθις δ' ἀνθρώπων τε γένος, κρατερῶν τε Γιγάντων
Ὑμνεῦσαι, τέρπουσι Διὸς νόον ἐντὸς Ὀλύμπου
Μοῦσαι Ὀλυμπιάδες, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο.
Τὰς ἐν Πιερίῃ Κρονίδῃ τέκε πατρὶ μιγεῖσα
Μνημοσύνη, γουνοῖσιν Ἐλευθῆρος μεδέουσα,
Λησμοσύνην τε κακῶν, ἄμπαυμά τε μερμηράων.
Ἐννέα γάρ οἱ νύκτας ἐμίσγετο μητίετα Ζεὺς,
Νόσφιν ἀπ' ἀθανάτων, ἱερὸν λέχος εἰσαναβαίνων.
Ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἐνιαυτὸς ἔην, περὶ δ' ἔτραπον ὧραι,
Μηνῶν φθινόντων, περὶ δ' ἤματα πολλ' ἐτελέσθη,
Ἡ δ' ἔτεκ' ἐννέα κοῦρας ὁμόφρονας, ἦσιν ἀοιδὴ
Μέμβλεται, ἐν στήθεσσιν ἀκηδέα θυμὸν ἐχούσαις,
Τυτθὸν ἀπ' ἀκροτάτης κορυφῆς νιφόεντος Ὀλύμπου.
[Ἔνθά σφιν λιπαροί τε χοροὶ καὶ δώματα καλά·
Πὰρ δ' αὐτῆς Χάριτές τε καὶ Ἵμερος οἰκί' ἔχουσιν,
Ἐν θαλίῃς ἐρατὴν δὲ διὰ στόμα ὄσσαν ἱεῖσαι,
Μέλπονται πάντων τε νόμους, καὶ ἤθεα κεδνὰ
Ἀθανάτων κλείουσιν, ἐπήρατον ὄσσαν ἱεῖσαι.]
Αἳ τότ' ἴσαν πρὸς Ὀλύμπον ἀγαλλόμεναι ὀπὶ καλῇ,
Ἀμβροσίῃ μολπῇ· περὶ δ' ἴαχε Γαῖα μέλαινα
Ὑμνεύσαις, ἐρατὸς δὲ ποδῶν ὑπὸ δοῦπος ὀρώρει,
Νισσομένων πατέρ' εἰς ὅν· ὁ δ' Οὐρανῷ ἐμβασιλεύει,
Αὐτὸς ἔχων βροντὴν ἠδ' αἰθαλόεντα κεραυνὸν,
Κάρτεϊ νικήσας πατέρα Κρόνον· εὖ δὲ ἕκαστα
Ἀθανάτοις διέταξεν ὁμῶς, καὶ ἐπέφραδε τιμάς.
Ταῦτ' ἄρα Μοῦσαι ἄειδον, Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι,
Ἐννέα θυγατέρες μεγάλου Διὸς ἐκγεγαυῖαι,
Κλειώ τ', Εὐτέρπη τε, Θάλειά τε, Μελπομένη τε,

Jupiter et sa gloire en sont toujours le but;
Enfin, la race humaine et la race géante
Sont les derniers sujets que sur sa lyre chante
La troupe des neuf sœurs. Déesse d'Éleuther
Mnémosyne autrefois conçut de Jupiter
Ces chastes déités, lorsque, dans la Piérie,
Pour nous soustraire aux maux dont notre âme est flétrie,
Le roi des Dieux, neuf fois, par la main de la Nuit,
Aux bras de Mnémosyne en secret fut conduit.
Après que les saisons, de journée en journée,
Ont enfin parcouru le cercle de l'année,
Neuf filles, dont la voix, l'esprit et la beauté
Reflètent de leurs cœurs la naïve gaîté,
Près de l'Olympe altier naissent de Mnémosyne.
Dans cet heureux séjour, à leur danse enfantine,
Veillent, en partageant leur joie et leurs plaisirs,
Les Grâces, à leur suite entraînant les Désirs.
De leurs charmantes voix la divine harmonie,
Célèbre, dans des chants dictés par le génie,
Des Dieux, maîtres du monde, et les lois et les mœurs.
L'Olympe, sur sa cime, un jour, voit ces neuf sœurs
Gravir, et de leurs chants, qui les enorgueillissent,
Les terrestres échos doucement retentissent;
Le sol rend sous leurs pas un son mélodieux;
Elles vont vers leur père, auguste roi des Dieux,
Qui fait voler la foudre et gronder le tonnerre,
Depuis qu'heureux vainqueur de Saturne, son père,
Par un partage égal du monde aux immortels,
Sa prudence a partout relevé leurs autels :
Dans l'Olympe, étonné de leur divin génie,
Voilà ce que chantaient les Muses, Polymnie,
Euterpe, Terpsichore, et Thalie, et Clio,

Τερψιχόρη τ', Ἐρατώ τε, Πολύμνιά τ', Οὐρανίη τε,
Καλλιόπη θ'· ἡ δὲ προφερεστάτη ἐστὶν ἁπασέων.
Ἥ γὰρ καὶ βασιλεῦσιν ἅμ' αἰδοίοισιν ὀπηδεῖ.
Ὅντινα τιμήσουσι Διὸς κοῦραι μεγάλοιο,
Γεινόμενόν τ' ἐσίδωσι διοτρεφέων βασιλήων,
Τῷ μὲν ἐπὶ γλώσσῃ γλυκερὴν χείουσι ἔερσην,
Τοῦ δ' ἔπε' ἐκ στόματος ῥεῖ μείλιχα· οἱ δέ νυ λαοὶ
Πάντες ἐς αὐτὸν ὁρῶσι, διακρίνοντα θέμιστας
Ἰθείῃσι δίκῃσιν· ὁ δ' ἀσφαλέως ἀγορεύων,
Αἶψά τε καὶ μέγα νεῖκος ἐπισταμένως κατέπαυσε.
Τοὔνεκα γὰρ βασιλῆες ἐχέφρονες, οὕνεκα λαοῖς
Βλαπτομένοις ἀγορῇφι μετάτροπα ἔργα τελεῦσι
Ῥηϊδίως, μαλακοῖσι παραιφάμενοι ἐπέεσσιν.
Ἐρχόμενον δ' ἀνὰ ἄστυ, θεὸν ὡς, ἱλάσκονται
Αἰδοῖ μειλιχίῃ, μετὰ δὲ πρέπει ἀγρομένοισιν·
Οἷά τε Μουσάων ἱερὴ δόσις ἀνθρώποισιν.
[Ἐκ γὰρ Μουσάων καὶ ἑκηβόλου Ἀπόλλωνος
Ἄνδρες ἀοιδοὶ ἔασιν ἐπὶ χθόνα καὶ κιθαρισταί·
Ἐκ δὲ Διὸς βασιλῆες. Ὁ δ' ὄλβιος, ὅντινα Μοῦσαι
Φιλεῦνται· γλυκερή οἱ ἀπὸ στόματος ῥέει αὐδή.]
Εἴ γάρ τις καὶ πένθος ἔχων νεοκηδέϊ θυμῷ
Ἄζηται κραδίην ἀκαχήμενος, αὐτὰρ ἀοιδὸς
Μουσάων θεράπων κλεῖα προτέρων ἀνθρώπων
Ὑμνήσῃ, μάκαράς τε θεοὺς, οἳ Ὄλυμπον ἔχουσιν·
Αἶψ' ὅγε δυσφρονέων ἐπιλήθεται, οὐδέ τι κηδέων
Μέμνηται, ταχέως δὲ παρέτραπε δῶρα θεάων.
Χαίρετε, τέκνα Διὸς, δότε δ' ἱμερόεσσαν ἀοιδήν·
Κλείετε δ' ἀθανάτων ἱερὸν γένος αἰὲν ἐόντων,
Οἳ Γῆς ἐξεγένοντο καὶ Οὐρανοῦ ἀστερόεντος,

Melpomène, Uranie, et l'aimable Erato,
Et Calliope, enfin, dont la voix plus illustre
A la gloire des rois ajoute un nouveau lustre.
Dès qu'aux Muses se montre un roi chéri du ciel,
Leur voix, qui de ses chants lui prodigue le miel,
A flots mélodieux de leur bouche s'écoule ;
Et, tournés vers ce roi, tous les peuples en foule
Bénissent à l'envi l'équité de ses lois ;
Il parle, et les discords s'apaisent à sa voix ;
Car nul roi n'est prudent si sa douce éloquence
Ne met un terme au crime, un frein à la licence ;
Il marche, et, comme un Dieu qu'entoure le respect,
Il voit partout la paix renaître à son aspect,
Don sacré qu'aux humains les Muses accordèrent !
Par elles, par le Dieu que ses traits illustrèrent,
L'art divin de la lyre aux hommes est donné ;
Des rois, par Jupiter, le front est couronné ;
Bienheureux le mortel que les Muses chérissent,
Car les plus doux concerts de ses lèvres jaillissent.
Si d'un ennui récent le poète troublé
Sent son âme engourdie et son cœur accablé,
Organe des neuf sœurs, il chante les ancêtres,
Il célèbre les Dieux qui du ciel sont les maîtres,
Son chagrin aussitôt s'envole, et des neuf sœurs
Les dons font au poète oublier ses douleurs
Muses, salut à vous ! rendez mes vers célèbres ;
Et, du berceau des Dieux dissipant les ténèbres,
Racontez-nous comment ces Dieux furent le fruit
Que la Nuit et la Terre et le Ciel ont produit ;
Quels sont ceux que la mer abreuve de son onde ;
Comment sont nés d'abord et ces Dieux et le monde,
Les fleuves et la mer dont l'eau s'enfle et bondit,

Νυκτὸς καὶ ὀνοφερῆς, οὓς θ' ἁλμυρὸς ἔτρεφε Πόντος.
Εἶπατε δ', ὡς τὰ πρῶτα θεοὶ καὶ Γαῖα γένοντο,
Καὶ Ποταμοὶ, καὶ Πόντος ἀπείριτος οἴδματι θύων,
Ἄστρα τε λαμπετόωντα, καὶ Οὐρανὸς εὐρὺς ὕπερθεν,
Οἵ τ' ἐκ τῶν ἐγένοντο θεοὶ, δωτῆρες ἐάων·
Ὡς τ' ἄφενος δάσσαντο, καὶ ὡς τιμὰς διέλοντο,
Ἠδὲ καὶ ὡς τὰ πρῶτα πολύπτυχον ἔσχον Ὄλυμπον.
[Ταῦτά μοι ἔσπετε Μοῦσαι, Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι,
Ἐξ ἀρχῆς καὶ εἴπαθ' ὅ τι πρῶτον γένετ' αὐτῶν.]
Ἤτοι μὲν πρώτιστα Χάος γένετ', αὐτὰρ ἔπειτα
Γαῖ' εὐρύστερνος, πάντων ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ,
[Ἀθανάτων οἳ ἔχουσι κάρη νιφόεντος Ὀλύμπου]
Τάρταρά τ' ἠερόεντα μυχῷ χθονὸς εὐρυοδείης,
Ἠδ' Ἔρος, ὃς κάλλιστος ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσι,
Λυσιμελὴς πάντων τε θεῶν, πάντων τ' ἀνθρώπων
Δάμναται ἐν στήθεσσι νόον, καὶ ἐπίφρονα βουλήν.
Ἐκ Χάεος δ' Ἔρεβός τε, μέλαινά τε Νὺξ ἐγένοντο,
Νυκτὸς δ' αὖτ' Αἰθήρ τε καὶ Ἡμέρη ἐξεγένοντο,
Οὓς τέκε κυσσαμένη, Ἐρέβει φιλότητι μιγεῖσα.
Γαῖα δὲ τοι πρῶτον μὲν ἐγείνατο ἶσον ἑαυτῇ
Οὐρανὸν ἀστερόεντ', ἵνα μιν περὶ πάντα καλύπτοι
[Ὄφρ' εἴη μακάρεσσι θεοῖς ἕδος ἀσφαλὲς αἰεί.]
Γείνατο δ' Οὔρεα μακρὰ, θεῶν χαρίεντας ἐναύλους
Νυμφέων, αἳ ναίουσιν ἀν' οὔρεα βησσήεντα.
Ἡ δὲ καὶ ἀτρύγετον πέλαγος τέκεν οἴδματι θῦον,
Πόντον, ἄτερ φιλότητος ἐφιμέρου· αὐτὰρ ἔπειτα
Οὐρανῷ εὐνηθεῖσα, τέκ' Ὠκεανόν βαθυδίνην,
Κοῖόν τε, Κρεῖόν θ', Ὑπερίονά τ', Ἰαπετόν τε,
Θεῖάν τε, Ῥείαν τε, Θέμιν τε, Μνημοσύνην τε,

L'astre brillant, le ciel qui sur nous s'arrondit;
Quel fut de tous ces Dieux le bienfaisant lignage,
Les trésors de chacun, leurs droits à notre hommage,
Leur séjour sur l'Olympe aux multiples sommets;
Muses, apprenez-nous ces merveilleux secrets;
Dites ce qui des Dieux précéda la naissance.
C'est au Chaos d'abord qu'appartint l'existence,
Puis à la Terre, offrant dans son immensité
Un sol ferme où les Dieux marchent en sûreté.
Au centre ténébreux de la Terre profonde,
Le Tartare naquit; puis l'Amour vint au monde,
L'Amour qui, le plus beau des habitants des cieux,
Dérobe à leurs ennuis les mortels et les Dieux,
Et rend de ses erreurs chacun d'eux tributaire.
Du Chaos vint la Nuit et l'Erèbe, son frère;
Mais le frère à la sœur s'unit, et leur amour
Fit, d'un hymen fécond, naître l'Air et le Jour.
Puis la Terre engendra le Ciel aussi grand qu'elle,
Dôme aux étoiles d'or et voûte universelle
Que les Dieux, en marchant, foulent sans l'ébranler.
On voit encor la Terre en montagnes s'enfler,
Aux nymphes, dans ses flancs, préparer un asile,
Et mettre au jour Pontus, dont la vague stérile
Court et dresse dans l'air son front comme un géant.
La Terre, avec le Ciel, engendra l'Océan,
Cœus, Hypérion, Créus et Mnémosyne,
Théa, Japet, Rhéa, Téthys, beauté divine,
Thémis, Phœbé, dont l'or couronne les cheveux,
Et, le dernier de tous, le plus rusé d'entre eux,
Saturne, l'ennemi, le fléau de son père.
L'Hymen fit naître encor du Ciel et de la Terre
Les Cyclopes, Argès, Bronte et Stérops, tous trois,

Φοίβην τε χρυσοστέφανον, Τηθύν τ' ἐρατεινήν.
Τοὺς δὲ μεθ' ὁπλότατος γένετο Κρόνος ἀγκυλομήτης.
[Δεινότατος παίδων, θαλερὸν δ' ἤχθηρε τοκῆα.]
Γείνατο δ' αὖ Κύκλωπας, ὑπέρβιον ἦτορ ἔχοντας.
Βρόντην τε, Στερόπην τε, καὶ Ἄργην ὀβριμόθυμον,
Οἳ Ζηνὶ βροντήν τ' ἔδοσαν, τεῦξάν τε κεραυνόν.
Οἳ δή τοι τὰ μὲν ἄλλα θεοῖς ἐναλίγκιοι ἦσαν.
Μοῦνος δ' ὀφθαλμὸς μέσσῳ ἐπέκειτο μετώπῳ·
[Κύκλωπες δ' ὄνομ' ἦσαν ἐπώνυμον, οὕνεκ' ἄρα σφεων
Κυκλοτερὴς ὀφθαλμὸς ἓεις ἐνέκειτο μετώπῳ.]
Ἰσχύς τ' ἠδὲ βίη καὶ μηχαναὶ ἦσαν ἐπ' ἔργοις.
Ἄλλοι δ' αὖ Γαίης τε καὶ Οὐρανοῦ ἐξεγένοντο,
Τρεῖς παῖδες μεγάλοι καὶ ὄβριμοι, οὐκ ὀνομαστοί,
Κόττός τε, Βριάρεώς τε, Γύγης θ', ὑπερήφανα τέκνα,
Τῶν ἑκατὸν μὲν χεῖρες ἀπ' ὤμων ἀΐσσοντο
Ἄπλαστοι, κεφαλαὶ δὲ ἑκάστῳ πεντήκοντα
Ἐξ ὤμων ἐπέφυκον ἐπὶ στιβαροῖσι μέλεσσιν·
Ἰσχὺς δ' ἄπλητος, χρατερὴ, μεγάλῳ ἐπὶ εἴδει.
Ὅσσοι γὰρ Γαίης τε καὶ Οὐρανοῦ ἐξεγένοντο,
Δεινότατοι παίδων, σφετέρῳ δ' ἤχθοντο τοκῆϊ
Ἐξ ἀρχῆς. Καὶ τῶν μὲν ὅπως τις πρῶτα γένοιτο,
Πάντας ἀποκρύπτασκε, καὶ ἐς φάος οὐκ ἀνίεσκε,
Γαίης ἐν κευθμῶνι, κακῷ δ' ἐπετέρπετο ἔργῳ
Οὐρανός. Ἡ δ' ἐντὸς στοναχίζετο Γαῖα πελώρη,
Στεινομένη· δολίην δὲ κακὴν ἐπεφράσσατο τέχνην.
Αἶψα δὲ ποιήσασα γένος πολιοῦ ἀδάμαντος,
Τεῦξε μέγα δρέπανον, καὶ ἐπέφραδε παισὶ φίλοισιν·
Εἶπε δὲ θαρσύνουσα, φίλον τετιημένη ἦτορ·
« Παῖδες ἐμοὶ καὶ πατρὸς ἀτασθάλου, αἴ κ' ἐθέλητε

Par le bras et le cœur, terribles à la fois;
Du puissant Jupiter la foudre est leur ouvrage;
Chacun d'eux n'a qu'un œil au sommet du visage,
Et le nom de Cyclope à chacun fut donné,
Pour cet œil, sur leur front, en cercle, dessiné;
Immense est leur vigueur, leur adresse admirable.
Trois autres fils, géants au renom exécrable,
Cottus et Briarée et Gygès sont les fruits
Que l'Hymen de la Terre et du Ciel a produits;
Ces monstres ont cent mains au combat toujours prêtes,
Et, sur leurs cous nerveux, chacun cinquante têtes,
Colosses dont l'extrême et féroce vigueur,
Et la taille, en tous lieux, répandent la terreur!
Tous ces géants, issus du Ciel et de la Terre,
Monstrueux rejetons, sont haïs de leur père!
A peine sont-ils nés que chacun, tour-à-tour,
Est, loin de tous les yeux, soustrait aux feux du jour,
Et leur père se plaît à plonger ces victimes
Aux gouffres souterrains des plus profonds abîmes;
Mais leur mère en gémit; et, pour eux, dans son sein,
D'une ruse perverse elle ourdit le dessein:
Du plus pur diamant qui dans ses flancs se forme,
Sa main, pour se venger, taille une faulx énorme;
Ses fils en sont armés par ses soins, et sa voix
Les exhorte à venger ses pleurs par leurs exploits:
« O mes fils, si d'un père à votre égard impie,
» Dit-elle, vous voulez que le crime s'expie,
» Secondez mes desseins sur l'auteur de vos maux. »
Les géants effrayés se taisent à ces mots;
Mais Saturne, unissant le courage à l'adresse,
A son auguste mère, en ces termes, s'adresse:
« Mère, à tes justes vœux c'est moi qui me rendrai;

» Πείθεσθαι, πατέρος γε κακὴν τισαίμεθα λώβην
» Ὑμετέρου· πρότερος γὰρ ἀεικέα μήσατο ἔργα. »
Ὣς φάτο· τοὺς δ' ἄρα πάντας ἕλεν δέος, οὐδέ τις αὐτῶν
Φθέγξατο· θαρσήσας δὲ μέγας Κρόνος ἀγκυλομήτης
Ἄψ αὖτις μύθοισι προσηύδα μητέρα κεδνήν·
« Μῆτερ, ἐγώ κεν τοῦτό γ' ὑποσχόμενος τελέσαιμι
» Ἔργον, ἐπεὶ πατρός γ' δυσωνύμου οὐκ ἀλεγίζω
» Ἡμετέρου· πρότερος γὰρ ἀεικέα μήσατο ἔργα. »
Ὣς φάτο· γήθησεν δὲ μέγα φρεσὶ Γαῖα πελώρη,
Εἶσε δέ μιν κρύψασα λόχῳ, ἐνέθηκε δὲ χειρὶ
Ἅρπην καρχαρόδοντα, δόλον δ' ὑπεθήκατο πάντα.
Ἦλθε δὲ Νύκτ' ἐπάγων μέγας Οὐρανὸς, ἀμφὶ δὲ Γαίῃ
Ἱμείρων φιλότητος ἐπέσχετο, καὶ ῥ' ἐτανύσθη
Πάντη· ὁ δ' ἐκ λοχεοῖο πάϊς ὠρέξατο χειρὶ
Σκαιῇ, δεξιτερῇ δὲ πελώριον ἔλλαβεν ἅρπην
Μακρὴν, καρχαρόδοντα, φίλου δ' ἀπὸ μήδεα πατρὸς
Ἐσσυμένως ἤμησε, πάλιν δ' ἔῤῥιψε φέρεσθαι
Ἐξοπίσω· τὰ μὲν οὔτι ἐτώσια ἔκφυγε χειρός.
Ὅσσαι γὰρ ῥαθάμιγγες ἀπέσσυθεν αἱματόεσσαι,
Πάσας δέξατο Γαῖα· περιπλομένων δ' ἐνιαυτῶν,
Γείνατ' Ἐριννῦς τε κρατερὰς, μεγάλους τε Γίγαντας,
Τεύχεσι λαμπομένους, δολίχ' ἔγχεα χερσὶν ἔχοντας,
Νύμφας θ', ἃς Μελίας καλέουσ' ἐπ' ἀπείρονα γαῖαν.
Μήδεά θ' ὡς τὸ πρῶτον ἀποτμήξας ἀδάμαντι,
Κάββαλ' ἀπ' ἠπείροιο πολυκλύστῳ ἐνὶ Πόντῳ·
Ὡς φέρετ' ἀμπέλαγος πουλὺν χρόνον, ἀμφὶ δὲ λευκὸς
Ἀφρὸς ἀπ' ἀθανάτου χροὸς ὤρνυτο, τῷ ν' ἐνὶ κούρη
Ἐθρέφθη. Πρῶτον δὲ Κυθήροισι ζαθέοισιν
Ἔπλητ', ἔνθεν ἔπειτα περίῤῥυτον ἵκετο Κύπρον.

» Eh! que m'importe un père au cœur dénaturé !
» N'a-t-il pas, le premier, fait insulte à sa race? »
La Terre, que son fils charme par tant d'audace,
Le met en embuscade et l'y cache en secret;
Puis, l'armant de sa faulx, l'instruit de son projet;
Et la nuit, quand le Ciel, s'inclinant vers la Terre,
D'une étreinte amoureuse entre ses bras la serre,
Sur son père, aussitôt, Saturne s'élançant,
Le saisit d'une main, et de l'autre, dressant
Sur lui sa faulx aiguë autant qu'elle est immense,
Le frappe, et voue en lui l'amour à l'impuissance.
Mais ce n'est pas en vain que du Ciel mutilé
Le sang générateur sur la Terre a coulé;
Et, les temps révolus, c'est de cette semence
Que la triple Erinnys a reçu la naissance,
Que sont nés les géants dont la pique au long fer
Et les armes d'airain lancent au loin l'éclair,
Et que partout, enfin, les forêts sont remplies
De nymphes qui chez nous ont le nom de Mélies.
Quand du Ciel, cependant, par son fils mutilé,
Les membres créateurs dans l'espace ont roulé,
Ils tombent dans la mer qui long-temps les agite;
Une écume d'argent de leur sein est produite,
En couvre la surface, en revêt le contour,
Et bientôt une vierge en a reçu le jour;
Dans le divin débris qui lui donna naissance,
Vers Cythère et vers Cypre a vogué dès l'enfance
La céleste déesse aux pudiques appas,
Et les fleurs, en tapis, y parfument ses pas.
Comme, du sein des flots, l'écume l'a produite,
Les mortels et les dieux la nomment Aphrodite;
Cythérée est le nom qu'à Cythère elle a pris,

Ἐκ δ' ἔβη αἰδοίη καλὴ θεὸς, ἀμφὶ δὲ ποίη
Ποσσὶν ὑπὸ ῥαδινοῖσιν ἀέξετο· τὴν δ' Ἀφροδίτην
[Ἀφρογένειάν τε θεὰν, καὶ ἐϋστέφανον Κυθέρειαν]
Κικλήσκουσι θεοί τε καὶ ἀνέρες, οὕνεκ' ἐν ἀφρῷ
Θρέφθη, ἀτὰρ Κυθέρειαν, ὅτι προσέκυρσε Κυθήροις.
[Κυπρογένειαν δ', ὅτι γέντο πολυκλύστῳ ἐνὶ Κύπρῳ,
Ἠδὲ φιλομμηδέα, ὅτι μηδέων ἐξεφαάνθη.]
Τῇ δ' Ἔρος ὡμάρτησε, καὶ Ἵμερος ἕσπετο καλὸς
Γεινομένῃ τὰ πρῶτα, θεῶν τ' ἐς φῦλον ἰούσῃ.
Ταύτην δ' ἐξ ἀρχῆς τιμὴν ἔχει, ἠδὲ λέλογχε
Μοῖραν ἐν ἀνθρώποισι καὶ ἀθανάθοισι θεοῖσι,
Παρθενίους τ' ὀάρους, μειδήματα τ' ἐξαπάτας τε,
Τέρψιν τε γλυκερὴν, φιλότητά τε, μειλιχίην τε.
[Τοὺς δὲ πατὴρ Τιτῆνας ἐπίκλησιν καλέεσκεν,
Παῖδας νεικείων μέγας Οὐρανὸς, οὓς τέκεν αὐτός·
Φάσκε δὲ, Τιταίνοντας ἀτασθαλίῃ μέγα ῥέξαι
Ἔργον, τοῖο δ' ἔπειτα τίσιν μετόπισθεν ἔσεσθαι.]
Νὺξ δ' ἔτεκε στυγερόν τε Μόρον, καὶ Κῆρα μέλαιναν,
Καὶ Θάνατον, τέκε δ' Ὕπνον, ἔτικτε δὲ φῦλον Ὀνείρων,
Οὗ τινι κοιμηθεῖσα θεὰ τέκε Νὺξ ἐρεβεννή,
Δεύτερον αὖ Μῶμον, καὶ Ὀϊζὺν ἀλγινόεσσαν.
Ἑσπερίδας θ', αἷς μῆλα πέρην κλυτοῦ Ὠκεανοῖο
Χρύσεα καλὰ μέλουσι, φέροντά τε δένδρεα καρπὸν,
Καὶ Μοίρας καὶ Κῆρας ἐγείνατο νηλεοποίνους,
Κλωθώ τε, Λάχεσίν τε καὶ Ἄτροπον, αἵτε βροτοῖσι
Γεινομένοισι διδοῦσιν ἔχειν ἀγαθόν τε κακόν τε,
Αἵτ' ἀνδρῶν τε θεῶν τε παραιβασίας ἐφέπουσαι,
Οὐδέποτε λήγουσι θεαὶ δεινοῖο χόλοιο,
Πρίν γ' ἀπὸ τῷ δώωσι κακὴν ὀπίν ὅστις ἁμάρτῃ.

Cypre lui dresse un temple et l'appelle Cypris ;
Et, du débris divin dont elle fut formée,
C'est Philomède enfin qu'elle est partout nommée.
Toujours à ses côtés, le Désir et l'Amour
Accompagnent ses pas jusqu'au divin séjour ;
Et, non moins pour les Dieux que pour la race humaine,
Des amoureux plaisirs elle est la souveraine.
Les sourires trompeurs, la folâtre gaîté,
L'entretien des amants, leur douce volupté,
Leurs caresses, leurs jeux, leur enivrant délire
Proclament d'Aphrodite et célèbrent l'empire.
Mais contre ses enfants le Ciel s'est indigné,
Et de Titans, par lui, le nom leur est donné :
Leur père, en rappelant par ce nom leur offense,
Leur en a présagé l'infaillible vengeance.
La Nuit, pourtant, conçoit et fait naître le Sort,
La Parque, le Sommeil, les Songes et la Mort ;
Mais, rebelle à l'hymen, sans époux elle est mère ;
Puis elle engendre encor Momus et la Misère,
Et la triple Hespéride, à qui de ses fruits d'or
Le jaloux Océan confia le trésor ;
Puis encor les Destins, puis les Parques cruelles,
Athropos, Lachésis, Clothon, car ce sont elles
Qui font tomber sur nous leurs coups ou leurs bienfaits,
Des mortels et des dieux punissent les forfaits,
Et de leurs châtiments n'enchaînent la puissance
Qu'après avoir au crime égalé la vengeance.
La Nuit, encor féconde, a, pour notre malheur,
Engendré Némésis, la Volupté, l'Erreur,
La Vieillesse, au tombeau guidant la race humaine ;
Et la Discorde au cœur toujours gonflé de haine.
La Discorde, à son tour, a vomi de son sein

Τίκτε δὲ καὶ Νέμεσιν, πῆμα θνητοῖσι βροτοῖσι,
[Νὺξ ὀλοή· μετὰ τήνδ' Ἀπάτην τέκε καὶ Φιλότητα,
Γῆράς τ' οὐλόμενον, καὶ Ἔριν τέκε καρτερόθυμον.
Αὐτὰρ Ἔρις στυγερὴ τέκε μὲν Πόνον ἀλγινόεντα,
Λήθην τε, Λιμόν τε καὶ Ἄλγεα δακρυόεντα,
Ὑσμίνας τε, Φόνους τε, Μάχας τ', Ἀνδροκτασίας τε,
Νείκεά τε, ψευδέας τε Λόγους, Ἀμφιλογίας τε,
Λυσνομίην, Ἄτην τε, συνήθεας ἀλλήλοισιν,
Ὅρκον θ', ὃς δὴ πλεῖστον ἐπιχθονίους ἀνθρώπους
Πημαίνει, ὅτε κέν τις ἑκὼν ἐπίορκον ὀμόσσῃ.
Νηρέα δ' ἀψευδέα καὶ ἀληθέα γείνατο Πόντος,
Πρεσβύτατον παίδων· αὐτὰρ καλέουσι γέροντα,
Οὕνεκα νημερτής τε καὶ ἤπιος, οὐδὲ θεμιστέων
Λήθεται, ἀλλὰ δίκαια καὶ ἤπια δήνεα οἶδεν.
Αὖτις δ' αὖ Θαύμαντα μέγαν, καὶ ἀγήνορα Φόρκυν,
Γαίῃ μισγόμενος, καὶ Κητὼ καλλιπάρῃον,
Εὐρυβίην τ' ἀδάμαντος ἐνὶ φρεσὶ θυμὸν ἔχουσαν.
Νηρῆος δ' ἐγένοντο μεγήρατα τέκνα θεάων
Πόντῳ ἐν ἀτρυγέτῳ, καὶ Δωρίδος ἠϋκόμοιο,
Κούρης Ὠκεανοῖο τελήεντος ποταμοῖο·
Κραντώ τ', Εὐκράτη τε, Σαὼ τ', Ἀμφιτρίτη τε,
Εὐδώρη τε, Θέτις τε, Γαλήνη τε, Γλαύκη τε,
Κυμοθόη, Σπειώ τε θοὴ, Θαλίη τ' ἐρόεσσα,
Καὶ Μελίτη χαρίεσσα, καὶ Εὐλιμένη, καὶ Ἀγαυὴ,
Πασιθέη τ', Ἐρατώ τε καὶ Εὐνείκη ροδόπηχυς,
Δωτώ τε, Πρωτώ τε, Φέρουσά τε, Δυναμένη τε,
Νησαίη τε καὶ Ἀκταίη, καὶ Πρωτομέδεια,
Δωρὶς, καὶ Πανόπη, καὶ εὐειδὴς Γαλάτεια,
Ἱπποθόη τ' ἐρόεσσα, καὶ Ἱππονόη ροδόπηχυς,

Le Travail et l'Oubli, la Douleur et la Faim,
Les Guerres, les Combats, leurs homicides luttes,
Les discours mensongers, les rixes, les disputes;
L'Injustice, que suit sa sœur l'Adversité;
Le Serment, d'où l'on voit le Parjure enfanté,
Couple par qui la Terre au malheur est livrée!
Des enfants de Pontus le plus vieux est Nérée,
Que son cœur véridique et ses discours sans fard
Font nommer le sincère et candide Vieillard,
Lui dont tous les conseils, sages sans artifice,
Veulent que la prudence à l'équité s'unisse.
La Terre eut de Pontus deux filles et deux fils;
Ce sont le grand Thaumas et le vaillant Phorcys;
Puis la belle Céto; puis naquit la dernière,
Leur sœur Eurybia, cœur de bronze et de pierre.
Fille de l'Océan, Doris aux beaux cheveux
Fut unie à Nérée, et la Mer voit par eux
D'aimables déités dans ses ondes éclore :
Ce sont Cranto, Glaucé, Lysianasse, Eudore,
Hipponoé, Doto, la svelte Psamathé,
Eunice aux bras de rose, Eulimène, Eucraté,
La légère Spio, Néso, Protomédée,
Ménippe, Autonoé, Cymo, Laomédée,
Galène, Pronoé, Mélite, Thémisto,
Dynamène, Thétis, Périthée, Erato,
Proto, Thalie, Eone, Eupompe, Glauconome,
Evagore, Agavé, Panope, Polynome,
Galatée aux beaux yeux, Phéruse, Hippothoé,
Liagore, Doris, Sao, Cymothoé,
Pontoporée, Actée, Amphitrite, Nésée;
Cymodoce, qui voit, sur la mer apaisée,
Les vents, à son aspect, rentrer dans leur repos,

Κυμοδόκη θ', ἠ κύματ' ἐν ἠεροειδέϊ πόντῳ,
Πνοιάς τε ζαθέων Ἀνέμων, σὺν Κυματολήγῃ,
Ῥεῖα πρηΰνει, καὶ ἐϋσφύρῳ Ἀμφιτρίτῃ·
Κυμώ τ', Ἠιόνη τε, ἐϋστέφανός θ' Ἁλιμήδη,
Γλαυκονόμη τε φιλομμειδὴς, καὶ Ποντοπόρεια,
Λειαγόρη τε καὶ Εὐαγόρη, καὶ Λαομέδεια,
Πουλυνόμη τε καὶ Αὐτονόη, καὶ Λυσιάνασσα,
Εὐάρνη τε φυήν τ' ἐρατὴ, καὶ εἶδος ἄμωμος,
Καὶ Ψαμάθη χαρίεσσα δέμας, δίη τε Μενίππη,
Νησώ τ', Εὐπόμπη τε, Θεμιστώ τε, Προνόη τε,
Νημερτής θ', ἡ πατρὸς ἔχει νόον ἀθανάτοιο.
Αὗται μὲν Νηρῆος ἀμύμονος ἐξεγένοντο
Κοῦραι πεντήκοντα, ἀμύμονα ἔργ' εἰδυῖαι.
Θαύμας δ' Ὠκεανοῖο βαθυῤῥείταο θύγατρα
Ἠγάγετ' Ἠλέκτρην· ἡ δ' ὠκείαν τέκεν Ἶριν,
Ἠϋκόμους θ' Ἁρπυίας, Ἀελλώ τ', Ὠκυπέτην τε,
Αἵ ῥ' Ἀνέμων πνοιῇσι καὶ οἰωνοῖς ἅμ' ἔπονται
Ὠκείῃς πτερύγεσσι· μεταχρόνιαι γὰρ ἴαλλον.
Φόρκυι δ' αὖ Κητὼ Γραίας τέκε καλλιπαρήους,
Ἐκ γενετῆς πολιὰς, τὰς δὴ Γραίας καλέουσιν
Ἀθάνατοί τε θεοὶ, χαμαὶ ἐρχόμενοί τ' ἄνθρωποι,
Πεφρηδώ τ' εὔπεπλον, Ἐνυώ τε κροκόπεπλον·
Γοργούς θ', αἳ ναίουσι πέρην κλυτοῦ Ὠκεανοῖο,
[Ἐσχατιῇ πρὸς νυκτὸς, ἵν' Ἑσπερίδες λιγύφωνοι,]
Σθεινώ τ' Εὐρυάλη τε, Μέδουσά τε λυγρὰ παθοῦσα.
Ἡ μὲν ἔην θνητὴ, αἱ δ' ἀθάνατοι καὶ ἄγηρω
Αἱ δύο· τῇ δὲ μιῇ παρελέξατο Κυανοχαίτης,
Ἐν μαλακῷ λειμῶνι καὶ ἄνθεσιν εἰαρινοῖσι.
Τῆς δ' ὅτε δὴ Περσεὺς κεφαλὴν ἀπεδειροτόμησεν,

Lorsque, pour effleurer la surface des flots,
Avec Cymatolége et la belle Amphitrite,
Joyeuse, elle a quitté la grotte qu'elle habite;
Halimède, avec goût se couronnant de fleurs;
Evarné, qui l'emporte en attraits sur ses sœurs,
Et Némertès, enfin, à qui, dans sa tendresse,
Nérée a, sans mesure, accordé sa sagesse;
Heureux père qui voit cinquante rejetons
Parer ses vieux rameaux de leurs jeunes festons!
Fille de l'Océan, Electre fut donnée
Pour épouse à Thaumas, qui, de cet hyménée,
Eut la triple Harpie, Iris au vol léger;
Ocypète, Aëllo, si promptes à nager
Dans les vagues de l'air, sur leurs rapides ailes,
Que les vents et l'oiseau sont moins agiles qu'elles.
Phorcys, cher à Céto, lui fut joint par l'amour;
Deux charmantes beautés en reçurent le jour;
Mais, vieilles en naissant, c'est Graïa qu'on les nomme
Dans la langue du ciel et dans celle de l'homme;
Puis, pour les distinguer, on appelle Enyo
La plus jeune, et l'aînée a pour nom Péphrédo.
Par Phorcys et Céto sont encore engendrées
Les Gorgones, peuplant les nocturnes contrées
Où l'Hespéride, assise au bout de l'univers,
Mêle ses cris perçants au son bruyant des mers;
Les Gorgones sont trois; seulement, deux d'entre elles,
Euryale et Sthéno, restèrent immortelles;
La dernière, Méduse, est celle que le sort
A, non moins qu'au malheur, désignée à la mort,
Lorsqu'en des prés herbeux, sa pudeur étonnée
Fut, sur un lit de fleurs, par Neptune enchaînée,
Et la nymphe n'est plus, et sa tête a roulé

Ἐξέθορε Χρυσάωρ τε μέγας καὶ Πήγασος ἵππος.
[Τῷ μὲν ἐπώνυμον ἦν, ὅτ' ἄρ' Ὠκεανοῦ περὶ πηγάς
Γείνετ'· ὁ δ' ἄορ χρύσειον ἔχεν μετὰ χερσὶ φίλῃσι.]
Χὼ μὲν ἀποπτάμενος, προλιπὼν χθόνα μητέρα μήλων,
Ἵκετ' ἐς ἀθανάτους, Ζηνὸς δ' ἐν δώμασι ναίει,
Βροντήν τε στεροπήν τε φέρων Διὶ μητιόεντι.
Χρυσάωρ δ' ἔτεκε τρικάρηνον Γηρυονῆα,
Μιχθεὶς Καλλιρόῃ κούρῃ κλυτοῦ Ὠκεανοῖο.
Τὸν μὲν ἄρ' ἐξεναρίξε βίη Ἡρακληείη,
Βουσὶ παρ' εἰλιπόδεσσι, περιῤῥύτῳ εἰν Ἐρυθείῃ,
Ἤματι τῷ, ὅτε περ βοῦς ἤλασεν εὐρυμετώπους
Τίρυνθ' εἰς ἱερὴν, διαβὰς πόρον Ὠκεανοῖο,
Ὄρθρον τε κτείνας, καὶ βουκόλον Εὐρυτίωνα,
Σταθμῷ ἐν ἠερόεντι, πέρην κλυτοῦ Ὠκεανοῖο.
Ἡ δ' ἔτεκ' ἄλλο πέλωρον, ἀμήχανον, οὐδὲν ἐοικὸς
Θνητοῖς ἀνθρώποις, οὐδ' ἀθανάτοισι θεοῖσι,
Σπῇϊ ἐνὶ γλαφυρῷ, θείην κρατερόφρον' Ἔχιδναν·
Ἥμισυ μὲν νύμφην ἑλικώπιδα, καλλιπάρῃον,
Ἥμισυ δ' αὖτε πέλωρον ὄφιν, δεινόν τε μέγαν τε.
[Ποικίλον, ὠμηστῆν, ζαθέης ὑπὸ κεύθεσι γαίης.]
Ἡ δ' ἔρυτ' εἰν Ἀρίμοισιν ὑπὸ χθόνα λυγρὴ Ἔχιδνα,
[Ἀθάνατος νύμφη καὶ ἀγήρατος ἤματα πάντα]
Ἔνθα δέ οἱ σπέος ἐστὶ κάτω κοίλῃ ὑπὸ πέτρῃ,
Τηλοῦ ἀπ' ἀθανάθων τε θεῶν θνητῶν τ' ἀνθρώπων.
[Ἔνθ' ἄρα οἱ δάσσαντο θεοὶ κλυτὰ δώματα ναίειν.]
Τῇ δὲ Τυφάονά φασι μιγήμεναι ἐν φιλότητι,
Δεινόν θ' ὑβριστήν τ' ἄνεμον, ἑλικώπιδι κούρῃ·
Ἡ δ' ὑποκυσσαμένη τέκετο κρατερόφρονα τέκνα.
Ὄρθρον μὲν πρῶτον κύνα γείνατο Γηρυονῆϊ·

Sous les coups de Persée, et son sang a coulé.
Pégase et Chrysaor en tiennent l'existence :
L'un doit son nom aux mers témoins de sa naissance;
Et l'autre, dont la main brandit un glaive d'or,
De ce glaive a reçu le nom de Chrysaor ;
Pégase, au vol rapide, abandonnant la terre,
Alla trouver des Dieux le monarque et le père,
Dont il aime à porter la foudre et les éclairs.
C'est par Callirhoé, fille et nymphe des Mers,
Que du grand Chrysaor la flamme satisfaite
Engendra Géryon, géant à triple tête;
Hercule, en Erytie immole ce géant,
Lorsqu'allant à Tyrinthe, il a de l'Océan
Fait franchir à ses bœufs les vagues redoutables ;
Car, avant son départ, il a, dans leurs étables,
Tué le chien Orthrus ainsi qu'Erytion.
Chrysaor eut aussi de la même union
Un monstre sans pareil aux cieux et sur la terre,
C'est la nymphe Echidna, qu'une caverne enserre ;
Par la moitié du corps chef-d'œuvre de beauté,
C'est un serpent hideux par l'autre extrémité ;
Chez les Arimiens souterraine géante,
Sa dent n'aime à broyer qu'une chair pantelante,
Sa jeunesse est sans fin, et sans nombre ses jours,
Dans une immense grotte elle habite toujours,
Car, loin des immortels et des races humaines,
Le Ciel lui fit sous terre un illustre domaine.
Typhon, vent désastreux, fut aimé d'Echidna,
Qui, d'un hymen fécond, à son époux donna
Une race d'enfants en horreur à la terre :
Orthrus d'abord, le chien de Géryon, son frère ;
Puis un monstre indicible, un dogue sans rival,

Δεύτερον αὖτις ἔτικτεν ἀμήχανον, οὔτι φατειὸν,
Κέρβερον ὠμηστὴν, Ἀΐδεω κύνα χαλκεόφωνον,
Πεντηκοντακάρηνον, ἀναιδέα τε κρατερόν τε.
Τὸ τρίτον Ὕδρην αὖτις ἐγείνατο λύγρ' εἰδυῖαν
Λερναίην, ἣν θρέψε θεὰ λευκώλενος Ἥρη,
Ἄπλητον κοτέουσα βίῃ Ἡρακληείῃ.
Καὶ τὴν μὲν Διὸς υἱὸς ἐνήρατο νηλέϊ χαλκῷ
Ἀμφιτρυωνιάδης, σὺν ἀρηϊφίλῳ Ἰολάῳ,
Ἡρακλέης, βουλῇσιν Ἀθηναίης ἀγελείης.
Ἡ δὲ Κίμαιραν ἔτικτε, πνέουσαν ἀμαιμάκετον πῦρ,
Δεινήν τε, μεγάλην τε, ποδώκεά τε, κρατερήν τε.
Τῆς δ' ἦν τρεῖς κεφαλαὶ, μία μὲν χαροποῖο λέοντος,
Ἡ δὲ χιμαίρης, ἡ δ' ὄφιος, κρατεροῖο δράκοντος.
[Πρόσθε λέων, ὄπιθεν δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαιρα,
Δεινὸν ἀποπνείουσα πυρὸς μένος αἰθομένοιο.]
Τὴν μὲν Πήγασος εἶλε, καὶ ἐσθλὸς Βελλεροφόντης.
Ἡ δ' ἄρα Φῖκ' ὀλοὴν τέκε, Καδμείοισιν ὄλεθρον,
Ὄρθρῳ ὑποδμηθεῖσα, Νεμειαῖόν τε λέοντα,
Τόν ῥ' Ἥρη θρέψασα, Διὸς κυδρὴ παράκοιτις,
Γουνοῖσιν κατένασσε Νεμείης, πῆμ' ἀνθρώποις.
Ἔνθ' ἄρ' ὅγ' οἰκείων ἐλεφαίρετο φῦλ' ἀνθρώπων,
Κοιρανέων Τρητοῖο, Νεμείης, ἠδ' Ἀπέσαντος·
Ἀλλά ἑ ἶς ἐδάμασσε βίης Ἡρακληείης.
Κητὼ δ' ὁπλότατον, Φόρκυι φιλότητι μιγεῖσα,
Γείνατο δεινὸν ὄφιν, ὃς ἐρεμνῆς κεύθεσι γαίης
Πείρασιν ἐν μεγάλοις παγχρύσεα μῆλα φυλάσσει.
Τοῦτο μὲν ἐκ Κητοῦς καὶ Φόρκυος γένος ἐστί.
Τηθὺς δ' Ὠκεανῷ Ποταμοὺς τέκε δινήεντας,
Νεῖλόν τ', Ἀλφειόν τε, καὶ Ἠριδανὸν βαθυδίνην,

Cerbère, affreux gardien du monarque infernal,
Cœur d'airain qui de sang s'abreuve avec délice,
Et de cinquante fronts fièrement se hérisse !
Puis, l'Hydre qui de Lerne effraya les marais,
Et que dans son courroux Junon nourrit exprès
Pour immoler par elle Hercule à sa vengeance,
Mais cette Hydre odieuse a péri par la lance
Du fils de Jupiter qu'accompagne Iolas,
Et que de ses conseils a secouru Pallas.
Typhon, pour fille, encore eut l'immense Chimère,
A la force invincible, à la course légère,
Aux trois têtes, dont l'une est celle de lion,
La seconde de chèvre, et l'autre de dragon,
Car, chèvre par les flancs, lion par la poitrine,
Le reste de son corps en dragon se termine ;
Le feu sort par torrent de son triple gosier.
Jadis, Bellérophon et son brave coursier,
Pégase, ont arraché la vie à la Chimère,
Mais, épouse d'Orthrus, elle était déjà mère ;
Ses flancs avaient produit Sphinge, effroi des Thébains,
Puis, le Lion nourri dans les bois Néméens
Par Junon, et portant la mort et l'épouvante
Des grottes de Némée aux forêts d'Apésante,
Lorsque le noble Hercule, armé d'un fer vengeur,
Dans le sang de ce monstre étouffa sa fureur.
De Phorcys et Céto postérité dernière,
Un énorme serpent reçut d'eux la lumière,
Et, sur des bords lointains, c'est lui qui garde encor,
Au bout de l'univers, les arbres aux fruits d'or.
Téthys et l'Océan au fond des mers s'unirent,
Et c'est de leur hymen que les fleuves naquirent :
Le profond Eridan, le Nésus, le Strymon,

Στρυμόνα, Μαίανδρόν τε, καὶ Ἴστρον καλλιρέεθρον,
Φᾶσίν τε, Ῥῆσόν τ' Ἀχελώϊον ἀργυροδίνην,
Νέσσον τε, Ῥόδιόν θ', Ἁλιάκμονά θ', Ἑπτάπορόν τε,
Γρήνικόν τε καὶ Αἴσηπον, θεῖόν τε Σιμοῦντα,
Πηνειόν τε καὶ Ἕρμον, ἐϋῤῥείτην τε Κάϊκον,
Σαγγάριόν τε μέγαν, Λάδωνά τε, Παρθένιόν τε,
Εὐηνόν τε καὶ Ἄρδησκον, θεῖόν τε Σκάμανδρον.
Τίκτε δὲ θυγατέρων ἱερὸν γένος, αἳ κατὰ γαῖαν
Ἄνδρας κουρίζουσιν, Ἀπόλλωνι ξὺν ἄνακτι,
Καὶ Ποταμοῖς· ταύτην δὲ Διὸς πάρα μοῖραν ἔχουσι.
Πειθώ τ', Ἀδμήτη τε, Ἰάνθη τ', Ἠλέκτρη τε,
Δωρίς τε, Πρυμνώ τε καὶ Οὐρανίη θεοειδὴς,
Ἱππώ τε, Κλυμένη τε, Ῥοδία τε, Καλλιρόη τε,
Ζευξώ τε, Κλυτίη τε, Ἰδυῖά τε, Πασιθόη τε,
Πληξαύρη τε, Γαλαξαύρη τ', ἐρατή τε Διώνη,
Μηλόβοσίς τε, Θόη τε καὶ εὐειδὴς Πολυδώρη,
Κερκηΐς τε φυὴν ἐρατὴ, Πλουτώ τε βοῶπις,
Περσηΐς τ', Ἰάνειρά τ', Ἀκάστη τε, Ξάνθη τε,
Πετραίη τ' ἐρόεσσα, Μενεσθώ τ', Εὐρώπη τε,
Μῆτίς τ', Εὐρυνόμη τε, Τελεσθώ τε κροκόπεπλος,
Κρισίη τ', Ἀσίη τε καὶ ἱμερόεσσα Καλυψώ,
Εὐδώρη τε, Τύχη τε καὶ Ἀμφιρὼ, Ὠκυρόη τε,
Καὶ Στὺξ, ἣ δὴ σφέων προφερεστάτη ἐστὶν ἁπασέων.
Αὗται δ' Ὠκεανοῦ καὶ Τηθύος ἐξεγένοντο
Πρεσβύταται κοῦραι· πολλαί γε μέν εἰσι καὶ ἄλλαι.
Τρὶς γὰρ χίλιαί εἰσι τανύσφυροι Ὠκεανῖναι,
Αἵ ῥα πολυσπερέες γαῖαν καὶ βένθεα λίμνης
Πάντη ὁμῶς ἐφέπουσι, θεάων ἀγλαὰ τέκνα.
Τόσσοι δ' αὖθ' ἕτεροι Ποταμοὶ καναχηδὰ ῥέοντες,

Le Ladon, le Rhésus, le Nil, l'Haliacmon,
L'Héptapore, l'Ardesque et le large Caïque,
Le Pénée et l'Hermus, l'OEsèpe et le Granique,
Le divin Simoïs et le Parthénius,
Et l'Alphée, et le Phase avec le Rhodius,
L'Eunus, le Sangaris et le divin Scamandre,
L'Ister aux belles eaux, le sinueux Méandre,
Enfin l'Achéloüs aux tourbillons d'argent.
Ces fleuves ont pour sœurs les nymphes, partageant
Avec eux et le fils engendré par Latone,
Le rang et le pouvoir qu'un sang divin leur donne,
Les destins des mortels leur sont assujettis :
Ce sont Admète, Electre, Eurynome, Métis,
Prymno, Clymène, Hippo, Mélobosis, Iante,
Zeuxo, Thoé, Clythie, Europe, Idie et Xanthe,
Et Pétrée et Crisie, Ianire et Pytho,
Amphiro, Pasithée, Acaste, Ménesto,
Uranie, Asia, Circé, Doris, Plexore,
Perséis et Tyché, Dione et Polydore,
Calypso, Rhodia, Plyto, Callirhoé,
Télestho, Galaxore, Eudore, Ocyroé,
Et Styx, par sa beauté surpassant les plus belles.
L'Océan et Téthys ont encore, après elles,
Produit par leur hymen trois mille déités,
Par qui les monts, les bois, les lacs sont habités ;
A ces nymphes ensuite ils ont donné pour frères
Trois mille autres enfants, fleuves qui sur les terres,
Vont répandre et leurs flots et leur bruyant courroux ;
Mais nul homme mortel ne les peut nommer tous,
Car chacun ne connaît que ceux de sa patrie.
De la belle Thia postérité chérie,
La Lune, le Soleil, l'Aurore, qui, des Cieux,

Υἱέες Ὠκεανοῦ, τοὺς γείνατο πότνια Τηθύς·
Τῶν ὄνομ' ἀργαλέον πάντων βροτὸν ἄνδρα ἐνίσπειν,
Οἱ δὲ ἕκαστοι ἴσασιν οἳ ἂν περιναιετάωσι.
Θεία δ' Ἠέλιόν τε μέγαν, λαμπράν τε Σελήνην,
Ἠώ θ', ἣ πάντεσσιν ἐπιχθονίοισι φαείνει,
Ἀθανάτοις τε θεοῖς, τοὶ Οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσι,
Γείναθ', ὑποδμηθεῖσ' Ὑπερίονος ἐν φιλότητι.
Κρίῳ δ' Εὐρυβίη τέκτεν φιλότητι μιγεῖσα
Ἀστραῖόν τε μέγαν, Πάλλαντά τε, δῖα θεάων,
Πέρσην θ', ὃς καὶ πᾶσι μετέπρεπεν ἰδμοσύνῃσιν.
Ἀστραίῳ δ' Ἠὼς Ἀνέμους τέκε καρτεροθύμους,
Ἀργέστην Ζέφυρον, Βορέην τ' αἰψηροκέλευθον,
Καὶ Νότον, ἐν φιλότητι θεῷ θεὰ εὐνηθεῖσα.
Τοὺς δὲ μετ' ἀστέρα τίκτεν Ἑωσφόρον Ἠριγένεια,
Ἄστρα τε λαμπετόωντα, τά τ' Οὐρανὸς ἐστεφάνωται.
Στὺξ δὲ τέκ' Ὠκεανοῦ θυγάτηρ, Πάλλαντι μιγεῖσα,
Ζῆλον καὶ Νίκην καλλίσφυρον ἐν μεγάροισι,
Καὶ Κράτος, ἠδὲ Βίην, ἀριδείκετα γείνατο τέκνα·
Τῶν οὐκ ἔστ' ἀπάνευθε Διὸς δόμος, οὐδέ τις ἕδρη,
Οὐδ' ὁδὸς, ὅππῃ μὴ κείνοις θεὸς ἡγεμονεύει,
Ἀλλ' αἰεὶ πὰρ Ζηνὶ βαρυκτύπῳ ἑδριόωνται.
Ὡς γὰρ ἐβούλευσε Στὺξ ἄφθιτος Ὠκεανίνη
Ἤματι τῷ, ὅτε πάντας Ὀλύμπιος ἀστεροπητὴς
Ἀθανάτους ἐκάλεσσε θεοὺς ἐς μακρὸν Ὄλυμπον.
Εἶπε δ', ὃς ἂν μετὰ εἷο θεῶν Τιτῆσι μάχοιτο,
Μή τιν' ἀποῤῥαίσειν γεράων, τιμὴν δὲ ἕκαστον
Ἐξέμεν, ἣν τοπάρος γε, μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσι·
Τὸν δ' ἔφαθ', ὅστις ἄτιμος ὑπὸ Κρόνου ἠδ' ἀγέραστος,
Τιμῆς καὶ γεράων ἐπιβησέμεν, ἧ θέμις ἐστί.

Font luire leurs clartés aux hommes comme aux Dieux,
Sont la joie et l'orgueil d'Hypérion, leur père.
Par Crius, son époux, Euribia fut mère
De trois frères, Pallas, Astréus et Persès ;
Persès, dont le savoir fit seul tous les succès !
A l'amour d'Astréus l'Aurore est accordée,
Et, par l'hymen d'un dieu déesse fécondée,
Elle engendra Borée au souffle impétueux,
Le rapide Zéphyr, Notus au vol fougueux,
Phosphore dont l'éclat dès le matin rayonne,
Et les astres brillants dont le Ciel se couronne.
Styx, unie à Pallas, enfanta la Vigueur
Le Souverain-Pouvoir, la Victoire, l'Honneur ;
Race illustre ! à côté de Jupiter, son guide,
Elle marche partout, et jamais ne réside
Qu'aux lieux où Jupiter a fixé son séjour,
Sur son trône elle siége, et règne dans sa cour ;
Car ainsi le voulut leur mère incorruptible,
Lorsque l'Olympien à la foudre terrible,
Sur l'Olympe, appelant tous les Dieux près de lui,
Eut, contre les Titans, réclamé leur appui
Et promis à tous ceux qu'armerait sa défense,
Parmi les Immortels, le rang, la récompense,
Et les droits qui, jadis pour eux seuls réservés,
Par Saturne vainqueur leur furent enlevés.
Styx, cédant aux conseils de l'Océan, son père,
Conduisit ses enfants au maître du tonnerre,
Qui désormais voulut, l'enrichissant d'honneur,
Que par elle aucun dieu ne jurât sans terreur,
Et que de Styx partout les enfants le suivissent ;
Ainsi de Jupiter les décrets s'accomplissent :
C'est lui qui de bienfaits comble chaque immortel,

Ἦλθε δ' ἄρα πρώτη Στὺξ ἄφθιτος Οὐλυμπόνδε
Σὺν σφοῖσι παίδεσσι, φίλου διὰ μήδεα πατρός.
Τὴν δὲ Ζεὺς τίμησε, περισσὰ δὲ δῶρα ἔδωκεν.
Αὐτὴν μὲν γὰρ ἔθηκε θεῶν μέγαν ἔμμεναι ὅρκον,
Παῖδας δ' ἤματα πάντα ἑοὺς μεταναιέτας εἶναι.
Ὣς δ' αὕτως πάντεσσι διαμπερὲς, ὥσπερ ὑπέστη,
Ἐξετέλεσσ'· αὐτὸς δὲ μέγα κρατεῖ, ἠδὲ ἀνάσσει.
Φοίβη δ' αὖ Κοίου πολυήρατον ἦλθεν ἐς εὐνήν
Κυσσαμένη δ' ἤπειτα θεὰ θεοῦ ἐν φιλότητι,
Λητὼ κυανόπεπλον ἐγείνατο μείλιχον αἰεὶ,
Ἤπιον ἀνθρώποισι καὶ ἀθανάτοισι θεοῖσι.
[Μείλιχον ἐξ ἀρχῆς, ἀγανώτατον ἐντὸς Ὀλύμπου.]
Γείνατο δ' Ἀστερίην εὐώνυμον, ἣν ποτε Πέρσης
Ἠγάγετ' ἐς μέγα δῶμα, φίλην κεκλῆσθαι ἄκοιτιν.
Ἡ δ' ὑποκυσσαμένη Ἑκάτην τέκε, τὴν περὶ πάντων
Ζεὺς Κρονίδης τίμησε, πόρεν δέ οἱ ἀγλαὰ δῶρα,
Μοῖραν ἔχειν γαίης τε καὶ ἀτρυγέτοιο θαλάσσης.
Ἡ δὲ καὶ ἀστερόεντος ὑπ' Οὐρανοῦ ἔμμορε τιμῆς,
Ἀθανάτοις τε θεοῖσι τετιμένη ἐστὶ μάλιστα.
Καὶ γὰρ νῦν ὅτε που τὶς ἐπιχθονίων ἀνθρώπων
Ἔρδων ἱερὰ καλὰ κατὰ νόμον ἱλάσκηται,
Κικλήσκει Ἑκάτην· πολλή τέ οἱ ἕσπετο τιμὴ
Ῥεῖα μάλ', ᾧ πρόφρων γε θεὰ ὑποδέξεται εὐχάς,
Καί τέ οἱ ὄλβον ὀπάζει, ἐπεὶ δύναμίς γε πάρεστιν.
Ὅσσοι γὰρ Γαίης τε καὶ Οὐρανοῦ ἐξεγένοντο,
Καὶ τιμὴν ἔλαχον, τούτων ἔχει αἶσαν ἁπάντων.
Οὐδέ τί μιν Κρονίδης ἐβιήσατο, οὐδέ τ' ἀπηύρα,
Ὅσσ' ἔλαχεν Τιτῆσι μετὰ προτέροισι θεοῖσιν,
Ἀλλ' ἔχει, ὡς τὸ πρῶτον ἀπ' ἀρχῆς ἔπλετο δασμός.

Car sa force est immense, et son règne éternel.
Phœbé vint de Cœus réclamer la tendresse,
Et, dans ses bras divins, la féconde déesse
Conçut Latone au cœur non moins doux que le miel,
Délice des humains, félicité du Ciel,
Et qu'entoure d'amour l'Olympe, sa patrie.
Phœbé fut mère encor de l'illustre Astérie,
Que Persès conduisit dans son vaste palais,
Et dont un tendre hymen lui livra les attraits :
Leurs heureuses amours engendrèrent Hécate,
Pour qui de Jupiter la bienveillance éclate ;
Car, au-dessus des Dieux qu'adore l'univers,
Il veut que, triomphant sur la terre et les mers,
D'Hécate, dans le ciel, le pouvoir se révèle ;
Et qu'enfin tous les Dieux s'inclinent devant elle.
Aussi, quand de nos jours l'holocauste pieux,
Brûle, selon la loi, sur les autels des Dieux,
Hécate, favorable au mortel qui l'implore,
L'exauce, le protège, et de ses dons l'honore,
Car, seule, elle a gardé les honneurs et les droits
Que les Dieux, fils du Ciel, obtinrent autrefois ;
Jupiter l'a laissée au rang où l'élevèrent
Les Titans, premiers Dieux qui sur l'homme régnèrent,
Et le partage, entre eux autrefois convenu,
Fut, pour Hécate seule, en tout point maintenu,
Hécate, unique enfant qu'ait fait naître sa mère,
N'en gouverne pas moins le Ciel, l'Onde et la Terre !
Bien plus, car Jupiter, qui la comble d'honneurs,
La laisse à qui lui plaît prodiguer ses faveurs,
Elle décerne à l'un les palmes oratoires ;
A l'autre, dans les camps, d'héroïques victoires,
Et, sitôt que la Guerre appelle les humains,

Οὐδ', ὅτι μουνογενὴς, ἧσσον θεὰ ἔμμορε τιμῆς,
[Καὶ γέρας ἐν γαίῃ τε καὶ οὐρανῷ, ἠδὲ θαλάσσῃ]
Ἀλλ' ἔτι καὶ πολὺ μᾶλλον, ἐπεὶ Ζεὺς τίεται αὐτήν,
Ὅ,τ' ἐθέλει, μεγάλως παραγίγνεται, ἠδ' ὀνίνησιν.
Ἔν τ' ἀγορῇ λαοῖσι μεταπρέπει, ὅν κ' ἐθέλῃσιν.
Ἠδ' ὁπότ' ἐς πόλεμον φθισήνορα θωρήσσονται
Ἄνέρες, ἔνθα θεὰ παραγίγνεται, οἷς κ' ἐθέλῃσι,
Νίκην προφρονέως ὀπάσαι, καί κῦδος ὀρέξαι·
Ἔν τε δίκῃ βασιλεῦσι παρ' αἰδοίοισι καθίζει.
Ἐσθλὴ δ' αἴθ', ὁπότ' ἄνδρες ἀγῶνι ἀεθλεύωσιν·
[Ἔνθα θεὰ καὶ τοῖς παραγίγνεται, ἠδ' ὀνίνησι]
Νικήσας δὲ βίῃ καὶ κάρτεϊ, καλὸν ἄεθλον
Ῥεῖα φέρει, χαίρων τε τοκεῦσιν κῦδος ὀπάζει.
Ἐσθλὴ δ' ἱππήεσσι παρεστάμεν, οἷς κ' ἐθέλῃσι,
Καὶ τοῖς, οἳ γλαυκὴν δυσπέμφελον ἐργάζονται,
Εὔχονται δ' Ἑκάτῃ καὶ ἐριχτύπῳ Ἐννοσιγαίῳ,
Ῥηϊδίως δ' ἄγρην κυδρὴ θεὸς ὤπασε πολλὴν,
Ῥεῖα δ' ἀφείλετο φαινομένην, ἐθέλουσά γε θυμῷ·
Ἐσθλὴ δ', ἐν σταθμοῖσι σὺν Ἑρμῇ ληΐδ' ἀέξειν·
Βουκολίας τ', ἀγέλας τε, καὶ αἰπόλια πλατέ' αἰγῶν,
Ποίμνας τ' εἰροπόκων οἰῶν, θυμῷ γε θέλουσα,
Ἐξ ὀλίγων βριάει, κἀκ πολλῶν μείονα θῆκεν.
Οὕτω τοι, καὶ μουνογενὴς ἐκ μητρὸς ἐοῦσα,
Πᾶσι μετ' ἀθανάτοισι τετίμηται γεράεσσι.
Θῆκε δέ μιν Κρονίδης κουροτρόφον, οἳ μετ' ἐκείνην
Ὀφθαλμοῖσιν ἴδοντο φάος πολυδερκέος Ἠοῦς.
[Οὕτως ἐξ ἀρχῆς κουροτρόφος· αἱ δέ τε τιμαί.]
Ῥεία δ' ὑποδμηθεῖσα Κρόνῳ τέκε φαίδιμα τέκνα,
Ἑστίην, Δήμητρα, καὶ Ἥρην χρυσοπέδιλον,

Hécate, qui les suit en de sanglants chemins,
Donne à ses favoris la Gloire pour cortége;
Conseillère des rois, sur leur trône elle siége;
L'athlète, avec succès, l'implore dans les jeux,
Du lutteur qui l'invoque elle exauce les vœux,
Facilement vainqueur, il obtient en partage
Et le prix de la force et celui du courage,
Son père avec orgueil se voit revivre en lui.
Aux cavaliers qu'elle aime Hécate offre un appui.
Le nocher qui des mers va tenter la fortune,
Grâce au puissant secours d'Hécate et de Neptune,
Revient au port natal sur d'opulents vaisseaux.
Hécate, à son gré, donne et les biens et les maux:
Rivale de Mercure, elle sait rendre heureuses
La laineuse brebis et les chèvres soyeuses,
Et, protégeant l'étable ainsi que le bercail,
Féconder du taureau la race et le travail;
C'est par elle que l'homme ou périt ou prospère.
Seule enfant que jamais ait mise au jour sa mère,
L'Olympe la respecte et chérit son pouvoir;
Le souverain des cieux la chargea de pourvoir
Au bonheur des humains qui sont nés après elle,
Et sa vaste puissance à nos yeux la révèle.
Les enfants à Rhéa par Saturne engendrés,
Furent Vesta, Junon aux brodequins dorés,
Pluton, roi sans pitié des infernales plages,
Neptune, qui des mers déchaîne les orages,
La féconde Cérès, et le maître des cieux,
Jupiter, créateur des hommes et des Dieux,
Lui qui, la foudre en main, frappe d'effroi la terre.
Mais, des premiers enfants dont Rhéa fut la mère,
Saturne, s'emparant, dès qu'ils ont vu le jour,

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE
YON
1893

Ἰφθιμόν τ' Ἀΐδην, ὃς ὑπὸ χθονὶ δώματα ναίει
Νηλεὲς ἦτορ ἔχων, καὶ ἐρίκτυπον Ἐννοσίγαιον,
Ζῆνά τε μητιόεντα, θεῶν πατέρ' ἠδὲ καὶ ἀνδρῶν,
Τοῦ καὶ ὑπὸ βροντῆς πελεμίζεται εὐρεῖα χθών.
Καὶ τοὺς μὲν κατέπινε Κρόνος μέγας, ὅστις ἕκαστος
Νηδύος ἐξ ἱερῆς μητρὸς πρὸς γούναθ' ἵκοιτο·
Τὰ φρονέων, ἵνα μή τις ἀγαυῶν Οὐρανιώνων
Ἄλλος ἐν ἀθανάτοισιν ἔχῃ βασιληΐδα τιμήν.
Πεύθετο γὰρ Γαίης τε καὶ Οὐρανοῦ ἀστρόεντος,
Οὕνεκά οἱ πέπρωτο ἑῷ ὑπὸ παιδὶ δαμῆναι.
[Καὶ κρατερῷ περ ἐόντι, Διὸς μεγάλου διὰ βουλάς.]
Τῷ ὅγε οὐκ ἀλαοσκοπιὴν ἔχεν, ἀλλὰ δοκεύων
Παῖδας ἑοὺς κατέπινε· Ῥέην δ' ἔχε πένθος ἄλαστον.
Ἀλλ' ὅτε δὴ Δί' ἔμελλε θεῶν πατέρ' ἠδὲ καὶ ἀνδρῶν
Τέξεσθαι, τότ' ἔπειτα φίλους λιτάνευε τοκῆας
Τοὺς αὐτῆς, Γαῖάν τε καὶ Οὐρανὸν ἀστερόεντα,
Μῆτιν συμφράσσασθαι, ὅπως λελάθοιτο τεκοῦσα
Παῖδα φίλον, τίσαιτο δ' ἐρινῦς πατρὸς ἑοῖο.
[Παίδων, οὓς κατέπινε μέγας Κρόνος ἀγκυλομήτης.]
Οἱ δὲ θυγατρὶ φίλῃ μάλα μὲν κλύον ἠδ' ἐπίθοντο·
Καί οἱ πεφραδέτην, ὅσα περ πέπρωτο γενέσθαι
Ἀμφὶ Κρόνῳ βασιλῆϊ καὶ υἱέϊ καρτεροθύμῳ.
Πέμψαν δ' ἐς Λύκτον, Κρήτης ἐς πίονα δῆμον,
Ὁππότ' ἄρ' ὁπλότατον παίδων ἤμελλε τεκέσθαι.
[Ζῆνα μέγαν· τὸν μέν οἱ ἐδέξατο Γαῖα πελώρη
Κρήτῃ ἐν εὐρείῃ τραφέμεν ἀτιταλλέμεναί τε.]
Ἔνθα μὲν ἶκτο φέρουσα θοὴν διὰ νύκτα μέλαιναν,
Πρῶτα μὲν ἐς Λύκτον· κρύψεν δέ ἑ χερσὶ λαβοῦσα
Ἄντρῳ ἐν ἠλιβάτῳ, ζαθέης ὑπὸ κεύθεσι γαίης,

Les a tous, sans pitié, dévorés tour à tour,
Afin qu'au sceptre, au rang, au pouvoir qu'il possède,
Aucun de ses enfants malgré lui ne succède;
Car la Terre et le Ciel lui dirent autrefois
Qu'un jour l'un de ses fils lui ravira ses droits,
Et qu'ainsi du Destin la volonté l'ordonne;
Et lui, roi vigilant, pour conserver son trône,
Dès que ses fils sont nés, se repaît de leur chair.
Rhéa s'en affligeait; mais, quand de Jupiter
La déesse sentit approcher la naissance,
Sa gémissante voix invoqua l'assistance
De la Terre et du Ciel, afin que, par leurs soins,
Jupiter fût par elle enfanté sans témoins,
Et dérobât ses jours aux fureurs de son père.
Touchés de ses douleurs, et le Ciel et la Terre
Racontent à Rhéa quel destin triomphant,
Contre un père barbare, obtiendra son enfant.
Docile à leurs conseils, Rhéa se rend en Crète,
Et choisit en secret Lyctus pour sa retraite;
C'est là que de ses flancs son dernier fils naîtra;
La Terre, dans les siens, soudain le recevra,
Et veut avec amour l'y nourrir elle-même,
Lui qui sera des Dieux le monarque suprême.
Aussitôt qu'à Lyctus ce dieu reçut le jour,
Sa mère l'emporta dans le secret séjour
D'un antre spacieux que l'orgueilleux Ægée
Cache au milieu des bois dont sa tête est chargée;
Puis, Rhéa substitue au fils qu'elle enfanta,
Un bloc de pierre énorme et qu'elle emmaillotta;
Dans les mains de Saturne elle met cette pierre,
Et Saturne aussitôt l'avale tout entière,
Sans savoir qu'éludant son aveugle fureur.

Λιγαίῳ ἐν ὄρει πεπυκασμένῳ ὑλήεντι.
Τῷ δὲ σπαργανίσασα μέγαν λίθον ἐγγυάλιξεν
Οὐρανίδῃ μέγ' ἄνακτι, θεῶν προτέρῳ βασιλῆϊ.
Τὸν τόθ' ἑλὼν χείρεσσιν ἑὴν ἐγκάτθετο νηδύν,
Σχέτλιος! οὐδ' ἐνόησε μετὰ φρεσὶν, ὥς οἱ ὀπίσσω
Ἀντὶ λίθου ἑὸς υἱὸς ἀνίκητος καὶ ἀκηδὴς
Λείπεθ', ὅ μιν τάχ' ἔμελλε βίῃ καὶ χερσὶ δαμάσσας
Τιμῆς ἐξελάαν, ὁ δ' ἐν ἀθανάτοισιν ἀνάξειν.
[Καρπαλίμως δ' ἄρ' ἔπειτα μένος καὶ φαίδιμα γυῖα
Ηὔξετο τοῖο ἄνακτος· ἐπιπλομένων δ' ἐνιαυτῶν,
Γαίης ἐννεσίῃσι πολυφραδέεσσι δολωθείς,
Ὃν γόνον ἂψ ἀνέηκε μέγας Κρόνος ἀγκυλομήτης
Νικηθεὶς τέχνῃσι βίῃφί τε παιδὸς ἑοῖο.
Πρῶτον δ' ἐξήμησε λίθον, πύματον καταπίνων.
Τὸν μὲν Ζεὺς στήριξε κατὰ χθονὸς εὐρυοδείης
Πυθοῖ ἐν ἠγαθέῃ, γυάλοις ὑπὸ Παρνησσοῖο,
Σῆμ' ἔμεν ἐξοπίσω, θαῦμα θνητοῖσι βροτοῖσι.]
Λῦσε δὲ πατροκασιγνήτους ὀλοῶν ἀπὸ δεσμῶν
Οὐρανίδας, οὓς δῆσε πατὴρ ἀεσιφροσύνῃσιν.
Οἵ οἱ ἀπεμνήσαντο χάριν εὐεργεσιάων,
Δῶκαν δὲ βροντὴν, ἠδ' αἰθαλόεντα κεραυνὸν,
Καὶ στεροπήν· τὸ πρὶν δὲ πελώρη Γαῖα κεκεύθει.
Τοῖς πίσυνος, θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισιν ἀνάσσει.
Κούρην δ' Ἰαπετὸς καλλίσφυρον Ὠκεανίνην
Ἠγάγετο Κλυμένην, καὶ ὁμὸν λέχος εἰσανέβαινεν.
Ἡ δέ οἱ Ἄτλαντα κρατερόφρονα γείνατο παῖδα,
Τίκτε δ' ὑπερκύδαντα Μενοίτιον, ἠδὲ Προμηθέα
Ποικίλον, αἰολόμητιν, ἁμαρτίνοόν τ' Ἐπιμηθέα,
Ὃς κακὸν ἐξ ἀρχῆς γένετ' ἀνδράσιν ἀλφηστῆσι.

Les Destins, dans son fils, lui gardent un vainqueur
Qui va, réunissant la force à la vaillance,
Lui ravir, sur les Dieux, sa royale puissance;
Car bientôt Jupiter avec l'âge a grandi,
Son corps est plus robuste, et son cœur plus hardi;
A force d'artifice, il échappe à son père,
Dont les adroits calculs sont trompés par la Terre.
Brave et rusé, son fils loin des cieux l'exila,
L'obligea de vomir le roc qu'il avala,
Et commanda qu'à Delphe, au pied du mont Parnasse,
Immuable à jamais, ce roc gardât sa place,
Triomphal monument par qui fût attesté
Le pouvoir de son bras à la postérité!
Sa victoire, aux Titans, épargna l'esclavage
Dont Saturne eut pour eux éternisé l'outrage;
Et leur reconnaissance, à l'heureux Jupiter,
Décerna le tonnerre et la foudre et l'éclair,
Que recelait la Terre en ses obscurs royaumes,
Et qui font Jupiter roi des Dieux et des hommes.
Par l'Océan, son père, accordée à Japet,
La charmante Clymène à son hymen l'admet;
Elle en a quatre enfants; l'habile Prométhée,
Atlas, Ménœtius, enfin Epiméthée,
Source de tous nos maux, car c'est entre ses mains
Que Jupiter remit le fléau des humains,
Pandore, qu'il créa pour désoler la terre.
Ce Dieu fit aux Enfers rouler sous son tonnerre
Ménœtius, puni pour avoir insulté
Et provoqué des Dieux l'auguste majesté.
En face des climats où règne l'Hespéride,
Au bout de l'univers, l'immense Atlas réside,
Fatalement contraint par le maître des Dieux,

Πρῶτος γάρ ῥα Διὸς πλαστὴν ὑπέδεκτο γυναῖκα
Παρθένον. Ὑβριστὴν δὲ Μενοίτιον εὐρύοπα Ζεὺς
Εἰς Ἔρεβος κατέπεμψε, βαλὼν ψολόεντι κεραυνῷ,
Εἵνεκ' ἀτασθαλίης τε καὶ ἠνορέης ὑπερόπλου.
Ἄτλας δ' Οὐρανὸν εὐρὺν ἔχει κρατερῆς ὑπ' ἀνάγκης,
Πείρασιν ἐν γαίης, πρόπαρ Ἑσπερίδων λιγυφώνων
Ἑστηὼς, κεφαλῇ τε καὶ ἀκαμάτοισι χέρεσσι.
Ταύτην γάρ οἱ μοῖραν ἐδάσσατο μητίετα Ζεύς.
Δῆσε δ' ἀλυκτοπέδῃσι Προμηθέα ποικιλόβουλον,
Δεσμοῖς ἀργαλέοισι μέσον διὰ κίον' ἐλάσσας·
Καὶ οἱ ἐπ' αἰετὸν ὦρσε τανύπτερον, αὐτὰρ ὅγ' ἧπαρ
Ἤσθιεν ἀθάνατον· τὸ δ' ἀέξετο ἶσον ἁπάντῃ
Νυκτὸς, ὅσον πρόπαν ἦμαρ ἔδοι τανυσίπτερος ὄρνις.
Τὸν μὲν ἄρ' Ἀλκμήνης καλλισφύρου ἄλκιμος υἱὸς
Ἡρακλέης ἔκτεινε, κακὴν δ' ἀπὸ νοῦσον ἄλαλκεν
Ἰαπετιονίδῃ, καὶ ἐλύσατο δυσφροσυνάων·
Οὐκ ἀέκητι Ζηνὸς Ὀλυμπίου ὑψιμέδοντος,
Ὄφρ' Ἡρακλῆος Θηβαγενέος κλέος εἴη
Πλεῖον ἔτ' ἢ τοπάροιθεν ἐπὶ χθόνα πουλυβότειραν.
Ταῦτ' ἄρα ἁζόμενος τίμα ἀριδείκετον υἱόν·
Καὶ περ χωόμενος, παύθη χόλου, ὃν πρὶν ἔχεσκεν,
Οὕνεκ' ἐρίζετο βουλὰς ὑπερμενεῖ Κρονίωνι.
Καὶ γὰρ ὅτ' ἐκρίνοντο θεοὶ, θνητοί τ' ἄνθρωποι
Μηκώνῃ, τότ' ἔπειτα μέγαν βοῦν πρόφρονι θυμῷ
Δασσάμενος προὔθηκε, Διὸς νόον ἐξαπαφίσκων.
Τῷ μὲν γὰρ σάρκας τε καὶ ἔγκατα πίονι δημῷ
Ἐν ῥινῷ κατέθηκε, καλύψας γαστρὶ βοείῃ·
Τῷ δ' αὖτ' ὀστέα λευκὰ βοὸς δολίῃ ἐπὶ τέχνῃ
Εὐθετίσας κατέθηκε, καλύψας ἀργέτι δημῷ.

A porter, sur sa tête et sur ses mains, les Cieux.
Par d'infrangibles nœuds Jupiter environne
Et fixe Prométhée au fût d'une colonne,
Où sa fureur suscite un aigle que repait,
De son foie immortel, cet enfant de Japet,
Car la nuit de retour restitue à ce foie
La part que l'aigle prend dans le jour pour sa proie ;
Mais Hercule bientôt immole sous ses coups
Cet instrument ailé du céleste courroux ;
Et, du fils de Japet, le vaillant fils d'Alcmène
A fini le supplice et délié la chaîne.
Le puissant Jupiter ne s'en offense pas,
Car il veut de son fils rendre illustre le bras,
Pour qu'au-dessus des noms dont l'éclat nous étonne
De l'Hercule Thébain le nom plane et rayonne.
En l'honneur de son fils il calma la fureur
Par l'adroit Prométhée inspirée à son cœur,
Tandis que, entre les Dieux et les races mortelles,
Dans Mécone éclataient de sanglantes querelles.
Prométhée, immolant un bœuf qu'il dépeça,
Pour tromper Jupiter, devant lui le plaça,
Mit d'un côté les chairs, les intestins, la graisse,
Dans le cuir de ce bœuf cachés avec adresse ;
Et, de l'autre côté, dépouillés de leurs chairs,
Tous les os, mais de graisse habilement couverts :
« Monarque redouté dont Japet est le père, »
Lui dit le souverain du Ciel et de la Terre,
« Pourquoi dans ton partage autant d'iniquité? »
Ainsi parla ce Dieu, dont la sagacité
Gourmande par ces mots la fourbe qu'il devine ;
Mais l'adroit Prométhée à le tromper s'obstine,
Et dit, en souriant, au monarque des Dieux :

Δὴ τότε μιν προσέειπε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε·
« Ἰαπετιονίδη, πάντων ἀριδείκετ' ἀνάκτων,
» Ὦ πέπον, ὡς ἑτεροζήλως διεδάσσαο μοίρας! »
Ὡς φάτο κερτομέων Ζεὺς ἄφθιτα μήδεα εἰδώς.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε Προμηθεὺς ἀγκυλομήτης,
Ἦκ' ἐπιμιδήσας, δολίης δ' οὐ λήθετο τέχνης·
« Ζεὺς κύδιστε, μέγιστε θεῶν αἰειγενετάων,
» Τῶν δ' ἕλευ, ὁπποτέρην σε ἐνὶ φρεσὶ θυμὸς ἀνώγει. »
Φῆ ῥα δολοφρονέων. Ζεὺς δ' ἄφθιτα μήδεα εἰδὼς
Γνῶ ῥ', οὐδ' ἠγνοίησε δόλον· κακὰ δ' ὄσσετο θυμῷ
Θνητοῖς ἀνθρώποισι, τὰ καὶ τελέεσθαι ἔμελλεν.
Χερσὶ δ' ὅγ' ἀμφοτέρῃσιν ἀνείλετο λευκὸν ἄλειφαρ.
Χώσατο δὲ φρένας, ἀμφὶ χόλος δέ μιν ἵκετο θυμὸν,
Ὡς ἴδεν ὀστέα λευκὰ βοὸς δολίῃ ἐπὶ τέχνῃ.
Ἐκ τοῦ δ' ἀθανάτοισιν ἐπὶ χθονὶ φῦλ' ἀνθρώπων
Καίουσ' ὀστέα λευκὰ θυηέντων ἐπὶ βωμῶν.
Τὸν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
« Ἰαπετιονίδη, πάντων περὶ μήδεα εἰδὼς,
» Ὦ πέπον, οὐκ ἄρα πω δολίης ἐπιλήθεο τέχνης. »
Ὡς φάτο χωόμενος Ζεὺς ἄφθιτα μήδεα εἰδώς·
Ἐκ τούτου δ' ἤπειτα, δόλου μεμνημένος αἰεὶ,
Οὐκ ἐδίδου μελέοισι πυρὸς μένος ἀκαμάτοιο
Θνητοῖς ἀνθρώποις, οἳ ἐπὶ χθονὶ ναιετάουσιν.
Ἀλλά μιν ἐξαπάτησεν ἐὺς παῖς Ἰαπετοῖο,
Κλέψας ἀκαμάτοιο πυρὸς τηλέσκοπον αὐγὴν
Ἐν κοίλῳ νάρθηκι. Δάκεν δ' ἄρα νειόθι θυμὸν
Ζῆν' ὑψιβρεμέτην, ἐχόλωσε δέ μιν φίλον ἦτορ,
Ὡς ἴδεν ἀνθρώποισι πυρὸς τηλέσκοπον αὐγήν.
Λύτικά δ' ἀντὶ πυρὸς τεῦξεν κακὸν ἀνθρώποισι.

« Choisis sans balancer, puissant maître des cieux,
« Celle de ces deux parts que tu crois la plus belle. »
Jupiter voit le but que ce discours recelle,
Et lit dans l'avenir les malheurs que ses mains
Feront pour se venger pleuvoir sur les humains :
Il se saisit des os que la graisse recouvre,
Et son âme ulcérée à la colère s'ouvre,
Quand de vils ossements s'offrent seuls à ses yeux ;
Les mortels, dès ce jour, sur les autels des dieux,
Ont sans cesse brûlé des os en sacrifice.
Mais Jupiter qu'indigne un coupable artifice :
« Fils de Japet, dit-il, ton cœur sait tout prévoir,
« Et la ruse a sur toi conservé son pouvoir ! »
Il dit, et courroucé, garde dans sa mémoire
L'insidieux affront dont s'indigne sa gloire ;
Dès ce moment, l'éclat et la chaleur du feu
Sont aux hommes mortels refusés par ce dieu.
Prométhée aussitôt, le trompant sans scrupule,
Dérobe dans le sein d'un tuyau de férule,
Le feu qu'avec adresse il lui ravit pour nous.
A l'aspect de ce vol, Jupiter en courroux
Veut que sur les mortels éclate sa vengeance ;
Et soudain, pour punir cette nouvelle offense,
D'un terrestre limon Vulcain façonne un corps,
Chef d'œuvre merveilleux de pudiques trésors,
Vierge que de Pallas la main industrieuse
Orne des plis flottants d'une robe neigeuse ;
Jeune et chaste beauté qui, de la tête au bras,
Sous un voile, dérobe à demi ses appas !
Mille charmantes fleurs, en couronnes tressées,
Sont à ses beaux cheveux par Minerve enlacées.
Pour plaire à Jupiter, Vulcain couronne encor

Γαίης γὰρ σύμπλασσε περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις
Παρθένῳ αἰδοίῃ ἴκελον, Κρονίδεω διὰ βουλάς.
Ζῶσε δὲ καὶ κόσμησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη
Ἀργυφέῃ ἐσθῆτι· κατακρῆθεν δὲ καλύπτρην
Δαιδαλέην χείρεσσι κατέσχεθε, θαῦμα ἰδέσθαι.
[Ἀμφὶ δέ οἱ στεφάνους νεοθηλέος ἄνθεσι ποίης
Ἱμερτοὺς παρέθηκε καρήατι Παλλὰς Ἀθήνη.]
Ἀμφὶ δέ οἱ στεφάνην χρυσέην κεφαλῇφιν ἔθηκε,
Τὴν αὐτὸς ποίησε περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις,
Ἀσκήσας παλάμῃσι, χαριζόμενος Διὶ πατρί.
Τῇ δ' ἐνὶ δαίδαλα πολλὰ τετεύχατο, θαῦμα ἰδέσθαι,
Κνώδαλ', ὅσ' ἤπειρος πολλὰ τρέφει ἠδὲ θάλασσα,
Τῶν ὅγε πόλλ' ἐνέθηκε (χάρις δ' ἀπελάμπετο πολλὴ,
Θαυμασίη) ζωοῖσιν ἐοικότα φωνήεσσιν.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ τεῦξε καλὸν κακὸν ἀντ' ἀγαθοῖο,
Ἐξάγαγ', ἔνθα περ ἄλλοι ἔσαν θεοὶ ἠδ' ἄνθρωποι,
Κόσμῳ ἀγαλλομένην γλαυκώπιδος ὀβριμοπάτρης.
Θαῦμα δ' ἔχ' ἀθανάτους τε θεοὺς θνητούς τ' ἀνθρώπους,
Ὡς εἶδον δόλον αἰπὺν, ἀμήχανον ἀνθρώποισιν.
[Ἐκ τῆς γὰρ γένος ἐστὶ γυναικῶν θηλυτεράων.
Τῆς γὰρ ὀλώϊόν ἐστι γένος, καὶ φῦλα γυναικῶν
Πῆμα μέγα θνητοῖσι μετ' ἀνδράσι ναιετάουσιν,
Οὐλομένης πενίης οὐ σύμφορα, ἀλλὰ κόροιο.
Ὡς δ' ὁπότ' ἐν σμήνεσσι κατηρεφέσσι μέλισσαι
Κηφῆνας βόσκουσι, κακῶν ξυνήονας ἔργων,
Αἱ μέν τε πρόπαν ἦμαρ ἐς ἠέλιον καταδύντα
Ἠμάτιαι σπεύδουσι, τιθεῖσί τε κηρία λευκά·
Οἱ δ' ἔντοσθε μένοντες ἐπηρεσφέας κατὰ σίμβλους,
Ἀλλότριον κάματον σφετέρην ἐς γαστέρ' ἀμῶνται·

Cette aimable beauté d'un diadème d'or
Que d'une main savante il fabriqua lui-même :
D'un étonnant travail ornant ce diadème,
Il y représenta les divers animaux
Qui vivent sur la terre ou nagent dans les eaux;
De génie et de grâce admirable assemblage,
Où l'œil croit à la vie, et l'oreille au langage !
Sitôt que, de beauté trésor insidieux,
Cette vierge apparaît aux hommes comme aux Dieux,
Brillante de parure et d'attraits éclatante,
Soudain, Dieux et mortels que son aspect enchante,
Fixent avec amour leurs regards éblouis
Sur ce fléau charmant dont ils sont tous séduits;
Car c'est de ce fléau que des femmes sont nées,
Compagnes de malheur à l'homme destinées,
Éternel détriment qui leur fut suscité
Pour charmer l'opulence et non l'adversité :
Tel le frelon, trouvant dans la ruche un asile,
Y butine le miel que l'abeille distille;
L'abeille, tout le temps que le jour luit au ciel,
Volant de fleurs en fleurs, en compose son miel,
Tandis que le frelon, pour nourrir sa paresse,
D'un travail étranger épuise la richesse;
Telle par Jupiter fut donnée aux humains
La femme que nourrit le travail de leurs mains,
Fléau dont les attraits sans repos les tourmentent !
L'homme que de l'hymen les soucis épouvantent,
D'un prudent célibat leur préfère l'ennui,
Mais il vieillit, privé de secours et d'appui.
— Il est riche ! — D'accord ; mais, de son héritage,
A ses collatéraux, sa mort fait le partage.
L'homme qui, de l'hymen affrontant la rigueur,

Ὣς δ' αὖτως ἀνδρεσσι κακὸν θνητοῖσι γυναῖκας
Ζεὺς ὑψιβρεμέτης θῆκε, ξυνήονας ἔργων
Ἀργαλέων: Ἕτερον δὲ πόρεν κακὸν ἀντ' ἀγαθοῖο.
Ὅς κε γάμον φεύγων καὶ μέρμερα ἔργα γυναικῶν,
Μὴ γῆμαι ἐθέλῃ, ὀλοὸν δ' ἐπὶ γῆρας ἵκηται,
Χήτει γηροκόμοιο, ὁ δ' οὐ βιότου ἐπιδευὴς
Ζώει, ἀποφθιμένου δὲ διὰ κτῆσιν δατέονται
Χηρωσταί· ᾧ δ' αὖτε γάμου μετὰ μοῖρα γένηται,
Κεδνὴν δ' ἔσχεν ἄκοιτιν, ἀρηρυῖαν πραπίδεσσι,
Τῷ δὲ ἀπ' αἰῶνος κακὸν ἐσθλῷ ἀντιφερίζει
Ἔμμεναι. Ὅς δέ κε τέτμῃ ἀταρτηροῖο γενέθλης,
Ζώει ἐνὶ στήθεσσιν ἔχων ἀλίαστον ἀνίην
Θυμῷ καὶ κραδίῃ, καὶ ἀνήκεστον κακόν ἐστιν.]
Ὣς οὐκ ἔστι Διὸς κλέψαι νόον οὐδὲ παρελθεῖν.
Οὐδὲ γὰρ Ἰαπετιονίδης ἀκάκητα Προμηθεὺς
Τοῖό γ' ὑπεξήλυξε βαρὺν χόλον, ἀλλ' ὑπ' ἀνάγκης
Καὶ πολὺϊδριν ἐόντα μέγας κατὰ δεσμὸς ἐρύκει.
Ὡς Βριάρεῳ τὰ πρῶτα πατὴρ ὠδύσσατο θυμῷ,
Κόττῳ τ' ἠδὲ Γύγῃ, δῆσε κρατερῷ ἐνὶ δεσμῷ,
Ὑπερήνορα φῦλον ἀγώμενος, ἠδὲ καὶ εἶδος,
Καὶ μέγεθος, κατένασσε δ' ὑπὸ χθονὸς εὐρυοδείης·
Ἔνθ' οἵγ' ἄλγε' ἔχοντες ὑπὸ χθονὶ ναιετάοντες,
Ἕατ' ἐπ' ἐσχατιῇ, μεγάλης ἐν πείρασι γαίης,
Δηθὰ μάλ' ἀχνύμενοι, κραδίῃ μέγα πένθος ἔχοντες.
Ἀλλὰ σφέας Κρονίδης τε καὶ ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι,
Οὓς τέκεν ἠΰκομος Ῥείη Κρόνου ἐν φιλότητι,
Γαίης φραδμοσύνῃσιν ἀνήγαγον ἐς φάος αὖτις.
Αὐτὴ γάρ σφιν ἅπαντα διηνεκέως κατέλεξε,
Σὺν νείκεος νίκην τε καὶ ἀγλαὸν εὖχος ἀρέσθαι.

Épouse une beauté chaste et selon son cœur,
N'a jamais à prévoir trop de deuil ni de joie;
Mais, dans le choix qu'il fait, pour peu qu'il se fourvoie,
A toute heure abreuvé d'un chagrin sans égal,
Non moins que ses regrets, incurable est son mal.

Ainsi, sur Jupiter, ne prévaut aucun piége;
Car, du fils de Japet vengeant le sacrilége,
Il l'a, malgré sa force et son habileté,
Enchaîné dans les fers de la fatalité.

Mais Cottus, Briarée et Gygès, dont leur père
Ne put voir la stature et les traits sans colère,
Dans des gouffres sans fond par lui précipités,
D'infrangibles liens y furent garrottés;
Et là, de leurs douleurs immortelles victimes,
Sur les derniers confins des terrestres abîmes,
Ils n'ont, pendant long-temps, vécu que pour souffrir :
Tout-à-coup, Jupiter les en a fait sortir;
Suivi des autres fils de Saturne et de Rhée,
Il délivra Cottus, Gygès et Briarée;
En l'ordonnant ainsi, la Terre lui fait voir
Combien doit sur les Dieux l'emporter son pouvoir,
Lorsque ces trois géants vaincront ses adversaires :
Car, sans trêve et sans fin, Jupiter et ses frères,
Pour l'empire du Monde armés depuis long-temps,
Avec peine luttaient contre les Dieux-Titans,
Qui de la fière Othrys habitaient les murailles;
Et les Dieux que Rhéa porta dans ses entrailles,
Des sommets de l'Olympe accouraient aux combats,
Les combats fatiguaient depuis dix ans leurs bras;
Ni trêve, ni repos! mais, avec même rage,
Des deux parts, chaque jour, on volait au carnage.

Δηρὸν γὰρ μάρναντο, πόνον θυμαλγέ' ἔχοντες,
Τιτῆνές τε θεοὶ, καὶ ὅσοι Κρόνου ἐξεγένοντο,
Ἀντίον ἀλλήλοισι διὰ κρατερὰς ὑσμίνας·
Οἱ μὲν ἀφ' ὑψηλῆς Ὀθρύος Τιτῆνες ἀγαυοὶ,
Οἱ δ' ἄρ' ἀπ' Οὐλύμποιο θεοὶ, δωτῆρες ἐάων.
[Οὓς τέκεν ἡύκομος Ῥείη Κρόνῳ εὐνηθεῖσα.]
Οἵ ῥα τότ' ἀλλήλοισι μάχην θυμαλγέ' ἔχοντες,
Συνεχέως ἐμάχοντο δέκα πλείους ἐνιαυτούς.
Οὐδέ τις ἦν ἔριδος χαλεπῆς λύσις, οὐδὲ τελευτὴ
Οὐδετέροις, ἶσον δὲ τέλος τέτατο πτολέμοιο.
Ἀλλ' ὅτε δὴ κείνοισι παρέσχεθεν ἄρμενα πάντα,
Νέκταρ τ' ἀμβροσίην τε, τάπερ θεοὶ αὐτοὶ ἔδουσι,
Πάντων ἐν στήθεσσιν ἀέξετο θυμὸς ἀγήνωρ.
[Ὡς νέκταρ δ' ἐπάσαντο καὶ ἀμβροσίην ἐρατεινὴν]
Δὴ τότε τοῖς μετέειπε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε·
« Κέκλυτέ μευ, Γαίης τε καὶ Οὐρανοῦ ἀγλαὰ τέκνα,
» Ὄφρ' εἴπω, τά με θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι κελεύει.
» Ἤδη γὰρ μάλα δηρὸν ἐναντίοι ἀλλήλοισι,
» Νίκης καὶ κράτεος περὶ μαρνάμεθ' ἤματα πάντα,
» Τιτῆνές τε θεοὶ, καὶ ὅσοι Κρόνου ἐκγενόμεσθα.
» Ὑμεῖς δὲ μεγάλην τε βίην καὶ χεῖρας ἀάπτους
» Φαίνετε Τιτήνεσσιν ἐναντίοι ἐν δαὶ λυγρῇ,
» Μνησάμενοι φιλότητος ἐνηέος, ὅσσα παθόντες
» Ἐς φάος ἂψ ἀφίκεσθε δυσηλεγέος ἀπὸ δεσμοῦ.
» Ἡμετέρας διὰ βουλὰς, ἀπὸ ζόφου ἠερόεντος. »
Ὣς φάτο· τὸν δ' ἐξαῦτις ἀμείβετο Κόττος ἀμύμων,
« Δαιμόνι', οὐκ ἀδάητα πιφάσκεαι, ἀλλὰ καὶ αὐτοὶ
» Ἴδμεν, ὅτι περὶ μὲν πραπίδες, περὶ δ' ἐσσὶ νόημα,
» Ἀλκτὴρ δ' ἀθανάτοισιν ἀρῆς γένεο χρυεροῖο·

Quand les Dieux, cependant, découvrirent enfin,
Pour éteindre leur soif, pour apaiser leur faim,
Et l'immortel nectar et la douce ambroisie,
D'une nouvelle ardeur leur vaillance est saisie ;
C'est alors qu'en ces mots les harangue leur roi :
« De la Terre et du Ciel enfants, écoutez-moi ;
» Que mon cœur à vos yeux tout entier se révèle !
» Chaque jour, une immense et sanglante querelle,
» Pour l'empire du monde, arme depuis long-temps
» Nous, les fils de Rhéa, contre les Dieux-Titans :
» Grande est votre vigueur, et vos bras avec gloire,
» Aux valeureux Titans disputent la victoire,
» Vous souvenant du jour où, brisant vos cachots,
» Ma main rompit vos fers, mit un terme à vos maux,
» Et rendit à vos yeux le jour qui les éclaire. »
Ainsi parla le Roi du Ciel et de la Terre :
« Grand Dieu, lui dit Cottus, tu dis vrai ; ton pouvoir
» Joint à sa force immense un immense savoir :
» C'est toi de qui la main, aux Immortels propice,
» Des fers qui nous chargeaient a brisé l'injustice ;
» Ta prudente valeur nous ouvrit un retour
» De la nuit des cachots à la clarté du jour,
» Et termina pour nous des maux sans espérance ;
» Aussi défendrons-nous ta gloire et ta puissance ;
» Aidés de tes conseils, dociles à ta voix,
» Nos combats soumettront les Titans à tes lois. »

A ce discours, les Dieux de qui tout bien découle,
En appelant la guerre, applaudissent en foule ;
Tous, Déesses et Dieux, combattent, et jamais
N'ont illustré leurs bras par autant de hauts-faits.

Ici, sont les Titans ; là, les fils de Saturne,

» Σῇσι δ' ἐπιφροσύνῃσιν ἀπὸ ζόφου ἠερόεντος
» Ἄψορρον ἐξαῦτις ἀμειλίκτων ἀπὸ δεσμῶν
» Ἤλύθαμεν, Κρόνου υἱὲ ἄναξ, ἀνάελπτα παθόντες.
» Τῷ καὶ νῦν ἀτενεῖ τε νόῳ καὶ ἐπίφρονι βουλῇ
» Ῥυσόμεθα κράτος ὑμὸν ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι,
» Μαρνάμενοι Τιτῆσιν ἀνὰ κρατερὰς ὑσμίνας. »
Ὣς φάτ'· ἐπῄνησαν δὲ θεοὶ δωτῆρες ἐάων,
Μῦθον ἀκούσαντες· πολέμου δ' ἐλιλαίετο θυμὸς
Μᾶλλον ἔτ' ἢ τοπάροιθε· μάχην δ' ἀμέγαρτον ἔγειραν
Πάντες, θήλειαί τε καὶ ἄρσενες, ἦματι κείνῳ,
Τιτῆνές τε θεοὶ, καὶ ὅσοι Κρόνου ἐξεγένοντο
Οὕς τε Ζεὺς Ἐρέβευσφιν ὑπὸ χθονὸς ἦκε φόωσδε,
Δεινοί τε κρατεροί τε, βίην ὑπέροπλον ἔχοντες.
[Τῶν ἑκατὸν μὲν χεῖρες ἀπ' ὤμων ἀΐσσοντο
Πᾶσιν ὁμῶς, κεφαλαὶ δὲ ἑκάστῳ πεντήκοντα
Ἐξ ὤμων ἐπέφυκον ἐπὶ στιβαροῖσι μέλεσσιν.]
Οἳ τότε Τιτήνεσσι κατέσταθεν ἐν δαὶ λυγρῇ,
Πέτρας ἠλιβάτους στιβαρῆς ἐν χερσὶν ἔχοντες.
Τιτῆνες δ' ἑτέρωθεν ἐκαρτύναντο φάλαγγας
Προφρονέως, χειρῶν τε βίης θ' ἅμα ἔργον ἔφαινον
Ἀμφότεροι. Δεινὸν δὲ περίαχε Πόντος ἀπείρων,
Γῆ δὲ μέγ' ἐσμαράγησεν, ἐπέστενε δ' Οὐρανὸς εὐρὺς
Σειόμενος, πεδόθεν δ' ἐτινάσσετο μακρὸς Ὄλυμπος
Ῥιπῇ ὑπ' ἀθανάτων· ἔνοσις δ' ἵκανε βαρεῖα
Τάρταρον ἠερόεντα, ποδῶν αἰπειά τ' ἰωὴ
Ἀσπέτου ἰψχμοῖο, βολάων τε κρατεράων.
Ὣς ἄρ' ἐπ' ἀλλήλοις ἔσαν βέλεα στονόεντα.
Φωνὴ δ' ἀμφοτέρων ἵκετ' Οὐρανὸν ἀστερόεντα
Κεκλομένων· οἱ δὲ ξύνισαν μεγάλῳ ἀλαλητῷ.

Avec ceux qu'aux prisons de l'Erèbe nocturne
Arracha Jupiter, et qui, vaillants et forts,
De cent robustes bras concentrant les efforts,
Et sur un cou nerveux dressant cinquante têtes,
Des combats meurtriers affrontent les tempêtes :
Leurs gigantesques mains, déracinant des rocs,
Sur le front des Titans en font pleuvoir les blocs ;
Des Titans, à leur tour, l'intrépide phalange,
A force de bravoure et de hauts-faits se venge :
Honneur aux deux partis ! Et la Terre, et les Mers,
Et le Ciel, par leurs cris, épouvantent les airs ;
Et, saisis de terreur, ils s'ébranlent ensemble.
De la base au sommet le vaste Olympe tremble,
Au choc des Immortels ; et le bruit de leurs pas,
Et des glaives heurtés le belliqueux fracas,
Et du combat hurlant les clameurs qui redoublent,
Jusqu'au sombre Tartare arrivent et le troublent ;
Tant avec bruit, dans l'air, s'entre-croisent les dards !
Tant les cris, jusqu'aux Cieux, sont poussés des deux parts !
Tant chacun des deux camps l'un sur l'autre s'élance !
Jupiter ne tient pas en repos sa vaillance ;
La laissant de son cœur jaillir à tous les yeux,
Des Cieux et de l'Olympe il fond avec les Dieux ;
De sa robuste main, foudres, éclairs, tonnerre,
Sur leurs ailes de feu, volent, et de la Terre
Qu'ils ravagent au loin, l'immensité mugit ;
La forêt qui l'entoure et s'enflamme et rugit ;
Tout en est consumé, l'Océan dans son onde,
Et la Mer infertile, et les Titans, qu'inonde
Une vapeur brûlante ; élancés dans les airs,
La splendeur de la foudre et le feu des éclairs,
Qui des plus fiers Titans éblouissent la vue,

Οὐδ' ἄρ' ἔτι Ζεὺς ἴσχεν ἑὸν μένος, ἀλλά νυ τοῦ γε
Εἴθαρ μὲν μένεος πλῆντο φρένες, ἐκ δέ τε πᾶσαν
Φαῖνε βίην, ἄμυδις δ' ἄρ' ἀπ' Οὐρανοῦ ἠδ' ἀπ' Ὀλύμπου
Ἀστράπτων ἔστειχε συνωχαδόν· οἱ δὲ κεραυνοὶ
Ἴκταρ ἅμα βροντῇ τε καὶ ἀστεροπῇ ποτέοντο
Χειρὸς ἀπὸ στιβαρῆς, ἱερὴν φλόγα θ' εἱλυφόωντες
Ταρφέες· ἀμφὶ δὲ Γαῖα φερέσβιος ἐσμαράγιζεν
Καιομένη, λάκε δ' ἀμφὶ πυρὶ μεγάλ' ἄσπετος ὕλη.
Ἔζεε δὲ χθὼν πᾶσα, καὶ Ὠκεανοῖο ῥέεθρα,
Πόντος τ' ἀτρύγετος· τοὺς δ' ἄμφεπε θερμὸς ἀϋτμὴ
Τιτῆνας χθονίους· φλὸξ δ' ἠέρα δῖαν ἵκανεν
Ἄσπετος, ὄσσε δ' ἄμερδε καὶ ἰφθίμων περ ἐόντων
Αὐγὴ μαρμαίρουσα κεραυνοῦ τε στεροπῆς τε.
Καῦμα δὲ θεσπέσιον κάτεχεν Χάος· εἴσατο δ' ἄντα
Ὀφθαλμοῖσιν ἰδεῖν, ἠδ' οὔασιν ὄσσαν ἀκοῦσαι,
Αὔτως ὡς ὅτε Γαῖα καὶ Οὐρανὸς εὐρὺς ὕπερθεν
Πίλνατο, τοῖος γάρ κε μέγιστος δοῦπος ὀρώρει,
Τῆς μὲν ἐρειπομένης, τοῦ δ' ὑψόθεν ἐξεριπόντος·
Τόσσος δοῦπος ἔγεντο θεῶν ἔριδι ξυνιόντων.
Σὺν δ' Ἄνεμοι ἔνοσίν τε κόνιν θ' ἅμα ἐσφαράγιζον,
Βροντήν τε, στεροπήν τε καὶ αἰθαλόεντα κεραυνὸν,
Κῆλα Διὸς μεγάλοιο, φέρον δ' ἰαχήν τ' ἐνοπήν τε
Ἐς μέσον ἀμφοτέρων· ὄτοβος δ' ἄπλητος ὀρώρει
Σμερδαλέης ἔριδος, κάρτος δ' ἀνεφαίνετο ἔργων.
Ἐκλίνθη δὲ μάχη· πρὶν δ' ἀλλήλοις ἐπέχοντες,
Ἐμμενέως ἐμάχοντο διὰ κρατερὰς ὑσμίνας.
Οἱ δ' ἄρ' ἐνὶ πρώτοισι μάχην δριμεῖαν ἔγειραν,
Κόττος τε, Βριάρεώς τε, Γύγης τ' ἄατος πολέμοιο·
Οἵ ῥα τριηκοσίας πέτρας στιβαρῶν ἀπὸ χειρῶν

Ont du Chaos lui-même embrasé l'étendue,
L'œil croit le voir, l'oreille en entendre la voix ;
Tel, quand le Ciel s'unit à la Terre autrefois,
Un bruit affreux jaillit de la Terre, écrasée
Sous le Ciel, dont la voûte, en croulant, l'a brisée ;
Tel était le fracas des divins combattants.

Les Vents font, à travers les Dieux et les Titans,
Sur leurs ailes, voler un tourbillon de poudre,
De nuages, d'éclairs, de tonnerre et de foudre,
Armes de Jupiter ; ils portent en tous lieux
Le cliquetis du glaive et les clameurs des Dieux ;
Et, de ces bruits divers formant un bruit immense,
Proclament des deux camps la haine et la puissance.

Le combat va finir ; mais par combien de coups
Les deux partis encor signalent leur courroux !
Au plus fort du péril soutiennent la bataille
Cottus et Briarée et Gygès, que travaille
Une invincible ardeur ; ils lancent tous les trois,
De leurs mains sans repos, trois cents rocs à la fois ;
Et les Titans, couverts d'un nuage de pierres,
Tombent, quoique vaillants, sous leurs trois adversaires ;
Par eux ils sont vaincus, sous terre emprisonnés,
Et d'infrangibles fers pour toujours enchaînés.
Ils gisent, relégués aussi loin sous la terre,
Qu'au-dessus des humains luit la céleste sphère ;
Une enclume d'airain qui du ciel tomberait,
Roulerait dans les airs, neuf jours, et n'atteindrait
Que le dixième jour la terrestre surface ;
Une enclume d'airain qui parcourrait l'espace
De la terre aux enfers, sans repos roulerait
Neuf jours, et, le dixième, au Tartare atteindrait.

Πέμπον ἐπασσυτέρας, κατὰ δ' ἐσκίασαν βελέεσσι
Τιτῆνας, καὶ τοὺς μὲν ὑπὸ χθονὸς εὐρυοδείης
Πέμψαν, καὶ δεσμοῖσιν ἐν ἀργαλέοισιν ἔδησαν,
Νικήσαντες χερσὶν, ὑπερθύμους περ ἐόντας,
Τόσσον ἔνερθ' ὑπὸ γῆς, ὅσον οὐρανός ἐστ' ἀπὸ γαίης,
[Ἶσον γάρ τ' ἀπὸ γῆς ἐς Τάρταρον ἠερόεντα.]
Ἐννέα γὰρ νύκτας τε καὶ ἤματα χάλκεος ἄκμων
Οὐρανόθεν κατιὼν, δεκάτῃ ἐς γαῖαν ἵκοιτο·
Ἐννέα δ' αὖ νύκτας τε καὶ ἤματα χάλκεος ἄκμων
Ἐκ γαίης κατιὼν, δεκάτῃ ἐς Τάρταρον ἵκοι.
Τὸν πέρι χάλκεον ἕρκος ἐλήλαται, ἀμφὶ δέ μιν νὺξ
Τριστοιχεὶ κέχυται περὶ δειρήν· αὐτὰρ ὕπερθεν
Γῆς ῥίζαι πεφύασι καὶ ἀτρυγέτοιο θαλάσσης.
Ἔνθα θεοὶ Τιτῆνες ὑπὸ ζόφῳ ἠερόεντι
Κεκρύφαται, βουλῇσι Διὸς νεφεληγερέταο.
[Χώρῳ ἐν εὐρώεντι, πελώρης ἔσχατα γαίης.]
Τοῖς οὐκ ἐξιτόν ἐστι· πύλας δ' ἐπέθηκε Ποσειδῶν
Χαλκείας, τεῖχος περίκειται δ' ἀμφοτέρωθεν·
Ἔνθα Γύγης, Κόττος τε καὶ ὁ Βριάρεως μεγάθυμος
Ναίουσιν, φύλακες πιστοὶ Διὸς αἰγιόχοιο.
Ἔνθα δὲ Γῆς δνοφερῆς, καὶ Ταρτάρου ἠερόεντος,
Πόντου τ' ἀτρυγέτοιο, καὶ Οὐρανοῦ ἀστερόεντος,
Ἐξείης πάντων πηγαὶ καὶ πείρατ' ἔασιν,
Ἀργαλέ', εὐρώεντα, τά τε στυγέουσι θεοί περ,
Χάσμα μέγ'. Οὐδέ κε πάντα τελεσφόρον εἰς ἐνιαυτὸν
Οὔδας ἵκοιτ', εἰ πρῶτα πυλέων ἔντοσθε γένοιτο.
Ἀλλά κεν ἔνθα καὶ ἔνθα φέροι πρὸ θύελλα θυέλλῃ
Ἀργαλέη· δεινὸν δὲ καὶ ἀθανάτοισι θεοῖσι
Τοῦτο τέρας· καὶ Νυκτὸς ἐρεμνῆς οἰκία δεινὰ

Tout autour du Tartare, un mur d'airain domine,
La Nuit plane au-dessus, et plus haut, la racine
D'où surgissent ensemble et la terre et les mers;
Là, sont les Dieux-Titans de ténèbres couverts,
Retenus par l'arrêt du maître du tonnerre,
Dans un espace immense, aux confins de la terre,
Et peuplant pour toujours un cachot souterrain
Que Neptune a fermé par des portes d'airain.
Placés par Jupiter pour en garder l'entrée,
Là se tiennent Gygès, Cottus et Briarée.
C'est de là que tout vient, tout finit là; les Mers,
Le Tartare, les Cieux, la Terre, l'univers;
Contrée horrible, immense, et des Dieux abhorrée,
Gouffre que tout mortel, s'il en touchait l'entrée,
Dans l'espace d'un an, voudrait franchir en vain;
Mais d'orage en orage il roulerait sans fin,
Tristement emporté dans cette horrible enceinte,
Prodige que les Dieux n'ont jamais vu sans crainte!
De l'exécrable Nuit, au sein de ce désert,
S'élève le palais, d'ombre et d'horreur couvert;
Atlas dresse au dehors un front inébranlable
Qui supporte le Ciel sans que ce poids l'accable;
C'est là le seuil d'airain où viennent tour-à-tour,
Succédant l'un à l'autre, et la Nuit et le Jour;
Quand l'un quitte les Cieux, soudain l'autre y retourne;
Près de l'autre jamais l'un des deux ne séjourne;
Lorsque, pour l'univers que parcourt son orgueil,
L'un quitte son palais, l'autre en garde le seuil,
Jusqu'à l'instant qui doit lui rouvrir sa carrière;
L'un, qui voit tout, s'élance, entouré de lumière;
L'autre est la sombre Nuit, noir fléau, qui ne sort
Que suivi du Sommeil, ce frère de la Mort.

Ἔσθηκεν, νεφέλης κεκαλυμμένα χυανέῃσι.
Τῶν πρόσθ' Ἰαπετοῖο παῖς ἔχετ' Οὐρανὸν εὐρὺν
Ἑστηὼς, κεφαλῇ τε καὶ ἀκαμάτῃσι χέρεσσιν
Ἀστεμφέως, ὅθι Νύξ τε καὶ Ἡμέρα ἆσσον ἰοῦσαι
Ἀλλήλας προσέειπον, ἀμειβόμεναι μέγαν οὐδὸν
Χάλκεον. Ἡ μὲν ἔσω καταβήσεται, ἡ δὲ θύραζε
Ἔρχεται, οὐδέ ποτ' ἀμφοτέρας δόμος ἐντὸς ἐέργει·
Ἀλλ' ἀεὶ ἑτέρη γε δόμων ἔκτοσθεν ἐοῦσα,
Γαῖαν ἐπιστρέφεται, ἡ δ' αὖ δόμου ἐντὸς ἐοῦσα
Μίμνει τὴν αὐτῆς ὥρην ὁδοῦ, ἔστ' ἂν ἵκηται.
[Ἡ μὲν ἐπιχθονίοισι φάος πολυδερκὲς ἔχουσα,
Ἡ δ' Ὕπνον μετὰ χερσὶ, κασίγνητον Θανάτοιο,
Νὺξ ὀλοὴ, νεφέλῃ κεκαλυμμένη ἠεροειδεῖ.]
Ἔνθα δὲ Νυκτὸς παῖδες ἐρεμνῆς οἰκί' ἔχουσιν,
Ὕπνος καὶ Θάνατος, δεινοὶ θεοί· οὐδέ ποτ' αὐτοὺς
Ἠέλιος φαέθων ἐπιδέρκεται ἀκτίνεσσιν,
Οὐρανὸν εἰσανιὼν, οὐδ' οὐρανόθεν καταβαίνων.
Τῶν ἕτερος μὲν γῆν τε καὶ εὐρέα νῶτα θαλάσσης
Ἥσυχος ἀνστρέφεται καὶ μείλιχος ἀνθρώποισι.
Τοῦ δὲ σιδηρέη μὲν κραδίη, χάλκεον δέ οἱ ἦτορ
Νηλεὲς ἐν στήθεσσιν· ἔχει δ', ὃν πρῶτα λάβῃσιν
Ἀνθρώπων, ἐχθρὸς δὲ καὶ ἀθανάτοισι θεοῖσιν.
Ἔνθα θεοῦ χθονίου πρόσθεν δόμοι ἠχήεντες
Ἰφθίμου τ' Ἀΐδεω καὶ ἐπαινῆς Περσεφονείης
Ἑστᾶσιν, δεινὸς δὲ κύων προπάροιθε φυλάσσει,
Νηλειὴς, τέχνην δὲ κακὴν ἔχει, ἐς μὲν ἰόντας
Σαίνει ὁμῶς οὐρῇ τε καὶ οὔασιν ἀμφοτέροισιν,
Ἐξελθεῖν δ' οὐκ αὖτις ἐᾷ πάλιν, ἀλλὰ δοκεύων
Ἐσθίει, ὃν κε λάβῃσι πυλέων ἔκτοσθεν ἰόντα.

La Mort et le Sommeil, race en crimes fertile,
Et qu'enfanta la Nuit, ont près d'elle un asile,
Et jamais du Soleil le regard radieux
Ne les voit, soit qu'il fuie ou s'empare des Cieux :
Le Sommeil, sur la terre et la plaine marine,
Agréable aux mortels, paisiblement chemine;
Mais, dans un sein de fer portant un cœur d'airain,
La Mort tient pour jamais ceux qu'a saisis sa main,
Monstre en horreur aux Dieux comme aux races humaines !

Proserpine et Pluton, déités souterraines,
En avant du séjour habité par la Nuit,
Occupent un palais vibrant au moindre bruit.
A leur porte est un chien, terrible sentinelle,
En qui la barbarie à la ruse se mêle;
Voit-il venir quelqu'un? D'un mouvement ami,
Soudain, sa double oreille et sa queue ont frémi;
Mais, à qui veut sortir, il s'oppose, et déchire
Quiconque a dépassé le seuil du noir empire
Auquel donnent des lois Proserpine et Pluton.

Du mobile Océan illustre rejeton,
Styx, formidable aux Dieux, là, sous des blocs de roche,
Habite un grand palais dont aucun Dieu n'approche,
Et qu'élèvent aux cieux des colonnes d'argent.
La fille de Thaumas, Iris, qui va nageant
D'un vol léger dans l'air, rarement, vers ces plages,
Vient, des sommets du Ciel, apporter ses messages;
Pourtant, si l'un des Dieux, sur l'Olympe habitant,
A parjuré sa foi, Jupiter à l'instant
Envoie Iris, qui part, et, de sa longue course,
Rapporte une urne d'or où d'une illustre source
L'onde fut par ses soins reçue à flot glacé;

[Ἰφθίμου τ' Ἀΐδεω καὶ ἐπαινῆς Περσεφονείης.]
Ἔνθα δὲ ναιετάει στυγερὴ θεὸς ἀθανάτοισι,
Δεινὴ Στὺξ, θυγάτηρ ἀψορρόου Ὠκεανοῖο
Πρεσβυτάτη, νόσφιν δὲ θεῶν κλυτὰ δώματα ναίει
Μακρῇσι πέτρῃσι κατηρεφέ' · ἀμφὶ δὲ πάντη
Κίοσιν ἀργυρέοισι πρὸς Οὐρανὸν ἐστήρικται.
[Παῦρα δὲ Θαύμαντος θυγάτηρ πόδας ὠκέα Ἶρις
Ἀγγελίης πωλεῖται ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης,
Ὁππότ' ἔρις καὶ νεῖκος ἐν ἀθανάτοισιν ὄρηται.
Καί ῥ' ὅστις ψεύδηται Ὀλύμπια δώματ' ἐχόντων,]
Ζεὺς δέ τε Ἶριν ἔπεμψε θεῶν μέγαν ὅρκον ἐνεῖκαι
Τηλόθεν ἐν χρυσέῃ προχόῳ πολυώνυμον ὕδωρ
Ψυχρὸν, ὅ τ' ἐκ πέτρης καταλείβεται ἠλιβάτοιο,
Ὑψηλῆς · πολλὸν δὲ ὑπὸ χθονὸς εὐρυοδείης
Ἐξ ἱεροῦ ποταμοῖο ῥέει διὰ νύκτα μέλαιναν,
Ὠκεανοῖο κέρας, δεκάτη δ' ἐπὶ μοῖρα δέδασται.
Ἐννέα μὲν περὶ γῆν τε καὶ εὐρέα νῶτα θαλάσσης
Δίνῃς ἀργυρέῃς εἰλιγμένος εἰς ἅλα πίπτει ·
Ἡ δὲ μί' ἐκ πέτρης προρέει, μέγα πῆμα θεοῖσιν.
Ὅς κεν τὴν ἐπίορκον ἀπολλείψας ἐπομόσσῃ
Ἀθανάτων, οἳ ἔχουσι κάρη νιφόεντος Ὀλύμπου,
Κεῖται νήϋτμος τετελεσμένον εἰς ἐνιαυτὸν,
Οὐδέ ποτ' ἀμβροσίης καὶ νέκταρος ἔρχεται ἆσσον
Βρώσιος, ἀλλά τε κεῖται ἀνάπνευστος καὶ ἄναυδος
Στρωτοῖς ἐν λεχέεσσι, κακον δ' ἐπὶ κῶμα καλύπτει.
Αὐτὰρ ἐπὴν νοῦσον τελέσῃ μέγαν εἰς ἐνιαυτὸν,
Ἄλλος δ' ἐξ ἄλλου δέχεται χαλεπώτατος ἆθλος.
Ἐννάετες δὲ θεῶν ἀπομείρεται αἰὲν ἐόντων,
Οὐδέ ποτ' ἐς βουλὴν ἐπιμίσγεται, οὐδ' ἐπὶ δαῖτας,

Cette eau, qui sort d'un roc jusqu'au ciel élancé,
Dans un lit souterrain roulant d'un cours nocturne,
Est la dixième part des flots qu'avec son urne
Le divin Océan épanche dans les mers,
Quand les neuf autres parts ont baigné l'univers.
L'onde qui sort du roc est la seule funeste
A ceux des souverains de l'empire céleste,
Dont le cœur fut perfide et le serment trompeur;
Cette eau, les punissant par un an de torpeur,
De la douce ambroisie obstinément les sèvre,
Interdit au nectar de rafraîchir leur lèvre,
Sur un lit les étend sans haleine et sans voix,
Et d'un sommeil de plomb leur impose le poids.
Quand s'est passée ainsi pour eux toute une année,
Durant neuf ans encor, leur vie est condamnée
A couler loin des Dieux, sans approcher jamais
Ni des conseils divins, ni des divins banquets,
Jusqu'au moment prospère où la dixième année
Leur rend des Immortels l'heureuse destinée;
Tant les Dieux ont voulu que chers et respectés
Fussent à tous les cœurs les serments attestés
Par les ondes que Styx à ces déserts dispense!
C'est là que tout finit; c'est là que tout commence,
Et de là que surgit, pour former l'univers,
Le Tartare et le Ciel, et la Terre et les Mers,
Contrée horrible, immense, et des Dieux abhorrée!
Deux battants somptueux en décorent l'entrée,
Dont le seuil immuable, au sol enraciné,
Dans des serres d'airain le tient emprisonné;
En face, est du Chaos la funèbre limite,
Où le peuple Titan, haï des Dieux, habite.
Illustre défenseur du monarque des Dieux,

Ἐννέα πάντ' ἔτεα· δεκάτῳ δ' ἐπιμίσγεται αὖτις
Εἴραις ἀθανάτων, οἳ Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσι.
Τοῖον ἄρ' ὅρκον ἔθεντο θεοὶ Στυγὸς ἄφθιτον ὕδωρ
Ὠγύγιον, τὸ δ' ἵησι καταστυφέλου διὰ χώρου.
[Ἔνθα δὲ Γῆς δνοφερῆς, καὶ Ταρτάρου ἠερόεντος,
Πόντου τ' ἀτρυγέτοιο καὶ Οὐρανοῦ ἀστερόεντος,
Ἑξείης πάντων πηγαὶ καὶ πείρατ' ἔασιν,
Ἀργαλέ', εὐρώεντα, τά τε στυγέουσι θεοί περ.
Ἐνθάδε μαρμάρεαί τε πύλαι, καὶ χάλκεος οὐδὸς
Ἀστεμφὴς, ῥίζῃσι διηνεκέεσσιν ἀρηρὼς,
Αὐτοφυής· πρόσθεν δὲ θεῶν ἔκτοσθεν ἁπάντων,
Τιτῆνες ναίουσι, πέρην Χάεος ζοφεροῖο.
Αὐτὰρ ἐρισμαράγοιο Διὸς κλειτοὶ ἐπίκουροι
Δώματα ναιετάουσιν ἐπ' Ὠκεανοῖο θεμέθλοις,
Κόττος τ' ἠδὲ Γύγης· Βριάρεών γε μὲν ἠὺν ἐόντα,
Γαμβρὸν ἑὸν ποίησε βαρύκτυπος Ἐννοσίγαιος,
Δῶκε δὲ Κυμοπόλειαν ὀπυίειν, θυγατέρα ἥν.]
Αὐτὰρ ἐπεὶ Τιτῆνας ἀπ' Οὐρανοῦ ἐξέλασε Ζεὺς,
Ὁπλότατον τέκε παῖδα Τυφωέα Γαῖα πελώρη,
Ταρτάρου ἐν φιλότητι, διὰ χρυσῆν Ἀφροδίτην.
Οὗ χεῖρες μὲν ἔασιν ἐπ' ἰσχύϊ ἔργματ' ἔχουσαι,
Καὶ πόδες ἀκάματοι κρατεροῦ θεοῦ, ἐκ δέ οἱ ὤμων
Ἦν ἑκατὸν κεφαλαὶ ὄφις, δεινοῖο δράκοντος,
Γλώσσῃσι δνοφερῇσι λελειχμότες. Ἐκ δέ οἱ ὄσσων
Θεσπεσιῆς κεφαλῇσιν ὑπ' ὀφρύσι πῦρ ἀμάρυσσε.
[Πασέων δ' ἐκ κεφαλέων πῦρ καίετο δερκομένοιο.]
Φωναὶ δ' ἐν πάσῃσιν ἔσαν δεινῆς κεφαλῇσι,
Παντοίην ὄπ' ἰεῖσαι ἀθέσφατον· ἄλλοτε μὲν γὰρ
Φθέγγονθ', ὥστε θεοῖσι συνιέμεν· ἄλλοτε δ' αὖτε

Gygès avec Cottus demeure dans ces lieux,
Où du vaste Océan sont les dernières plages.

Neptune, dont les flots ébranlent leurs rivages,
A Briarée unit, par un nœud solennel,
Cymopolée, orgueil de son cœur paternel.

Quand les Titans, chassés de la céleste enceinte,
Eurent par Jupiter vu leur splendeur éteinte,
La Terre, que Cypris, sous le joug de l'Amour,
Au Tartare enchaîna, conçut et mit au jour
Le dernier de ses fils, Typhée, aux mains capables
De tout labeur, aux pieds toujours infatigables;
Fièrement, jusqu'aux cieux, ses épaules portaient
Cent têtes de dragon d'où cent langues sortaient;
Et sous les noirs sourcils dont ses yeux s'assombrissent,
D'effroyables regards, en traits de feu, jaillissent;
Les cent têtes du Dieu dans les airs exhalaient
Cent voix qui tour-à-tour parlaient, criaient, hurlaient;
Tantôt c'était des Cieux l'harmonieux langage,
Ou du lion grondant la mugissante rage;
Tantôt le beuglement du taureau dans les bois,
Ou des dogues hargneux les aboyantes voix,
Ou des serpents sifflants la stridente tempête
Que des monts aux forêts l'écho lointain répète;
Et Typhée, en un jour de désastre et de deuil,
Eut, sur l'homme et les Dieux, fait régner son orgueil;
Mais le grand Jupiter l'a prévu; son tonnerre,
Terrible, avec fracas, éclate, et de la Terre
Les contours ont mugi; le Ciel s'est ébranlé,
Et les mers, l'Océan, le Tartare ont tremblé;
Sous les pieds immortels dont Jupiter le foule,
On dirait que l'Olympe en ruines s'écroule;

Ταύρου ἐριβρύχεω μένος ἀσχέτου ὅσσαν ἀγαυρῶν·
Ἄλλοτε δ' αὖτε λέοντος ἀναιδέα θυμὸν ἔχοντος·
Ἄλλοτε δ' αὖ σκυλάκεσσιν ἐοικότα, θαύματ' ἀκοῦσαι
Ἄλλοτε δ' αὖ ῥοίζασχ', ὑπὸ δ' ἤχεεν οὔρεα μακρά.
Καί νύ κεν ἔπλετο ἔργον ἀμήχανον ἤματι κείνῳ,
Καί κεν ὅγε θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισιν ἄναξεν,
Εἰ μὴ ἄρ' ὀξὺ νόησε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε.
Σκληρὸν δ' ἐβρόντησε καὶ ὄβριμον, ἀμφὶ δὲ Γαῖα
Σμερδαλέον κονάβησε, καὶ Οὐρανὸς εὐρὺς ὕπερθεν,
Πόντος τ', Ὠκεανοῦ τε ῥοαὶ, καὶ Τάρταρα γαίης,
Ποσσὶ δ' ὑπ' ἀθανάτοισι μέγας πελεμίζετ' Ὄλυμπος
Ὀρνυμένοιο ἄνακτος, ἐπεστενάχιζε δὲ Γαῖα.
Καῦμα δ' ὑπ' ἀμφοτέρων κάτεχεν ἰοειδέα πόντον,
Βροντῆς τε, στεροπῆς τε, πυρὸς τ' ἀπὸ τοῖο πελώρου.
[Πρηστήρων ἀνέμων τε, κεραυνοῦ τε φλεγέθοντος.]
Ἔζεε δὲ χθὼν πᾶσα, καὶ οὐρανὸς, ἠδὲ θάλασσα,
Θῦε δ' ἄρ' ἀμφ' ἀκτὰς περί τ' ἀμφί τε κύματα μακρὰ
Ῥιπῇ ὑπ' ἀθανάτων, ἔνοσις δ' ἄσβεστος ὀρώρει.
Τρέσσ' Ἀΐδης ἐνέροισι καταφθιμένοισιν ἀνάσσων,
Τιτῆνές θ' ὑποταρτάριοι, Κρόνον ἀμφὶς ἐόντες,
Ἀσβέστου κελάδοιο καὶ αἰνῆς δηϊοτῆτος.
Ζεὺς δ' ἐπεὶ οὖν κόρθυνεν ἑὸν μένος, εἵλετο δ' ὅπλα,
Βροντήν τε, στεροπήν τε καὶ αἰθαλόεντα κεραυνὸν,
Πλῆξεν ἀπ' Οὐλύμποιο ἐπάλμενος· ἀμφὶ δὲ πάσας
Ἔπρεσε θεσπεσίας κεφαλὰς δεινοῖο πελώρου.
Αὐτὰρ ἐπεὶ δή μιν δάμασε πληγῇσιν ἱμάσσας,
Ἤριπε γυιωθεὶς, στενάχιζε δὲ Γαῖα πελώρη.
Φλὸξ δὲ κεραυνωθέντος ἀπέσσυτο τοῖο ἄνακτος,
Οὔρεος ἐν βήσσῃσιν ἀϊδνῇς παιπαλοέσσῃς

La Terre en a gémi; la foudre et les éclairs
Embrasent de leurs feux les bouillonnantes mers;
Là mugissent les vents, là le tonnerre gronde;
Tout s'enflamme, et le Ciel, et les mers, et le monde;
La vague, en bondissant, court le long de ses bords,
Au choc des Dieux; tout tremble au bruit de leurs efforts;
La peur qui des enfers glace le roi nocturne,
Au Tartare, a troublé les Titans et Saturne,
A ce fracas immense, à cet affreux conflit!
Du cœur de Jupiter s'amoncelle et jaillit
Son courage, et ce Dieu lance à son adversaire,
Des sommets de l'Olympe, éclair, foudre et tonnerre,
Dont le feu frappe, abat, et brûle jusqu'aux os
Les cent têtes du Monstre; et son corps en lambeaux
Tombe et jonche le sol..... La Terre s'en afflige;
Et, dans la flamme où meurt cet effrayant prodige,
Brûlent roches et monts. Comme dans un brasier,
On voit la Terre fondre et se liquéfier;
Tel l'ouvrier, au feu de la fournaise ardente,
Jette et change l'étain en lave bouillonnante;
Tel encore, au foyer d'un fourneau souterrain,
Vulcain fait ruisseler et le fer et l'airain;
Ainsi se fond la Terre; et Jupiter s'empare
Du géant, que son bras précipite au Tartare.
Les Vents, par qui les mers et les monts sont battus,
Naquirent de Typhée, excepté le Notus,
Borée et le Zéphyr, dont les douces haleines,
Bienfaits des Immortels, fécondent nos domaines;
Car tous les autres vents soufflent avec fracas
Le naufrage aux vaisseaux, aux nochers le trépas;
Et, sur les mers, luttant de fureurs et d'orages,
Ils dispersent vaisseaux, cadavres et cordages;

Πληγέντος· πολλὴ δὲ πελώρη καίετο Γαῖα
Ἀτμῇ θεσπεσίῃ, καὶ ἐτήκετο κασσίτερος ὡς,
Τέχνῃ ὑπ' αἰζηῶν ὑπό τ' εὐτρήτου χοάνοιο
Θαλφθεὶς, ἠὲ σίδηρος, ὅπερ κρατερώτατός ἐστιν,
Οὔρεος ἐν βήσσῃσι δαμαζόμενος πυρὶ κηλέῳ
Τήκεται ἐν χθονὶ δίῃ ὑπ' Ἡφαίστου παλάμῃσιν
Ὡς ἄρα τήκετο Γαῖα σέλᾳ πυρὸς αἰθομένοιο.
Ῥίψε δέ μιν θυμῷ ἀκάχων ἐς Τάρταρον εὐρύν.
Ἐκ δὲ Τυφωέως ἔστ' Ἀνέμων μένος ὑγρὸν ἀέντων
Νόσφι Νότου, Βορέῳ τε καὶ ἀργέστεω Ζεφύροιο·
Οἵ γε μὲν ἐκ θεόφιν γενεῇ, θνητοῖς μέγ' ὄνειαρ·
Αἱ δ' ἄλλαι μαψαῦραι ἐπιπνείουσι θάλασσαν,
Αἵ δή τοι, πίπτουσαι ἐς ἠεροειδέα πόντον,
Πῆμα μέγαν θνητοῖσι, κακῇ θύουσιν ἀέλλῃ·
Ἄλλοτε δ' ἄλλαι ἄεισι, διασκιδνᾶσί τε νῆας,
Ναύτας τε φθείρουσι, κακοῦ δ' οὐ γίγνεται ἀλκὴ
Ἀνδράσιν, οἳ κείνῃσι συναντῶσιν κατὰ πόντον·
Αἱ δ' αὖ καὶ κατὰ γαῖαν ἀπείριτον ἀνθεμόεσσαν,
Ἔργ' ἐρατὰ φθείρουσι χαμαιγενέων ἀνθρώπων,
Πιμπλεῦσαι κόνιός τε καὶ ἀργαλέου χολοσυρτοῦ.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥα πόνον μάκαρες θεοὶ ἐξετέλεσσαν,
Τιτήνεσσι δὲ τιμάων κρίναντο βίῃφι·
Δή ῥα τότ' ὤτρυνον βασιλευέμεν ἠδὲ ἀνάσσειν,
Γαίης φραδμοσύνῃσιν, Ὀλύμπιον εὐρύοπα Ζῆν'
Ἀθανάτων. Ὃ δὲ τοῖσιν ἐὺ διεδάσσατο τιμάς.
Ζεὺς δὲ θεῶν βασιλεὺς πρώτην ἄλοχον θέτο Μῆτιν,
Πλεῖστα θεῶν εἰδυῖαν ἰδὲ θνητῶν ἀνθρώπων.
Ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἤμελλε θεὰν γλαυκῶπιν Ἀθήνην
Τέξεσθαι, τότ' ἔπειτα, δόλῳ φρένας ἐξαπατήσας

Nul salut pour la nef que surprend leur courroux !
Sur le sol qui de fleurs se couronne pour nous,
Ils viennent, de nos soins ravageant l'espérance,
En poudreux tourbillons changer notre opulence.

Mais lorsque, de l'Olympe illustres combattants,
Les Dieux eurent ravi leur empire aux Titans,
Dociles aux conseils que la Terre leur donne,
Du monde à Jupiter ils ont offert le trône ;
Car c'est ce Dieu puissant dont l'équitable voix,
Par un juste partage, avait réglé leurs droits.

Jupiter épousa Métis, dont la science,
Des mortels et des dieux, surpasse la prudence ;
Et, sitôt qu'il la voit près de donner le jour
A Minerve, sa fille, il redouble d'amour
Auprès de son épouse, il la presse, il l'implore,
La trompe, obtient sa fille, et soudain la dévore.
De la Terre et du Ciel tel était le conseil ;
Car tous les deux craignaient qu'à Jupiter pareil,
Un enfant né de lui, prompt à suivre sa trace,
Au trône paternel ne vînt prendre sa place ;
D'ailleurs, le sort voulait qu'auprès du lac Triton,
Pallas fût de Métis le premier rejeton,
Et que, réunissant la sagesse au courage,
Elle offrît de son père une éclatante image.
Dans la suite, Métis donne au maître des Dieux
Un fils qui peut un jour le remplacer aux Cieux ;
Mais Jupiter, trompant ce projet qu'il pénètre,
Dévore cet enfant sitôt qu'il l'a vu naître ;
Ainsi, pour son époux, Métis sait tour-à-tour
Et des biens et des maux ménager le retour.

Par un second hymen le roi des Dieux enchaîne

Αἰμυλίοισι λόγοισιν, ἐὴν ἐγκάτθετο νηδύν,
Γαίης φραδμοσύνῃσι, καὶ Οὐρανοῦ ἀστερόεντος.
Τὼς γάρ οἱ ἐφρασάτην, ἵνα μὴ βασιληΐδα τιμὴν
Ἄλλος ἔχῃ, Διὸς ἀντὶ, θεῶν αἰειγενετάων.
Ἐκ γὰρ τῆς εἵμαρτο περίφρονα τέκνα γενέσθαι.
Πρώτην γὰρ κούρην γλαυκώπιδα Τριτογένειαν,
Ἶσον ἔχουσαν πατρὶ μένος καὶ ἐπίφρονα βουλὴν,
Αὐτὰρ ἔπειτ' ἄρα παῖδα θεῶν βασιλῆα καὶ ἀνδρῶν
Ἤμελλεν τέξεσθαι, ὑπέρβιον ἦτορ ἔχοντα·
Ἀλλ' ἄρα μιν Ζεὺς πρόσθεν ἐὴν ἐγκάτθετο νηδύν.
[Ὡς δή οἱ φράσσαιτο θεὰ ἀγαθόν τε κακόν τε.]
Δεύτερον ἠγάγετο λιπαρὴν Θέμιν, ἣ τέκεν Ὥρας,
Εὐνομίην τε, Δίκην τε καὶ Εἰρήνην τεθαλυῖαν,
Αἵτ' ἔργ' ὠρεύουσι καταθνητοῖσι βροτοῖσι.
[Μοίρας θ', ἧς πλείστην τιμὴν πόρε μητίετα Ζεὺς,
Κλωθώ τε, Λάχεσίν τε καὶ Ἄτροπον, αἵ τε διδοῦσι
Θνητοῖς ἀνθρώποισιν ἔχειν ἀγαθόν τε κακόν τε.]
Τρεῖς δέ οἱ Εὐρυνόμη Χάριτας τέκε καλλιπαρήους,
Ὠκεανοῦ κούρη, πολυήρατον εἶδος ἔχουσα,
Ἀγλαΐην τε καὶ Εὐφροσύνην, Θαλίην τ' ἐρατεινήν·
Τῶν καὶ ἀπὸ βλεφάρων ἔρος εἵβετο δερκομενάων
Λυσιμελής, καλὸν δὲ ὑπ' ὀφρύσι δερκιόωνται.
Αὐτὰρ ὁ Δήμητρος πολυφόρβης ἐς λέχος ἦλθεν·
Ἣ τέκε Περσεφόνην λευκώλενον, ἣν Ἀϊδωνεὺς
Ἥρπασεν ἧς παρὰ μητρὸς, ἔδωκε δὲ μητίετα Ζεύς.
Μνημοσύνης δ' ἐξαῦτις ἐράσσατο καλλικόμοιο,
Ἐξ ἧς αἱ Μοῦσαι χρυσάμπυκες ἐξεγένοντο
Ἐννέα, τῇσιν ἄδον θαλίαι, καὶ τέρψις ἀοιδῆς.
Λητὼ δ' Ἀπόλλωνα, καὶ Ἄρτεμιν ἰοχέαιραν,

Thémis à son amour, d'où naquirent Irène,
Eunomie et Dicé, trois charmantes saisons
Qui des mortels font croître et mûrir les moissons.
Par Jupiter encor Thémis devint la mère
Des Parques, dont la gloire est l'œuvre de leur père;
Elles sont trois, Clothon, Lachésis, Atropos,
Qui de maux et de biens nous comblent sans repos.

Par un nouvel hymen qu'un tendre amour consomme,
Jupiter associe à sa couche Eurynome,
Fille de l'Océan; et, de leurs douces nuits,
Euphrosine, Thalie, Aglaé sont les fruits,
Aimables déités qu'on nomme les trois Grâces,
L'amour est dans leurs yeux, le désir sur leurs traces.

Le monarque des Dieux, par un nouvel hymen,
A conquis de Cérès et le cœur et la main;
Leur fille est Proserpine, arrachée à sa mère
Par l'amour de Pluton, qui l'obtint de son père.

Pour Mnémosyne encor Jupiter plein d'amour,
A neuf divinités donne ensuite le jour,
Aux neuf Muses, dont l'or revêt les bandelettes,
Déesses de la lyre et reines des poètes!
Aux bras de Jupiter Latone se livra,
Et le maître des Dieux avec elle engendra
Apollon et sa sœur, Diane chasseresse,
Que pas un Dieu n'égale, et pas une déesse!
Par un dernier hymen, heureux fruit de l'amour,
Jupiter à Junon s'unit, et tour-à-tour
Il en a trois enfants, Hébé, Mars, Ilithie.
Du front de Jupiter Pallas était sortie,
Indomptable, terrible, amante des combats,
Et, l'Égide à la main, y guidant les soldats.

Ἱμερόεντα γόνον περὶ πάντων Οὐρανιώνων,
Γείνατ' ἄρ', αἰγιόχοιο Διὸς φιλότητι μιγεῖσα.
Λοισθοτάτην δ' Ἥρην θαλερὴν ποιήσατ' ἄκοιτιν
Ἣ δ' Ἥβην, καὶ Ἄρηα, καὶ Εἰλείθυιαν ἔτικτε,
Μιχθεῖσ' ἐν φιλότητι θεῶν βασιλῆϊ καὶ ἀνδρῶν.
Αὐτὸς δ' ἐκ κεφαλῆς γλαυκώπιδα Τριτογένειαν,
Δεινὴν, ἐγρεκύδοιμον, ἀγέστρατον, ἀτρυτώνην,
Πότνιαν, ἣ κέλαδοί τε ἄδον, πόλεμοί τε, μάχαι τε.
Ἥρη δ' Ἥφαιστον κλυτὸν οὐ φιλότητι μιγεῖσα
Γείνατο (καὶ ζαμένησε, καὶ ἤρισεν ᾧ παρακοίτῃ)
Ἔκ πάντων τέχνῃσι κεκασμένον Οὐρανιώνων.
Ἐκ δ' Ἀμφιτρίτης καὶ ἐρικτύπου Ἐννοσιγαίου
Τρίτων εὐρυβίης γένετο μέγας, ὅστε θαλάσσης
Πυθμέν' ἔχων, παρὰ μητρὶ φίλῃ καὶ πατρὶ ἄνακτι
Ναίει χρυσέα δῶ, δεινὸς θεός. Αὐτὰρ Ἄρηϊ
Ῥινοτόρῳ Κυθέρεια Φόβον καὶ Δεῖμον ἔτικτεν
Δεινοὺς, οἵτ' ἀνδρῶν πυκινὰς χλονέουσι φάλαγγας
Ἐν πολέμῳ κρυόεντι σὺν Ἄρηϊ πτολιπόρθῳ·
Ἁρμονίην θ', ἣν Κάδμος ὑπέρθυμος θέτ' ἄκοιτιν.
Ζηνὶ δ' ἄρ' Ἀτλαντὶς Μαίη τέκε κύδιμον Ἑρμῆν,
Κήρυκ' ἀθανάτων, ἱερὸν λέχος εἰσαναβᾶσα.
Καδμείη δ' ἄρα οἱ Σεμέλη τέκε φαίδιμον υἱὸν,
Μιχθεῖσ' ἐν φιλότητι, Διώνυσον πολυγηθέα,
Ἀθάνατον θνητή· νῦν δ' ἀμφότεροι θεοί εἰσιν.
Ἀλκμήνη δ' ἄρ' ἔτικτε βίην Ἡρακληείην,
Μιχθεῖσ' ἐν φιλότητι Διὸς νεφεληγερέταο.
Ἀγλαΐην δ' Ἥφαιστος ἀγακλυτὸς ἀμφιγυήεις
Ὁπλοτάτην Χαρίτων θαλερὴν ποιήσατ' ἄκοιτιν.
Χρυσοκόμης δὲ Διώνυσος ξανθὴν Ἀριάδνην,

Junon, de son époux irritant la colère,
Sans qu'il la fécondât, de Vulcain fut la mère,
Et le combla des dons d'un talent sans rival.

Triton, à qui nul autre en vigueur n'est égal,
Noble enfant que Neptune eut avec Amphitrite,
Sous les yeux maternels, près de son père, habite,
Au fond des flots amers, un somptueux palais.

Mars, à qui Cythérée a livré ses attraits,
Avec elle engendra la charmante Harmonie,
Que les nœuds de l'hymen à Cadmus ont unie,
Et deux divinités, la Crainte et la Frayeur,
Qui parmi les guerriers répandent la terreur.

Maïa, fille d'Atlas, par Jupiter surprise
Dans son lit virginal, à ce Dieu s'est soumise,
Et l'illustre Mercure est né de cet amour.

La fille de Cadmus, Sémélé mit au jour
Bacchus, joyeux enfant, dont Jupiter, son père,
Fit un Dieu, bien qu'il n'eût qu'une femme pour mère ;
Mais la mère et le fils sont maintenant des Dieux.

Hercule doit le jour au souverain des cieux,
A qui, pour l'engendrer, Alcmène s'est unie.

Vulcain, Dieu contrefait, mais grand par son génie,
Des Grâces a chéri la plus jeune des trois,
Et la belle Aglaé fut l'objet de son choix.

La fille de Minos, Ariadne, enchaînée
Au destin de Bacchus par un doux hyménée,
Fut, avec son époux, placée au rang des Dieux.

Le vaillant fils d'Alcmène et du maître des cieux,
Libre enfin et vainqueur des maux qui l'assiégèrent,
Prit pour compagne Hébé, déesse qu'engendrèrent

Κούρην Μίνωος, θαλερὴν ποιήσατ' ἄκοιτιν.
Τὴν δέ οἱ ἀθάνατον καὶ ἄγηρω θῆκε Κρονίων.
Ἥβην δ' Ἀλκμήνης καλλισφύρου ἄλκιμος υἱὸς,
Ἷς Ἡρακλῆος, τελέσας στονόεντας ἀέθλους,
Παῖδα Διὸς μεγάλοιο καὶ Ἥρης χρυσοπεδίλου,
Αἰδοίην θέτ' ἄκοιτιν ἐν Οὐλύμπῳ νιφόεντι·
Ὄλβιος! ὃς μέγα ἔργον ἐν ἀθανάτοισιν ἀνύσσας,
Ναίει ἀπήμαντος καὶ ἀγήραος ἤματα πάντα.
Ἠελίῳ δ' ἀκάμαντι τέκε κλυτὴ Ὠκεανίνη
Περσηὶς Κίρκην τε καὶ Αἰήτην βασιλῆα.
Αἰήτης δ' υἱὸς φαεσιμβρότου Ἠελίοιο
Κούρην Ὠκεανοῖο τελήεντος ποταμοῖο
Γῆμε, θεῶν βουλῇσιν; Ἰδυῖαν καλλιπάρῃον.
Ἣ δέ οἱ Μήδειαν ἐΰσφυρον ἐν φιλότητι
Γείναθ' ὑποδμηθεῖσα διὰ χρυσῆν Ἀφροδίτην.
Ὑμεῖς μὲν νῦν χαίρετ', Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες.
[Νῆσοί τ', ἤπειροί τε καὶ ἁλμυρὸς ἔνδοθι πόντος·]
Νῦν δὲ θεάων φῦλον ἀείσατε, ἡδυέπειαι
Μοῦσαι Ὀλυμπιάδες, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο,
Ὅσσαι δὴ θνητοῖσι παρ' ἀνδράσιν εὐνηθεῖσαι
Ἀθάναται, γείναντο θεοῖς ἐπιείκελα τέκνα.
Δημήτηρ μὲν Πλοῦτον ἐγείνατο; δῖα θεάων
Ἰασίῳ ἥρωϊ μιγεῖσ' ἐρατῇ φιλότητι,
Νειῷ ἐνὶ τοιπόλῳ, Κρήτης ἐν πίονι δήμῳ,
Ἐσθλόν· ὃς εἶσ' ἐπὶ γῆν τε, καὶ εὐρέα νῶτα θαλάσσης,
Πᾶσαν· τῷ δὲ τυχόντι, καὶ οὗ κ' ἐς χεῖρας ἵκηται,
Τόνδ' ἀφνειὸν ἔθηκε, πολύν τέ οἱ ὤπασεν ὄλβον.
Κάδμῳ δ' Ἁρμονίη, θυγάτηρ χρυσῆς Ἀφροδίτης,
Ἰνὼ καὶ Σεμέλην, καὶ Ἀγαυὴν καλλιπάρῃον,

Jupiter et Junon au brodequin doré;
Bienheureux ce héros, qui, de gloire entouré,
Brille, et parmi les Dieux rayonne de jeunesse!

De l'amour du Soleil pour Perséis, déesse
Qu'engendra l'Océan, Circé reçut le jour,
Puis, Æétès, son frère; Æétès, à son tour,
Par le conseil des Dieux, prit pour compagne Idée,
La belle Océanide, à laquelle Médée
Dut le jour, quand Cypris, à l'heureux Æétès,
De la charmante Idée eut soumis les attraits.

Gloire à vous qu'engendra le Dieu qui tient l'Égide,
Muses, dont l'harmonie à l'univers préside,
Et qui du vaste Olympe habitez le séjour!
Apprenez-nous comment, pour un terrestre amour,
Les Déesses, quittant leurs divins hyménées,
A des amants mortels se sont abandonnées,
Et quels sont les héros qu'elles ont engendrés.

En des champs que le soc a trois fois labourés,
Cérès, à Jasius prodiguant ses caresses,
Dans la Crète a pour fils Plutus, qui de richesses
Et de prospérités comble tous les humains
Que la Terre ou les Mers conduisent en ses mains.

Cypris aux cheveux d'or eut pour fille Harmonie,
Qui, dans les murs Thébains à Cadmus fut unie;
Et, de ce couple heureux, par l'hymen assemblé,
Naissent Ino d'abord, ensuite Sémélé,
Agavé les suivit, plus tard fut enfantée
La belle Autonoé, l'épouse d'Aristée,
Et Polydore enfin, qui naquit le dernier.

Unie à Chrysaor, l'indomptable guerrier,

Αὐτονόην θ', ἣν γῆμεν Ἀρισταῖος βαθυχαίτης,
Γείνατο, καὶ Πολύδωρον ἐϋστεφάνῳ ἐνὶ Θήβῃ.
[Κούρη δ' Ὠκεανοῦ Χρυσάορι καρτεροθύμῳ
Μιχθεῖσ' ἐν φιλότητι πολυχρύσου Ἀφροδίης,
Καλλιρόη τέκε παῖδα βροτῶν κάρτιστον ἁπάντων,
Γηρυονέα, τὸν κτεῖνε βίη Ἡρακληείη,
Βοῶν ἕνεκ' εἰλιπόδων ἀμφιῤῥύτῳ εἰν Ἐρυθείῃ.]
Τιθωνῷ δ' Ἠὼς τέκε Μέμνονα χαλκοκορυστὴν,
Αἰθιόπων βασιλῆα, καὶ Ἡμαθίωνα ἄνακτα.
Αὐτάρ τοι Κεφάλῳ φιτύσατο φαίδιμον υἱὸν,
Ἴφθιμον Φαέθοντα, θεοῖς ἐπιείκελον ἄνδρα·
Τόν ῥα νέον, τέρεν ἄνθος ἔχοντ' ἐρικυδέος ἥβης,
Παῖδ' ἀταλὰ φρονέοντα φιλομμειδὴς Ἀφροδίτη
Ὧρτ' ἀνερειψαμένη, καί μιν ζαθέοις ἐνὶ νηοῖς
Νηοπόλον μύχιον ποιήσατο, δαίμονα δῖον.
Κούρην δ' Αἰήταο διοτρεφέος βασιλῆος
Αἰσονίδης, βουλῇσι θεῶν αἰειγενετάων,
Ἦγε παρ' Αἰήτου, τελέσας στονόεντας ἀέθλους,
Τοὺς πολλοὺς ἐπέτελλε μέγας βασιλεὺς ὑπερήνωρ,
Ὑβριστὴς Πελίης, καὶ ἀτάσθαλος, ὀβριμοεργός.
Τοὺς τελέσας ἐς Ἰωλκὸν ἀφίκετο, πολλὰ μογήσας,
Ὠκείης ἐπὶ νηὸς ἄγων ἑλικώπιδα κούρην,
Αἰσονίδης, καί μιν θαλερὴν ποιήσατ' ἄκοιτιν.
Καί ῥ' ἦγε δμηθεῖσ' ὑπ' Ἰήσονι ποιμένι λαῶν,
Μήδειον τέκε παῖδα, τὸν οὔρεσιν ἔτρεφε Χείρων
Φιλυρίδης· μεγάλου δὲ Διὸς νόος ἐξετελεῖτο.
Αὐτὰρ Νηρῆος κοῦραι ἁλίοιο γέροντος,
Ἤτοι μὲν Φῶκον Ψαμάθη τέκε, δῖα θεάων,
Αἰακοῦ ἐν φιλότητι, διὰ χρυσῆν Ἀφροδίτην·

Callirhoé, la jeune et belle Océanide,
Eut pour fils Géryon, qui jadis, intrépide
Entre tous les mortels, défendit ses troupeaux
Contre Hercule, et périt vaincu par ce héros.

Guerrier couvert d'airain et roi d'Éthiopie,
A l'Aurore, à Titon, Memnon a dû la vie,
Que reçut d'eux encor son frère Emathion.

L'Aurore avec Céphale engendra Phaéton,
Magnanime héros qui, des Dieux noble image,
Et fleur à peine éclose au souffle du jeune âge,
Par Cypris autrefois fut pris et transporté
Dans les secrets séjours de sa Divinité;
Là, pontife nocturne, à son culte il préside.

Par le conseil des Dieux, le vaillant Æsonide,
Jason prit sur sa nef la fille d'Æétès,
Quand il eut mis à fin les dangereux hauts-faits
Qu'imposait à son bras le tyran qui l'opprime,
L'outrageux Pélias, monstre enivré de crime.
Vainqueur, non sans péril, Jason, vers Iolchos,
Vole avec la beauté qu'il ravit à Colchos;
L'Hymen à son amour la donna pour compagne;
Leur fils est Médœon, que, sur une montagne,
Le Centaure Chiron a soudain transporté,
Car du maître des Dieux telle est la volonté.

De deux vaillants mortels l'Hymen rendit fécondes
Deux filles de Nérée, antique Dieu des ondes :
L'auguste Psamathé, qui du noble Æacus,
Par les soins d'Aphrodite, eut le héros Phocus;
Thétis aux pieds d'argent, qui conçut de Pélée
Achille, ce lion que l'ardente mêlée
Voyait avec effroi broyer les bataillons.

Πηλεῖ δὲ δμηθεῖσα θεὰ Θέτις ἀργυρόπεζα
Γείνατ' Ἀχιλλῆα ῥηξήνορα, θυμολέοντα.
Αἰνείαν δ' ἄρ' ἔτικτεν ἐϋστέφανος Κυθέρεια,
Αγχίσῃ ἥρωϊ μιγεῖσ' ἐρατῇ φιλότητι,
Ἰδης ἐν κορυφῇσι πολυπτύχου, ὑληέσσης.
Κίρκη δ', Ἠελίου θυγάτηρ Ὑπεριονίδαο,
Γείνατ', Ὀδυσσῆος ταλασίφρονος ἐν φιλότητι,
Αγριον ἠδὲ Λατῖνον ἀμύμονά τε κρατερόν τε·
Οἳ δή τοι μάλα τῆλε μυχῷ νήσων ἱεράων,
Πᾶσιν Τυρσηνοῖσιν ἀγακλειτοῖσιν ἄνασσον.
Ναυσίθοον δ' Ὀδυσῆϊ Καλυψὼ, δῖα θεάων,
Γείνατο, Ναυσίνοόν τε, μιγεῖσ' ἐρατῇ φιλότητι.
Αὗται μὲν θνητοῖσι· παρ' ἀνδράσιν εὐνηθεῖσαι
Ἀθάναται γείναντο θεοῖς ἐπιείκελα τέκνα.
Νῦν δὲ γυναικῶν φῦλον ἀείσατε, ἡδυέπειαι
Μοῦσαι Ὀλυμπιάδες, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο.

Parcourant de l'Ida les bois et les vallons,
L'amoureuse Cypris, de roses couronnée,
Et l'héroïque Anchise engendrèrent Énée.

Circé, fille de l'astre issu d'Hypérion,
Fut l'amante d'Ulysse, et, de leur union,
Deux héros, Argius et Latinus naquirent :
Sur des bords fortunés les Dieux les conduisirent ;
Là, sous des cieux lointains, tous deux donnent des lois
Aux fiers Tyrrhéniens qu'illustrent leurs exploits.

Comme Nausithoüs, Nausinoüs, son frère,
Engendré par Ulysse, eut Calypso pour mère.

Mais, après ces héros, race digne des cieux,
Qu'ont, avec des mortels, eus les filles des Dieux,
Muses, que vos accords, à mes désirs fidèles,
N'illustrent maintenant que de simples mortelles !

NOTES DE LA THÉOGONIE.

VERS 22.

Hésiode qu'un jour les Muses aperçurent
Auprès de ses troupeaux, au pied de l'Hélicon,
D'un chant mélodieux reçut d'elles le don.....

Dans le livre IV de l'Antologie, édition d'Henri-Estienne, on trouve cette légende rapportée à peu près ainsi :

Les Muses, vers midi, t'ont vu sur la colline,
O poète d'Ascra, conduire ton troupeau ;
Leurs mains ont, d'un laurier à la feuille divine,
Cueilli, pour te l'offrir un verdoyant rameau ;
Par elles abreuvé des ondes poétiques
Que sous son pied fécond Pégase a fait jaillir,
Tu chantas les héros et leurs exploits antiques,
Les guérets, et les Dieux nés pour ne point mourir.
(Traduct. d'Alph. Fresse-Montval.)

Ovide, dans son *Art d'aimer*, a cherché à jeter du ridicule sur ce morceau d'Hésiode; *Et jamais,* dit-il,

Et jamais je ne vis, Ascra, sur tes coteaux,
Ni Clio ni ses sœurs auprès de mes troupeaux.

Sans doute, dans le moment où il composa ces vers, le chantre de l'*Art d'aimer* et des *Métamorphoses* avait oublié que l'un de ses contemporains, cédant à une illusion bien moins vraisemblable que celle d'Hésiode, s'était écrié dans l'une de ses odes ;

J'ai vu, sur des rocs solitaires,
Bacchus enseigner ses mystères,
Croyez-moi, siècles à venir!
J'ai vu, près de ce Dieu les Nymphes empressées,
Et Satyres en foule à sa voix accourir
Les oreilles dressées!

(Horace liv. II, ode XVI. Traduct. d'Alph. Fresse-Montval.)

VERS 27.

« Pâtres au cœur abject et de vice infecté,
» Vous donnez à l'erreur l'air de la vérité;
» L'erreur que nos discours jamais ne proclamèrent. »

Le sens que nous donnons ici à ce passage de la Théogonie, diffère, nous le savons, de celui qui, jusqu'à présent, lui a été attribué. Si nous avions voulu nous conformer à l'acception ordinaire de ces trois vers, il nous aurait été facile de les traduire de la manière suivante :

« Pâtres au cœur abject et de vice infecté,
» Nous donnons à l'erreur l'air de la vérité;
» La vérité! nos voix souvent la proclamèrent! »

Mais est-il présumable qu'Hésiode, à la tête d'un ouvrage où il fait intervenir les Muses pour accréditer ses chants, n'eût pas appréhendé d'incriminer lui-même les divinités qui l'inspirent, en les accusant d'avoir sacrifié quelquefois le vrai au vraisemblable? N'aurait-il pas agi dans un sens diamétralement contraire à celui qu'il avait en vue? et n'aurait-il pas évidemment manqué son but? De plus, il se serait mis par là en opposition avec toute l'antiquité qui proclame les Muses comme la source de toute lumière intellectuelle, comme le seul flambeau qui puisse éclairer les hommes dans la nuit profonde où une désobéissance primitive les a précipités. Ne valait-il donc pas mieux, comme nous l'avons fait en traduisant ce passage, sous-entendre le pronom

ὑμᾶς, et dire : ἴδμεν ὑμᾶς λέγειν ψεύδεα πολλὰ ὁμοῖα ἐτύμοισι, *nous savons que vous dites des mensonges nombreux semblables à des choses véritables ?* Ainsi se trouvent justifiés et les reproches que les Muses, dans le premier vers, adressent aux bergers, et la nécessité de l'inspiration qui vient dicter à Hésiode ses chants théogoniques.

VERS 34.

Leurs ordres tout-puissants veulent que mon génie
Célèbre le passé, le présent, l'avenir.

Homère attribue la même prérogative au prêtre Calchas :

Calchas, fils de Thestor, parmi les Grecs se lève,
Calchas, dont les regards, prompts à tout réunir,
Embrassent le passé, le présent, l'avenir.
(Iliad., ch. I, traduct. de M. Bignan.)

Virgile en dit autant de Protée dans le IVe livre des Géorgiques, où il traduit textuellement le passage de l'Iliade que nous venons de citer.

VERS 59.

..... Déesse d'Eleuther,
Mnémosyne autrefois conçut de Jupiter
Ces chastes déités.....

Éleuther, ville sur les confins de l'Attique et de la Mégarie, reçut son nom de la victoire qu'Apollon avait remportée. Cette ville était peu distante de celle de Platée, et fut appelée plus tard *Éleuthères*.

VERS 91.

Dès qu'aux Muses se montre un roi chéri du ciel,
Leur voix, qui de ses chants lui prodigue le miel,
A flots mélodieux de leur bouche s'écoule.....

L'auteur de l'*Iliade* dit, en parlant de Nestor, dans le premier livre de ce poème :

Sa parole est un miel qui s'épanche à longs flots:...
(Traduct. de M. Bignan.)

VERS 96.

Il parle, et les discords s'apaisent à sa voix.

Virgile a magnifiquement imité ce passage dans le premier livre de l'*Énéide* :

Tel, lorsque dans le sein d'une immense cité,
Aux cris des factions un vil peuple ameuté
Se soulève en fureur; quand des partis contraires
La rage fait voler et la flamme et les pierres;
Si par hasard un homme habile, courageux,
Et fort de sa vertu se montre à tous les yeux,
On l'entoure en silence, on l'écoute, on s'arrête,
Et lui dompte d'un mot et calme la tempête.
(Virg., *Énéide*, liv. I, traduct. inéd. d'Alph. Fresse-Montval.)

VERS 104.

Des rois par Jupiter le front est couronné

Cette idée a été développée en ces termes par Callimaque dans son hymne à Jupiter :

C'est Vulcain qui donna naissance aux forgerons,
Le dieu Mars aux guerriers; Artémis aux Chitons,
Ces valeureux chasseurs; Phébus sous son empire
Tient les mortels savants à manier la lyre;
Mais aux rois engendrés par le seul Jupiter,
Nul autre Dieu ne fut plus sacré ni plus cher.
(Traduct. d'Alph. Fresse-Montval.)

VERS 126.

C'est au Chaos d'abord qu'appartint l'existence....

Aristophane et l'auteur, quel qu'il soit, du poème des *Argo-*

nautes, attribué à Orphée, ont imité ce passage avec quelques modifications. Voici la traduction de chacun de ces deux morceaux :

Le Chaos et la Nuit, l'Erèbe ténébreux
Et l'immense Tartare ont précédé les Cieux,
La Terre ainsi que l'Air; dans le Tartare immense,
Un œuf, gros de tempête, a reçu l'existence;
Engendré par la Nuit, cet œuf a mis au jour,
Après les temps marqués, l'aimable et tendre Amour!
(Aristoph., *les Oiseaux*, traduct. d'Alph. Fresse-Montval.)

J'ai de l'ancien Chaos chanté le joug de fer,
Cronus au vaste sein qui fit naître l'Éther,
Et le brillant Amour, l'Amour mâle et femelle,
Qui donna l'existence à la Nuit immortelle
Et qu'on nomme Phanès, car, avant tous les Dieux,
Il a sur l'univers fait resplendir ses feux.
(Poème des *Argonautes*, traduct. inéd. par Alph. Fresse-Montval.)

Comme il ne s'agit dans cet ouvrage que de rapprocher de notre poète les passages qui en ont été imités, nous bornerons là les citations relatives à la *Cosmogonie* d'Hésiode. Dans nos études sur ce grand écrivain, que nous publierons incessamment, nous éclairerons ces divers passages en y joignant toutes les cosmogonies poétiques, religieuses ou philosophiques qui nous paraîssent propres à les expliquer.

VERS 221.

Et non moins pour les Dieux que pour la race humaine,
Des amoureux plaisirs elle est la souveraine.

Si l'on rapproche ce passage de celui qui se trouve quelques vers plus bas et dans lequel Hésiode met au nombre des enfants de la Nuit l'Erreur et la Volupté, on n'aura pas de peine à s'a-

percevoir qu'Aphrodite ou Vénus est le type sous lequel la poésie sacerdotale, dont Hésiode est l'interprète, avait personnifié le mauvais côté de la Nature. Presque tous les poètes cependant, ont pris le change sur les intentions d'Hésiode, témoin Lucrèce, dans le passage suivant, où il a manifestement imité l'auteur de la *Théogonie :*

Suprême volupté des hommes et des dieux,
Vénus, toi dont l'amour enfanta nos aïeux,
Du haut de l'empyrée, ô Vénus, tu fécondes
Les abîmes des flots, et des cieux et des mondes.
Source unique de vie, auguste déité,
Tu fais luire à nos yeux la céleste clarté.
A ton aspect s'enfuit l'Aquilon et l'Orage,
L'azur du firmament resplendit sans nuage;
Brillante, sous tes pas, des plus vives couleurs,
La Terre se revêt du doux éclat des fleurs.
L'Océan te sourit; la lumière s'épure,
Et ton souffle embaumé rajeunit la nature.
Quand les Zéphyrs légers, précurseurs des beaux jours,
De leur fertile haleine éveillent les amours,
L'oiseau mélodieux t'annonce à nos bocages;
La foule des troupeaux dans les verts pâturages
Bondit, court et franchit le fleuve impétueux;
Le ciel s'épanouit, l'air est voluptueux.
Les monstres, à travers les forêts, les montagnes,
Cherchent en rugissant leurs farouches compagnes.
Tout fermente d'amour, aux cieux, au sein des eaux;
Et le monde renaît dans ses hôtes nouveaux.
Vénus, si ton pouvoir au bonheur nous convie,
Et seul, ouvre à nos pas les doux champs de la vie,
Que ta flamme divine éclate dans mes vers :
Remplis-moi de ton feu, je chante l'univers !

(Lucrèce, liv. I, traduct. de M. de Pongerville)

Lucrèce ne faisait du reste que suivre la route déjà frayée par tous les poètes érotiques de la Grèce, et dans laquelle les poètes latins ses successeurs persévérèrent admirablement; Horace, par exemple, lorsqu'il disait à Vénus :

Reine de Cypre et de Cythère,
O Vénus! laisse Cnide et viens chez ma Glycère,
Qui d'encens pour toi seule embaume son séjour;
Viens, et fais accourir en tunique flottante
Les Grâces, la jeunesse avec toi si charmante,
Les Nymphes, Mercure et l'Amour!
(Horace, liv. I, ode XXV, traduct. inéd. d'Alph. Fresse-Montval.)

VERS 231.

La Nuit pourtant conçut et fit naître le Sort,
. . . . . .
Puis encor les Destins, puis les Parques cruelles...

Linus, dans les vers suivants, les seuls qui nous restent de lui, nous révèle merveilleusement ce qu'il faut entendre par les Destins :

Docile aux vérités que ma voix te révèle,
Chéris-en les conseils et suis-les avec zèle,
Repoussant les Destins dont l'atroce fureur
Frappe au cœur tout profane et l'enchaîne au malheur.
Quelque masque effrayant que prenne leur adresse,
Sois ferme, et bannis-les loin de toi sans faiblesse;
Ainsi garderas-tu ton cœur chaste et pieux,
S'il déteste le Mal, cet enfant odieux,
Né de la Volupté, dont la course effrénée
Est par d'impurs désirs sans cesse aiguillonnée.
(Traduct. d'Alph. Fresse-Montval.)

VERS 307.

La dernière, Méduse, est celle que le Sort
A, non moins qu'au malheur, désignée à la mort.....

Voici comment l'auteur des *Métamorphoses* a paraphrasé cette légende dans le discours qu'il fait tenir à Persée :

Sous les flancs de l'Atlas, il est, dit le héros,
Un lieu toujours glacé de longs rochers enclos.
Nul ne peut aborder cette froide contrée.
Deux filles de Phorcus en défendaient l'entrée.
Le Destin leur donna pour veiller à l'entour
Un seul œil que ces sœurs se prêtent tour-à-tour.
Je sus, en épiant ces deux sœurs sentinelles,
Enlever de leurs mains cet œil commun entre elles.
Je marche dans des lieux sans cesse entrecoupés
De bois en précipice, et de rocs escarpés.
Partout dans ces forêts par l'Aquilon battues,
Quadrupèdes, humains, transformés en statues,
Des regards de Méduse attestent les effets.
De la Gorgone enfin j'aborde le palais.
Je vis impunément son visage homicide
Réfléchi sur l'airain de l'immortelle Égide.
Tandis qu'un lourd sommeil engourdit tous ses sens,
Je tranche d'un seul coup sa tête et ses serpents.
Pégase, de son sang né soudain à ma vue,
Coursier au dos ailé s'envole dans la nue.
Espoir de mille amants, jadis, le croiriez-vous,
Méduse posséda les attraits les plus doux;
On admirait surtout sa belle chevelure,
Des Grâces de son front séduisante parure;
Neptune, qui la vit, épris de ses appas,
Osa les profaner au temple de Pallas.
La déesse, à l'abri de l'Égide céleste,
Couvrit en rougissant son visage modeste;
Et, vengeant ses autels par Méduse souillés,
Hérissa ses cheveux d'hydres entortillés;

De ce monstre, créé pour imprimer la crainte,
Depuis, sur son Égide, elle grava l'empreinte.
(Ovide, *Métamorph.*, trad. de St-Ange.)

VERS 585.

Tandis que, entre les Dieux et les races mortelles,
Dans Mécone, éclataient de sanglantes querelles.

Mécone est le premier nom que Sicyone a porté autrefois.

VERS 741 et suiv.

Et du combat hurlant les clameurs qui redoublent,
Jusqu'au sombre Tartare arrivent et le troublent.....

Homère, dans deux endroits de l'*Iliade*, a imité tout ce passage d'Hésiode; les Dieux combattent devant Ilion :

Des hommes et des dieux le père tout-puissant
Tonne du haut des airs. A ce bruit menaçant,
Neptune a secoué les entrailles du monde;
Les monts tremblent; la flotte a tressailli sur l'onde;
De la base au sommet l'Ida s'est ébranlé,
Et des murs d'Ilion le faîte a chancelé.
Roi des lieux souterrains où ce fracas résonne,
Pluton épouvanté s'élance de son trône;
Il pousse un cri, de peur qu'au-dessus des Enfers
Neptune, dont le sceptre agite l'Univers,
En déchirant la Terre et ses abîmes sombres,
Ne découvre aux vivants cet empire des ombres,
Empire désolé, redoutable, odieux,
Maudit par les mortels, en horreur même aux Dieux.
(*Iliade*, ch. xx, traduct. de M. Bignan.)

Une nouvelle imitation de ce morceau se retrouve dans le vingt et unième chant de l'*Iliade* :

Cependant la Discorde, implacable, inhumaine,
Parmi les autres Dieux court exciter la haine;

Et tous, en s'attaquant par un choc ennemi,
Poussent mille clameurs dont la terre a frémi.
(*Iliade*, liv. XXI, traduct. de M. Bignan.)

Virgile a emprunté à Hésiode et au premier des deux morceaux d'Homère que nous venons de citer, la magnifique comparaison dont il se sert pour peindre la caverne de Cacus :

Tel, si le sol, brisé par un effort soudain,
Découvrait des Enfers l'abîme souterrain,
Pâle empire des morts que l'Olympe déteste,
Le jour, lancé du ciel dans ce cachot funeste,
Irait glacer d'horreur les mânes effrayés.
(Virg., *Énéide*, trad. inéd. d'Alph. Fresse-Montval.)

VERS 771.

Le combat va finir.....

Ovide, dans ses *Métamorphoses*, a imité, ou plutôt mutilé, de la manière suivante, le combat des Titans contre les Dieux dans le combat des Géants contre Jupiter :

La demeure des Dieux ne fut pas respectée :
On dit que des Géants l'audace révoltée,
Ivre du fol orgueil d'attaquer Jupiter,
Entassant monts sur monts, escalada l'éther.
Mais le grand Jupiter, armant sa main puissante,
Foudroya de leurs monts la menace effrayante,
Et, sous le poids d'Ossa haussé sur Pélion,
Il écrasa l'orgueil de leur rébellion.
Du sang de ses enfants la Terre au loin fumante,
Craignit de voir sa race avec eux expirante;
Elle anima ce sang dans ses flancs renfermé;
Ainsi d'hommes nouveaux un peuple fut formé,
Peuple impie, altéré de meurtre et de rapine,
Et ne démentant point sa sanglante origine.
(Traduct. de St-Ange.)

VERS 802.

Gouffre que tout mortel, s'il en touchait l'entrée,
Dans l'espace d'un an voudrait franchir en vain.....

Ces vers ont inspiré à Milton la description qu'il donne de l'empire du Chaos, lorsqu'il y fait descendre Satan :

Là viennent s'abîmer le temps et l'étendue,
Là, dans l'immensité, la grandeur est perdue;
Là, rien n'est élevé, ni large, ni profond;
C'est un désert sans borne, un océan sans fond,
Où s'engloutit l'espace, où s'épuisent les nombres.
Là, parmi la discorde, et le bruit et les ombres,
Règnent l'antique Nuit, le Chaos désastreux,
De la riche nature ancêtres ténébreux;
Anarchiques tyrans de ce berceau du monde,
Sur la confusion leur puissance se fonde.
Là, combattent sans but, sans ordre, sans repos,
Les embryons de l'air, de la terre et des flots;
Et le froid et le chaud, et le sec et l'humide,
Tumultueux rivaux, se heurtent dans le vide,
Et mènent au combat leurs atomes errants.
Chacun a ses drapeaux et ses chefs différents,
Tout fiers de leur armure, ou légère ou pesante;
Unis ou raboteux, leur marche est prompte ou lente;
Ils vont, égaux en nombre à ces sables mouvants,
Qu'au désert de Cyrène ont enlevés les vents
Pour lester de ce poids leurs ailes trop légères.
De ces états changeants puissances passagères,
Tous ceux qui, dans ce choc de bruyants tourbillons,
Ont de rangs plus nombreux grossi leurs bataillons,
Sont les rois du moment. Juge des noirs royaumes,
Le Chaos règle seul ces débats des atomes,
Ajoute à leurs discords son bizarre décret,
Et le Hasard aveugle exécute l'arrêt.

Tel est ce vaste abîme et cette enceinte obscure,
Berceau, peut-être un jour tombeau de la Nature,
Sans mer et sans rivage, et sans feux et sans airs,
Où luttent à jamais les principes divers;
A moins que l'Éternel, de leur masse inféconde,
Ne fasse encor d'un mot jaillir un nouveau monde.
Là, s'arrête Satan, pensif, silencieux;
De ces bords dans l'espace il jette au loin les yeux :
Ce trajet ne veut pas un courage vulgaire.
Déjà des ouragans la fougueuse colère,
Des mondes fracassés le choc impétueux,
Apportent jusqu'à lui leurs sons tumultueux :
Tels (si les grands objets aux petits se comparent),
Quand du terrible Mars les assauts se préparent,
Avec un long fracas, de leurs coups répétés,
Les foudres, en grondant, renversent les cités;
Le ciel même écroulé, les éléments en guerre,
De ses vieux fondements déracinant la terre,
L'épouvanteraient moins. Tel qu'on voit sur les mers
Un vaisseau dérouler ses voiles dans les airs,
Satan a déployé ses gigantesques ailes;
Il part, frappant du pied, vers des voûtes nouvelles,
Et, dans l'air ténébreux traçant de longs sillons,
Il s'enlève, emporté par de noirs tourbillons.
Alors d'un vol rapide, à travers les orages,
Il monte, audacieux, sur un char de nuages;
Mais ce trône léger se dérobant sous lui,
Un vide inattendu le laisse sans appui.
Des ailes qu'il agite accusant l'impuis ance,
Il tombe, il redescend le long du gouffre immense;
Il poursuit en tombant, et tomberait encor,
Si l'amas vaporeux qui lui rend son essor,
Par un nouvel élan n'eût renvoyé sa masse

Plus loin qu'il n'est tombé des hauteurs de l'espace.
Tout-à-coup il s'arrête : il rencontre dans l'air
Un sol qui, sous ses pas, n'est ni terre ni mer.
Il aborde; il parcourt ce sol sans consistance,
D'un climat sans chaleur indigeste substance;
Il va, vient; et marchant et volant à moitié,
Battant l'air de son aile et le sol de son pied,
Il appelle à la fois et la voile et la rame.
Par la difficulté son courage s'enflamme;
Et tel que le griffon avide amant de l'or,
Quand l'adroit Arimaspe a ravi son trésor,
Par les champs, par les monts, de ses pieds, de ses ailes,
Court, arrive et l'arrache à ses mains criminelles:
Avec la même ardeur le prince des enfers
Tente mille moyens, mille moyens divers;
De ses mains, de ses pieds, de sa superbe tête
Il combat, il franchit l'ouragan, la tempête,
Les défilés étroits, les gorges, les vallons,
L'air pesant ou léger, et la plaine et les monts,
Les rocs, le noir limon qu'un flot dormant détrempe;
Va guéant ou nageant, court, gravit, vole ou rampe.
Bientôt de vastes cris, un horrible fracas,
Et des murmures sourds, et de bruyants éclats,
A travers les horreurs de ce lieu lamentable,
Apportent jusqu'à lui leur son épouvantable.
Vers ces lieux turbulents il marche sans effroi,
Veut savoir quel esprit ou quel étrange roi
Y règne au sein du trouble; et, de ce noir empire,
S'informe quel chemin au jour peut le conduire.
Sur un trône élevé dans un vaste désert,
Soudain le vieux Chaos à ses yeux s'est offert;
La Nuit, l'antique Nuit, en vêtements funèbres,
Partageant son pouvoir, lui prête ses ténèbres;

Près d'eux l'affreux Orcus, est celui dont le nom
Fait trembler tout l'Enfer, le fier Démogorgon,
Et l'aveugle Hasard, et les Rumeurs errantes,
Et la Dissension aux cent voix discordantes,
Du monarque insensé forment la digne cour.....

. . . . . .

. . . . . .

Satan vole, il s'élance en colonne de feu.
Traverse le Chaos et l'empire du trouble :
Ainsi que son danger, son courage redouble :
Avec bien moins d'effort et bien plus de terreur,
Jadis Argo, fendant le Bosphore en fureur,
Entendait se heurter les roches menaçantes;
De l'horrible Scylla les meutes aboyantes,
Charybde engloutissant et vomissant les flots,
D'Ithaque de moins près menaçaient le héros.
Il triomphe de tout; mais, ô prodige étrange!
Quand l'homme fut tombé sur les pas de l'archange,
La Révolte et son fils, d'un art audacieux,
Suspendirent un pont qui, du gouffre odieux,
Jusques au nouveau monde embrassa tout l'espace;
Dieu voulut que l'Abîme endurât cette audace.
Par lui la terre encor communique aux enfers;
Par lui favorisé dans ses desseins pervers,
Serpent insidieux, dragon brûlant de rage,
Le noir démon poursuit son éternel voyage,
Va, revient, et séduit ou punit tout mortel
Qu'abandonne la grâce ou les anges du ciel.
Enfin l'air s'éclaircit : un naissant crépuscule
Dans l'ombre s'insinue; et, telle que recule
Une armée à l'aspect d'un ennemi nombreux,
Timide, et repliant ses drapeaux ténébreux;
Avec ses flots grondants qui font place au silence,

Le noir Chaos s'éloigne, et le Monde s'avance.
Satan, au jour douteux qui luit sur ces cachots,
D'une mer plus tranquille a traversé les flots;
Là sa course est plus prompte et moins laborieuse,
Et telle qu'une nef, bientôt victorieuse,
Avec ses mâts rompus tente un dernier effort,
Atteint enfin la rade et va toucher au port;
Tel, vainqueur de l'abîme, et gagnant le rivage,
Satan vogue et finit son périlleux voyage
A travers les vapeurs qui ressemblent à l'air.
Tout-à-coup il s'arrête au bord de cette mer;
Et de loin, suspendu sur son aile puissante,
Il contemple des cieux la voûte étincelante.
Leur forme à ses regards se perd dans leur grandeur :
Mais ses yeux éblouis admirent leur splendeur,
Et leurs murs de saphir, et leurs palais d'opale;
Ces palais, autrefois sa demeure natale,
Et des anges heureux délectable séjour!
De là, près du flambeau qui remplace le jour,
Égalant en grandeur la moindre des étoiles,
Dont la nuit radieuse illumine ses voiles,
Avec la chaîne d'or qui la suspend aux cieux,
La terre tout-à-coup se présente à ses yeux;
Aussitôt méditant son affreux stratagème,
Il part : malheur au monde, et malheur à lui-même!

(Milton, *Paradis perdu*, liv. II, trad. de Delille.)

PROLÉGOMÈNES

DU BOUCLIER D'HERCULE.

En parlant de la vie d'Hésiode, de ses ouvrages en général, et, en particulier, de la *Théogonie*, nous avons laissé entrevoir quelle avait été la mission politique de ce poète et son but littéraire en célébrant le fils de Jupiter et d'Alcmène. Nous nous réservons d'approfondir, dans nos Études sur Hésiode, la question philosophique que doit soulever nécessairement le fragment poétique dont nous allons nous occuper.

Il est incontestable, dit Leclerc, que le chant épique intitulé *le Bouclier d'Hercule*, ne nous est parvenu que tronqué, de quelque façon que nous en lisions le premier mot; mais de quelle nature est ce qui nous manque, et quelle en est l'étendue, voilà ce que nous ignorons.

Hésiode nous apprend lui-même, par les derniers vers de sa *Théogonie*, qu'il a écrit l'histoire des héros qui passaient pour être nés du commerce des Dieux avec de simples mortelles, et les fragments qui nous en sont restés prouvent que les anciens en ont souvent fait mention. Or, comme Hercule fut, sans contredit, le plus illustre de ces héros, on ne s'éloignerait peut-être pas beaucoup de la vérité en conjecturant que le poème dont la plus grande partie nous décrit le bouclier d'Hercule, est un lambeau

d'une composition plus étendue, consacrée à la gloire de ce demi-dieu, et que ce lambeau nous est parvenu comme un ouvrage distinct de celui dont il faisait partie.

Les critiques citent de préférence trois poèmes d'Hésiode, parmi lesquels ils nomment la *Hérogonie*, jamais le *Bouclier d'Hercule*. Ce fragment nous paraît donc avoir dépendu de ce poème, dont un passage aurait été nommé le *Bouclier* comme, dans l'*Iliade*, le dénombrement des vaisseaux grecs a été appelé la *Béotie*.

Cette *Hérogonie* était divisée en plusieurs chants; le *Bouclier d'Hercule* en formait probablement le quatrième, comme nous l'assurent les Scholies insérées dans l'édition que Alde nous a donnée de ce fragment poétique.

Quelques critiques ont essayé de contester à Hésiode la propriété de cet ouvrage; nous allons exposer sommairement et réfuter les raisons sur lesquelles ils ont tenté de s'appuyer.

1° L'auteur du *Bouclier d'Hercule* a manifestement imité, d'après eux, le *Bouclier d'Achille;* il lui a emprunté plusieurs vers; et, dans quarante passages, cités avec une admirable minutie, cet auteur se sert, dit-on, de locutions qui ne se rencontrent que dans les Hymnes attribués à Homère: d'où l'on conclut que cet ouvrage doit appartenir à un poète plus moderne qu'Hésiode, si Hésiode a été le prédécesseur ou le contemporain d'Homère.

Nous répondrons que les ressemblances qui se trouvent entre le *Bouclier d'Hercule* et celui d'Achille prouvent à plus juste titre que le premier de ces boucliers a servi de modèle au second; car nous avons démontré par les témoignages de l'histoire, par la chronologie, l'astronomie et la situation politique de la Grèce, l'antériorité d'Hésiode par rapport à Homère. Les quarante locutions qui se trou-

vent et dans les Hymnes pseudo-homériques et dans le *Bouclier d'Hercule*, ne détruiraient l'authenticité de ce dernier fragment que si l'on nous démontrait que l'auteur de ces Hymnes n'a pu emprunter ces locutions à l'auteur du *Bouclier*, et c'est ce qu'on ne démontre pas ; tandis qu'il est manifeste qu'Hésiode, qui a précédé Homère, et, à plus forte raison l'auteur des Hymnes dont il s'agit, a dû fournir à ce dernier les locutions qui leur sont communes.

2° Le *Bouclier d'Hercule* mentionne le nom du centaure *Asbolus;* or, ce nom se rencontre aussi dans un petit poème intitulé *le Foyer*, et attribué faussement à Homère, quoiqu'il soit beaucoup plus récent que ce poète : donc le *Bouclier d'Hercule* n'est pas plus ancien que le poème ayant pour titre *le Foyer,* et ne saurait, par conséquent, être rapporté à Hésiode.

Cette objection n'aurait quelque valeur que dans le cas où le nom du centaure *Asbolus* aurait été forgé par l'auteur du *Foyer;* on pourrait dire alors que ce nom étant inconnu antérieurement à ce poème, l'auteur du *Bouclier d'Hercule* doit nécessairement le lui avoir dérobé. Mais ce raisonnement est ici complétement inapplicable, car Philostrate, dans ses *Héroïques,* et Fabricius, dans sa *Bibliothèque grecque*, liv. I, ch. II, attestent que le nom d'*Asbolus*, centaure tué par Hercule à cause de son impiété, était connu dès les temps les plus antiques, et avait été célébré avant la naissance d'Hésiode. Voilà donc cette objection victorieusement réfutée ; mais combien ne le serait-elle pas davantage s'il était démontré, comme on ne peut le révoquer en doute, que l'introduction d'*Asbolus* dans le poème intitulé *le Foyer* est un fait entièrement récent et ne remonte pas plus haut que Barnès, l'un des modernes éditeurs des poésies homériques !

3° On objecte encore, contre l'authenticité du *Bouclier d'Hercule*, la sublimité de son style, qui n'a, dit-on, aucune ressemblance avec la simplicité modeste du poème *les Travaux et les Jours*.

La réponse n'est pas difficile : une multitude de passages de la *Théogonie*, et même du poème *les Travaux et les Jours*, attestent dans Hésiode la capacité d'élever ses chants à la plus grande hauteur de l'épopée.

Cette troisième objection n'est donc pas plus solide que les deux autres.

Pour achever d'assurer à Hésiode la propriété du poème *le Bouclier d'Hercule*, il nous suffira de nommer les écrivains qui lui en reconnurent la propriété; ce sont : Apollodore le bibliothécaire, Athénée l'Athénien, Mégaclès, Apollonius de Rhodes, et Stésichore.

Fidèle à la méthode que nous avons mise en usage dans les *prolégomènes de la Théogonie*, nous devrions examiner ici *quels sont les rapports de perfection littéraire dans lesquels se trouvent le Bouclier d'Achille et celui d'Énée avec le Bouclier d'Hercule*. Mais, dès la première réflexion, nous nous sommes convaincu de l'inutilité d'un pareil travail.

Le Bouclier d'Achille n'est effectivement qu'une copie abrégée du Bouclier d'Hercule; le premier n'a point de tableaux dont l'ensemble, les détails ou du moins les motifs principaux ne soient empruntés au second. On s'aperçoit seulement que le goût grec, qui tendait toujours à s'épurer, a reculé devant l'imitation des scènes rudes et naïves par lesquelles le chantre d'Hercule s'était plu à caractériser l'époque des temps héroïques la plus reculée. Sauf ces descriptions, où apparaît, dans toute son énergique simplicité, la civilisation à demi barbare de ces âges antiques,

il n'est presque rien que le Bouclier d'Achille n'ait emprunté à celui d'Hercule. Resterait le mérite de l'exécution ; mais le lecteur pourra facilement l'apprécier en rapprochant de l'œuvre d'Hésiode le Bouclier du fils de Pélée, que nous citons d'après l'excellente traduction due aux laborieux et savants efforts de M. A. Bignan.

Quant au Bouclier d'Énée, dont nous donnons la traduction, nulle comparaison n'est possible, au point de vue littéraire, entre ce Bouclier et celui d'Hercule. Les deux poètes écrivaient pour deux siècles, dont les symboles n'étaient plus les mêmes ; pour deux mondes tout à fait différents. Les descriptions du Bouclier d'Hercule sont de véritables hiéroglyphes qui représentent, à l'aide du mythe sacerdotal, toute l'histoire du genre humain. Le Bouclier d'Énée retrace la même histoire, mais localisée dans la nation romaine au moyen d'un mythe civil. Ici, comme on le voit, la littérature s'efface complétement devant la philosophie. Or, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, ce n'est que dans nos *Études sur Hésiode* que nous examinerons ce poète au point de vue philosophique.

SOMMAIRE DU BOUCLIER D'HERCULE.

Éloge d'Alcmène, fille d'Electryon, roi de Tyrinthe, et femme d'Amphitryon, fils d'Alcée. v. 1-12. — Querelle entre Amphitryon et Électryon, au sujet de leurs troupeaux; mort d'Électryon; Amphitryon et Alcmène s'exilent à Thèbes, 13-21. — Expédition d'Amphitryon contre Télèbe et Taphos, dont les habitants ont massacré les frères d'Alcmène, 22-29. — Pendant l'absence d'Amphitryon, Jupiter, épris d'amour pour Alcmène, se rend auprès de cette princesse, 29-40. — Retour d'Amphitryon auprès de sa femme, 41-50. — Les amours d'Alcmène avec Amphitryon et avec Jupiter donnent naissance à deux jumeaux, Iphiclus et Hercule, portrait de ces deux princes, 51-62. — Rencontre d'Hercule; fils de Jupiter, et de Cycnus fils de Mars, dans un bois d'Apollon; portrait de Mars et de Cycnus, 63-82. — S'adressant à Iolas, son neveu, Hercule lui rappelle l'exil d'Amphitryon et d'Alcmène; il raconte sa naissance, celle d'Iphiclus, père d'Iolas, et l'abandon dans lequel Iphiclus laisse ses parents pour subir les injustes lois d'Eurysthée; il termine en engageant Iolas à le seconder dans le combat qu'il se prépare à livrer à Cycnus, 83-112. — Iolas, répondant à son oncle, lui promet la victoire et l'engage à se revêtir de ses armes, 113-125. — Réplique d'Hercule; il revêt ses cothurnes, sa cuirasse, son baudrier, son carquois : description de ses flèches, 126-149. — Hercule prend sa lance, son casque, son bouclier, 150-155. — Description de ce merveilleux bouclier, chef-d'œuvre que Jupiter a fait fabriquer par Vulcain pour le donner à Hercule, 155-360. — Hercule, armé

de la sorte, monte, avec Iolas, sur son char, et s'avance vers Cycnus, 361-365. — Arrivée de Pallas, qui, s'adressant aux deux héros, qu'elle salue comme descendants de Lyncée, leur promet la victoire, et leur indique la conduite qu'ils ont à tenir pour la remporter, 366-380. — Pallas monte sur le char d'Hercule, qui poursuit sa route vers Cycnus, 380-388. — Approche de Cycnus et de Mars; discours insultant d'Hercule à Cycnus, 389-414. — Les deux guerriers s'élancent de leurs chars; prodiges avant-coureurs de leur combat, 415-445. — Description de la campagne au moment où ce combat va se livrer, 446-456. — Combat d'Hercule et de Cycnus; Cycnus est tué, 457-483. — Hercule et le Dieu Mars vont en venir aux mains; intervention de Pallas pour empêcher ce nouveau combat, 483-515. — Mars ne s'en irrite que davantage, et décoche contre Hercule sa lance, qui est détournée par Pallas, 516-522. — Hercule blesse Mars à la cuisse, ce Dieu est placé sur son char et ramené au Ciel par la Crainte et la Peur; Pallas y retourne aussi : Hercule et Iolas continuent leur route vers Trachyne, après avoir dépouillé Cycnus de ses armes, 523-537. — Céyx, roi des Trachyniens et beau-père de Cycnus, accompagné de ses sujets et de tous les peuples voisins, rend les derniers devoirs à Cycnus, 538-544. — Le fleuve Anaurus, par l'ordre d'Apollon, couvre de ses eaux la tombe de Cycnus, qui avait enlevé des présents envoyés au temple de Delphes.

ΑΣΠΙΣ ΗΡΑΚΛΕΟΥΣ.

Ἡ οἵη, προλιποῦσα δόμους καὶ πατρίδα γαῖαν,
Ἦλυθεν ἐς Θήβας, μετ' ἀρήϊον Ἀμφιτρύωνα,
Ἀλκμήνη, θυγάτηρ λαοσσόου Ἠλεκτρύωνος.
Ἦ ρα γυναικῶν φῦλον ἐκαίνυτο θηλυτεράων
Εἴδεί τε, μεγέθει τε· νόον γε μὲν οὔτις ἔριζε
Τάων, ἃς θνηταὶ θνητοῖς τέκον εὐνηθεῖσαι.
Τῆς καὶ ἀπὸ χρῆθεν βλεφάρων τ' ἀπὸ κυανεάων
Τοῖον ἄηθ', οἷόν τε πολυχρύσου Ἀφροδίτης.
Ἡ δὲ καὶ ὣς κατὰ θυμὸν ἑὸν τίεσκεν ἀκοίτην,
Ὡς οὔπω τις ἔτισε γυναικῶν θηλυτεράων.
Ἦ μὴν οἱ πατέρ' ἐσθλὸν ἀπέκτανεν, ἵφι δαμάσσας,
Χωσάμενος περὶ βουσί· λιπὼν δ' ὅγε πατρίδα γαῖαν,
Ἐς Θήβας ἱκέτευσε φερεσσακέας Καδμείους.
Ἔνθ' ὅγε δώματ' ἔναιε σὺν αἰδοίῃ παρακοίτι,
Νόσφιν ἄτερ φιλότητος ἐφιμέρου· οὐ γάρ οἱ ἦεν
Πρὶν λεχέων ἐπιβῆναι ἐϋσφύρου Ἠλεκτρυώνης,
Πρίν γε φόνον τίσαιτο κασιγνήτων μεγαθύμων
Ἧς ἀλόχου, μαλερῷ δὲ καταφλέξαι πυρὶ κώμας
Ἀνδρῶν ἡρώων Ταφίων ἰδὲ Τηλεβοάων.
Ὡς γάρ οἱ διέκειτο, θεοὶ δ' ἐπιμάρτυροι ἦσαν.
Τῶν ὅγ' ὀπίζετο μῆνιν, ἐπείγετο δ' ὅττι τάχιστα
Ἐκτελέσαι μέγα ἔργον, ὅ οἱ Διόθεν θέμις ἦεν.

LE BOUCLIER D'HERCULE.

Ainsi brillait Alcmène et de grâce et d'appas
Lorsque d'Amphitryon elle suivit les pas
Loin du toit et des champs berceau de sa famille,
Et les Thébains en elle ont salué la fille
Du noble Électryon sauveur de ses sujets !
Elle était, par ses mœurs, et sa taille, et ses traits,
La gloire de son sexe, et pas une mortelle
N'eût jamais par l'esprit pu l'emporter sur elle.
Ses yeux noirs et sa tête, aux humains enchantés,
Révélaient de Cypris les divines beautés,
Et parmi les mortels jamais aucune épouse
D'honorer son époux ne fut aussi jalouse.
Mais, défendant ses bœufs, le brave Amphitryon
Terrasse sous ses coups et tue Électryon;
Et, loin du ciel natal d'où ce crime l'exile,
Il va chez les Thébains implorer un asile.
Avec sa chaste épouse, on l'y voit habiter,
Étranger aux plaisirs que l'hymen fait goûter,
Jusqu'au jour où, vengeant les frères de sa femme,
Dans Télèbe et Taphos il portera la flamme :
C'est l'arrêt des Destins, les Dieux en sont témoins.
A presser sa vengeance il a mis tous ses soins,
Héroïque labeur que Jupiter protége !

Τῷ δ' ἅμα, ἱέμενοι πολέμοιό τε φυλόπιδός τε,
Βοιωτοὶ πλήξιπποι, ὑπὲρ σακέων πνείοντες,
Λοκροί τ' ἀγχέμαχοι, καὶ Φωκῆες μεγάθυμοι,
Ἔσποντ'· ἦρχε δὲ τοῖσιν ἐὺς πάϊς Ἀλκαίοιο,
Κυδιόων λαοῖσι. Πατὴρ δ' ἀνδρῶν τε θεῶν τε
Ἄλλην μῆτιν ὕφαινε μετὰ φρεσὶν, ὄφρα θεοῖσιν
Ἀνδράσι τ' ἀλφηστῆσιν ἀρῆς ἀλκτῆρα φυτεύσῃ.
Ὦρτο δ' ἀπ' Οὐλύμποιο δόλον φρεσὶ βυσσοδομεύων,
Ἱμείρων φιλότητος ἐϋζώνοιο γυναικὸς,
Ἐννύχιος· τάχα δ' ἷξε Τυφαόνιον, τόθεν αὖθις
Φίκιον ἀκρότατον προσεβήσατο μητίετα Ζεύς.
Ἔνθα καθεζόμενος, φρεσὶ μήδετο θέσκελα ἔργα.
Αὐτῇ μὲν γὰρ νυκτὶ τανυσφύρου Ἠλεκτρυώνης
Εὐνῇ καὶ φιλότητι μίγη, τέλεσεν δ' ἄρ' ἐέλδωρ.
Αὐτῇ δ' Ἀμφιτρύων λαοσσόος, ἀγλαὸς ἥρως,
Ἐκτελέσας μέγα ἔργον, ἀφίκετο ὅνδε δόμονδε.
Οὐδ' ὅγ' ἐπὶ δμῶας καὶ ποιμένας ἀγροιώτας
Ὦρτ' ἰέναι, πρίν γ' ἧς ἀλόχου ἐπιβήμεναι εὐνῆς·
Τοῖος γὰρ κραδίην πόθος αἶνυτο ποιμένα λαῶν.
Ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ ἀσπαστὸν ὑπεκπροφύγῃ κακότητα
Νούσου ὑπ' ἀργαλέης, ἢ καὶ κρατεροῦ ὑπὸ δεσμοῦ·
Ὡς ῥα τότ' Ἀμφιτρύων, χαλεπὸν πόνον ἐκτολυπεύσας,
Ἀσπασίως τε φίλως τε ἓὸν δόμον εἰσαφίκανε.
Παννύχιος δ' ἄρ' ἕλεκτο σὺν αἰδοίῃ παρακοίτι,
Τερπόμενος δώροισι πολυχρύσου Ἀφροδίτης.
Ἡ δὲ θεῷ ὁμηθεῖσα, καὶ ἀνέρι πολλὸν ἀρίστῳ,
Θήβῃ ἐν ἑπταπύλῳ διδυμάονε γείνατο παῖδε,
Οὐχ ἕθ' ὁμὰ φρονέοντε· κασιγνήτω γε μὲν ἦστην·
Τὸν μὲν χειρότερον, τὸν δ' αὖ μέγ' ἀμείνονα φῶτα,

Du noble Amphitryon intrépide cortége,
Accourent les Thébains leurs boucliers aux bras,
Les Phocéens toujours invaincus aux combats,
Et tous ceux qui de Locre ont quitté les murailles
Pour affronter de près la mort dans les batailles :
Le divin fils d'Alcée à ces vaillants essaims
Est fier de commander. Mais bien d'autres desseins
Au cœur de Jupiter et se forment et couvent :
Car aux maux que les Dieux et les hommes éprouvent,
Sa puissance a promis un héros pour vengeur ;
Et de l'Olympe il part, la ruse dans le cœur,
Épris d'une mortelle à la taille divine.
Il parvient au Typhœne ; il gravit, il domine,
De l'altier Phicius les plus âpres sommets ;
S'y repose, y mûrit ses merveilleux projets ;
Et près d'Alcmène, au sein d'une amoureuse extase,
Satisfait, cette nuit, à l'amour qui l'embrase.
Cette nuit, cependant, le plus grand des guerriers,
Amphitryon vainqueur regagne ses foyers ;
Et, sans qu'à ses pasteurs il se soit fait connaître,
Dans la couche d'Alcmène, avant tout, il pénètre,
Tant l'amour asservit ce pasteur des mortels !
Comme un homme échappant à des tyrans cruels,
Ou guéri des douleurs dont il était la proie,
Se livre avec ivresse aux élans de sa joie ;
De même Amphitryon revient avec bonheur,
Joyeux et triomphant d'un belliqueux labeur,
Et dans les bras d'Alcmène avec transport se livre
Aux plaisirs dont Cypris, sans mesure, l'enivre.
D'un héros et d'un Dieu les amoureux travaux
Font naître ainsi d'Alcmène, à Thèbes, deux jumeaux.
Quoique frères, tous deux différent de prudence,

Δεινόν τε κρατερόν τε, βίην Ἡρακληείην·
Τὸν μὲν ὑποδμηθεῖσα κελαινεφεῖ Κρονίωνι,
Αὐτὰρ Ἰφικλῆα δορυσσόῳ Ἀμφιτρύωνι,
Κεκριμένην γενεήν· τὸν μέν, βροτῷ ἀνδρὶ μιγεῖσα,
Τὸν δὲ, Διὶ Κρονίωνι, θεῶν σημάντορι πάντων·
Ὃς καὶ Κύκνον ἔπεφνεν Ἀρητιάδην μεγάθυμον.
Εὗρε γὰρ ἐν τεμένει ἑκατηβόλου Ἀπόλλωνος,
Αὐτὸν καὶ πατέρα δν, Ἄρην, ἆτον πολέμοιο,
Τεύχεσι λαμπομένους, σέλας ὡς πυρὸς αἰθομένοιο,
Ἑσταότ' ἐν δίφρῳ· χθόνα δ' ἔκτυπον ὠκέες ἵπποι,
Νύσσοντες χηλῇσι· κόνις δέ σφ' ἀμφιδεδήει,
Κοπτομένη πλεκτοῖσιν ὑφ' ἅρμασι καὶ ποσὶν ἵππων
Ἅρματα δ' εὐποίητα καὶ ἄντυγες ἀμφαράβιζον,
Ἵππων ἱεμένων· κεχάρητο δὲ Κύκνος ἀμύμων,
Ἐλπόμενος Διὸς υἱὸν ἀρήϊον ἡνίοχόν τε
Χαλκῷ δηώσειν, καὶ ἀπὸ κλυτὰ τεύχεα δύσειν.
Ἀλλά οἱ εὐχωλέων οὐκ ἔκλυε Φοῖβος Ἀπόλλων·
Αὐτὸς γάρ οἱ ἐπῶρσε βίην Ἡρακληείην.
Πᾶν δ' ἄλσος καὶ βωμὸς Ἀπόλλωνος Παγασαίου
Λάμπεν ὑπαὶ δεινοῖο θεοῦ τευχέων τε, καὶ αὐτοῦ·
Πῦρ δ' ὡς ὀφθαλμῶν ἀπελάμπετο· τίς κεν ἐκείνων
Ἔτλη θνητὸς ἐὼν κατεναντίον ὁρμηθῆναι,
Πλὴν Ἡρακλῆος καὶ κυδαλίμου Ἰολάου;
Κείνων γὰρ μεγάλη τε βίη, καὶ χεῖρες ἄαπτοι
Ἐξ ὤμων ἐπέφυκον ἐπὶ στιβαροῖσι μέλεσσιν.
Ὣς ἄρα τόθ' ἡνίοχον προσέφη κρατερὸν Ἰόλαον·

« Ὦρος ὦ Ἰόλαε, βροτῶν πολὺ φίλτατε πάντων,
» Ἦ τι μέγ' ἀθανάτους μάκαρας, τοὶ Ὄλυμπον ἔχουσιν,

C'est faiblesse dans l'un, dans l'autre c'est vaillance;
Le plus brave est Hercule, engendré par l'amour
Du monarque des Dieux; l'autre a reçu le jour
D'Amphitryon, et c'est Iphiclus qu'on le nomme;
Rejetons différents: car l'un est fils d'un homme,
Mais du maître des Dieux l'autre est l'enfant; son bras
A Cycnus, fils de Mars, a donné le trépas.
Dans un bois d'Apollon, et Cycnus et son père,
Le Dieu Mars, affamé de carnage et de guerre,
D'une armure d'airain dardent au loin les feux,
Et, debout sur leurs chars, sentent trembler sous eux
La terre, avec fracas par leurs coursiers foulée.
Sur leur trace, autour d'eux, dans l'air amoncelée,
La poussière, à grands flots, vole de toutes parts;
D'un effroyable bruit retentissent leurs chars,
Qu'emportent leurs coursiers; et Cycnus, par avance,
Du fils de Jupiter triomphe en espérance,
Lui ravit son armure, et croit le terrasser;
Vain désir, qu'Apollon ne doit pas exaucer!
Car c'est lui qui d'Hercule excite la bravoure.
Son autel, cependant, et le bois qui l'entoure
Resplendissent partout des clartés que de Mars
Lancent l'armure horrible et les affreux regards;
Où donc, à cet aspect, le cœur qui ne recule,
Hors le cœur d'Iolas et la valeur d'Hercule?
Car, supérieurs en force au reste des humains,
Jamais ils n'ont rien vu vaincre ou lasser leurs mains.
Guidé par Iolas, un même char les traîne:
« Cher et vaillant ami, lui dit le fils d'Alcmène,
» Sans doute ce n'est point sans se rendre odieux
» Aux heureux souverains qui règnent dans les Cieux,
» Qu'Amphitryon, fuyant loin des murs de Tyrinthe,

» Ἦλιτεν Ἀμφιτρύων, ὅτ' ἐϋστέφανον ποτὶ Θήβην
» Ἦλθε, λιπὼν Τίρυνθος ἐϋκτίμενον πτολίεθρον,
» Κτείνας Ἠλεκτρύωνα, βοῶν ἕνεκ' εὐρυμετώπων·
» Ἵκετο δ' εἰς Κρείοντα καὶ Ἠνιόχην τανύπεπλον·
» Οἵ ῥά μιν ἠσπάζοντο, καὶ ἅρμενα πάντα παρεῖχον,
» Ἦ δίκη ἐσθ' ἱκέτῃσι, τίον δ' ἄρα κηρόθι μᾶλλον.
» Ζῶε δ' ἀγαλλόμενος σὺν ἐϋσφύρῳ Ἠλεκτρυώνῃ,
» Ἦ ἀλόχῳ· τάχα δ' ἄμμες ἐπιπλομένων ἐνιαυτῶν
» Γεινόμεθ', οὔτε φυὴν ἐναλίγκιοι, οὔτε νόημα,
» Σός τε πατὴρ καὶ ἐγώ· τοῦ μὲν φρένας ἐξέλετο Ζεύς.
» Ὅς προλιπὼν σφέτερόν τε δόμον, σφετέρους τε τοκῆας,
» Ὤχετο τιμήσων ἀλιτήμερον Εὐρυσθῆα,
» Σχέτλιος· ἦ που πολλὰ μετεστοναχίζετ' ὀπίσσω,
» Ἣν ἄτην ἀχέων· ἡ δ' οὐ παλινάγρετός ἐστιν.
» Αὐτὰρ ἐμοὶ δαίμων χαλεποὺς ἐπετέλλετ' ἀέθλους.
» Ὦ φίλος, ἀλλὰ σὺ θᾶσσον ἔχ' ἡνία φοινικόεντα
» Ἵππων ὠκυπόδων· μέγα δὲ φρεσὶ θάρσος ἀέξων,
» Ἰθὺς ἔχειν θοὸν ἅρμα, καὶ ὠκυπόδων σθένος ἵππων.
» Μηδὲν ὑποδδείσας κτύπον Ἄρεος ἀνδροφόνοιο,
» Ὅς νῦν κεκληγὼς περιμαίνεται ἱερὸν ἄλσος
» Φοίβου Ἀπόλλωνος, ἑκατηβελέταο ἄνακτος.
» Ἦ μὲν καὶ κρατερός περ ἐὼν ἄαται πολέμοιο. »

Τὸν δ' αὖτε προσέειπεν ἀμώμητος Ἰόλαος·
« Ἠθεῖ', ἦ μάλα δή τι πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε
» Τιμᾷ σὴν κεφαλήν, καὶ Ταύρεος Ἐννοσίγαιος,
» Ὅς Θήβης κρήδεμνον ἔχει, ῥύεταί τε πόληα,
» Οἷον δὴ καὶ τόνδε βροτὸν κρατερόν τε μέγαν τε
» Σὰς ἐς χεῖρας ἄγουσιν, ἵνα κλέος ἐσθλὸν ἄρηαι.

» Des remparts de Cadmus vint habiter l'enceinte,
» Après que, de ses bœufs prompt à punir le vol,
» Du sang d'Électryon il eut rougi le sol.
» Hénioque et Créon à Thèbes l'accueillirent ;
» Tous deux, à ce héros, avec zèle rendirent
» Ce qu'on doit au malheur et d'égards et de soins ;
» Leur générosité pourvut à ses besoins ;
» Et lui vécut heureux à Thèbe, auprès d'Alcmène.
» Le temps, qui de nos jours nous déroule la chaîne,
» Nous fit, ton père et moi, naître aux mêmes moments,
» Mais différents d'esprit, de mœurs, de sentiments :
» Car Jupiter ravit la sagesse à ton père,
» Qui, loin de ses foyers, à ses parents préfère
» Et le joug d'Eurysthée et ses injustes lois ;
» Combien doit-il un jour s'en repentir de fois !
» Mais en vain, car sa faute, hélas ! est sans remède.
» Sur moi, la volonté du Destin qui m'obsède,
» D'une lutte sans fin fait peser les travaux.
» Toi, cependant, saisis les rênes des chevaux ;
» Redouble de courage, et que l'ardent quadrige,
» Docile à ton signal, droit au but se dirige.
» De l'homicide Mars ne crains point le fracas :
» Qu'il s'épuise à crier, en foulant de ses pas
» Ces bords où d'Apollon réside la puissance ;
» Les combats ont de Mars assouvi la vaillance. »
— « Mon oncle, lui répond Iolas à son tour,
« Le monarque des Dieux te voit avec amour,
» Avec amour Neptune à tes travaux préside,
» Lui qui veille sur Thèbe et dans ses murs réside ;
» Car d'un héros ces Dieux t'abandonnent le sort,
» Pour que ton bras s'illustre en lui donnant la mort.
» Allons ! vite, arme-toi ! Que les chars, l'un sur l'autre,

» Ἀλλ' ἄγε, δύσεο τεύχε' ἀρήϊα, ὄφρα τάχιστα
» Δίφρους ἐμπελάσαντες, Ἄρηος θ' ἡμέτερόν τε,
» Μαρνώμεσθ'· ἐπεὶ οὔτι ἀτάρβητον Διὸς υἱὸν,
» Οὐδ' Ἰφικλείδην δειδίξεται· ἀλλά μιν οἴω
» Φεύξεσθαι δύο παῖδας ἀμύμονος Ἀλκείδαο,
» Οἳ δή σφι σχεδόν εἰσι· λιλαιόμενοι πολέμοιο
» Φυλόπιδα στήσειν· τά σφιν πολὺ φίλτερα θοίνης. »

Ὣς φάτο· μείδησεν δὲ βίη Ἡρακληείη,
Θυμῷ γηθήσας· μάλα γάρ νύ οἱ ἄρμενα εἶπεν.
Καί μιν ἀμειβόμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

« Ἥρως ὦ Ἰόλαε, διοτρεφὲς, οὐκέτι τηλοῦ
» Ὑσμίνη τρηχεῖα· σὺ δ', ὡς πάρος ἦσθα δαΐφρων,
» Ὣς καὶ νῦν μέγαν ἵππον, Ἄρίονα κυανοχαίτην,
» Πάντη ἀναστρωφᾶν, καὶ ἀρηγέμεν, ὥς κε δύνηαι. »

Ὣς εἰπὼν, κνημῖδας ὀρειχάλκοιο φαεινοῦ,
Ἡφαίστου κλυτὰ δῶρα, περὶ κνήμῃσιν ἔθηκε.
Δεύτερον αὖ θώρηκα περὶ στήθεσσιν ἔδυνε
Καλὸν, χρύσειον, πολυδαίδαλον· ὅν οἱ ἔδωκε
Παλλὰς Ἀθηναίη, κούρη Διὸς, ὁππότ' ἔμελλε
Τὸ πρῶτον στονόεντας ἐφορμήσασθαι ἀέθλους.
Θήκατο δ' ἀμφ' ὤμοισιν ἀρῆς ἀλκτῆρα σίδηρον
Δεινός ἀνήρ· κοίλην δὲ περὶ στήθεσσι φαρέτρην
Καββάλετ' ἐξόπιθεν· πολλοὶ δ' ἔντοσθεν ὀϊστοὶ
Ῥιγηλοὶ, θανάτοιο λαθιφθόγγοιο δοτῆρες.
Πρόσθεν μὲν θάνατόν τ' εἶχον, καὶ δάκρυσι μῦρον·

» Volent, et vers Cycnus précipitons le nôtre,
» Puisqu'il a d'Iphiclus et du maître des Dieux
« Provoqué les enfants; mais bientôt, de ces lieux,
» Il fuira sous les coups des rejetons d'Alcée,
» Dont l'ardente valeur sur lui s'est élancée,
» Le menace, et préfère aux festins les combats. »
Hercule, à ce discours pour son cœur plein d'appas,
Et qui montre le but où son courage aspire,
Répond ce peu de mots qu'accompagne un sourire :
« Ce combat n'est pas loin, il gronde, il fond sur nous;
» Toi pourtant, noble ami, serre entre tes genoux
» Arion, mon coursier à la noire crinière,
» Et qu'en l'asservissant ton adresse guerrière
» Vienne aider ma valeur. » Il dit, et s'est chaussé
D'un cothurne d'airain à sa jambe enlacé;
Vulcain, pour ce héros, le façonna lui-même;
Une cuirasse d'or, où brille un art suprême,
Cache le sein d'Hercule aux attaques du fer,
C'est un don que Pallas, fille de Jupiter,
Fit jadis à son frère avant qu'il eût encore
De ses premiers combats vu rayonner l'aurore;
Puis, de l'épaule aux flancs du valeureux guerrier,
Pour soutenir son fer, descend un baudrier;
L'autre épaule soutient un carquois que remplissent
Les innombrables traits qui de ses mains jaillissent,
Infrangibles, aigus, arrachant à la fois,
A ceux qu'ils ont frappés, et la vie et la voix;
Les pleurs, le deuil, la mort en acèrent les pointes,
Et, pour les empenner, à leurs manches sont jointes
Les dépouilles d'un aig'e à la noire couleur;
Le magnanime Hercule arme encor sa valeur
D'une lance où l'airain brille au bout de la hampe;

Μέσσοι δὲ ξεστοὶ περιμήκεες· αὐτὰρ ὄπισθεν
Μορφνοῖο φλεγύαο, καλυπτόμενοι πτερύγεσσιν
Ἦσαν· ὁ δ' ὄβριμον ἔγχος ἀκαχμένον εἵλετο χαλκῷ.
Κρατὶ δ' ἐπ'ἰφθίμῳ κυνέην εὐτυκτον ἔθηκε,
Δαιδαλέην, ἀδάμαντος, ἐπὶ κροτάφοις ἀραρυῖαν,
Ἣ τ' εἴρυτο Ἡρακλῆος θείοιο.

Χερσί γε μὲν σάκος εἶλε παναίολον· οὐδέ τις αὐτὸ
Οὔτ' ἔῤῥηξε βαλὼν, οὔτ' ἔθλασε, θαῦμα ἰδέσθαι.
Πᾶν μὲν γὰρ κύκλῳ τιτάνῳ, λευκῷ τ' ἐλέφαντι,
Ἠλέκτρῳ θ' ὑπολαμπὲς ἔην, χρυσῷ τε φαεινῷ
Λαμπόμενον· κυάνου δὲ διὰ πτύχες ἠλήλαντο.
Ἐν μέσσῳ δὲ δράκοντος ἔην φόβος, οὔ τι φατειὸς,
Ἔμπαλιν ὄσσοισιν πυρὶ λαμπομένοισι δεδορκώς.
Τοῦ καὶ ὀδόντων μὲν πλῆτο στόμα λευκὰ θεόντων,
Δεινῶν, ἀπλήτων. Ἐπὶ δὲ βλοσυροῖο μετώπου
Δεινὴ Ἔρις πεπότητο, κορύσσουσα κλόνον ἀνδρῶν,
Σχετλίη, ἥ ῥα νόον τε καὶ ἐκ φρένας εἵλετο φωτῶν,
Οἵτινες ἀντιβίην πόλεμον Διὸς υἷϊ φέροιεν.
Τῶν καὶ ψυχαὶ μὲν χθόνα δύνουσ' Ἄϊδος εἴσω
Αὐτῶν· ὀστέα δέ σφι, περὶ ῥινοῖο σαπείσης,
Σειρίου ἀζαλέοιο κελαινῇ πύθεται αἴῃ.
Ἐν δὲ Προίωξίς τε Παλίωξίς τε τέτυκτο.
Ἐν δ' Ὁμαδός τε, Φόβος τ', Ἀνδροκτασίη τε δεδῄει,
Ἐν δ' Ἔρις, ἐν δὲ Κυδοιμὸς ἐθύνεον· ἐν δ' ὀλοὴ Κὴρ,
Ἄλλον ζωὸν ἔχουσα νεούτατον, ἄλλον ἄουτον,
Ἄλλον τεθνηῶτα, κατὰ μόθον ἕλκε ποδοῖϊν.
Εἷμα δ' ἔχ' ἀμφ' ὤμοισι δαφοίνεον αἵματι φωτῶν.

Puis, il fait de son front tomber jusqu'à la tempe
Un casque où, par les soins d'un habile ouvrier,
Les feux du diamant jaillissent de l'acier;
Un bouclier superbe, à multiples nuances,
Et que, sans le briser, frappent glaives et lances,
Brille aux mains du héros ; c'est un chef-d'œuvre où l'or
A l'argent se mélange, et resplendit encor
Rehaussé par l'éclat du gypse et de l'ivoire
Autour desquels l'acier court en bordure noire :
Dans le centre, un dragon, indicible terreur!
Se tourne, ses regards au loin dardent l'horreur,
Et, dans l'affreux contour que sa gueule recèle,
De ses cruelles dents la blancheur étincelle.
Devant ce monstre on voit la Discorde voler,
Échauffer le carnage, aux combats se mêler :
Affreuse, elle ravit et bravoure et prudence
A tous ceux qui d'Hercule affrontent la vaillance ;
Leurs âmes vont trouver Pluton dans les Enfers,
Et leurs os, exhumés et dépouillés de chairs,
Blanchissent sous les feux dont Sirius les brûle.
L'Audace qui provoque et l'Effroi qui recule,
Le Trouble, l'Homicide au regard meurtrier,
D'Hercule ornent aussi le divin bouclier.
Là courent la Discorde, et la Gloire, et la Parque
Qui du sceau du triomphe ou du trépas nous marque :
Sa main, dans la mêlée, entraîne par les pieds
Un cadavre, et, du sang qui jaillit des guerriers,
Se rougit le manteau qui revêt son épaule ;
Au feu de ses regards, au bruit de sa parole,
L'épouvante est partout... Douze effrayants dragons,
Horreur inexprimable! ici dressent leurs fronts;
Ils frappent de stupeur tout mortel dont le glaive,

Δεινὸν δερκομένη, καναχῇσί τε βεβριθυῖα.
Ἐν δ' ὀφίων κεφαλαὶ δεινῶν ἔσαν οὔτι φατειῶν
Δώδεκα· ταὶ φοβέεσκον ἐπὶ χθονὶ φῦλ' ἀνθρώπων,
Οἵτινες ἀντιβίην πόλεμον Διὸς υἱῖ φέροιεν.
Τῶν καὶ ὀδόντων μὲν καναχὴ πέλεν, εὖτε μάχοιτο
Ἀμφιτρυωνιάδης τὰ δὲ δαίετο θαυματὰ ἔργα.
Στίγματα δ' ὡς ἐπέφαντο ἰδεῖν δεινοῖσι δράκουσι
Κυάνεα κατὰ νῶτα, μελάνθησαν δὲ γένεια.
Ἐν δὲ συῶν ἀγέλαι χλούνων ἔσαν, ἠδὲ λεόντων
Ἐς σφέας δερκομένων, κοτεόντων τ' ἰεμένων τε,
Τῶν καὶ ὁμιληδὸν στίχες ἤϊσαν. Οὐδέ νυ τώγε
Οὐδέτεροι τρεέτην· φρίσσον γε μὲν αὐχένας ἄμφω.
Ἤδη γάρ σφιν ἵκειτο μέγας λῖς, ἀμφὶ δὲ κάπροι
Δοιοὶ, ἀπουράμενοι ψυχὰς, κατὰ δέ σφι κελαινὸν
Αἷμ' ἀπελείβετ' ἔραζ'· οἱ δ', αὐχένας ἐξερίποντες,
Κείατο τεθνηῶτες ὑπὸ βλοσυροῖσι λέουσι.
Τοὶ δ' ἔτι μᾶλλον ἐγειρέσθην κοτέοντε μάχεσθαι,
Ἀμφότεροι, χλοῦναί τε σύες, χαροποί τε λέοντες.
Ἐν δ' ἦν ὑσμίνη Λαπιθάων αἰχμητάων,
Καινέα τ' ἀμφὶ ἄνακτα, Δρύαντά τε, Πειρίθοόν τε,
Ὀπλέα τ', Ἐξάδιόν τε, Φάληρόν τε, Πρόλοχόν τε,
Μόψον τ' Ἀμπυκίδην, Τιταρήσιον, ὄζον Ἄρηος,
Θησέα τ' Αἰγείδην, ἐπιείκελον ἀθανάτοισιν·
Ἀργύρεοι, χρύσεια περὶ χροὶ τεύχε' ἔχοντες.
Κένταυροι δ' ἑτέρωθεν ἐναντίοι ἠγερέθοντο,
Ἀμφὶ μέγαν Πετραῖον, ἰδ' Ἄσβολον οἰωνιστὴν,
Ἄρκτον τ', Οὔρειόν τε, μελαγχαίτην τε Μίμαντα,
Καὶ δύο Πευκείδας, Περιμήδεά τε, Δρύαλόν τε,
Ἀργύρεοι, χρυσέας ἐλάτας ἐν χερσὶν ἔχοντες.

Dans les luttes de Mars, sur Hercule se lève;
Et, par leurs grincements, leurs dents, avec fureur,
Quand ce héros combat, animent sa valeur;
Sur leurs dos tachetés des écailles s'étendent,
Et, de leurs cous hideux, de longs poils noirs descendent.
Des sangliers, des lions, par bandes séparés,
De rage, de combats, et de sang altérés,
Se mesurent de l'œil, prêts à lutter ensemble;
Tous le crin hérissé, mais pas un seul qui tremble
Déjà tombe un lion; deux sangliers terrassés,
Dans leur sang, près de lui, succombent renversés;
Bien d'autres expirants, près d'eux, gisent encore,
Sans pouvoir assouvir la rage qui dévore
Et sangliers et lions à combattre animés.
Les Lapithes, aussi de carnage affamés,
Du bouclier divin décorent la surface:
Près de leur roi Cœnée, on voit y prendre place
Pirithoüs, Dryas, Hoplée, Exadius,
Et Proloque, et Phalère, et Titarésius,
Ce digne enfant de Mars, et Mopsus l'Ampycide,
Thésée, en qui des Dieux la majesté réside
Et qu'Egée engendra; tous semblent vivre encor,
Ciselés en argent sous une armure d'or.
Les Centaures contre eux s'avancent, c'est Urée,
C'est l'augure Asbolus, c'est le géant Pétrée,
Mimax aux noirs cheveux, le vaillant Dryalus
Et l'ardent Périmède, engendrés par Peucus;
Ils semblent vivre encore, et, d'un bras héroïque,
Entre leurs mains d'argent brandir l'or de leur pique:
On voit même au combat leur foule s'élancer,
Et, ciselés en or, auprès d'eux se dresser
Les deux coursiers de Mars. Mars lui-même les guide;

Καί τε συναΐγδην, ὡσεὶ ζωοί περ ἐόντες,
Ἔγχεσιν ἠδ' ἐλάτῃς αὐτοσχεδὸν ὡριγνῶντο.
Ἐν δ' Ἄρεος βλοσυροῖο ποδώκεες ἕστασαν ἵπποι,
Χρύσεοι· ἐν δὲ καὶ αὐτὸς ἐναρφόρος οὔλιος Ἄρης,
Αἰχμὴν ἐν χείρεσσιν ἔχων, πρυλέεσσι κελεύων,
Αἵματι φοινικόεις, ὡσεὶ ζωοὺς ἐναρίζων,
Δίφρῳ ἐμβεβαώς. Παρὰ δὲ Δεῖμός τε Φόβος τε
Ἕστασαν, ἱέμενοι πόλεμον καταδύμεναι ἀνδρῶν.
Ἐν δὲ Λιὸς θυγάτηρ, Ἀγελείη Τριτογένεια,
Τῇ ἰκέλη, ὡσεί τε μάχην ἐθέλουσα κορύσσειν,
Ἔγχος ἔχουσ' ἐν χερσὶ χρυσέην τε τρυφάλειαν,
Αἰγίδα τ' ἀμφ' ὤμοις· ἐπὶ δ' ὤχετο φύλοπιν αἰνήν
Ἔν δ' ἦν ἀθανάτων ἱερὸς χορός· ἐν δ' ἄρα μέσσῳ
Ἱμερόεν κιθάριζεν Λητοῦς καὶ Διὸς υἱὸς
Χρυσείῃ φόρμιγγι· θεῶν δ' ἕδος ἄγνυτ' Ὄλυμπος
Ἐν δ' ἀγορὴ, περὶ δ' ὄλβος ἀπείριτος ἐστεφάνωτο
Ἀθανάτων. Ἐν ἀγῶνι θεαὶ δ' ἐξῆρχον ἀοιδῆς
Μοῦσαι Πιερίδες, λιγὺ μελπομέναις εἰκυῖαι.
Ἐν δὲ λιμὴν εὔορμος ἁμαιμακέτοιο θαλάσσης
Κυκλοτερὴς ἐτέτυκτο πανέφθου κασσιτέροιο
Κλυζομένῳ ἴκελος· πολλοί γε μὲν ἀμμέσον αὐτοῦ
Δελφῖνες τῇ καὶ τῇ ἐθύνεον ἰχθυάοντες,
Νηχομένοις ἴκελοι. Δοιοὶ δ' ἀναφυσιόωντες
Ἀργύρεοι δελφῖνες ἐθοίνων ἔλλοπας ἰχθῦς.
Τῶν ὑπὸ χάλκειοι τρέον ἰχθύες· αὐτὰρ ἐπ' ἀκταῖς
Ἕστο ἀνὴρ ἁλιεὺς δεδοκημένος· εἶχε δὲ χερσὶν
Ἰχθύσιν ἀμφίβληστρον, ἀποῤῥίψοντι ἐοικώς.
Ἐν δ' ἦν ἠϋκόμου Δανάης τέκος ἱππότα Περσεὺς,
Οὔτ' ἄρ' ἐπιψαύων σάκεος ποσὶν, οὔθ' ἑκὰς αὐτοῦ,

Le glaive entre les mains, aux combats il préside,
Dépouille les vivants, et vole, ensanglanté,
Sur un char par la Peur et la Crainte escorté,
Car de morts toutes deux brûlent de se repaître.
Pallas, que du Triton les rives ont vu naître,
S'arme aussi pour combattre, elle prend son essor,
Une lance à la main, en tête un casque d'or,
L'Égide sur l'épaule, et parcourt la mêlée.
Des Dieux, non loin de là, l'immortelle assemblée
Environne Apollon, qui captive à la fois
Et l'oreille et le cœur par sa lyre et sa voix ;
Dans l'Olympe, éclatant d'innombrables richesses,
Brillent du Piérius les neuf chastes déesses :
On croirait, à les voir, les entendre chanter,
Et les Dieux, à l'envi, semblent les écouter.
Ailleurs, s'enfle des mers l'indomptable colère ;
Un port ouvre aux vaisseaux un abri circulaire ;
Dans des eaux en étain, des dauphins en argent
Sur des poissons muets s'élancent en nageant ;
Deux dauphins, qui surtout plus alertes s'empressent,
De ces poissons d'airain à loisir se repaissent,
Tandis que sur le bord est assis un pêcheur
Qui les prend dans ses rets où les jette la peur.
Près de là brille encor l'image de Persée,
Au bouclier d'Hercule artistement fixée,
Sans le toucher pourtant, chef-d'œuvre merveilleux
Du Dieu qui va clochant sur ses deux pieds boiteux !
Du fils de Danaé les brodequins fidèles,
En revêtant ses pieds, y rattachent deux ailes ;
On voit, de son épaule, au cuir d'un baudrier,
Pendre un glaive d'airain dans un fourreau d'acier :
Ce héros vole ainsi plus prompt que la pensée.

Θαῦμα μέγα φράσσασθ', ἐπεὶ οὐδαμῇ ἐστήρικτο.
Τὼς γάρ μιν παλάμαις τεῦξε κλυτὸς Ἀμφιγυήεις,
Χρύσεον· ἀμφὶ δὲ ποσσὶν ἔχε πτερόεντα πέδιλα.
Ὤμοισιν δέ μιν ἀμφὶ μελάνδετον ἄορ ἔκειτο
Χάλκεον ἐκ τελαμῶνος· ὁ δ' ὥστε νόημ' ἐποτᾶτο.
Πᾶν δὲ μετάφρενον εἶχε κάρη δεινοῖο πελώρου
Γοργοῦς· ἀμφὶ δέ μιν κίβισις θέε, θαῦμα ἰδέσθαι,
Ἀργυρέη· θύσανοι δὲ κατηωρεῦντο φαεινοὶ,
Χρύσειοι. Δεινὴ δὲ περὶ κροτάφοισιν ἄνακτος
Κεῖτ' Ἄϊδος κυνέη, νυκτὸς ζόφον αἰνὸν ἔχουσα.
Αὐτὸς δὲ σπεύδοντι καὶ ἐρρίγοντι ἐοικὼς
Περσεὺς Δαναΐδης ἐτιταίνετο· ταὶ δὲ μετ' αὐτὸν
Γοργόνες ἄπληστοί τε καὶ οὐ φαταὶ ἐρρώοντο,
Ἱέμεναι μαπέειν. Ἐπὶ δὲ χλωροῦ ἀδάμαντος
Βαινουσέων ἰάχεσκε σάκος μεγάλῳ ὀρυμαγδῷ
Ὀξέα καὶ λιγέως· ἐπὶ δὲ ζώνῃσι δράκοντε
Δοιὼ ἀπῃωρεῦτ', ἐπικυρτώοντε κάρηνα.
Λίχμαζον δ' ἄρα τώγε, μένει δ' ἐχάρασσον ὀδόντας,
Ἄγρια δερκομένω. Ἐπὶ δὲ δεινοῖσι καρήνοις
Γοργείοις ἐδονεῖτο μέγας φόβος· οἱ δ' ὑπὲρ αὐτέων
Ἄνδρες ἐμαρνάσθην, πολεμήϊα τεύχε' ἔχοντες·
Τοὶ μὲν ἀπὸ σφετέρης πόλιος σφετέρων τε τοκήων
Λοιγὸν ἀμύνοντες· τοὶ δὲ πραθέειν μεμαῶτες.
Πολλοὶ μὲν κέατο, πλέονες δ' ἔτι δῆριν ἔχοντες,
Μάρναν θ'. Αἱ δὲ γυναῖκες ἐϋδμήτων ἐπὶ πύργων
Χάλκεον, ὀξὺ βόων, κατὰ δ' ἐδρύπτοντο παρειὰς,
Ζωῇσιν ἴκελαι, ἔργα κλυτοῦ Ἡφαίστοιο·
Ἄνδρες δ', οἳ πρεσβῆες ἔσαν, γῆρας τε μέμαρπεν,
Ἀθρόοι ἔντοσθεν πυλέων ἔσαν, ἂν δὲ θεοῖσι

Entre sa double épaule, il porte retracée
Une Gorgone affreuse; et ses reins ont en or
Un sac où d'un or pur la frange brille encor.
Du casque de Pluton les étreintes funèbres
Ceignent son front guerrier d'infernales ténèbres;
On voit ses nerfs roidis se tendre sous les chairs,
Et, plus prompt que les vents, son corps fendre les airs.
Prodiges de laideur, de cruauté, de crime,
Les Gorgones, d'un pied que la vengeance anime,
Poursuivent ce héros; et, frappé par leurs pas,
L'éclatant bouclier mugit avec fracas.
A leurs flancs enlacés, et la gueule béante,
La tête redressée et la langue vibrante,
Deux dragons font grincer leurs dents avec fureur,
Affreux sont leurs regards; grande aussi la terreur
Que de ses yeux sanglants chaque Gorgone lance.
Plus haut, le bras armé du glaive et de la lance,
Combattent, pleins d'ardeur, d'intrépides guerriers,
Pour sauver leurs parents, leur gloire, leurs foyers:
Beaucoup sont terrassés; mais bien d'autres encore
Illustrent la valeur dont le feu les dévore.
Sur des tours en airain, des femmes, l'œil en pleurs,
Se déchirent la joue et poussent des clameurs;
Elles semblent encor vivantes: c'est l'ouvrage
De l'habile Vulcain. Appesantis par l'âge,
Éperdus, et craignant pour leurs fils le trépas,
Des vieillards, hors des murs, lèvent au ciel les bras.
On combat des deux parts sans fixer la victoire;
Et les Parques en deuil, grinçant leurs dents d'ivoire,
Parcourent la mêlée: horribles, l'œil en feu,
Sanglantes, le carnage est pour elles un jeu;
Dès qu'un guerrier succombe elles en font leur proie,

Χεῖρας ἔχον μαχάρεσσι, περὶ σφετέροισι τέκεσσι
Δειδιότες. Τοὶ δ' αὖτε μάχην ἔχον· αἱ δὲ μετ' αὐτοὺς
Κῆρες κυάνεαι, λευκοὺς ἀραβεῦσαι ὀδόντας,
Δεινωποὶ, βλοσυροί τε, δαφοινοί τ', ἄπλητοί τε
Δῆριν ἔχον περὶ πιπτόντων. Πᾶσαι δ' ἄρ' ἵεντο
Αἷμα μέλαν πιέειν· ὃν δέ πρῶτον μεμάποιεν
Κείμενον ἢ πίπτοντα νεούτατον, ἀμφὶ μὲν αὐτῷ
Βάλλ' ὄνυχας μεγάλους· ψυχὴ δ' Ἄϊδός δὲ κατεῖεν
Τάρταρον ἐς κρυόεντ'. Αἱ δὲ φρένας εὖτ' ἀρέσαντο
Αἵματος ἀνδρομέου, τὸν μὲν ῥίπτασκον ὀπίσσω,
Ἆψ δ' ὅμαδον καὶ μῶλον ἐθύνεον αὖτις ἰοῦσαι.
Κλωθὼ καὶ Λάχεσίς σφιν ἐφέστασαν· ἡ μὲν ὑφήσων
Ἄτροπος, οὔτι πέλεν μεγάλη θεὸς, ἀλλὰ καὶ ἔμπης
Τῶν γε μὲν ἀλλάων προφερής τ' ἦν, πρεσβυτάτη τε.
Πᾶσαι δ' ἀμφ' ἑνὶ φωτὶ μάχην δριμεῖαν ἔθεντο.
Δειναὶ δ' ἐς ἀλλήλας δράκον ὄμμασι θυμήνασαι,
Ἔν δ' ὄνυχας χεῖράς τε θρασείας ἰσώσαντο.
Πὰρ δ' Ἀχλὺς εἵστήκει ἐπισμυγερή τε καὶ αἰνὴ,
Χλωρὴ, αὐσταλέη, λιμῷ καταπεπτηυῖα,
Γουνοπαχής· μακροὶ δ' ὄνυχες χείρεσσιν ὑπῆσαν.
Τῆς ἐκ μὲν ῥινῶν μύξαι ῥέον, ἐκ δὲ παρειῶν
Αἶμ' ἀπελείβετ' ἔραζε· ἡ δ' ἄπλητον σεσαρυῖα
Εἵστήκει, πολλὴ δὲ κόνις κατενήνοθεν ὤμους,
Δάκρυσι μυδαλέη. Παρὰ δ' εὔπυργος πόλις ἀνδρῶν.
Χρύσειαι δέ μιν εἶχον ὑπερθυρίοις ἀραρυῖαι
Ἑπτὰ πύλαι. Τοὶ δ' ἄνδρες ἐν ἀγλαΐαις τε χοροῖς τε
Τέρψιν ἔχον· τοὶ μὲν γὰρ ἐϋσσώτρου ἐπ' ἀπήνης
Ἤγοντ' ἀνδρὶ γυναῖκα· πολὺς δ' ὑμέναιος ὀρώρει.
Τῆλε δ' ἀπ' αἰθομένων δαΐδων σέλας εἰλύφαζε

Et d'en boire le sang se disputent la joie ;
A peine en est-il un, mort, mourant, ou blessé,
Que leurs ongles hideux l'ont aussitôt percé,
Elles jettent son âme aux gouffres du Tartare ;
Puis, chacune à son tour, du cadavre s'empare,
Boit avec volupté tout le sang qu'il contient,
Le repousse loin d'elle, et de nouveau revient
Partager du combat et redoubler la rage ;
Lachésis et Clothon escortent au carnage
Atropos, par la taille inférieure à ses sœurs,
Mais plus vieille, et surtout plus féconde en fureurs ;
Sur un hideux cadavre où toutes trois s'abattent,
Des ongles, du regard, des mains elles combattent.
Leur compagne est Achlys, réceptacle d'horreurs,
A la peau décharnée, aux verdâtres couleurs ;
Ses pieds sont lourds et lents, et sa main se termine
Par des ongles crochus, tandis que sa narine
Distille un pus fétide et que son front rougit
D'un sang noir ; un fou rire en sa bouche rugit ;
Les pleurs sont dans ses yeux, sur son corps la poussière.
Non loin de là s'élève une cité guerrière ;
Sept portes d'un or pur en défendent l'accès ;
Là, règnent les festins, l'abondance et la paix ;
Là, sur un char, l'épouse à son époux conduite
Entend les chants d'hymen retentir à sa suite ;
Par une foule esclave autour d'elle portés,
Les flambeaux font au loin resplendir leurs clartés ;
De vierges, en chantant, un essaim la devance,
Un orchestre mobile après elle s'avance,
Et l'âme, captivée au double enivrement
De la voix mariée au son de l'instrument,
Se livre avec transports à la vierge qui chante,

Χερσὶν ἐνὶ δμώων· ταὶ δ' ἀγλαΐῃ τεθαλυῖαι
Πρόσθ' ἔχιον· τοῖσιν δὲ χοροὶ παίζοντες ἕποντο.
Τοὶ μὲν ὑπαὶ λιγυρῶν συρίγγων ἵεσαν αὐδὴν
Ἐξ ἁπαλῶν στομάτων, περὶ δέ σφισιν ἄγνυτο ἠχώ·
Αἱ δ' ὑπὸ φορμίγγων ἄναγον χορὸν ἱμεράεντα.
Ἔνθεν δ' αὖθ' ἑτέρωθε νέοι κώμαζον ὑπ' αὐλοῦ,
Τοί γε μὲν αὖ παίζοντες ὑπ' ὀρχηθμῷ καὶ ἀοιδῇ,
Τοί γε μὲν αὖ γελόωντες· ὑπ' αὐλητῆρι δ' ἕκαστος
Πρόσθ' ἔχιον· πᾶσαν δὲ πόλιν θαλίαι τε χοροί τε
Ἀγλαΐαι τ' εἶχον. Τοὶ δ' αὖ προπάροιθε πόληος
Νῶθ' ἵππων ἐπιβάντες ἐθύνεον. Οἱ δ' ἀροτῆρες
Ἤρεικον χθόνα δῖαν, ἐπιστολάδην δὲ χιτῶνας
Ἑστάλατ'· αὐτὰρ ἓην βαθὺ λήϊον· οἵ γε μὲν ἤμων
Αἰχμῆς ὀξείῃσι κορυνιόωντα πέτηλα,
Βριθόμενα σταχύων, ὡσεὶ Δημήτερος ἀκτήν·
Οἱ δ' ἄρ' ἐν ἑλλεδανοῖσι δέον, καὶ ἔπιτνον ἀλωῇ·
Οἱ δ' ἐτρύγων οἴνας, δρεπάνας ἐν χερσὶν ἔχοντες·
Οἱ δ' αὖτ' ἐς ταλάρους ἐφόρευν ὑπὸ τρυγητήρων
Λευκοὺς καὶ μέλανας βότρυας· μεγάλων ἀπὸ ὄρχων
Βριθομένων φύλλοισι καὶ ἀργυρέῃς ἑλίκεσσιν.
Οἱ δ' αὖτ' ἐς ταλάρους ἐφόρευν. Παρὰ δέ σφισιν ὄρχος
Χρύσεος ἦν, κλυτὰ ἔργα περίφρονος Ἡφαίστοιο,
Σειόμενος φύλλοισι καὶ ἀργυρέοις κάμαξι.
Τῷ γε μὲν οὖν παίζονται ὑπ' αὐλητῆρι ἕκαστος
Βριθόμενος σταφυλῇσι· μελάνθησάν γε μὲν αἴδε.
Οἵ γε μὲν ἐτράπεον, τοὶ δ' ἤρυον· οἱ δ' ἐμάχοντο
Πύξ τε καὶ ἑλκηδόν· τοὶ δ' ὠκύποδας λαγὸς ἧρευν
Ἄνδρες θηρευταί, καὶ καρχαρόδοντε κύνε πρὸ
Ἱέμενοι μαπέειν, οἱ δ' ἱέμενοι ὑπαλύξαι·

Brillante d'harmonie, et d'attraits ravissante.
Puis, de jeunes danseurs, égayant de leurs voix
Leur marche cadencée aux accords du hautbois,
S'avancent, précédés d'une heureuse jeunesse
Dont les sons de la flûte exaltent l'allégresse;
Et de leurs cris joyeux la naïve gaîté
Se prolonge, s'étend, règne sur la cité.
En face des remparts, on voit les uns qui courent,
Montés sur leurs coursiers, et d'autres qui labourent;
Superbe est leur maintien, leurs habits fastueux,
Et d'immenses moissons se dressent derrière eux.
D'autres, la faux en main, les suivent, et moissonnent
Les épis que la feuille et le froment couronnent;
Beaucoup d'autres encor rassemblent ces épis,
Et bientôt, pour les battre, en gerbes les ont mis.
Plus loin, la serpe en main, le vigneron recueille
Les grappes que le cep recèle sous sa feuille;
Un panier les reçoit, et leurs grains blancs et noirs
Passent, en un instant, de la vigne aux pressoirs;
Cette vigne est en or et porte ciselées
De bourgeons en argent les touffes annelées;
Ainsi la fit Vulcain, le céleste ouvrier,
Et vers des pieux d'argent on la voit se plier.
Courbés sous des raisins, ceux-ci dans la campagne
Poursuivent des travaux que la flûte accompagne;
Ceux-là foulent des grains par le soleil mûris.
Ailleurs, du pugilat on dispute le prix;
Pour le prix de la lutte, il en est qui combattent.
Des chasseurs et leurs chiens dont les clameurs éclatent
Du lièvre aux pieds légers pressent au loin les pas,
Les uns prompts à donner, l'autre à fuir le trépas.
Ici, des cavaliers, rivalisant d'adresse,

Πὰρ δ' αὐτοῖς ἱππῆες ἔχον πόνον, ἀμφὶ δ' ἀέθλοις
Δῆριν ἔχον καὶ μόχθον. Ἐϋπλεκέων δ' ἐπὶ δίφρων
Ἡνίοχοι βεβαῶτες ἐφίεσαν ὠκέας ἵππους,
Ῥυτὰ χαλαίνοντες. Τὰ δ' ἐπικροτέοντα πέτοντο
Ἅρματα κολλήεντ', ἐπὶ δὲ πλῆμναι μέγ' ἀΰτευν.
Οἱ μὲν ἄρ' ἀΐδιον εἶχον πόνον· οὐδέ ποτέ σφιν
Νίκη ἐπηνύσθη, ἀλλ' ἄκριτον εἶχον ἄεθλον.
Τοῖσι δὲ καὶ προύκειτο μέγας τρίπος ἐντὸς ἀγῶνος,
Χρύσειος, κλυτὰ ἔργα περίφρονος Ἡφαίστοιο.
Ἀμφὶ δ' ἴτυν ῥέεν Ὠκεανὸς πλήθοντι ἐοικώς·
Πᾶν δὲ συνεῖχε σάκος πολυδαίδαλον· οἱ δὲ κατ' αὐτὸν
Κύκνοι ἀερσιπόται μεγάλ' ἤπυον· οἵ ῥά γε πολλοὶ
Νῆχον ἐπ' ἄκρον ὕδωρ. Πὰρ δ' ἰχθύες ἐκλονέοντο
Θαῦμα ἰδεῖν καὶ Ζηνὶ βαρυκτύπῳ, οὗ διὰ βουλὰς
Ἡφαίστος ποίησε σάκος μέγα τε στιβαρόν τε,
Ἀρσάμενος παλάμῃσι. Τὸ μὲν Διὸς ἄλκιμος υἱὸς
Πάλλεν ἐπικρατέως· ἐπὶ δ' ἱππείου θόρε δίφρου,
Εἴκελος ἀστεροπῇ πατρὸς Διὸς αἰγιόχοιο,
Κοῦφα βιβὰς· τῷ δ' ἡνίοχος κρατερὸς Ἰόλαος,
Δίφρου ἐπεμβεβαὼς, ἰθύνετο καμπύλον ἅρμα.
Ἀγχίμολον δέ σφ' ἦλθε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη,
Καὶ σφέας θαρσύνουσ' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

« Χαίρετε Λυγκῆος γενεὴ τηλεκλειτοῖο,
» Νῦν δὴ Ζεὺς κράτος ὔμμι διδοῖ, μακάρεσσιν ἀνάσσων
» Κύκνον τ' ἐξεναρεῖν, καὶ ἀπὸ κλυτὰ τεύχεα δῦσαι.
» Ἄλλο δέ σοί τι ἔπος ἐρέω, μέγα φέρτατε λαῶν.
» Εὖτ' ἂν δὴ Κύκνον γλυκερῆς αἰῶνος ἀμέρσῃς,

Disputent en courant le prix de la vitesse.
Sur de robustes chars, des cochers sont montés;
Les coursiers, à leur voix, se sont précipités,
Et mêlent, dans l'espace où leur fougue se joue,
Au bruit de tous les chars le bruit de chaque roue;
Sans trêve est leur travail; car, rebelle à leurs vœux,
La victoire n'incline encor pour aucun d'eux,
Et laisse dans la lice un trépied d'or immense,
Ouvrage où de Vulcain éclate la science.
Du divin bouclier azurant le contour,
Les flots de l'Océan se gonflent à l'entour;
Le cygne au vol léger, en nageant, les effleure,
Et, troublés par ses cris, au fond de leur demeure,
Les poissons effrayés se cachent sous la mer;
Tableau dont la merveille étonna Jupiter,
Qui, de ce bouclier, fait par Vulcain lui-même,
Ordonna le travail pour le héros qu'il aime.
Hercule, dans sa main, brandit ce bouclier,
Et déjà sur son char s'élance le premier;
Iolas, après lui, s'y place, et, vers la guerre,
Tel que l'éclair lancé par le Dieu du tonnerre,
Leur char vole, guidé par la main d'Iolas,
Quand à leurs yeux, soudain, se présente Pallas;
Sa bouche à leur bravoure ainsi s'est adressée :
« Salut, nobles enfants du célèbre Lyncée!
» Vous vaincrez aujourd'hui, car l'arbitre des Cieux
» Ordonne que Cycnus, immolé par les Dieux,
» Perde tout à la fois son armure et la vie;
» Pour vous, suivez la route où ma voix vous convie :
» Quand Cycnus, sous vos coups, aura fui chez les morts,
» Laissez-lui son armure et respectez son corps;
» Mais observez de Mars les assauts et la rage;

» Τὸν μὲν ἔπειτ' αὐτοῦ λιπέειν καὶ τεύχεα τοῖο·
» Αὐτὸς δὲ βροτολοιγὸν Ἄρην ἐπιόντα δοκεύσας,
» Ἔνθα κε γυμνωθέντα σάκευς ὑπὸ δαιδαλέοιο
» Ὀφθαλμοῖσιν ἴδῃς, ἔνθ' οὐτάμεν ὀξέϊ χαλκῷ·
» Ἀψ δ' ἀναχάσσασθαι, ἐπεὶ οὔ νύ τοι αἴσιμόν ἐστιν,
» Οὔθ' ἵππους ἐλέειν, οὔτε κλυτὰ τεύχεα τοῖο. »

Ὡς εἰποῦσ' ἐς δίφρον ἐβήσατο δῖα θεάων,
Νίκην ἀθανάτῃς χερσὶν καὶ κῦδος ἔχουσα,
Ἐσσυμένως· τότε δή ῥα διόγνητος Ἰόλαος
Σμερδαλέον θ' ἵπποισιν ἐκέκλετο, τοὶ δ' ὑπ' ὀμοκλῆς
Ῥίμφ' ἔφερον θοὸν ἅρμα, κονίοντες πεδίοιο.
Ἐν γάρ σφιν μένος ἦκε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη,
Αἰγίδ' ἀνασσείσασα· περιστονάχιζε δὲ γαῖα.
Τοὶ δ' ἄμυδις προγένοντ' ἴκελοι πυρὶ, ἠὲ θυέλλῃ,
Κύκνος θ' ἱππόδαμος, καὶ Ἄρης ἀκόρητος αὐτῆς.
Τῶν θ' ἵπποι μὲν ἔπειθ' ὑπεναντίον ἀλλήλοισιν
Ὀξεῖα χρέμισαν, περὶ δέ σφισιν ἄγνυτο ἠχώ.
Τὸν πρότερος προσέειπε βίη Ἡρακληείη·

« Κύκνε πέπον, τί νυ νῶϊν ἐπίσχετον ὠκέας ἵππους,
» Ἀνδράσιν, οἵ τε πόνου καὶ ὀϊζύος ἴδριες εἰμέν;
» Ἀλλὰ παρὲξ ἔχε δίφρον ἐΰξοον, ἠδὲ κελεύθου
» Εἶξε παρὲξ ἰέναι. Τρηχῖνα δέ τοι παρελαύνω
» Ἐς Κήϋκα ἄνακτα· ὁ γὰρ δυνάμει τε καὶ αἰδοῖ
» Τρηχῖνος προβέβηκε. Σὺ δ' εὖ μάλα οἶσθα καὶ αὐτός
» Τοῦ γὰρ ὀπυίεις παῖδα Θεμιστονόην κυανῶπιν.
» Ὦ πέπον, οὐ μὲν γάρ τοι Ἄρης θανάτοιο τελευτὴν

» Et, quand son bouclier vous livrera passage,
» Frappez d'un fer aigu ce fléau des humains,
» Et puis retirez-vous; car le sort, à vos mains,
» N'accorde de ce Dieu les chevaux ni l'armure. »
A ces mots, les guerriers que ce discours rassure,
Reçoivent sur leur char Pallas, dont un coup d'œil
Fait des uns le triomphe, et des autres le deuil.
Iolas, à grands cris, gourmande alors et presse
Ses coursiers haletants, dont l'ardente vitesse,
D'un torrent de poussière inondant le chemin,
Emporte au loin le char. Pallas, l'Égide en main,
Verse au cœur des coursiers la flamme qui l'embrase,
Et la terre, à grand bruit, en frémit sur sa base.
Comme un feu qui dévore, ou le vent qui rugit,
Cycnus, fier cavalier, Mars, que le sang rougit,
S'élancent contre Hercule, et, sous leurs chars, la terre
Rend un fracas semblable aux éclats du tonnerre;
Mais Hercule à Cycnus s'adresse le premier :
— « Quoi donc, lâche Cycnus! toi fermer ce sentier
» A nous que du malheur les leçons instruisirent?
» Ah! plutôt que d'ici tes coursiers se retirent;
» A moi la route; à toi d'en sortir à l'instant!
» Dans Trachyne, aujourd'hui, le roi Céyx m'attend,
» Céyx, dont tu connais l'illustre destinée,
» Car ce prince daigna t'unir par l'hyménée
» A Thémistonoé, sa fille aux noirs cheveux!
» Oh! lâche, c'est en vain qu'aidé de Mars, tu veux
» Fuir la mort, si jamais, s'opposant l'une à l'autre,
» Se heurtent au combat ton épée et la nôtre.
» Déjà, près de Pylos, défiant mon courroux,
» Mars affronta ma lance, et ressentit mes coups;
» D'une triple blessure atteint par ma vaillance,

» Ἀρκέσει, εἰ δὴ νῶϊ συνοισόμεθα πολεμίζειν.
» Ἤδη μέν τέ ἑ φημὶ καὶ ἄλλοτε πειρηθῆναι
» Ἔγχεος ἡμετέρου, ὅθ' ὑπὲρ Πύλου ἠμαθόεντος
» Ἀντίος ἔστη ἐμεῖο, μάχης ἄμοτον μενεαίνων.
» Τρὶς μὲν ἐμῷ ὑπὸ δουρὶ τυπεὶς ἠρείσατο γαίῃ,
» Οὐταμένου σάκεος· τὸ δὲ τέτρατον ἤλασα μηρόν.
» Παντὶ μένει σπεύδων, διὰ δὲ μέγα σάκος ἄραξα.
» Πρηνὴς δ' ἐν κονίῃσι χαμαὶ πέσεν ἔγχεος ὁρμῇ.
» Ἔνθα κε δὴ λωβητὸς ἐν ἀθανάτοισιν ἐτύχθη,
» Χερσὶν ὑφ' ἡμετέρῃσι λιπὼν ἔναρα βροτόεντα. »

Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἄρα Κύκνος ἐϋμμελίης ἐμενοίνα,
Τῷ ἐπιπειθόμενος, ἐχέμεν ἐρυσάρματας ἵππους.
Δὴ τότ' ἀπ' εὐπλεκέων δίφρων θόρον αἶψ' ἐπὶ γαῖαν
Παῖς τε Διὸς μεγάλου, καὶ Ἐνυαλίοιο ἄνακτος,
Ἡνίοχοι δ' ἔμπλην ἔλασαν καλλίτριχας ἵππους.
Τῶν δ' ὑπὸ σευομένων κανάχιζε πόσ' εὐρεῖα χθών.
Ὡς δ' ὅτ' ἀφ' ὑψηλῆς κορυφῆς ὄρεος μεγάλοιο
Πέτραι ἀποθρώσκωσιν, ἐπ' ἀλλήλαις δὲ πέσωσι,
Πολλαὶ δὲ δρῦς ὑψίκομοι, πολλαὶ δέ τε πεῦκαι
Αἴγειροί τε τανύῤῥιζοι ῥήγνυνται ὑπ' αὐτῶν,
Ῥίμφα κυλινδομένων, εἴως πεδίονδ' ἀφίκωνται·
Ὡς οἱ ἐπ' ἀλλήλοισι πέσον μέγα κεκλήγοντες.
Πᾶσα δὲ Μυρμιδόνων τε πόλις κλειτή τ' Ἰαωλκὸς,
Ἄρνη τ', ἠδ' Ἑλίκη, Ἄνθειά τε ποιήεσσα,
Φωνῇ ὑπ' ἀμφοτέρων μεγάλ' ἴαχον· οἱ δ' ἀλαλητῷ
Θεσπεσίῳ σύνισαν· μέγα δ' ἔκτυπε μητιέτα Ζεὺς,
Κὰδ' δ' ἄρ' ἀπ' οὐρανόθεν ψιάδας βάλεν αἱματοέσσας,

» Il tomba, mesurant la terre sous ma lance;
» Alors, le glaive en main, de près je le blessai,
» Je brisai son armure, et lui, faible et glacé,
» Alla honteusement, la tête la première,
» Sous mes coups redoublés, rouler dans la poussière;
» Puis, tout couvert d'opprobre, il s'est enfui, laissant
» Dans ma main son armure encor teinte de sang. »
Il a dit; mais Cycnus avec mépris l'écoute,
Et ne daigne pas même interrompre sa route.
Alors, se sont ensemble élancés de leurs chars
Le fils du roi des Dieux et le fils du Dieu Mars;
Et les cochers alors, à l'envi, précipitent
Leurs coursiers dont les crins avec orgueil s'agitent.
D'un long et sourd fracas la terre au loin mugit.
Tels, quand, du haut d'un mont qui jusqu'au ciel surgit,
Les rochers, l'un sur l'autre, en bondissant s'écroulent;
Entraînés par leur chute, au loin tombent et roulent
Les chênes chevelus, les pins, les peupliers;
Tel, et non moins bruyant, chacun des deux guerriers
Sur son rival s'élance, et les cris de leur rage
Ont fait des Myrmidons retentir le rivage;
Les illustres remparts d'Iolcos et d'Arné
Ont des mêmes clameurs sourdement résonné;
Et des plaines d'Anthée aux champs herbeux d'Hélice,
Pas d'écho dont la voix ne gronde ou ne gémisse.
Jupiter, dans les cieux, unit en même temps
Le fracas du tonnerre aux cris des combattants;
Et par le sang qui pleut à sa voix sur la terre,
Donne à son noble fils le signal de la guerre.
Comme, dans un vallon, un sanglier furieux,
A la dent recourbée, aux désirs belliqueux,
Pour vaincre le chasseur, aiguise par avance

Σῆμα τιθεὶς πολέμοιο ἑῷ μεγαθαρσέϊ παιδί.
Οἷος δ' ἐν βήσσῃς ὄρεος χαλεπὸς προϊδέσθαι
Κάπρος χαυλιόδων φρονέει θυμῷ μαχέσασθαι
Ἀνδράσι θηρευτῆς, θήγει δέ τε λευκὸν ὀδόντα
Δοχμωθεὶς, ἀφρὸς δὲ περὶ στόμα μαστιγόωντι
Λείβεται, ὄσσε δέ οἱ πυρὶ λαμπετόωντι ἐΐκτην,
Ὀρθὰς δ' ἐν λοφιῇ φρίσσει τρίχας, ἀμφί τε δειρήν·
Τῷ ἴκελος Διὸς υἱὸς ἀφ' ἱππείου θόρε δίφρου.
Ἦμος δὲ χλοερῷ κυανόπτερος ἠχέτα τέττιξ,
Ὀζῷ ἐφεζόμενος, θέρος ἀνθρώποισιν ἀείδειν
Ἀρχεται, ᾧ τε πόσις καὶ βρῶσις θῆλυς ἐέρση,
Καί τε πανημέριός τε καὶ ἠῷος χέει αὐδήν
Ἴδει ἐν αἰνοτάτῳ, ὁπότε χρόα Σείριος ἄζει,
Ἦμος δὲ κέγχροισι περὶ γλῶχες τελέθουσι,
Τούς τε θέρει σπείρουσι, δτ' ὄμφακες αἰόλλονται·
Οἷα Διώνυσος δῶκ' ἀνδράσι χάρμα καὶ ἄχθος.
Τὴν ὥρην μάρναντο, πολὺς δ' ὀρυμαγδὸς ὀρώρει.
Ὡς δὲ λέοντε δύω ἀμφὶ κταμένης ἐλάφοιο,
Ἀλλήλοις κοτέοντε, ἐπὶ σφέας ὁρμήσωσι·
Δεινὴ δέ σφ' ἰαχὴ, ἄραβός θ' ἅμα γίνετ' ὀδόντων·
Ἠδ' ὡς αἰγυπιοὶ γαμψώνυχες, ἀγκυλοχεῖλαι,
Πέτρῃ ἐφ' ὑψηλῇ μεγάλα κλάζοντε μαχέσθην
Αἰγὸς ὀρεσσινόμου, ἢ ἀγροτέρης ἐλάφοιο
Πίονος, ἣν τ' ἐδάμασσε βαλὼν αἰζηΐος ἀνὴρ
Ἰῷ ἀπαὶ νευρῆς, αὐτὸς δ' ἀπαλήσεται ἄλλη,
Χώρου ἄϊδρις ἐών· οἱ δ' ὀτραλέως ἐνόησαν,
Ἐσσυμένως δέ οἱ ἀμφὶ μάχην ὁριμεῖαν ἔθεντο·
Ὡς οἱ κεκλήγοντες ἐπ' ἀλλήλοισιν ὄρουσαν.
Ἔνθ' ἤτοι Κύκνος μὲν ὑπερμενέος Διὸς υἱὸν

L'ivoire meurtrier de sa double défense,
Distille de sa gueule et l'écume et le sang,
Et darde les éclairs d'un regard menaçant,
Tandis que de ses crins la forêt hérissée,
Ainsi que sur son dos, sur son cou s'est dressée;
Tel de son char s'élance Hercule sur Cycnus.
De l'été cependant les jours sont revenus,
La cigale au teint noir, sur l'arbre vert posée,
En chantant, se nourrit d'une douce rosée,
Et, du lever de l'aube à la chute du jour,
Sa voix a de l'été salué le retour.
Le brûlant Sirius embrase la nature,
Le millet verdoyant prête aux champs sa parure;
Et, du joyeux Bacchus doux et fatal trésor,
Le raisin se revêt déjà de pourpre et d'or;
Tandis que nos héros l'un contre l'autre éclatent,
Et, luttant de fureurs, avec fracas combattent.
Tels deux lions au cœur de colère ulcéré,
Pour un cerf laissé mort et qu'ils ont rencontré,
Se jettent l'un sur l'autre, et de leurs dents grinçantes
Le bruit grossit le bruit de leurs voix rugissantes;
Tels encore deux vautours qui, sur un roc géant,
Les ongles recourbés, le bec tors et béant,
Combattent à grands cris, s'arrachant avec rage
La chèvre montagnarde ou la biche sauvage,
Qu'étrangers en ces lieux percèrent des chasseurs
Dont les pas égarés se sont portés ailleurs;
Mais les vautours ont vite aperçu cette proie;
Et, pour se la ravir, leur fureur se déploie :
Ainsi nos deux héros combattent, et dans l'air
Retentissent leurs cris; au fils de Jupiter,
Que brûle d'immoler sa haineuse vengeance,

Κτεινέμεναι μεμαὼς, σάκει ἔμβαλε χάλκεον ἔγχος,
Οὐδ' ἔῤῥηξεν χαλκόν· ἔρυτο δὲ δῶρα θεοῖο.
Ἀμφιτρυωνιάδης δὲ, βίη Ἡρακληείη,
Μεσσηγὺς κόρυθός τε καὶ ἀσπίδος ἔγχεϊ μακρῷ
Αὐχένα γυμνωθέντα θοῶς ὑπένερθε γενείου
Ἤλασ' ἐπικρατέως· ἀπὸ δ' ἄμφω κέρσε τένοντε
Ἀνδροφόνος μελίη· μέγα γὰρ σθένος ἔμπεσε φωτός.
Ἤριπε δ', ὡς ὅτε τις δρῦς ἤριπεν, ἢ ὅτε πέτρη,
Ἠλίβατος, πληγεῖσα Διὸς ψολόεντι κεραυνῷ·
Ὣς ἔριπ'· ἀμφὶ δέ οἱ βράχε τεύχεα ποικίλα χαλκῷ.
Τὸν μὲν ἔπειτ' εἴασε Διὸς ταλακάρδιος υἱός·
Αὐτὸς δὲ βροτολοιγὸν Ἄρην ἐπιόντα δοκεύσας,
Δεινὸν ὁρῶν ὄσσοισι, λέων ὡς σώματι κύρσας,
Ὅστε μάλ' ἐνδυκέως βινὸν κρατεροῖς ὀνύχεσσι
Σχίσσας, ὅττι τάχιστα μελίφρονα θυμὸν ἀπηύρα·
Ἐν μένεος δ' ἄρα τοῦγε κελαινὸν πίμπλαταί ἦτορ,
Γλαυκιόων δ' ὅσσοις δεινὸν, πλευράς τε καὶ ὤμους
Οὐρῇ μαστιγόων, ποσσὶ γλάφει, οὐδέ τις αὐτὸν
Ἔτλη ἐς ἄντα ἰδὼν σχεδὸν ἐλθεῖν, οὐδὲ μάχεσθαι·
Τοῖος ἄρ' Ἀμφιτρυωνιάδης ἀκόρητος ἀϋτῆς
Ἀντίος ἔστη Ἄρηος, ἐνὶ φρεσὶ θάρσος ἀέξων
Ἐσσυμένως· ὁ δέ οἱ σχεδὸν ἦλυθεν, ἀχνύμενος κῆρ.
Ἀμφότεροι δ' ἰάχοντες ἐπ' ἀλλήλοισιν ὄρουσαν.
Ὡς δ' ὅτ' ἀπαὶ μεγάλου πέτρη πρηῶνος ὀρούσῃ,
Μακρὰ δ' ἐπιθρώσκουσα κυλίνδεται, ἡ δέ τε ἠχὴ
Ἔρχεται ἐμμεμαυῖα, πάγος δέ οἱ ἀντεβόλησεν
Ὑψηλὸς, τῷ δὴ συνενείκεται, ἔνθα μιν ἴσχει·
Τόσσῃ ὁ μὲν ἰαχῇ βρισάρματος οὔλιος Ἄρης
Κεκληγὼς ἐπόρουσεν· ὁ δ' ἐμμαπέως ὑπέδεκτο.

Cycnus, d'un bras nerveux, soudain darde sa lance,
Qui, vers le bouclier, œuvre et présent d'un Dieu,
S'enfuit, et sans le rompre, en heurte le milieu;
Mais d'Hercule, à son tour, la force sans égale,
Du casque au bouclier saisissant l'intervalle,
Y lance un javelot qui vole et va frapper,
Au cou, sous le menton, Cycnus, et lui couper,
En lui donnant la mort, l'une et l'autre vertèbre;
Sa chute à son armure arrache un bruit funèbre,
Car, ainsi que d'un chêne ou d'un roc foudroyé
Tombe du haut d'un mont l'orgueil humilié,
Ainsi tombe Cycnus. Hercule alors le quitte,
Et, de Mars qui s'avance observant la poursuite,
Il lui lance un regard enflammé de courroux;
Pareil est un lion lorsqu'il a, sous les coups
De sa griffe de fer, fait tomber une proie,
Lorsqu'en la déchirant, dans son sang il la noie,
Lorsqu'enfin il l'immole au gré de la fureur
Dont la flamme noircit et dévore son cœur;
Il darde des éclairs de sa prunelle bleue,
Frappe sa double épaule et ses flancs de sa queue,
Du pied creuse la terre, et nul n'a, sans pâlir,
Osé le voir en face et de près l'assaillir;
Ainsi le noble Hercule, avide de carnage,
Pour résister à Mars redouble de courage.
Mars accourt contre lui, la rage dans le cœur;
L'un sur l'autre, chacun s'élance avec clameur.
Tel, du sommet d'un mont à la cime hautaine,
Roule un roc qui bondit avec bruit dans la plaine,
Et, contre un roc rival dans sa chute heurté,
Là s'arrête, contraint à l'immobilité;
Avec un bruit pareil, du haut de son quadrige,

Αὐτὰρ Ἀθηναίη κούρη Διὸς αἰγιόχοιο
Ἀντίη ἦλθεν Ἄρηος, ἐρεμνὴν αἰγίδ' ἔχουσα,
Δεινὰ δ' ὑπόδρα ἰδοῦσ' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

« Ἄρες, ἐπίσχε μένος κρατερὸν καὶ χεῖρας ἀάπτους.
» Οὐ γάρ τοι θέμις ἐστὶν ἀπὸ κλυτὰ τευχέα δῦσαι
» Ἡρακλέα κτείναντα, Διὸς θρασυκάρδιον υἱόν·
» Ἀλλ' ἄγε, παῦε μάχης, μηδ' ἀντίος ἵστασ' ἐμεῖο. »

Ὣς ἔφατ'· ἀλλ' οὐ πεῖθ' Ἄρεως μεγαλήτορα θυμόν.
Ἀλλὰ μέγα ἰάχων φλογὶ εἴκελα τεύχεα πάλλων
Καρπαλίμως ἐπόρουσε βίῃ Ἡρακλείῃ,
Κακτάμεναι μεμαώς· καί ῥ' ἔμβαλε χάλκεον ἔγχος
Σπερχνὸν, ἑοῦ παιδὸς κοτέων περὶ τεθνηῶτος,
Ἐν σάκεϊ μεγάλῳ. Ἀπὸ δὲ γλαυκῶπις Ἀθήνη
Ἔγχεος ὁρμὴν ἔτραπ', ὀρεξαμένη ἀπὸ δίφρου.
Δριμὺ δ' Ἄρῃ ἄχος εἷλεν· ἐρυσσάμενος δ' ἄορ ὀξὺ,
Ἔσσυτ' ἐφ' Ἡρακλέα κρατερόφρονα. Τὸν δ' ἐπιόντα
Ἀμφιτρυωνιάδης δεινῆς ἀχόρητος ἀϋτῆς
Μηρὸν γυμνωθέντα σάκευς ὑπὸ δαιδαλέοιο
Οὔτασ' ἐπικρατέως, διὰ δὲ μέγα σάκος ἄραξε,
Δούρατι νωμήσας ἐπὶ δὲ χθονὶ κάββαλε μέσσῃ.
Τῷ δὲ Φόβος καὶ Δεῖμος ἐΰτροχον ἅρμα καὶ ἵππους
Ἤλασαν αἶψ' ἐγγὺς, καὶ ἀπὸ χθονὸς εὐρυοδείης
Ἐς δίφρον θῆκαν πολυδαίδαλον· αἶψα δ' ἔπειτα
Ἵππους μαστιέτην, ἵκοντο δὲ μακρὸν Ὄλυμπον.
Υἱὸς δ' Ἀλκμήνης καὶ κυδάλιμος Ἰόλαος·
Κύκνον σκυλεύσαντες ἀπ' ὤμων τεύχεα καλὰ

Le Dieu Mars contre Hercule à grands cris se dirige,
Hercule, dont l'attend l'indicible dédain !
Ils vont croiser le fer ; mais entre eux fond soudain,
Déesse aux yeux d'azur, Minerve, dont le père
Est le Dieu qui sur nous fait gronder son tonnerre ;
Et, l'Égide à la main, elle adresse au Dieu Mars
Ces mots, accompagnés de foudroyants regards :
« Modère et ton courroux et ton bras invincible !
» D'Hercule, à ta valeur, la mort est impossible,
» Et cet illustre fils du maître des humains
» Ne peut non plus laisser son armure en tes mains ;
» Calme donc ta colère et livre-nous passage. »
De Mars, à ce discours, s'exalte encor la rage :
Brandissant, à grands cris, ses armes, d'où l'éclair
Jaillit au loin, il pousse au fils de Jupiter ;
Et son bras paternel, avide de vengeance,
Au vainqueur de son fils a décoché sa lance
Dans le grand bouclier ; mais, hors du char, Pallas
S'incline, et chasse au loin la lance avec son bras.
Mars s'indigne à l'aspect de sa fureur trompée,
Et, sur Hercule, il fond, armé de son épée.
Hercule, qui sourit à ce terrible assaut,
Du bouclier de Mars saisissant le défaut,
L'atteint d'un coup de lance à la cuisse, et lui brise
Son bouclier d'airain qu'en deux parts il divise.
Mars à terre est tombé ; mais la Crainte et la Peur,
Accourant à sa chute, ont, d'un bras protecteur,
Saisi le Dieu sanglant, et sur son char l'étendent ;
Puis, frappant les coursiers, toutes les deux se rendent,
Avec le Dieu vaincu, dans le sejour des Dieux.
D'Hercule et d'Iolas le bras victorieux
A dépouillé Cycnus, et du char qui les porte

Νίσσοντ' · αἶψα δ' ἔπειτα πόλιν Τρηχῖνος ἵκοντο
Ἵπποις ὠκυπόδεσσιν. Ἀτὰρ γλαυκῶπις Ἀθήνη
Ἐξίκετ' Οὐλυμπόνδε μέγαν καὶ δώματα πατρός.
Κύκνον δ' αὖ Κήϋξ θάπτεν, καὶ λαὸς ἀπείρων,
Οἵ ῥ' ἐγγὺς ναῖον πόλιος κλειτοῦ βασιλῆος,
Ἄνθην, Μυρμιδόνων τε πόλιν, κλειτὴν τ' Ἰαωλκὸν
Ἄρνην τ' ἠδ' Ἑλίκην · πολλὸς δ' ἠγείρετο λαὸς,
Τιμῶντες Κήϋκα, φίλον μακάρεσσι θεοῖσι.
Τοῦ δὲ τάφον καὶ σῆμ' ἀϊδὲς ποίησεν Ἄναυρος,
Ὄμβρῳ χειμερίῳ πλήθων · τὼς γάρ μιν Ἀπόλλων
Λητοΐδης ἤνωξ', ὅτι ῥα, κλειτὰς ἑκατόμβας
Ὅστις ἄγοι Πυθοῖδε, βίῃ σύλασκε δοκεύων.

La course a de Trachyne atteint déjà la porte,
Quand Minerve a des Dieux regagné le palais.
De Cycnus, cependant, Céyx et ses sujets
Ont préparé la tombe, et pour ses funérailles,
Une foule innombrable a quitté les murailles
D'Hélice et d'Iolcos, et d'Anthée, et d'Arné;
Par les fiers Myrmidons encore accompagné,
Tout ce peuple guerrier vient honorer la cendre
Du héros qu'aux Enfers les Dieux firent descendre.
Mais l'Anaurus enflé dérobe sous ses flots
La tombe où de Cycnus furent placés les os;
C'est ainsi qu'Apollon, dont Latone est la mère,
Même après le trépas, déchaîna sa colère
Sur Cycnus, qui, de Delphe outrageant les autels,
Ravissait les présents qu'y portaient les mortels.

NOTES DU BOUCLIER D'HERCULE.

Vers 4.

Et les Thébains en elle ont salué la fille
Du noble Électryon, sauveur de ses sujets.....

Il était impossible qu'un écrivain aussi moral qu'Hésiode ne rendît pas hommage à la vertu guerrière quand elle a pour but la défense de la patrie. Quelques écrivains grecs ont suivi cette honorable tendance, entre autres Callinus d'Éphèse, l'égal de Tyrtée par son génie, et bien supérieur à ce poète par la moralité de son but; nous en avons traduit le fragment qu'on va lire, le seul qui nous soit resté de cet écrivain :

Jusques à quand languir? Quand donc combattrons-nous,
Guerriers? Craignez les yeux levés autour de vous
Sur votre lâcheté! Songeriez-vous à vivre
Dans la paix? Mais de sang la terre au loin s'enivre;
Ah! plutôt, en mourant, portons nos derniers coups!
. . . . . .
Il est noble, il est beau de prodiguer sa vie
Pour sauver ses enfants, sa femme, sa patrie;
Vienne pour nous la mort, quand sur nous, tour-à-tour,
Le sort l'appellera; mais nous, jusqu'à ce jour,
L'écu sur la poitrine et la lance baissée,
Affrontons la bataille à peine commencée;
Car jamais le Destin ne permet ici-bas,
Même à l'enfant des Dieux, d'échapper au trépas;
Et tel qui s'y dérobe en un choc héroïque,

Va périr sans honneur sous son toit domestique;
Ni larmes ni regret n'accompagnent sa mort.
Mais le brave en nos cœurs vit, quel que soit son sort:
Sa patrie est en pleurs si, frappé par la guerre,
Il succombe; et s'il vit, c'est un dieu sur la terre;
Car son bras valeureux, rempart de nos foyers,
Vaut lui seul au combat ceux de mille guerriers!

VERS 361.

Hercule, dans sa main, brandit ce bouclier.....

Nous placerons ici comme sujets de comparaison : 1° *le Bouclier d'Achille*, emprunté à la traduction de l'*Iliade*, de M. Bignan; 2° *le Bouclier d'Enée*, extrait de notre traduction inédite de l'*Énéide*.

LE BOUCLIER D'ACHILLE.

D'abord le bouclier, large et solide ouvrage,
Dont cinq lames d'airain composent l'assemblage,
S'arrondit, entouré du triple rayon d'or
Où d'un lien d'argent s'attache le trésor;
Par un savant travail la surface polie,
De tableaux variés resplendit embellie.
On y voit et la terre et la mer et les cieux,
Le soleil qui répand d'infatigables feux,
La lune tout entière et l'immense couronne
Des astres éclatants dont l'Olympe rayonne,
Les Pléiades en chœur, le puissant Orion,
Et l'Ourse qui, du Char acceptant le surnom,
Fidèle au tour prescrit, vers Orion penchée,
Seule dans l'Océan ne s'est jamais couchée.
Là paraissent encor deux superbes cités.
Dans l'une, des festins, des jeux de tous côtés.
Aux lueurs des flambeaux, hors de leur chaste asile,
Les vierges s'avançaient conduites par la ville;

Les jeunes gens, parmi de joyeux chants d'hymen,
Dansaient en rond; la flûte et la lyre à la main,
Tous unissaient leurs voix, et, devant les portiques,
Les femmes admiraient ces fêtes magnifiques.
Non loin, deux citoyens, dans leur jaloux débat,
D'un meurtre avec ardeur contestent le rachat;
L'un dit avoir payé; mais d'une voix altière,
L'autre demande encor la somme tout entière.
Les témoins ont paru; les spectateurs nombreux
Entre les deux plaideurs laissent flotter leurs vœux,
Lorsqu'enfin des hérauts les voix retentissantes
Calment du peuple ému les clameurs frémissantes.
Sur la pierre polie en un cercle sacré,
Les vieillards, balançant leur sceptre révéré,
Se lèvent, et chacun par un noble langage
Refuse tour-à-tour et donne son suffrage.
Un double talent d'or, offert à tous les yeux,
Est promis au mortel qui jugera le mieux.
L'autre ville contemple autour de ses murailles
Deux peuples méditant sur le sort des batailles :
L'un voudrait la détruire, et l'autre de son or
En un partage égal diviser le trésor.
Pourtant, loin de céder aux horreurs d'un long siége,
L'ennemi leur prépare un homicide piége.
Si les jeunes enfants, les femmes, les vieillards,
Pour garder la cité, veillent sur les remparts,
Des hardis combattants la troupe se rassemble;
Elle part; à sa tête on voit marcher ensemble
La superbe Pallas et le terrible Mars
Dont les tuniques d'or frappent tous les regards;
Dans leur maintien respire une fierté divine,
Et sur les fronts mortels leur noble front domine.
Les soldats revêtus de l'éclatant airain,

Cherchant pour l'embuscade un propice terrain,
Se glissent jusqu'aux bords où dans le lit d'un fleuve
La foule des troupeaux et descend et s'abreuve.
Deux gardes avancés, se postant près des eaux,
Attendent les brebis avec les noirs taureaux.
Tout à coup deux pasteurs, mêlant leurs voix légères
Aux sons mélodieux des flûtes bocagères,
S'approchent lentement et ne se doutent pas
Quelle perfide embûche on dresse sous leurs pas.
Au signal convenu la cohorte s'élance;
Brebis, taureaux, bergers, tout périt sous la lance.
Quand le tumulte arrive au conseil des guerriers,
Ils montent sur leurs chars et pressent leurs coursiers;
A peine de ce fleuve ils touchent le rivage,
Leur bouillante fureur redouble le carnage;
On donne tour-à-tour, on reçoit le trépas
Et les lances d'airain ne se reposent pas.
Le tumulte frémit; la Discorde effrénée
Vole. Parmi les rangs, l'horrible destinée
Tantôt prend les soldats blessés, vivants ou morts,
Et tantôt par les pieds avec de longs efforts
Saisit un corps livide, et sa robe flottante
D'un sang noir sur son dos se dresse dégouttante.
Comme s'ils respiraient, on voit de toutes parts
Les soldats s'arracher les cadavres épars.
Là se déploie un champ où trois fois la charrue
Retourna des guérets la fertile étendue.
Lorsque les laboureurs, des taureaux mugissants
Ont conduit jusqu'au bout les pas obéissants,
Le maître, ranimant le zèle de la troupe,
Verse un vin doux et pur dans la profonde coupe,
Et, jaloux d'arriver au terme du sillon,
Chacun avec ardeur ressaisit l'aiguillon.

La terre où la charrue a laissé son empreinte,
A l'éclat de son or mêle une sombre teinte.
Tel est d'un art savant l'ouvrage gracieux.
Ici brille un terrain fécond et spacieux.
Dès que les moissonneurs, armés de la faucille,
Des gerbes ont tranché l'ondoyante famille,
Dans le creux des sillons les débris ramassés,
Par des liens étroits l'un à l'autre enlacés,
S'entassent et soudain de ces moissons nouvelles
Trois hommes en faisceaux unissent les javelles,
Tandis que les enfants, accourus sur leurs pas,
Leur tendent les épis balancés dans leurs bras.
Son sceptre dans la main, le monarque en silence.
Debout, de ses guérets admire l'opulence,
Et jouit dans son cœur. Sous un chêne lointain,
Apprêtant à l'écart le rustique festin,
Autour d'un grand taureau qu'ils vont livrer aux flammes,
Les hérauts rassemblés s'empressent, et des femmes
La main, prompte à broyer le blanc et pur froment,
Prépare aux moissonneurs un utile aliment.
Plus loin, avec orgueil une vigne présente
De ses longs raisins noirs la grappe éblouissante;
Ses larges rameaux d'or, en festons s'allongeant,
S'élèvent, protégés par des soutiens d'argent;
De son métal bleuâtre un fossé la couronne,
Et d'un buisson d'étain l'épaisseur l'environne.
Des nombreux vendangeurs l'essaim laborieux
Ne suit qu'un seul chemin, et, tendrement joyeux,
Les vierges, les garçons dans l'osier des corbeilles
Portent de leurs doux fruits les richesses vermeilles;
Un enfant au milieu paraît, et sous ses doigts
Fait résonner d'un luth l'harmonieuse voix.
Les couples de leurs chants accompagnent leur danse

Et leurs pieds sur le sol bondissent en cadence.
Faites d'étain et d'or, dressant un large front,
Des génisses ailleurs de leur bercail profond
S'avancent vers un fleuve et sonore et limpide,
Dont les roseaux touffus bordent le cours rapide.
Toutes, en mugissant, suivent quatre bergers
Qui mènent sous leurs pas neuf chiens aux pieds légers.
Au travers du troupeau quand deux lions terribles
Sur un taureau poussant des beuglements horribles
S'élancent, les limiers et les jeunes pasteurs
Volent à son secours; les monstres destructeurs
Déchirent à grands coups ses entrailles fumantes
Et gorgent d'un sang noir leurs gueules écumantes.
On les poursuit en vain; en vain les chiens fougueux
Redoutant de les mordre, ont aboyé contre eux.
Par l'illustre artisan savamment ciselée,
Dans un gras pâturage une belle vallée
Montre de toutes parts l'essaim des blancs agneaux,
Les enclos des bercails et les toits des hameaux.
Vulcain figure ensuite une danse pareille
A celle que, témoin d'une rare merveille,
Cnosse avait vu Dédale en ses murs populeux
Former pour Ariane aux ondoyants cheveux.
Une couronne au front, mille vierges pudiques
Étalant le trésor des voiles magnifiques,
Mille danseurs, parés d'un tissu voltigeant,
Armés de glaives d'or aux baudriers d'argent,
S'enlacent par la main. Pour façonner l'argile,
Comme un adroit potier tourne sa roue agile,
Tels leurs dociles pas, dans leur prompt mouvement,
S'arrondissant en chœur, glissent légèrement.
Quand le cercle est rompu, chaque couple avec grâce
Se chasse tour-à-tour, tour-à-tour se remplace;

La foule les admire; un chantre, aimé des Dieux,
Joint sa voix aux accords d'un luth mélodieux,
Et deux sauteurs, aux yeux du groupe qui se presse,
De leurs tours en chantant ont déployé l'adresse.
Enfin, sur tous les bords de ces riches tableaux
Le grand fleuve Océan roule ses vastes eaux.
Fier d'avoir terminé ce bouclier solide,
Vulcain façonne encor pour le front d'Eacide
Le casque précieux qui de son cimier d'or
Balance à flots épais le mobile trésor.
De feux éblouissants la cuirasse remplie
Brille, et l'étain flexible en brodequins se plie.
Le chef-d'œuvre fini, l'immortel ouvrier
A la mère d'Achille offre ce don guerrier,
Et l'Olympe neigeux voit soudain la déesse,
Du rapide épervier égalant la vitesse,
Emporter dans les airs cette armure d'airain,
Magnifique présent de l'habile Vulcain.

(*Iliade*, traduct. de M. Bignan.)

LE BOUCLIER D'ÉNÉE.

Mais, à travers les cieux, Vénus, qui vers son fils
Vole, et porte les dons par son amour promis,
De loin, l'aperçoit seul errant dans la vallée :
La déesse à ses yeux s'est soudain révélée .
— « Les voilà, ces présents, chefs-d'œuvre qu'à Vulcain,
Dit-elle, a fait pour toi produire un art divin,
Mon fils, et de Turnus tu peux sans imprudence,
Ainsi que des Latins, provoquer la vaillance. »
En embrassant Énée, elle pose, à ces mots,
Sous un chêne voisin les armes du héros :
Et lui, fier des présents dont sa mère l'honore,

Les contemple, les touche, et les contemple encore;
Il admire, il manie, il retourne en tout sens
Et son terrible casque aux feux éblouissants,
Et son glaive fatal, et sa cuirasse immense,
Sanglante et toute d'or, tel brille et se nuance
Et rayonne au soleil un nuage enflammé;
Le héros voit sa lance, il voit d'un œil charmé
Ses brodequins où l'or à l'argent se marie,
Et son grand bouclier, prodige de génie :
Là les hauts faits de Rome et sa gloire à venir
Sont gravés par le Dieu qui connaît l'avenir;
Là, les enfants d'Iule, illustre et fier lignage,
Là, les guerres qu'un jour soutiendra leur courage;
Là, dans l'antre de Mars, une louve s'étend,
Et deux enfants jumeaux, près d'elle se jouant,
D'une bouche intrépide épuisent sa mamelle;
Tandis que repliant sa tête maternelle,
Et promenant sur eux sa langue avec amour,
La louve, en les léchant, les flatte tour-à-tour.
Non loin, s'étale Rome et sa fête parjure,
Aux filles des Sabins inexpiable injure,
Et les combats soudains où volent en fureur
Les Romains et leur roi, les Sabins et le leur;
Puis les deux souverains, sortis de la mêlée,
Debout, devant le corps d'une truie immolée,
La coupe d'une main, de l'autre armés d'un fer,
Jurent entre eux la paix au nom de Jupiter.
Plus loin, c'est Métius, qu'en leurs courses rapides
Déchirent en lambeaux quatre chars homicides,
Digne peine infligée à ce perfide Albain!
Vengeant de ce guerrier l'outrage au nom romain,
Et du sang de ce traître arrosant les broussailles,
Tullus dans la forêt disperse ses entrailles.

Porsenna veut forcer au rappel de Tarquin
Rome, qui le repousse et qu'il assiége en vain ;
Rome dont la valeur combat pour rester libre !
Porsenna, menaçant, s'indigne que du Tibre
Coclès rompe le pont, et que, malgré ses droits,
Clélie ose, en nageant, échapper à ses lois.
Du roc Tarpéïen vaillante sentinelle,
Manlius, près du temple et de la citadelle,
Garde le Capitole, et le palais des rois,
Dont un chaume récent hérisse encor les toits.
Sous des portiques d'or, une oie au blanc plumage
Des Romains par ses cris réveille le courage,
Tandis qu'à la faveur d'une nuit sans clartés,
Au mont Capitolin les Gaulois sont montés ;
On voit leurs cheveux d'or, leur tunique où l'or brille,
Leurs cous de neige où l'or s'entrelace et scintille,
Et leurs sayons rayés ; on voit, entre leurs mains,
Dans l'ombre étinceler deux javelots alpins,
Et d'un long bouclier chacun d'eux se protége.
Ici, des Saliens le bondissant cortége,
Le bonnet flaminal, les Luperques tout nus,
Les boucliers divins qui du ciel sont venus,
Et dans leurs chars moelleux les Romaines traînées,
Qui sont avec les Dieux dans Rome promenées.
Puis, le profond Tartare et le roi des Enfers,
Les châtiments cruels infligés aux pervers,
Et toi, Catilina, qu'une roche pendante
Menace, et qu'Alecton fait trembler d'épouvante ;
Caton donne des lois aux ombres des héros.
Non loin de là, la mer enfle l'or de ses flots,
Et ses vagues d'azur qui d'écume blanchissent ;
Là, des dauphins d'argent en cercle resplendissent,
Nagent, et font jaillir et bouillonner les eaux.

Au centre est Actium, où l'airain des vaisseaux
Et les armes, dont l'or en longs rayons éclate,
Illuminent au loin et la mer et Leucate;
Auguste, pour combattre, amenant dans ces lieux
Le Peuple, le Sénat, les Pénates, les Dieux,
Sur sa poupe est debout, son front est ceint de flamme,
Et l'astre paternel sur sa tête s'enflamme;
Agrippa, secondé par les Dieux et les vents,
De Rome avec fierté conduit les combattants,
Et sur son front guerrier pompeusement étale,
Pour prix de ses exploits, sa couronne rostrale.
Fier d'un costume étrange et d'un luxe inconnu,
D'une autre part, Antoine, en vainqueur, est venu
Des bords où naît l'Aurore, et des mers Érythrées,
Entraînant et l'Égypte, et Bactre, et les contrées
De l'extrême Orient, et, pour comble d'horreur!
L'épouse égyptienne, idole de son cœur.
Tout s'élance à la fois, et les flots qui mugissent
Sous la rame et la proue, en écumant, surgissent;
Au large, on croirait voir des îles voyageant,
Ou, pour s'entre-choquer, des montagnes nageant;
Tels luttent ces vaisseaux aux poupes crénelées,
D'où l'étoupe brûlante et les flèches ailées
Pleuvent, et le carnage ensanglante les eaux;
La Reine, au son du cystre appelle ses vaisseaux,
Sans voir que deux serpents derrière elle se dressent.
Contre Vénus, Neptune et Minerve, apparaissent
L'aboyant Anubis et cent sortes de Dieux,
Monstres qui, pour combattre, ont envahi les Cieux!
Ciselés sur le fer, Mars et les Euménides
Enivrent de plaisir, par leurs jeux homicides,
La Discorde en lambeaux, sur leurs traces volant,
Et que Bellone suit avec un fouet sanglant.

Phébus, dieu d'Actium, sur cette horrible foule
Tend son arc, et soudain loin de ces lieux refoule
Égyptiens, Hindous, Arabes, Sabéens.
La Reine, à ses vaisseaux arrachant leurs liens,
Semble livrer sa voile aux Autans qu'elle appelle;
Et, pâle du trépas près de fondre sur elle,
Fuit le carnage, à l'aide et des vents et des mers.
Le Nil, fleuve géant, qu'attriste ce revers,
Ouvre son sein d'azur, et le lit qu'il habite,
Et sa robe flottante, aux navires en fuite.
Ceint d'un triple laurier, César victorieux
Érige, à son retour, trois cents temples aux Dieux,
Là, le peuple enivré qui sur ses pas se presse,
L'encens du sacrifice, et les chants d'allégresse;
Là, l'hécatombe sainte, honneur des immortels,
Tombe, et d'un sang pieux arrose les autels.
César, assis au seuil d'un temple magnifique,
Demeure d'Apollon, sous un brillant portique,
Voit du monde conquis s'avancer les tributs,
Les rois chargés de fers et les peuples vaincus,
Tous entre eux différents d'armes et de langages:
Nomades, Africains couverts de tatouages,
Lélèges, Cariens, Gélons au lourd carquois,
L'Euphrate, dont le cours s'adoucit sous nos lois,
Les Morins relégués aux limites du monde,
Le Rhin et les deux lits que se creuse son onde,
Le Scythe qui triomphe ou meurt en combattant,
Et d'un pont odieux l'Araxe s'indignant!
Telle est l'œuvre d'un Dieu, présent d'une déesse;
Enée, y promenant un regard d'allégresse,
L'admire et s'en saisit, ignorant que ses mains
Portent de ses enfants la gloire et les destins.

(*Énéide*, trad. inéd. d'Alph. Fresse-Montval.)

PROLÉGOMÈNES

DES TRAVAUX ET DES JOURS.

Hésiode, avons-nous dit dans la biographie de ce poète, adressa à son frère, sous forme de poème, une série d'enseignements intitulée *les Travaux et les Jours*.

De tous les ouvrages que l'antiquité hellénique nous a transmis, ce poème est le premier où nous voyons la pensée didactique se dégager complétement de l'ode et de l'épopée.

Et en effet, *la Théogonie* nous a offert les enseignements d'une théologie traditionnelle procédant par l'inspiration lyrique, continuant par une suite de généalogies divines, parvenant à son plus haut point d'exaltation, sous forme d'épopée, et achevant sa carrière par un enchaînement de légendes. C'est le dogme religieux revêtant toutes les formes en harmonie avec une société encore enfant pour s'y naturaliser et y établir son empire.

Dans *le Bouclier d'Hercule*, notre poète a mis en action les enseignements qui contribuaient à élever le courage et à fortifier ces mortels qu'une mission providentielle avait investis du droit de défendre la société et d'en régénérer les éléments ; c'était l'héroïsme exposé et développé ; par conséquent, une pensée didactique, revêtue des insignes de l'épopée.

Dans *les Travaux et les Jours*, apparaissent simultané-

ment le fond et la forme didactiques, comme nous les voyons se montrer dans le Decalogue de Moïse, dans son Deutéronome, dans son Lévitique; comme ils se montrent dans les livres Sapientiaux, développements ou corollaires de la législation mosaïque.

Quoique *les Travaux et les Jours* soient, chez les Grecs, le plus ancien poème connu, également didactique et par la forme et par le fond, il est hors de doute, cependant, que les modèles de ce genre ont été autrefois extrêmement nombreux. C'est ainsi que l'antique Orphée passait chez les anciens pour avoir composé trois poèmes didactiques: 1° sur les *Propriétés médicales des pierres;* 2° sur les *Tremblements de terre envisagés comme pronostics de certains événements;* 3° des *Géorgiques*. Sans doute les passages que l'on cite comme ayant fait partie de ces diverses productions sont l'œuvre d'un génie beaucoup plus moderne; mais aurait-on jamais songé à attribuer ces fragments au chantre de la Thrace, si ce grand homme n'avait réellement traité des sujets analogues à ceux qui lui ont été imputés? Il en faut dire autant du premier Musée, auteur de cinq ouvrages didactiques: 1° un *Recueil d'oracles;* 2° des *Charmes contre les maladies;* 3° un poème astrologique sur la *Sphère;* 4° une *Théogonie;* 5° des *Préceptes de morale* adressés à son fils. Enfin, Eschyle, dans son *Prométhée*, en faisant honneur à ce Dieu-Titan de l'invention de toutes les sciences et de tous les arts, constate que c'est au nom des Dieux que ces arts et ces sciences furent jadis enseignés aux hommes; or, qui ne sait que ces enseignements, transmis oralement de génération en génération, étaient toujours rédigés en vers, afin que le rhythme et la mesure poétique aidassent la mémoire à les retenir?

Dans *les Travaux et les Jours* d'Hésiode, l'expérience

humaine vient s'unir à l'inspiration divine ; ce sont deux puissances dont l'une est déjà trop affaiblie et dont l'autre n'est point encore assez forte pour qu'elles songent à se combattre. Elles se prêtent donc un secours mutuel, et leurs chants forment une intéressante transition entre les époques de poésie sacerdotale et les temps où le génie de l'homme ne demande qu'à lui seul ses poétiques inspirations.

Trois siècles et demi après Hésiode, cette inspiration purement humaine préside aux compositions du Milésien Phocylide; Mimnerme de Colophon, à peu près vers la même époque (l'an 590), déserte entièrement les voies du spiritualisme et traîne sans pudeur la poésie dans la fange du sensualisme le plus grossier. Pythagore (en 584), alliant aux traditions mystiques des religions orientales ce que l'on savait encore des traditions helléniques, fit briller dans ses vers dorés un vif et lumineux éclair de spiritualisme, entrevu et reflété par Solon dans quelques-unes de ses poésies (574). Enfin, Simonide de Céos, Théognis et Aratus continuèrent, depuis l'an 558 jusqu'à l'an 270 (av. J.-C.), la chaîne des poètes didactiques, le premier par son poème sur les *Femmes;* le second, dans ses *Parénèses;* le troisième, dans son poème astronomique intitulé *les Phénomènes;* dans ces trois écrivains, c'est l'observation philosophique, le moi humain s'objectivant à lui-même, ou contemplant le monde extérieur, qui désormais est pour l'homme la seule source de poésie; la poésie a rompu avec un passé qu'elle ne comprend plus, avec des croyances qui sont pour elles sans signification, avec le culte, dont les symboles sont inintelligibles pour sa pensée.

Trois poètes didactiques, Lucrèce, Virgile et Horace, consomment cette révolution, et, dans la société antique,

la rendent à jamais irrévocable. Le premier revêt des charmes d'une poésie mensongère les dangereuses doctrines d'Épicure; dans le dernier, la poésie s'objective à elle-même, fait table rase de toute inspiration, et donne les règles de son art au point de vue de l'imitation et des préceptes aristotéliques; cette école didactique a eu pour continuateurs parmi nous La Frenaye de Vauquelin, sous Charles IX; et Boileau, sous Louis XIV.

Au moment où Horace promulguait ainsi, dans son Épître aux Pisons, le code qui, dans notre plus beau siècle littéraire, devait nous être imposé par le prétendu *législateur de notre Parnasse*, Virgile, moins ouvertement hostile que Lucrèce aux croyances religieuses, imitait, en composant ses *Géorgiques*, la partie des *Travaux et des Jours* dans laquelle Hésiode n'avait pris pour guide que l'expérience de l'homme. La Harpe a mis les *Géorgiques* fort au-dessus des *Travaux et des Jours*; un rapide parallèle entre ces deux ouvrages nous mettra à portée d'apprécier ce jugement.

Hésiode a pour but, dans son poème, de satisfaire aux besoins intellectuels, moraux et physiques auxquels l'homme est assujetti.

Et d'abord, il satisfait aux besoins intellectuels en éclairant les hommes sur l'origine du mal moral. Il l'explique par le mythe de Pandore. De là, toutes les calamités qui assiégent la race humaine, et qui l'ont fait passer de l'état de félicité où elle se trouvait dans l'âge d'or, aux diverses périodes de malheur qui ont été nommées âges d'argent, d'airain, des héros et de fer.

Il termine la description de ce dernier siècle par la peinture des crimes dont se rendent coupables les simples par-

ticuliers, et ensuite les souverains, auxquels il adresse la fable de l'Épervier et du Rossignol.

L'injustice, personnifiée dans l'Épervier, est pourtant fort éloignée de nous procurer autant de bonheur que l'équité. Le poète le démontre par le parallèle qu'il établit entre l'État où règne l'équité et celui où domine l'injustice.

Il en déduit, pour les rois, la nécessité de respecter la justice divine, personnifiée dans Thémis.

Le poète démontre ensuite que c'est la justice connue et pratiquée qui met entre l'homme et les animaux la seule véritable différence. C'est aussi de là que vient tout le bonheur auquel nous puissions prétendre.

Les difficultés qui s'opposent à la pratique de la vertu ne doivent pas nous décourager. L'homme se divise en trois catégories, selon qu'il donne de bons conseils, soit à lui-même, soit aux autres; ou qu'il suit ceux qu'on lui a donnés; ou qu'il ne sait ni les donner ni les suivre.

Après avoir ainsi éclairé l'intelligence humaine sur l'origine du mal moral et sur l'obligation où nous sommes de l'éviter, Hésiode s'efforce de former le cœur à la vertu, dont la première condition est, suivant lui, le travail, et le travail de l'agriculture.

Fidèle à sa méthode de comparaison, il établit un parallèle entre la misère du paresseux et l'opulence de l'homme qui sait utiliser son temps.

Il confirme ce parallèle par le tableau vif et animé des châtiments réservés à ceux qui cherchent à acquérir des richesses plutôt par le crime que par un honorable labeur.

Il passe de là à la nécessité d'honorer les Dieux, de bien vivre avec ses voisins, de rendre exactement ce qu'on a emprunté, de traiter enfin les hommes avec bienveillance

ou dureté, selon qu'ils se sont montrés bienveillants ou durs envers nous.

Nécessité d'une vie économe, sédentaire, sobre, prudente avec nos plus proches parents, et surtout avec les femmes.

Il termine le premier Chant de ce poème en recommandant à son lecteur de n'avoir qu'un seul enfant, et en insistant de nouveau sur la nécessité du travail.

Ici commence le second Chant *des Travaux et des Jours*, et c'est particulièrement dans cette deuxième partie de son œuvre que le poète s'applique à instruire ses lecteurs de ce qu'ils doivent faire, afin de pourvoir au besoin de leur conservation et à leurs intérêts matériels.

Il détermine les époques du labour et de la moisson, et indique à l'agriculteur ce qui lui est nécessaire : une femme, des bœufs, une servante, des instruments aratoires; il insiste sur le choix des bœufs et du garçon de charrue.

Il signale les pronostics de l'hiver, les champs qu'il faut labourer deux fois, la manière d'ensemencer. Il donne, en passant, quelques préceptes de propreté domestique, et, après avoir indiqué l'obligation de labourer avant le solstice d'été, il fait connaître les exceptions que souffre cette règle générale.

Il en vient ensuite à décrire les ravages de l'hiver et leurs résultats. Il prescrit la manière de se fabriquer un costume à peu près complet.

Il indique l'époque où l'on doit greffer la vigne; il décrit la moisson, les plaisirs de l'été et la manière d'en jouir.

Puis, viennent la récolte des blés et celle de la vendange, les soins qu'elles exigent, la saison favorable au labour et contraire à la navigation.

La navigation devient aussitôt le sujet principal de notre poète. Après une courte digression relative à son père, il parle de son voyage à Chalcis, du prix qu'il y a obtenu, de la saison propre à naviguer et de celle où l'on doit revenir chez soi.

Le mariage occupe aussi Hésiode : il dit l'âge où l'on doit se marier et quelle est la femme qu'il faut choisir. Il enseigne encore le respect envers les Dieux, les devoirs de l'homme envers ses parents, ses amis et les infortunés; il termine son ouvrage par l'indication des jours heureux et malheureux.

Voilà comment notre poète a su remplir la triple tâche qu'il s'était imposée; son œuvre est, comme on le voit, un cours, aussi complet qu'il le fallait alors, d'économie domestique, de morale et de dogme religieux; il se saisit, il s'empare de la société par tous les points où elle lui est accessible, et il ne s'en empare, il ne s'en saisit que dans l'intérêt bien entendu de cette société.

A cette marche si simple, et pourtant si savante, si naturelle et si philosophique tout à la fois, opposons maintenant la méthode et le plan que Virgile a adoptés pour la composition de ses *Géorgiques*.

A l'époque où Virgile a vécu, il n'y avait plus que des intérêts matériels pour cette société romaine qu'entraînait à sa ruine le poids de ses triomphes et de sa corruption. De croyances, il n'en existait plus nulle part; de morale, pas davantage; car ces deux ordres d'idées se posent réciproquement, et là où l'un des deux fait défaut, l'autre manque nécessairement. Virgile fut donc réduit, par le caractère même de son siècle, à la plus triste condition où un poète puisse être abaissé, à l'obligation de faire de la poésie sans convictions religieuses, c'est-à-dire sans élé-

ment poétique, et par conséquent à poétiser ce qui en est le moins susceptible, les besoins physiques de son époque et ses appétits grossièrement matériels. A ce point de vue infime et mesquin, avec lequel il ne peut transiger, le poète prend son parti bravement : la culture de la campagne, qui, pour Hésiode, est une école de vertu, devient tout simplement, pour le poète romain, l'école des intérêts positifs ; il en divise la science en quatre branches bien distinctes : la culture du blé, celle des arbres, l'éducation des troupeaux et l'art d'élever les abeilles. Il en développe scientifiquement tous les préceptes, tant ceux qu'Hésiode avait formulés, que les instructions acquises par l'expérience postérieurement à ce poète ; voilà d'abord à quoi s'occupe Virgile ; puis, jetant sur cette opulente misère le riche et magnifique manteau d'un style admirable et presque divin, il réussit à suppléer le fond par la forme, et l'idée par l'expression, au point de tromper tous les siècles suivants, de leur dissimuler l'indigence réelle de son sujet, l'absence de toute inspiration spirituelle, et de s'installer, lui, le magique versificateur, sur le trône où devait siéger le véritable poète. Quand il a ainsi fasciné son époque et toutes celles qui la suivront, il fait planer au-dessus de son œuvre la personnification et le protecteur de tout le matérialisme romain ; son poème est un temple dont Auguste est la divinité ; divinité sanglante et fangeuse aux pieds de laquelle sont immolées toutes celles qui firent jadis la force et la gloire de Rome ! Enfin, sur la quadruple façade de son édifice poétique, Virgile sculpte quatre tableaux où le Dieu qu'on révère dans son temple est offert à l'adoration des mortels : ce sont les signes avant-coureurs de la mort de César, qui, dans la déification de l'oncle, montrent par avance l'apothéose du neveu ; le bonheur de la vie cham-

pètre succédant, sous l'empire d'Auguste, aux désastres des guerres civiles; l'hiver relégué dans la Scythie, au delà des bornes imposées aux armes impériales, et Aristée ressuscitant les abeilles, comme Auguste le peuple romain.

Convenons-en donc avec sincérité, à l'époque où écrivait Virgile, il était impossible qu'il fît mieux; il a tiré de son sujet tout le parti qu'en pouvait tirer l'inspiration humaine, et, sous le rapport de la difficulté vaincue, son œuvre est d'un mérite immense. Mais que ce mérite ne nous ferme pas les yeux sur celui de son prédécesseur, de son modèle, d'Hésiode, et avouons que si le poète romain s'est le mieux proportionné aux exigences d'une société corrompue, le poète d'Ascra sera toujours celui qu'adoptera une époque jalouse de lutter contre la corruption, de la vaincre et de se moraliser.

SOMMAIRE DES TRAVAUX ET DES JOURS.

CHANT PREMIER.

Invocation aux Muses. — Exposition du sujet, 1-12, v. — Le poète révèle à Persée, son frère, l'existence de deux rivalités, l'une qui est le fléau des hommes, et l'autre qui fait leur bonheur, 13-34. — Il exhorte son frère, avec lequel il avait eu un procès, à quitter la première de ces rivalités, pour s'attacher à la seconde et au travail qui en est la conséquence, 35-55. — Nécessité du travail, fondée sur l'origine du mal physique, due à la fourberie de Prométhée, et à la vengeance de Jupiter; création de Pandore, instrument de cette vengeance, 56-112. — Pandore envoyée par Jupiter à Épiméthée, frère imprudent du sage Prométhée; Épiméthée accepte cet envoi: fléaux qui en sont la suite, 113-147. — Continuant ses conseils à son frère, le poète décrit les cinq âges du monde. Premier âge, siècle d'or, sous l'empire de Saturne, 148-178. — Sous le règne de Jupiter; deuxième âge, siècle d'argent, 178-200. — Troisième âge, siècle d'airain, 201-220. — Quatrième âge, siècle des Héros, guerre de Thèbes, siége de Troie, 221-242. — Cinquième âge, siècle de fer, celui où existe le poète; malheurs de ce siècle; malheurs encore plus grands des siècles à venir, 243-275. — Le poète, par l'apologue de l'Épervier et le Rossignol, reproche aux rois leur injustice, désastres qui en résultent, châtiment de l'iniquité par Thémis, 276-308. — Parallèle entre le peuple que gouvernent d'équitables magistrats, et celui qui est gouverné par des magistrats injustes; bonheur du pre-

mier, infortunes du second, 309-340. — Péroraison, vigilance des Dieux, de Thémis et de Jupiter, à punir le crime; découragement passager du poète; distinction que la justice établit entre l'homme et la brute; récompense de la vertu, 341-386. — Difficulté de la sagesse, et triomphe qui l'attend; éloge de l'homme prudent; exhortation au travail, invective contre la paresse, 387-428. — Dénombrement et punition des crimes qui affligent la société, 429-453. — Devoirs de l'homme envers les Dieux et envers ses semblables, avantage qu'il en retirera; éloge de la générosité, 454-482. — Le poète termine ce premier Chant par l'éloge de l'économie et de la vie domestique; et il y ajoute celui de la sobriété, de la chasteté et de la persévérance dans le travail, 483-508.

ΕΡΓΑ ΚΑΙ ΗΜΕΡΑΙ.

ΒΙΒΛΙΟΝ Α'.

Μοῦσαι Πιερίηθεν ἀοιδῇσι κλείουσαι,
Δεῦτε δὴ, ἐννέπετε σφέτερον πατέρ' ὑμνείουσαι·
Ὃν τε διὰ βροτοὶ ἄνδρες ὁμῶς ἄφατοί τε φατοί τε,
Ῥητοί τ' ἄρρητοί τε, Διὸς μεγάλοιο ἔκητι.
Ῥεῖα μὲν γὰρ βριάει, ῥεῖα δὲ βριάοντα χαλέπτει·
Ῥεῖα δ' ἀρίζηλον μινύθει, καὶ ἄδηλον ἀέξει·
Ῥεῖα δέ τ' ἰθύνει σκολιὸν, καὶ ἀγήνορα κάρφει,
Ζεὺς ὑψιβρεμέτης, ὃς ὑπέρτατα δώματα ναίει.
Κλῦθι ἰδὼν αἰῶν τε· δίκῃ δ' ἴθυνε θέμιστας
Τύνη· ἐγὼ δέ κε Πέρσῃ ἐτήτυμα μυθησαίμην.
Οὐκ ἄρα μοῦνον ἔην ἐρίδων γένος, ἀλλ' ἐπὶ γαῖαν
Εἰσὶ δύω· τὴν μέν κεν ἐπαινήσειε νοήσας·
Ἡ δ' ἐπιμωμητή· διὰ δ' ἄνδιχα θυμὸν ἔχουσιν.
Ἡ μὲν γὰρ πόλεμόν τε κακὸν καὶ δῆριν ὀφέλλει,
Σχετλίη· οὔ τις τήνγε φιλεῖ βροτὸς, ἀλλ' ὑπ' ἀνάγκης
Ἀθανάτων βουλῇσιν ἔριν τιμῶσι βαρεῖαν.

LES TRAVAUX ET LES JOURS.

CHANT PREMIER.

Muses aux chants divins, que l'Univers révère,
Venez, et célébrez Jupiter, votre père,
Qui dispense aux mortels les fers ou le pouvoir,
Et la gloire ou la honte, au gré de son vouloir.
Oui, sans peine il élève ou détruit la puissance,
Abaisse la grandeur, enrichit l'indigence,
Corrige l'insensé, punit l'audacieux,
Le Dieu qui tonne au loin et règne dans les Cieux!
Grand Dieu, viens m'inspirer, et, gouvernant le monde,
Maintiens-y de tes lois la sagesse profonde,
Cependant qu'à Persée interprétant ces lois
La seule vérité va parler par ma voix.
De deux rivalités, l'une à l'autre contraires,
Dès long-temps, les humains sont tous nés tributaires;
L'une est l'amour du sage, et l'autre en est l'horreur.
Celle-ci des procès attise la fureur,
Et, sur la terre en deuil semant les funérailles,
Ouvre aux tristes mortels la lice des batailles.
Par la Nuit enfantée au sein des noirs Enfers,
Elle est partout maudite, et pourtant l'Univers,
Malgré lui, de son joug a subi l'injustice.

Τὴν δ' ἑτέρην προτέρην μὲν ἐγείνατο Νὺξ ἐρεβεννὴ,
Θῆκε δέ μιν Κρονίδης ὑψίζυγος, αἰθέρι ναίων,
Γαίης ἐν ῥίζῃσι καὶ ἀνδράσι, πολλὸν ἀμείνω·
Ἥ τε καὶ ἀπάλαμόν περ ὁμῶς ἐπὶ ἔργον ἐγείρει.
Εἰς ἕτερον γὰρ τίς τε ἰδὼν ἔργοιο χατίζων
Πλούσιον, ὃς σπεύδει μὲν ἀρόμεναι ἠδὲ φυτεύειν,
Οἶκόν τ' εὖ θέσθαι· ζηλοῖ δέ τε γείτονα γείτων,
Εἰς ἄφενον σπεύδοντ'· ἀγαθὴ δ' ἔρις ἥδε βροτοῖσι.
Καὶ κεραμεῖ κεραμεὺς κοτέει, καὶ τέκτονι τέκτων,
Καὶ πτωχὸς πτωχῷ φθονέει, καὶ ἀοιδὸς ἀοιδῷ.
Ὦ Πέρση, σὺ δὲ ταῦτα τεῷ ἐνικάτθεο θυμῷ·
Μηδέ σ' ἔρις κακόχαρτος ἀπ' ἔργου θυμὸν ἐρύκοι
Νείκε' ὀπιπτεύοντ', ἀγορῆς ἐπακουὸν ἐόντα.
Ὥρη γὰρ τ' ὀλίγη πέλεται νεικέων τ' ἀγορέων τε,
Ὅῳ τινι μὴ βίος ἔνδον ἐπηετανὸς κατάκειται
Ὡραῖος, τὸν γαῖα φέρει, Δημήτερος ἀκτὴν,
Τοῦ κεχορεσσάμενος νείκεα καὶ δῆριν ὀφέλλοις
Κτήμασ' ἐπ' ἀλλοτρίοις. Σοὶ δ' οὐκ ἔτι δεύτερον ἔσται
Ὧδ' ἔρδειν· ἀλλ' αὖθι διακρινώμεθα νεῖκος
Ἰθείῃσι δίκαις, αἵ τ' ἐκ Διός εἰσιν ἄρισται.
Ἤδη μὲν γὰρ κλῆρον ἐδασσάμεθ'· ἀλλὰ τὰ πολλὰ
Ἁρπάζων ἐφόρεις, μέγα κυδαίνων βασιλῆας
Δωροφάγους, οἳ τήνδε δίκην ἐθέλουσι δικάσσαι·
Νήπιοι· οὐδὲ ἴσασιν, ὅσῳ πλέον ἥμισυ παντὸς,

Celle-là, des humains auguste bienfaitrice,
Leur vient de Jupiter. Pour d'utiles travaux,
Elle leur fait changer un indolent repos;
Et montre au malheureux qu'engourdit l'indigence,
Un fortuné voisin qui laboure, ensemence,
Et des beaux jours sait mettre à profit la saison
Pour planter son verger, ou bâtir sa maison :
Le pauvre, à cet aspect, s'arrache à sa misère,
Suit l'exemple du riche, et, comme lui, prospère;
Le guerrier dans les camps, l'orateur au barreau,
Les hôtes des cités, les enfants du hameau,
Par de pareils désirs, s'excitent, se divisent,
Et de travaux, d'efforts, de succès rivalisent.
Suis mes conseils, Persée, et surtout ne va pas
Perdre en un tribunal et ton temps et tes pas,
Victime de discords acharnés à nous nuire.
Et d'ailleurs, au barreau pourras-tu t'introduire,
Si des champs au logis tu n'as point rapporté
Les trésors que Cérès nous prodigue en été?
C'est là ce qu'il te faut, plaideur, pour que tu puisses
Te nourrir de procès, t'engraisser d'injustices;
Mais en vain tu le veux, eh ! bien, que désormais
Jupiter soit le seul qui juge nos procès!
Jadis, tu t'en souviens, quand de notre héritage,
Non sans de longs débats, fut réglé le partage,
Usurpant tous mes droits, tes présents corrupteurs
D'un tribunal inique achetaient les faveurs,
Tribunal dévorant, dont l'injuste démence
Veut nous voir révérer sa vénale sentence!
Ah ! jamais il n'a su combien moins fortuné
Est un sort opulent qu'un destin plus borné,
Ni connu de nos mets les frugales délices.

Οὐδ' ὅσον ἐν μαλάχῃ τε καὶ ἀσφοδέλῳ μέγ' ὄνειαρ.
Κρύπτουσι γὰρ ἔχουσι θεοὶ βίον ἀνθρώποισι.
Ῥηϊδίως γάρ κεν καὶ ἐπ' ἤματι ἐργάσαιο,
Ὥστε σὲ κ' εἰς ἐνιαυτὸν ἔχειν, καὶ ἀεργὸν ἐόντα.
Αἶψά κε πηδάλιον μὲν ὑπὲρ καπνοῦ καταθεῖο,
Ἔργα βοῶν δ' ἀπόλοιτο καὶ ἡμιόνων ταλαεργῶν.
Ἀλλὰ Ζεὺς ἔκρυψε χολωσάμενος φρεσὶν ἦσιν,
Ὅττι μιν ἐξαπάτησε Προμηθεὺς ἀγκυλομήτης.
Τοὔνεκ' ἄρ' ἀνθρώποισιν ἐμήνατο κήδεα λυγρά.
Κρύψε δὲ πῦρ· τὸ μὲν αὖθις ἐΰς παῖς Ἰαπετοῖο
Ἔκλεψ' ἀνθρώποισι Διὸς παρὰ μητιόεντος
Ἐν κοίλῳ νάρθηκι, λαθὼν Δία τερπικέραυνον.
Τὸν δὲ χολωσάμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
« Ἰαπετιονίδη, πάντων πέρι μήδεα εἰδὼς,
» Χαίρεις πῦρ κλέψας, καὶ ἐμὰς φρένας ἠπεροπεύσας,
» Σοί τ' αὐτῷ μέγα πῆμα καὶ ἀνδράσιν ἐσσομένοισι.
» Τοῖς δ' ἐγὼ ἀντὶ πυρὸς δώσω κακὸν, ᾧ κεν ἅπαντες
» Τέρπωνται κατὰ θυμὸν, ἑὸν κακὸν ἀμφαγαπῶντες. »
Ὣς ἔφατ'· ἐκ δ' ἐγέλασσε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε·
Ἥφαιστον δ' ἐκέλευσε περικλυτὸν ὅττι τάχιστα
Γαῖαν ὕδει φύρειν, ἐν δ' ἀνθρώπου θέμεν αὐδὴν,
Καὶ σθένος, ἀθανάταις δὲ θεαῖς εἰς ὦπα ἐΐσκειν
Παρθενικῆς καλὸν εἶδος ἐπήρατον· αὐτὰρ Ἀθήνην
Ἔργα διδασκέμεναι, πολυδαίδαλον ἱστὸν ὑφαίνειν·

Mais, avant d'en jouir, par de durs exercices,
Au Ciel qui nous les cache il les faut arracher;
On les trouvait jadis presque sans les chercher,
Un seul jour suffisait aux besoins d'une année :
D'un si léger labeur la tâche terminée
Laissait en paix les bœufs, les mulets en repos,
Et la nef oubliait de sillonner les flots.
Mais, quand de Jupiter la colère irritée
Par les présents trompeurs du rusé Prométhée,
Aux plus mortels ennuis abandonne nos jours,
Et nous ravit du feu le bienfaisant secours;
Prométhée aussitôt, par une heureuse adresse,
Du monarque des Dieux sait tromper la sagesse;
Et, sensible à nos maux, lui dérobe pour nous
Ce feu qu'à nos besoins refusait son courroux.
Jupiter s'en indigne, et, prompt à la vengeance :
« Fils de Japet, dit-il. Titan dont la prudence
» Sonde de tous les cœurs les plus profonds replis,
» De la fourbe et du vol dont tu t'enorgueillis,
» Aux tiens ainsi qu'à toi les fruits seront funestes :
» Pour la flamme ravie aux demeures célestes,
» Je vous garde un fléau dont les attraits vainqueurs
» Dompteront, charmeront, déchireront vos cœurs. »
Il dit, et de dédain rit malgré sa colère.
Il veut que de Vulcain, prompt à la satisfaire,
La main, se signalant par un art inouï,
D'un limon créateur forme un corps accompli,
Où des plus doux attraits l'étonnant assemblage
Des célestes beautés fasse admirer l'image.
Il veut qu'elle ait de l'homme et la taille et la voix,
Qu'instruite par Minerve, elle sache à la fois
Manier le fuseau, l'aiguille, la navette;

Καὶ χάριν ἀμφιχέαι κεφαλῇ χρυσῆν Ἀφροδίτην,
Καὶ πόθον ἀργαλέον, καὶ γυιοβόρους μελεδῶνας·
Ἐν δὲ θέμεν κύνεόν τε νόον καὶ ἐπίκλοπον ἦθος
Ἑρμείην ἤνωγε διάκτορον Ἀργειφόντην.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἐπίθοντο Διὶ Κρονίωνι ἄνακτι.
Αὐτίκα δ' ἐκ γαίης πλάσσε κλυτὸς Ἀμφιγυήεις
Παρθένῳ αἰδοίῃ ἴκελον, Κρονίδεω διὰ βουλάς·
Ζῶσε δὲ καὶ κόσμησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Ἀμφὶ δέ οἱ Χάριτές τε θεαὶ, καὶ πότνια Πειθὼ
Ὅρμους χρυσείους ἔθεσαν χροΐ· ἀμφὶ δὲ τήν γε
Ὧραι καλλίκομοι στέφον ἄνθεσιν εἰαρινοῖσι.
Πάντα δέ οἱ χροὶ κόσμον ἐφήρμοσε Παλλὰς Ἀθήνη.
Ἐν δ' ἄρα οἱ στήθεσσι διάκτορος Ἀργειφόντης
Ψεύδεά θ', αἱμυλίους τε λόγους, καὶ ἐπίκλοπον ἦθος
Τεῦξε, Διὸς βουλῇσι βαρυκτύπου· ἐν δ' ἄρα φωνὴν
Θῆκε θεῶν κῆρυξ, ὀνόμηνε δὲ τήνδε γυναῖκα
Πανδώρην, ὅτι πάντες Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες
Δῶρον ἐδώρησαν, πῆμ' ἀνδράσιν ἀλφηστῇσιν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ δόλον αἰπὺν ἀμήχανον ἐξετέλεσσεν,
Εἰς Ἐπιμηθέα πέμπε πατὴρ κλυτὸν Ἀργειφόντην
Δῶρον ἄγοντα θεῶν, ταχὺν ἄγγελον. Οὐδ' Ἐπιμηθεὺς
Ἐφράσαθ' ὥς οἱ ἔειπε Προμηθεὺς, μήποτε δῶρον
Δέξασθαι πὰρ Ζηνὸς Ὀλυμπίου, ἀλλ' ἀποπέμπειν
Ἐξοπίσω, μὴ πού τι κακὸν θνητοῖσι γένοιτο.

Que des Grâces toujours l'éloquence muette,
Par les soins de Vénus relève ses appas,
Et qu'avec les désirs, voltigent sur ses pas
Les dévorants soucis; contre la peur du blâme,
Le Dieu, vainqueur d'Argus, endurcissant son âme,
Dans son cœur, altéré de plaisirs clandestins,
Allumera la soif des amoureux larcins;
Ainsi l'a commandé le maître du tonnerre.
Et d'un simple limon, qu'il emprunte à la terre,
Vulcain forme aussitôt, docile à ces décrets,
D'une jeune beauté les ravissants attraits.
Minerve, pour l'instruire, épuise sa science;
Pitho vient lui prêter sa suave éloquence;
Les Grâces auprès d'elle accourent, et sans art
Font autour de son cou serpenter au hasard
D'un collier brillant d'or la mouvante parure;
Les Heures, à leur tour, ont à sa chevelure
Prodigué du printemps les odorants tributs;
Et Pallas la revêt de ses plus beaux tissus.
Les mensonges adroits, les douces flatteries,
Et des furtifs amours les sourdes perfidies
Sont déjà par Mercure introduits dans son cœur;
Il y joint de la voix le charme séducteur;
Enfin, de tous les dons que le Ciel mit en elle,
Voulant rendre à jamais la mémoire immortelle,
Il la nomme Pandore, et du divin courroux
C'est par elle que l'homme éprouvera les coups.
Le puissant Jupiter voit s'achever à peine
Le piége inévitable inventé par sa haine,
Que vers Épiméthée il dirige à l'instant
Du meurtrier d'Argus l'essor obéissant;
Et, lui donnant Pandore, il veut qu'Épiméthée

Αὐτὰρ ὁ δεξάμενος, ὅτε δὴ κακὸν εἶχ', ἐνόησε.
Πρὶν μὲν γὰρ ζώεσκον ἐπὶ χθονὶ φῦλ' ἀνθρώπων
Νόσφιν ἄτερθε κακῶν, καὶ ἄτερ χαλεποῖο πόνοιο,
Νούσων τ' ἀργαλέων, αἵ τ' ἀνδράσι κῆρας ἔδωκαν.
Αἶψα γὰρ ἐν κακότητι βροτοὶ καταγηράσκουσι.
Ἀλλὰ γυνὴ χείρεσσι πίθου μέγα πῶμ' ἀφελοῦσα
Ἐσκέδασ'· ἀνθρώποισι δ' ἐμήσατο κήδεα λυγρά.
Μούνη δ' αὐτόθι Ἐλπὶς ἐν ἀῤῥήκτοισι δόμοισιν
Ἔνδον ἔμεινε πίθου ὑπὸ χείλεσιν, οὐδὲ θύραζε
Ἐξέπτη· πρόσθεν γὰρ ἐπέμβαλε πῶμα πίθοιο,
Αἰγιόχου βουλῇσι Διὸς νεφεληγερέταο.
Ἄλλα δὲ μυρία λυγρὰ κατ' ἀνθρώπους ἀλάληται.
Πλείη μὲν γὰρ γαῖα κακῶν, πλείη δὲ θάλασσα·
Νοῦσοι δ' ἀνθρώποισιν ἐφ' ἡμέρῃ ἠδ' ἐπὶ νυκτὶ
Αὐτόματοι φοιτῶσι, κακὰ θνητοῖσι φέρουσαι
Σιγῇ, ἐπεὶ φωνὴν ἐξείλετο μητιέτα Ζεύς.
Οὕτως οὔ τί που ἐστὶ Διὸς νόον ἐξαλέασθαι.
Εἰ δ' ἐθέλεις, ἕτερόν τοι ἐγὼ λόγον ἐκκορυφώσω
Εὖ καὶ ἐπισταμένως· σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῇσιν.
Ὡς ὁμόθεν γεγάασι θεοὶ θνητοί τ' ἄνθρωποι,
Χρύσεον μὲν πρώτιστα γένος μερόπων ἀνθρώπων
Ἀθάνατοι ποίησαν Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες.
Οἱ μὲν ἐπὶ Κρόνου ἦσαν, ὅτ' οὐρανῷ ἐμβασίλευεν·
Ὡς δὲ θεοὶ ζώεσκον, ἀκηδέα θυμὸν ἔχοντες,

La reçoive de lui. Vainement Prométhée,
Dans le cœur de son frère éveillant les soupçons,
Lui fit de Jupiter appréhender les dons;
Et, pour en détourner la fatale influence,
De les lui renvoyer conjura sa prudence.
L'insensé les reçoit, et de notre malheur,
Ce n'est qu'en l'éprouvant qu'il connaît la grandeur.
Des mortels avant lui la race fortunée
Ne voyait nul fléau troubler sa destinée;
Ni pénible travail, ni funèbre chagrin
Jamais de son bonheur ne lui montrait la fin,
La maladie affreuse et la triste vieillesse
Respectaient de ses jours l'éternelle jeunesse;
Tout change tout-à coup : l'homme accablé de maux
Vieillit; et cependant cent horribles fléaux,
Dans un vase enfermés, y sommeillent encore;
Pandore l'ose ouvrir; ils en sortent... Pandore,
Le fermant aussitôt, y retient prisonnier
L'Espoir, qui, trop tardif, s'envolait le dernier;
Et du maître des Dieux les décrets s'accomplirent.
Les innombrables maux qui contre nous conspirent
Dès ce moment fatal errent dans l'univers;
Ils remplissent la terre, ils remplissent les mers;
Toujours, autour de nous, les noires maladies,
Poursuivant sans pitié leurs courses ennemies,
Des douleurs contre nous guident l'essaim nombreux,
Et nul ne les entend, car l'arbitre des cieux
Voulut qu'à leurs travaux présidât le silence :
C'est ainsi que ce Dieu montra, par sa vengeance,
Qu'envain à le tromper prétendraient les humains.
Mais, tandis que je vais, en d'autres entretiens,
T'enseigner les conseils que prescrit la sagesse,

Νόσφιν ἄτερθε πόνων καὶ ἀϊζύος · οὐδέ τι δειλὸν
Γῆρας ἐπῆν · αἰεὶ δὲ πόδας καὶ χεῖρας ὁμοῖο.
Τέρποντ' ἐν θαλίῃσι κακῶν ἔκτοσθεν ἁπάντων.
Θνῆσκον δ' ὡς ὕπνῳ δεδμημένοι · ἐσθλὰ δὲ πάντα
Τοῖσιν ἔην · καρπὸν δ' ἔφερε ζείδωρος ἄρουρα
Αὐτομάτη πολλόν τε καὶ ἄφθονον · οἱ δ' ἐθελημοὶ
Ἥσυχοι ἔργα νέμοντο σὺν ἐσθλοῖσιν πολέεσσιν.
Αὖτὰρ ἐπειδὴ τοῦτο γένος κατὰ γαῖα καλυψεν,
Οἱ μὲν δαίμονες ἁγνοὶ ἐπιχθόνιοι καλέονται,
Ἐσθλοὶ, ἀλεξίκακοι, φύλακες θνητῶν ἀνθρώπων,
Οἵ ῥα φυλάσσουσίν τε δίκας καί σχέθλια ἔργα,
Ἠέρα ἑσσάμενοι, πάντη φοιτῶντες ἐπ' αἶαν,
Πλουτοδόται · καὶ τοῦτο γέρας βασιλήϊον ἔσχον.
Δεύτερον αὖτε γένος πολὺ χειρότερον μετόπισθεν
Ἀργύρεον ποίησαν Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες,
Χρυσέῳ οὔτε φυὴν ἐναλίγκιον, οὔτε νόημα.
Ἀλλ' ἑκατὸν μὲν παῖς ἔτεα παρὰ μητέρι κεδνῇ
Ἐτρέφετ' ἀτάλλων μέγα νήπιος ᾧ ἐνὶ οἴκῳ.
Ἀλλ' ὅταν ἡβήσειε, καὶ ἥβης μέτρον ἵκοιτο,
Παυρίδιον ζώεσκον ἐπὶ χρόνον, ἄλγε' ἔχοντες
Ἀφραδίαις. Ὕβριν γὰρ ἀτάσθαλον οὐκ ἐδύναντο
Ἀλλήλων ἀπέχειν, οὐδ' ἀθανάτους θεραπεύειν
Ἤθελον, οὐδ' ἔρδειν μακάρων ἱεροῖς ἐπὶ βωμοῖς,
Ἣ θέμις ἀνθρώποισι κατ' ἤθεα. Τοὺς μὲν ἔπειτα

Toi, Persée, en ton cœur, conserve-les sans cesse.
Dès que, du même sang, les Dieux et les mortels
Furent nés, de l'Olympe habitants éternels,
Les Dieux firent soudain, aux regards de la terre,
Du brillant Age d'or luire l'éclat prospère.
Sous les lois de Saturne, alors maître des cieux,
L'homme, exempt de soucis, vécut semblable aux Dieux;
Pour lui point de douleurs; jamais de la vieillesse
Son destin ne subit l'accablante tristesse;
A la même vigueur la même agilité
En lui s'unit toujours; et l'aimable gaîté,
Sans craindre des malheurs la foule impitoyable,
Fit asseoir avec lui les plaisirs à sa table.
Mourait-il? on eût dit qu'attendant le réveil,
Ses yeux, clos par la mort, l'étaient par le sommeil.
N'exigeant de ses mains ni travail ni culture,
La terre à ses besoins fournissait sans mesure;
Et toujours opulent, il se hâtait en paix
De goûter de ces dons les abondants bienfaits.
Mais, lorsque les mortels que vit fleurir cet âge,
Des arrêts de la mort eurent subi l'outrage,
Du puissant Jupiter les décrets souverains
Commirent à leurs soins la garde des humains:
Assidus habitants du séjour où nous sommes,
A l'horrible indigence ils arrachent les hommes,
Et, comme leurs forfaits, observent leurs vertus.
D'un corps aérien par les Dieux revêtus,
Ils parcourent la terre, et leur bonté royale
Par des bienfaits sans nombre en tous lieux se signale.
Les Dieux ont d'un métal moins pur et moins brillant
Fait ensuite un autre âge, et c'est l'Age d'argent;
Il n'eut du siècle d'or ni l'esprit ni les charmes.

Ζεὺς Κρονίδης ἔκρυψε, χολούμενος οὕνεκα τιμὰς
Οὐκ ἐδίδουν μακάρεσσι θεοῖς, οἳ Ὄλυμπον ἔχουσιν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ καὶ τοῦτο γένος κατὰ γαῖα κάλυψε,
Τοὶ μὲν ἐπιχθόνιοι μάκαρες θνητοὶ καλέονται
Δεύτεροι, ἀλλ' ἔμπης τιμὴ καὶ τοῖσιν ὀπηδεῖ.

Ζεὺς δὲ πατὴρ τρίτον ἄλλο γένος μερόπων ἀνθρώπων
Χάλκειον ποίησ', οὐκ ἀργυρῷ οὐδὲν ὁμοῖον,
Ἐκ μελιᾶν, δεινόν τε καὶ ὄβριμον· οἷσιν Ἄρηος
Ἔργ' ἔμελε στονόεντα, καὶ ὕβριες· οὐδέ τι σῖτον
Ἤσθιον, ἀλλ' ἀδάμαντος ἔχον κρατερόφρονα θυμὸν
Ἄπλατοι· μεγάλη δὲ βίη καὶ χεῖρες ἄαπτοι
Ἐξ ὤμων ἐπέφυκον ἐπὶ στιβαροῖσι μέλεσσιν.
Τοῖς δ' ἦν χάλκεα μὲν τεύχεα, χάλκεοι δέ τε οἶκοι,
Χαλκῷ δ' εἰργάζοντο· μέλας δ' οὐκ ἔσκε σίδηρος.
Καὶ τοὶ μὲν χείρεσσιν ὑπὸ σφετέρῃσι δαμέντες
Βῆσαν ἐς εὐρώεντα δόμον κρυεροῦ Ἀΐδαο,
Νώνυμνοι· θάνατος δὲ καὶ ἐκπάγλους περ ἐόντας
Εἷλε μέλας, λαμπρὸν δ' ἔλιπον φάος ἠελίοιο.

Αὐτὰρ ἐπεὶ καὶ τοῦτο γένος κατὰ γαῖα κάλυψεν,
Αὖθις ἔτ' ἄλλο τέταρτον ἐπὶ χθονὶ πολυβοτείρῃ
Ζεὺς Κρονίδης ποίησε δικαιότερον καὶ ἄρειον,
Ἀνδρῶν ἡρώων θεῖον γένος, οἳ καλέονται
Ἡμίθεοι, προτέρῃ γενεῇ, κατ' ἀπείρονα γαῖαν.
Καὶ τοὺς μὲν πόλεμός τε κακὸς καὶ φύλοπις αἰνὴ,

En butte à l'ignorance, aux chagrins, aux alarmes,
Durant cent ans entiers, l'homme, timide enfant,
Dans les bras maternels grandissait lentement.
Sitôt qu'avait fleuri sa jeunesse tardive,
Les douleurs en fanaient la beauté fugitive ;
Car le temps de sa vie, à peu de jours borné,
En proie à l'imprudence était abandonné ;
Jamais à son audace il n'interdit l'outrage ;
Jamais, rendant aux Dieux un légitime hommage,
Il n'a, selon le rite adopté des mortels,
D'un sang religieux arrosé leurs autels.
Aussi de Jupiter l'éclatante vengeance
A de cet âge impie abrégé l'existence,
Et des Dieux méconnus fait revivre les droits.
Mais après que la mort a rangé sous ses lois
Les mortels dont cet âge avait rempli le monde,
D'un séjour souterrain l'obscurité profonde
Pour eux s'ouvre, et soudain se referme sur eux ;
Leurs noms sont révérés, et leurs destins heureux.
D'airain par Jupiter fut fait le troisième Age,
Et du siècle d'argent il n'offrit point l'image.
Avides de combats, de carnage affamés,
Du frêne le plus dur tous les mortels formés,
Vivant sans nourriture, impétueux, robustes,
Se livraient sans remords à leurs penchants injustes.
Jamais du diamant l'inflexibilité
N'égala de leurs cœurs l'atroce dureté :
Une force étonnante, une laideur horrible,
Un corps inébranlable, une main invincible,
Éternisaient leurs noms ; de spacieux palais
Que d'un airain brillant eux-mêmes s'étaient faits,
Mille ouvrages divers, où, perdant sa rudesse,

Τοὺς μὲν ἐφ' ἑπταπύλῳ Θήβῃ, Καδμηΐδι γαίῃ,
Ὤλεσε μαρναμένους μήλων ἕνεκ' Οἰδιπόδαο·
Τοὺς δὲ καὶ ἐν νήεσσιν ὑπὲρ μέγα λαῖτμα θαλάσσης
Ἐς Τροίην ἀγαγὼν, Ἑλένης ἕνεκ' ἠϋκόμοιο·
Ἔνθ' ἤτοι τοὺς μὲν θανάτου τέλος ἀμφεκάλυψε.
Τοῖς δὲ δίχ' ἀνθρώπων βίοτον καὶ ἤθε' ὀπάσσας
Ζεὺς Κρονίδης κατένασσε πατὴρ ἐς πείρατα γαίης·
Καὶ τοὶ μὲν ναίουσιν ἀκηδέα θυμὸν ἔχοντες
Ἐν μακάρων νήσοισι, παρ' Ὠκεανὸν βαθυδίνην,
Ὄλβιοι ἥρωες· τοῖσι μελιηδέα καρπὸν
Τρὶς ἔτεος θάλλοντα φέρει ζείδωρος ἄρουρα.
Μηκέτ' ἔπειτ' ὤφειλον ἐγὼ πέμπτοισι μετεῖναι
Ἀνδράσιν, ἀλλ' ἢ πρόσθε θανεῖν, ἢ ἔπειτα γενέσθαι.
Νῦν γὰρ δὴ γένος ἐστὶ σιδήρεον· οὐδέ ποτ' ἦμαρ
Παύσονται καμάτου καὶ ὀϊζύος, οὐδέ τι νύκτωρ
Φθειρόμενοι· χαλεπὰς δὲ θεοὶ δώσουσι μερίμνας.
Ἀλλ' ἔμπης καὶ τοῖσι μεμίξεται ἐσθλὰ κακοῖσιν.
Ζεὺς δ' ὀλέσει καὶ τοῦτο γένος μερόπων ἀνθρώπων,
Εὖτ' ἂν γεινόμενοι πολιοκρόταφοι τελέθωσιν.
Οὐδὲ πατὴρ παίδεσσιν ὁμοίϊος, οὐδέ τι παῖδες,
Οὐδὲ ξεῖνος ξεινοδόκῳ, καὶ ἑταῖρος ἑταίρῳ,
Οὐδὲ κασίγνητος φίλος ἔσσεται, ὡς τὸ πάρος περ.
Αἶψα δὲ γηράσκοντας ἀτιμήσουσι τοκῆας·
Μέμψονται δ' ἄρα τοὺς χαλεποῖς βάζοντ' ἐπέεσσι,

L'airain, dompté par eux, attestait leur adresse,
Des armures d'airain, tels étaient leurs trésors,
Car pour l'homme le fer n'existait point alors.
Par ses propres fureurs leur race affreuse éteinte,
Alla voir des Enfers l'épouvantable enceinte ;
Ils sont tombés sans gloire, et malgré leurs exploits,
Le trépas, loin du jour, les soumet à ses lois.
Du puissant Jupiter la volonté féconde
A d'un quatrième âge alors peuplé le monde ;
C'est l'Age des héros, de ces mortels fameux
Que l'univers charmé proclama demi-dieux ;
Valeureux au combat, au conseil équitables,
Jamais l'âge d'airain n'en connut de semblables.
Dans les champs où Cadmus construisit ses remparts,
Les uns dans la mêlée et sous les coups de Mars,
Terminèrent leurs jours, quand leurs braves cohortes,
Combattant sous les murs de la ville aux sept portes,
Pour les troupeaux d'Œdipe illustraient leur valeur ;
Des mers, sur leurs vaisseaux affrontant la fureur,
Les autres ont, d'Hélène, à son époux ravie,
Dans le sang phrygien lavé l'ignominie,
Et sous les murs de Troie ont fini leurs destins.
Mais, aux confins du monde, à l'écart des humains,
Jupiter leur donna des demeures tranquilles :
Libres de tout chagrin, ils habitent ces îles
Que d'un bonheur constant favorisent les Dieux
Et qu'enceint l'Océan de ses flots écumeux ;
Héros chéris du ciel, c'est pour vous, chaque année,
Que, trois fois, de ses fruits la terre est couronnée !
Hélas ! fallait-il donc que la rigueur du ciel
M'ait fait naître en un temps et de fange et de fiel ?
Et ne pouvait-il pas, aux jours qu'il me dispense,

Σχέτλιοι, οὐδὲ θεῶν ὅπιν εἰδότες· οὐδέ κεν οἵ γε
Γηράντεσσι τοκεῦσιν ἀπὸ θρεπτήρια δοῖεν,
Χειροδίκαι· ἕτερος δ' ἑτέρου πόλιν ἐξαλαπάξει.
Οὐδέ τις εὐόρκου χάρις ἔσσεται, οὔτε δικαίου,
Οὔτ' ἀγαθοῦ· μᾶλλον δὲ κακῶν ῥεκτῆρα, καὶ ὕβριν
Ἀνέρα τιμήσουσι· δίκη δ' ἐν χερσὶ, καὶ αἰδὼς
Οὐκ ἔσται· βλάψει δ' ὁ κακὸς τὸν ἀρείονα φῶτα,
Μύθοισι σκολιοῖς ἐνέπων, ἐπὶ δ' ὅρκον ὀμεῖται·
Ζῆλος δ' ἀνθρώποισιν ὀϊζυροῖσιν ἅπασιν
Δυσκέλαδος κακόχαρτος ὁμαρτήσει στυγερώπης.
Καὶ τότε δὴ πρὸς Ὄλυμπον ἀπὸ χθονὸς εὐρυοδείης,
Λευκοῖσιν φαρέεσσι καλυψαμένω χρόα καλὸν,
Ἀθανάτων μετὰ φῦλον ἴτην, προλιπόντ' ἀνθρώπους,
Αἰδὼς καὶ Νέμεσις· τὰ δὲ λείψεται ἄλγεα λυγρὰ
Θνητοῖς ἀνθρώποισι· κακοῦ δ' οὐκ ἔσσεται ἀλκή.
Νῦν δ' αἶνον βασιλεῦσ' ἐρέω φρονέουσι καὶ αὐτοῖς.
Ὧδ' ἴρηξ προσέειπεν ἀηδόνα ποικιλόγηρυν,
Ὕψι μάλ' ἐν νεφέεσσι φέρων ὀνύχεσσι μεμαρπώς·
Ἣ δ' ἐλεὸν, γναμπτοῖσι πεπαρμένη ἀμφ' ὀνύχεσσι,
Μύρετο· τὴν δ' ὅγ' ἐπικρατέως πρὸς μῦθον ἔειπε·
« Δαιμονίη, τί λέληκας; ἔχει νύ σε πολλὸν ἀρείων,
» Τῆδ' εἶς, ἦ σ' ἂν ἐγὼ περ ἄγω, καὶ ἀοιδὸν ἐοῦσαν.
» Δεῖπνον δ', αἴ κ' ἐθέλω, ποιήσομαι, ἠὲ μεθήσω.
» Ἄφρων δ', ὅς κ' ἐθέλοι πρὸς κρείσσονας ἀντιφερίζειν·

Ou plus tôt ou plus tard marquer leur existence ?
Sur la terre aujourd'hui pèse l'âge de fer :
De travaux, nuit et jour, chargés par Jupiter,
Les hommes, corrompus, à l'infortune en proie,
Pourtant, à leurs chagrins voient s'unir quelque joie;
Mais bientôt Jupiter aura mis au tombeau
Cet âge où l'homme est vieux au sortir du berceau,
Et qui voit les enfants en horreur à leur père,
Le père à ses enfants, et le frère à son frère;
Ni respect, ni devoir ! Plus d'hôtes, plus d'amis !
Le fils, pour ses parents prodigue de mépris,
De ses discours, contre eux, déchaîne l'insolence,
Malheureux ! qui du ciel affrontant la vengeance,
Avec brutalité, refuse à leurs vieux jours
Les soins dont son enfance obtint d'eux les secours !
Par d'avides vainqueurs nulle ville épargnée;
Nul respect des serments : l'équité dédaignée,
Avec la probité, la vertu, la pudeur,
Fait du crime honoré l'insultante fureur.
Pour perdre l'innocent en butte à ses injures,
Le méchant réunit l'astuce et les parjures;
Féconde en bruits pervers pour elle pleins d'appas,
Et des tristes mortels suivant partout les pas,
L'envie a fait sur eux peser son joug funeste.
De la terre, aussitôt, vers la voûte céleste,
La Pudeur, Némésis, partent en même temps,
Le corps environné de tissus éclatants;
Elles vont, loin des lieux d'où l'homme les exile,
A l'arbitre des Dieux demander un asile,
Nous laissant ici-bas d'incurables soucis.
Et maintenant, ô Rois ! écoutez des récits
Qui, peut-être, sauront plaire à votre sagesse.

» Νίκης τε στέρεται, πρός τ' αἴσχεσιν ἄλγεα πάσχει. »
Ὣς ἔφατ' ωκυπέτης ἴρηξ, τανυσίπτερος ὄρνις.
Ὦ Πέρση, σὺ δ' ἄκουε δίκης, μηδ' ὕβριν ὄφελλε.
Ὕβρις γάρ τε κακὴ δειλῷ βροτῷ· οὐδὲ μὲν ἐσθλὸς
Ῥηϊδίως φερέμεν δύναται, βαρύθει δέ θ' ὑπ' αὐτῆς,
Ἐγκύρσας ἄτῃσιν· ὁδὸς δ' ἑτέρῃφι παρελθεῖν
Κρείσσων ἐς τὰ δίκαια· δίκη δ' ὑπὲρ ὕβριος ἴσχει
Ἐς τέλος ἐξελθοῦσα· παθὼν δὲ τε νήπιος ἔγνω.
Αὐτίκα γὰρ τρέχει Ὅρκος ἅμα σκολιῇσι δίκῃσιν.
Τῆς δὲ Δίκης ῥόθος ἑλκομένης, ᾗ κ' ἄνδρες ἄγωσι
Δωροφάγοι, σκολιαῖς δὲ δίκαις κρίνωσι θέμιστας·
Ἡ δ' ἕπεται κλαίουσα πόλιν τε καὶ ἤθεα λαῶν
Ἠέρα ἑσσαμένη, κακὸν ἀνθρώποισι φέρουσα,
Οἳ τέ μιν ἐξελάσωσι, καὶ οὐκ ἰθεῖαν ἔνειμαν.
Οἳ δὲ δίκας ξείνοισι καὶ ἐνδήμοισι διδοῦσιν
Ἰθείας, καὶ μή τι παρεκβαίνουσι δικαίου,
Τοῖσι τέθηλε πόλις, λαοὶ δ' ἀνθεῦσιν ἐν αὐτῇ,
Εἰρήνη δ' ἀνὰ γῆν κουροτρόφος· οὐδέ ποτ' αὐτοῖς
Ἀργαλέον πόλεμον τεκμαίρεται εὐρύοπα Ζεύς,
Οὐδέ ποτ' ἰθυδίκαισι μετ' ἀνδράσι λιμὸς ὀπηδεῖ,
Οὐδ' ἄτη· θαλίῃς δὲ μεμηλότα ἔργα νέμονται.
Τοῖσι φέρει μὲν γαῖα πολὺν βίον· οὔρεσι δὲ δρῦς
Ἄκρη μέν τε φέρει βαλάνους, μέσση δὲ μελίσσας·
Εἰροπόκοι δ' ὄιες μαλλοῖς καταβεβρίθασι·

Certain jour, dans les airs qu'il fend avec vitesse,
Un épervier emporte, en ses serres pressé,
Un pauvre rossignol palpitant et blessé.
L'oiseau mélodieux se plaint : « — Paix, misérable !
» Paix ! lui dit le tyran dont le pouvoir l'accable ;
» Par un plus fort que toi, loin des tiens emporté,
» Tu subis mon caprice et non ta volonté ;
» Dès ce soir, si je veux, ou tu seras ma proie,
» Ou de la liberté tu goûteras la joie :
» Insensé, qui, bravant un trop pressant danger,
» Contre un plus fort que soi tente de s'insurger !
» Qu'y gagne-t-il ? la honte ; où court-il ? à l'abîme. »
Ainsi dit l'épervier, emportant sa victime.
Mais toi, Persée, armé d'une noble fierté,
Repousse l'injustice, accueille l'équité ;
Aux mortels malheureux l'injustice est fatale ;
L'honnête homme, avec peine, en souffre le scandale,
Et par elle est plongé dans un gouffre de maux.
Tends par d'autres sentiers au but de tes travaux ;
L'équité t'en ouvre un, à tes vœux plus propice
Que la route où voudrait te guider l'injustice ;
Qui la suit, est soudain par les Dieux châtié,
Car, à peine commis, le crime est expié :
Thémis suit sans repos et partout où l'entraîne
Le juge qui, pétri d'avarice et de haine,
A trafiqué des lois ; elle donne des pleurs
Aux peuples sans cités, et sans lois et sans mœurs ;
Un voile aérien à tous les yeux la cache,
Aux juges corrompus sa colère s'attache,
Et mille maux, sur eux, par elle déchaînés,
Vengent son nom proscrit et ses droits profanés.
Mais, quand un magistrat, habile autant que sage,

Τίκτουσιν δὲ γυναῖκες ἐοικότα τέκνα γονεῦσιν·
Θάλλουσιν δ' ἀγαθοῖσι διαμπερές· οὐδ' ἐπὶ νηῶν
Νείσονται, καρπὸν δὲ φέρει ζείδωρος ἄρουρα.
Οἷς δ' ὕβρις τε μέμηλε κακὴ καὶ σχέτλια ἔργα,
Τοῖσδε δίκην Κρονίδης τεκμαίρεται εὐρύοπα Ζεύς.
Πολλάκι καὶ ξύμπασα πόλις κακοῦ ἀνδρὸς ἀπηύρα,
Ὅστις ἀλιτραίνει, καὶ ἀτάσθαλα μηχανάαται.
Τοῖσιν δ' οὐρανόθεν μέγ' ἐπήλασε πῆμα Κρονίων,
Λιμὸν ὁμοῦ καὶ λοιμόν· ἀποφθινύθουσι δὲ λαοί.
Οὐδὲ γυναῖκες τίκτουσιν· μινύθουσι δὲ οἶκοι,
Ζηνὸς φραδμοσύνῃσιν Ὀλυμπίου. Ἄλλοτε δ' αὖτε
Ἢ τῶν γε στρατὸν εὐρὺν ἀπώλεσεν, ἢ ὅγε τεῖχος,
Ἢ νέας ἐν πόντῳ Κρονίδης ἀποτίνυται αὐτῶν.
Ὦ βασιλεῖς, ὑμεῖς δὲ καταφράζεσθε καὶ αὐτοὶ
Τήνδε δίκην. Ἐγγὺς γὰρ ἐν ἀνθρώποισιν ἐόντες
Ἀθάνατοι λεύσσουσιν, ὅσοι σκολιῇσι δίκῃσιν
Ἀλλήλους τρίβουσι, θεῶν ὄπιν οὐκ ἀλέγοντες.
Τρὶς γὰρ μυρίοι εἰσὶν ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ
Ἀθάνατοι Ζηνὸς, φύλακες θνητῶν ἀνθρώπων,
Οἵ ῥα φυλάσσουσίν τε δίκας καὶ σχέτλια ἔργα,
Ἠέρα ἑσσάμενοι, πάντη φοιτῶντες ἐπ' αἶαν.
Ἡ δέ τε παρθένος ἐστὶ Δίκη, Διὸς ἐκγεγαυῖα,
Κυδρή τ' αἰδοίη τε θεοῖς οἳ Ὄλυμπον ἔχουσιν
Καί ῥ' ὁπόταν τίς μιν βλάπτῃ σκολιῶς ὀνοτάζων,

Des droits et des devoirs fait un égal partage
Entre tous les mortels, hôtes ou citoyens,
Voyez combien l'État fleurit, et que de biens,
Chaque jour, sur son peuple à grands flots se répandent!
De la paix, en tous lieux, les saintes lois s'étendent,
Et ce peuple, qu'au ciel ses vertus rendent cher,
Ne vit jamais sur lui le tonnant Jupiter
Appeler la discorde, ou la faim, ou la guerre;
Des biens que, tous les ans, lui prodigue la terre,
Il jouit au milieu d'un paisible festin;
Le gland croît sur les monts pour apaiser sa faim,
Tandis qu'à leur penchant, pour lui, la douce abeille
Compose de son miel l'odorante merveille.
Pour lui seul, ses brebis le chargent de toisons,
Le ciel, incessamment, répand sur lui ses dons;
Cependant qu'à la femme, heureuse d'être mère,
L'hymen donne des fils semblables à leur père;
Aussi ne vont-ils pas, se confiant aux flots,
Chercher d'autres climats, sur d'imprudents vaisseaux.
Mais des peuples soumis au joug de l'injustice,
Jupiter, sans pitié, prolonge le supplice;
Et, quelquefois, poursuit d'un courroux immortel
Une immense cité pour un seul criminel:
Son bras y fait pleuvoir, de la voûte céleste,
Mille fléaux divers: la famine et la peste
A la cité maudite arrachent ses enfants;
Pour les femmes l'hymen n'a plus d'enfantements;
La famille s'éteint; par le fer décimées,
Sur leurs remparts croulants périssent les armées,
Et les flottes, en proie aux coups de Jupiter,
De leurs débris épars jonchent la vaste mer.
Redoutez donc, ô Rois! la céleste vengeance;

Αὐτίκα πὰρ Διὶ πατρὶ καθεζομένη Κρονίωνι,
Γηρύετ' ἀνθρώπων ἄδικον νόον, ὄφρ' ἀποτίσῃ
Δῆμος ἀτασθαλίας βασιλέων, οἳ λυγρὰ νοεῦντες
Ἄλλῃ παρκλίνουσι δίκας, σκολιῶς ἐνέποντες.
Τοῦτα φυλασσόμενοι, βασιλῆες, ἰθύνετε μύθους,
Δωροφάγοι, σκολιῶν δὲ δικῶν ἐπὶ πάγχυ λάθεσθε.
Οἳ αὐτῷ κακὰ τεύχει ἀνὴρ ἄλλῳ κακὰ τεύχων·
Ἡ δὲ κακὴ βουλὴ τῷ βουλεύσαντι χαλίστη.
Πάντα ἰδὼν Διὸς ὀφθαλμὸς, καὶ πάντα νοήσας,
Καί νυ τάδ', αἴκ' ἐθέλῃσ' ἐπιδέρκεται· οὐδέ ἑλήθει
Οἵην δὴ καὶ τήνδε δίκην πόλις ἐντὸς ἐέργει.
Νῦν δὲ ἐγὼ μήτ' αὐτὸς ἐν ἀνθρώποισι δίκαιος
Εἴην, μήτ' ἐμὸς υἱός· ἐπεὶ κακὸν ἄνδρα δίκαιον
Ἔμμεναι, εἰ μείζω γε δίκην ἀδικώτερος ἕξει.
Ἀλλὰ τάγ' οὔπω ἔολπα τελεῖν Δία τερπικέραυνον.
Ὦ Πέρση, σὺ δὲ ταῦτα μετὰ φρεσὶ βάλλεο σῇσι,
Καί νυ δίκης ἐπάκουε, βίης δ' ἐπιλήθεο πάμπαν.
Τόνδε γὰρ ἀνθρώποισι νόμον διέταξε Κρονίων,
Ἰχθύσι μὲν καὶ θηρσὶ καὶ οἰωνοῖς πετεηνοῖς,
Ἔσθειν ἀλλήλους, ἐπεὶ οὐ δίκη ἐστὶν ἐπ' αὐτοῖς.
Ἀνθρώποισι δ' ἔδωκε δίκην, ἣ πολλὸν ἀρίστη
Γίγνεται. Εἰ γάρ τίς κ' ἐθέλῃ τὰ δίκαι' ἀγορεύειν
Γιγνώσκων, τῷ μὲν τ' ὄλβον διδοῖ εὐρύοπα Ζεύς·
Ὅς δέ κε μαρτυρίῃσιν ἑκὼν ἐπίορκον ὀμόσσας

Les Dieux sont des mortels plus voisins qu'on ne pense ;
Sur nous, incessamment, ils veillent, et jamais,
Qui les brave ne peut leur celer ses forfaits ;
Car leur foule innombrable est partout répandue,
Et, fils de Jupiter, rien n'échappe à leur vue ;
Un voile aérien les couvre ; mais leurs yeux
Poursuivent le coupable, et son crime en tous lieux.
Vierge, et de Jupiter fille auguste et sacrée,
De tous les Dieux du ciel Thémis est révérée ;
Ah ! loin d'elle à jamais tout coupable discours,
Ou soudain, de son père implorant le secours,
Elle vient, à ses pieds humiliant ses charmes,
Contre ses ennemis faire parler ses larmes,
Pour que les Dieux vengeurs punissent à sa voix,
Sur les peuples en deuil, les crimes de leurs rois,
Dont la langue et le cœur, féconds en injustices,
Ont torturé ses lois au gré de leurs caprices.
O Rois ! revenez donc à des pensers meilleurs,
Oubliez l'injustice et ses dons corrupteurs ;
Sous leurs propres forfaits bien des méchants succombent,
Et leurs fureurs, sur eux, plus terribles retombent.
Partout, de Jupiter l'esprit et les regards
Sont présents, et s'il veut, à travers leurs remparts,
Dans le sein des cités, il voit ce qui se passe.
Aujourd'hui, cependant, pour moi ni pour ma race,
Je n'oserais briguer les dangereux honneurs
Décernés par Thémis à ses adorateurs.
C'est en effet pour l'homme un mal que la justice,
Quand, sous un prince injuste, il faut que tout fléchisse ;
Car le maître des Dieux sans doute ne veut pas,
Contre tant de fléaux, armer encor son bras.
O Persée !... Et pourtant, à mes conseils docile,

Ψεύσεται, ἐν δὲ δίκην βλάψας, νήχεστον ἀάσθη,
Τοῦδέ τ' ἀμαυροτέρη γενεὴ μετόπισθε λέλειπται·
Ἀνδρὸς δ' εὐόρκου γενεὴ μετόπισθεν ἀμείνων.
Σοὶ δ' ἐγὼ ἐσθλὰ νοέων ἐρέω, μέγα νήπιε Πέρση.
Τὴν μέν τοι κακότητα καὶ ἰλαδὸν ἐστιν ἑλέσθαι
Ῥηϊδίως· λείη μὲν ὁδὸς, μάλα δ' ἐγγύθι ναίει.
Τῆς δ' ἀρετῆς ἱδρῶτα θεοὶ προπάροιθεν ἔθηκαν
Ἀθάνατοι· μακρὸς δὲ καὶ ὄρθιος οἶμος ἐπ' αὐτὴν,
Καὶ τρηχὺς τὸ πρῶτον· ἐπὴν δ' εἰς ἄκρον ἵκηαι,
Ῥηϊδίη δὴ ἔπειτα πέλει, χαλεπὴ περ ἐοῦσα.
Φρασσάμενος τά κ' ἔπειτα καὶ ἐς τέλος ἧσιν ἀμείνιο.
Οὗτος μὲν πανάριστος, ὃς αὐτὸς πάντα νοήσει·
Ἐσθλὸς δ' αὖ κἀκεῖνος, ὃς εὖ εἰπόντι πίθηται.
Ὃς δέ κε μήτ' αὐτὸς νοέῃ, μήτ' ἄλλου ἀκούων
Ἐν θυμῷ βάλληται, ὅδ' αὖτ' ἀχρήϊος ἀνήρ.
Ἀλλὰ σύ γ' ἡμετέρης μεμνημένος αἰὲν ἐφετμῆς
Ἐργάζευ, Πέρση, Διίου γένος, ὄφρα σε λιμὸς
Ἐχθαίρῃ, φιλέῃ δὲ ἐϋστέφανος Δημήτηρ
Αἰδοίη, βιότου δὲ τεὴν πίμπλῃσι καλιήν.
Λιμὸς γάρ τοι πάμπαν ἀεργῷ σύμφορος ἀνδρί.
Τῷ δὲ θεοὶ νεμεσῶσι καὶ ἀνέρες, ὅς κεν ἀεργὸς
Ζώῃ, κηφήνεσσι κοθούροις εἴκελος ὀργὴν,
Οἵ τε μελισσάων κάματον τρύχουσιν ἀεργοὶ
Ἔσθοντες· σοὶ δ' ἔργα φίλ' ἔστω μέτρια κοσμεῖν,

Dans ton cœur à Thémis accorde un chaste asile.
A d'éternels combats voués par Jupiter,
Les hôtes des forêts, et des eaux, et de l'air,
A leur instinct brutal sont soumis en esclaves;
Tandis que Jupiter imposa pour entraves
Aux humaines fureurs les lois de l'équité;
C'est le plus grand des biens : heureux, dans sa cité,
L'orateur dont Thémis inspire l'éloquence !
Jupiter fait sur lui descendre l'opulence;
Mais du témoin pervers les discours imposteurs
Appellent sur ses jours d'incurables douleurs;
Sa race, avec mépris, s'éteint dans la misère,
Quand du juste, à jamais, la famille prospère.
Cède donc à mes vœux, Persée, et ne suis pas
Les sentiers que le crime ouvre devant tes pas,
Bien qu'on y puisse entrer aisément et sans peine;
Tandis que, sur la route où la vertu se traîne,
Et la ronce et le roc se dressent; la sueur
Y baigne incessamment le front du voyageur,
Qui sans cesse gravit, et doit avec courage
Par un mont escarpé poursuivre un long voyage
Mais qu'il en touche enfin la cime, et, devant lui,
Tout obstacle est tombé, tout péril s'est enfui.
Gloire à l'heureux mortel qui, dans sa prévoyance,
Médite avec sagesse, agit avec prudence,
A lui le premier rang; le second est à ceux
Qui, d'utiles conseils inventeurs moins heureux,
Suivent habilement les avis qu'on leur donne;
Mais n'en pas demander, n'en donner à personne,
N'être sage, en un mot, pour soi ni pour autrui,
Voilà l'homme insensé, honte et malheur sur lui !
Et toi, de mes leçons conservant la mémoire,

Ὡς κέ τοι ὡραίου βιότου πλήθωσι καλιαί.
Ἐξ ἔργων δ' ἄνδρες πολύμηλοί τ' ἀφνειοί τε·
Καί τ' ἐργαζόμενος, πολὺ φίλτερος ἀθανάτοισιν
Ἔσσεαι ἠδὲ βροτοῖς. Μάλα γὰρ στυγέουσιν ἀεργούς.
Ἔργον δ' οὐδὲν ὄνειδος, ἀεργίη δέ τ' ὄνειδος.
Εἰ δέ κεν ἐργάζῃ; τάχα σε ζηλώσει ἀεργὸς
Πλουτεῦντα· πλούτῳ δ' ἀρετὴ καὶ κῦδος ὀπηδεῖ.
Δαίμονι δ' οἷος ἔησθα. Τὸ ἐργάζεσθαι ἄμεινον,
Εἴ κεν ἀπ' ἀλλοτρίων κτεάνων ἀεσίφρονα θυμὸν
Εἰς ἔργον τρέψας, μελετᾷς βίου, ὡς σε κελεύω.
Αἰδὼς δ' οὐκ ἀγαθὴ κεχρημένον ἄνδρα κομίζει·
Αἰδὼς ἥ τ' ἄνδρας μέγα σίνεται ἠδ' ὀνίνησι.
Αἰδὼς τοι πρὸς ἀνολβίην, θάρσος δὲ πρὸς ὄλβον.
Χρήματα δ' οὐχ ἁρπακτά· θεόσδοτα πολλὸν ἀμείνω
Εἰ γάρ τις καὶ χερσὶ βίῃ μέγαν ὄλβον ἕληται,
Ἢ ὅγ' ἀπὸ γλώσσης λῃΐσσεται (οἷά τε πολλὰ
Γίγνεται, εὖτ' ἂν δὴ κέρδος νόον ἐξαπατήσῃ
Ἀνθρώπων, αἰδὼ δέ τ' ἀναιδείῃ κατοπάζῃ)
Ῥεῖά τε μιν μαυροῦσι θεοὶ, μινύθουσι δὲ οἶκοι
Ἀνέρι τῷ· παῦρον δέ τ' ἐπὶ χρόνον ὄλβος ὀπηδεῖ.
Ἶσον δ' ὅς θ' ἱκέτην, ὅς τε ξεῖνον κακὸν ἔρξει·
Ὅς τε κασιγνήτοιο ἑοῦ ἀνὰ δέμνια βαίνει,
Κρυπταδίης εὐνῆς ἀλόχου, παρακαίρια ῥέζων·
Ὅς τέ τευ ἀφραδίῃς ἀλιταίνεται ὀρφανὰ τέκνα·

Cherche dans le travail et ta joie et ta gloire,
Persée, enfant des Dieux! Loin de toi, sans retour,
Bannis la faim hideuse; ouvre, dans ton séjour,
Un asile à Cérès, dont la douce présence
Sera, pour tes greniers, féconde en opulence.
L'homme oisif, que la faim accompagne en tous lieux,
Est l'horreur des mortels, et le mépris des Dieux;
Frelon que du larcin la soif ardente éveille
Pour dévorer le miel, doux travail de l'abeille!
Fidèle à ton labeur, tu verras, tous les ans,
L'automne à tes greniers prodiguer ses présents,
L'or briller dans tes mains, et s'augmenter sans cesse
De ton heureux bercail la bélante richesse;
Le travail nous rend cher aux mortels comme aux Dieux,
Mais par un vil repos on leur est odieux:
Honte à qui ne fait rien, honneur à qui travaille!
Dompte par tes labeurs le besoin qui t'assaille;
Sois riche, et l'homme oisif soudain t'imitera;
Ainsi que la vertu, la gloire te suivra,
Et de nos Dieux en toi rayonnera l'image.
Quoi de mieux, en effet, qu'un fructueux ouvrage,
Quand, du bonheur d'autrui sagement oublieux,
Sur d'utiles travaux se dirigent nos yeux!
La honte, incessamment, au malheureux s'attache;
La honte à l'infortune ou le livre ou l'arrache;
La honte fait périr, l'audace prospérer.
Ah! combien à ses dons devons-nous préférer
Les bienfaits que du Ciel l'équité nous dispense!
Car l'infâme artisan d'une injuste opulence,
Celui qui, par l'astuce augmentant ses trésors,
De l'honneur, dans son âme, étouffe le remords,
Vil jouet d'une aveugle et cupide chimère,

Ὅς τε γονῆα γέροντα κακῷ ἐπὶ γήραος οὐδῷ
Νεικείῃ χαλεποῖσι καθαπτόμενος ἐπέεσσιν.
Τῷ δή τοι Ζεὺς αὐτὸς ἀγαίεται, ἐς δὲ τελευτὴν
Ἔργων ἀντ' ἀδίκων χαλεπὴν ἐπέθηκεν ἀμοιβήν.
Ἀλλὰ σὺ τῶν μὲν πάμπαν ἔεργ' ἀεσίφρονα θυμόν·
Καδδύναμιν δ' ἔρδειν ἱέρ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν
Ἁγνῶς καὶ καθαρῶς, ἐπὶ δ' ἀγλαὰ μηρία καίειν·
Ἄλλοτε δὴ σπονδῇς θυέεσσί τε ἱλάσκεσθαι,
Ἠμὲν ὅτ' εὐνάζῃ, καὶ ὅταν φάος ἱερὸν ἔλθῃ,
Ὡς κέ τοι ἵλαον κραδίην καὶ θυμὸν ἔχωσιν·
Ὄφρ' ἄλλων ὠνῇ κλῆρον, μὴ τὸν τεὸν ἄλλος.
Τὸν φιλέοντ' ἐπὶ δαῖτα καλεῖν, τὸν δ' ἐχθρὸν ἐᾶσαι·
Τὸν δὲ μάλιστα καλεῖν, ὅς τις σέθεν ἐγγύθι ναίει.
Εἰ γάρ τοι καὶ χρῆμ' ἐγκώμιον ἄλλο γένοιτο,
Γείτονες ἄζωστοι ἔκιον, ζώσαντο δὲ πηοί.
Πῆμα κακὸς γείτων, ὅσσον τ' ἀγαθὸς μέγ' ὄνειαρ·
Ἔμμορέ τοι τιμῆς, ὅς τ' ἔμμορε γείτονος ἐσθλοῦ·
Οὐδ' ἂν βοῦς ἀπόλοιτ', εἰ μὴ γείτων κακὸς εἴη.
Εὖ μὲν μετρεῖσθαι παρὰ γείτονος, εὖ δ' ἀποδοῦναι
Αὐτῷ τῷ μέτρῳ, καὶ λώϊον, αἴ κε δύνηαι,
Ὡς ἂν χρηίζων καὶ ἐς ὕστερον ἄρκιον εὕρῃς.
Μὴ κακὰ κερδαίνειν· κακὰ κέρδεα ἶσ' ἄτῃσιν.
Τὸν φιλέοντα φιλεῖν, καὶ τῳ προσιόντι προσεῖναι.
Καὶ δόμεν ὅς κεν δῷ, καὶ μὴ δόμεν ὅς κεν μὴ δῷ·

N'imite qu'un exemple en nos jours trop vulgaire,
Je le sais; mais les Dieux pourtant le puniront;
D'un précoce trépas ses enfants périront,
Et sa gloire, avec eux, s'éteindra dans la tombe.
Sous le divin courroux, ainsi chancelle et tombe,
De l'hospitalité le parjure infracteur;
Celui qui, de l'hymen lâche profanateur,
Aux coupables transports d'un amour adultère
Prostitue en secret la femme de son frère;
Le fourbe à l'orphelin, fatal par ses discours,
Et le fils qui, d'un père insultant les vieux jours,
De la terre et des cieux exécrable anathème,
Ose à ses cheveux blancs prodiguer le blasphème;
Voilà ceux sur lesquels, d'un incessant courroux
Jupiter, sans pitié précipitant les coups,
Aux crimes qu'il punit égale le supplice.
Craignons que nos forfaits n'irritent sa justice!
Rendons par notre encens hommage aux immortels,
Et qu'un pur holocauste honore leurs autels;
Que le sang et le vin pour eux coulent encore,
Quand s'endort le soleil, quand s'éveille l'aurore,
Afin qu'on voie un jour vendre avec leur appui,
Non à d'autres nos biens, mais à nous ceux d'autrui.
A nos joyeux festins invitons qui nous aime,
Nos voisins, nos parents, notre ennemi lui-même;
Et, frappés de malheur, nous verrons accourir,
Amis, parents, voisins, prompts à nous secourir.
Tout voisin nous conduit ou nous dérobe au piége;
Méchant, il nous écrase, et bon, il nous protége;
Quel doux présent des Dieux que sa bonté pour nous!
Mais, pour notre troupeau, quel deuil que son courroux!
Gardons, dans nos emprunts, une sage mesure;

Δώτη μέν τις ἔδωκεν, ἀδώτη δ' οὔτις ἔδωκεν.
Δὼς ἀγαθὴ, ἅρπαξ δὲ κακὴ, θανάτοιο δότειρα.
Ὃς μὲν γάρ κεν ἀνὴρ ἐθέλων, ὅγε κἆν μέγα δώῃ,
Χαίρει τῷ δώρῳ, καὶ τέρπεται ὃν κατὰ θυμόν.
Ὅς δέ κεν αὐτὸς ἕληται, ἀναιδείῃφι πιθήσας,
Καί τε σμικρὸν ἐὸν, τό γ' ἐπάγνωσεν φίλον ἦτορ.
Εἰ γάρ κεν καὶ σμικρὸν ἐπὶ σμικρῷ καταθεῖο,
Καὶ θαμὰ τοῦτ' ἔρδοις, τάχα κεν μέγα καὶ τὸ γενοιτο
Ὅς δ' ἔπ' ἐόντι φέρει, ὃδ' ἀλύξεται αἴθοπα λιμόν.
Οὐδὲ τό γ' εἰν οἴκῳ κατακείμενον ἀνέρα κήδει.
Οἴκοι βέλτερον εἶναι, ἐπεὶ βλαβερὸν τὸ θύρῃφι.
Ἐσθλὸν μὲν παρεόντος ἑλέσθαι· πῆμα δὲ θυμῷ
Χρηίζειν ἀπεόντος· ἅ σε φράζεσθαι ἄνωγα.
Ἀρχομένου δὲ πίθου, καὶ λήγοντος κορέσασθαι·
Μεσσόθι φείδεσθαι· δειλὴ δ' ἐνὶ πυθμένι φειδώ.
Μισθὸς δ' ἀνδρὶ φίλῳ εἰρημένος ἅρκιος ἔστω.
Καί τε κασιγνήτῳ γελάσας ἐπὶ μάρτυρα θέσθαι.
Πίστεις δ' ἆρα δμῶς καὶ ἀπιστίαι ὤλεσαν ἄνδρας.
Μηδὲ γυνή σε νόον πυγοστόλος ἐξαπατάτω,
Αἰμύλα κωτίλλουσα, τεὴν διφῶσα καλιήν.
Ὃς δὲ γυναικὶ πέποιθε, πέποιθ' ὅγε φηλήτῃσι.
Μουνογενὴς δὲ πάϊς σώζοι πατρώϊον οἶκον·
Γηραιὸς δὲ θάνοις ἕτερον παῖδ' ἐγκαταλείπων
Φερβέμεν· ὣς γὰρ πλοῦτος ἀέξεται ἐν μεγάροισι.

Et, quand nous le pouvons, rendons avec usure;
C'est ménager un aide à nos maux à venir.
Fuyons tout gain honteux, un tel gain fait périr.
Qu'à d'insultants refus notre refus réponde,
Aimons qui nous chérit, aidons qui nous seconde;
A qui nous a donné, donnons à notre tour;
Avare ou généreux, par un juste retour,
L'homme est toujours traité comme il traita les autres;
La largesse est un bien pour nous et pour les nôtres;
La rapine, un fléau. Gloire au cœur généreux!
Par ses nombreux bienfaits brillent ses jours heureux,
Quand un léger larcin, enfant de l'impudence,
Fait, sous de longs remords, gémir la conscience.
Entasse, chaque jour, tant que tu le pourras,
Obole sur obole, et tu prospéreras;
Ainsi fuit à jamais, loin de nous, la famine:
Pour qui sait épargner, il n'est point de ruine.
Aime à rester chez toi; sortir, c'est t'exposer;
Sur un soutien présent ose te reposer;
Crains-le, s'il est absent; s'y fier, c'est démence.
Si ton vin nouveau-né de ton pressoir s'élance,
Ou s'il touche à sa fin, bois sans ménagement;
Mais n'est-il qu'à moitié, n'en bois que sobrement.
Au labeur d'un ami paie un juste salaire,
Et jamais sans témoin ne ris avec ton frère,
Car pour se fier trop, ou trop se défier,
Que d'hommes ont péri! Bannis de ton foyer
La femme au doux parler, dont le regard t'épie,
Et qui change à son gré ta sagesse en folie;
C'est de tous les fléaux pour toi le plus mortel.
Qu'un seul enfant suffise au bonheur paternel;
Il soutient sa maison; ses troupeaux, qu'il fait paître,

Ῥεῖα δέ κεν πλεόνεσσι πόροι Ζεὺς ἄσπετον ὄλβον.
Πλείων μὲν πλεόνων μελέτη, μείζων δ' ἐπιθήκη.
Σοὶ δ' εἰ πλούτου θυμὸς ἐέλδεται ἐν φρεσὶ σῇσι,
Ὧδ' ἔρδειν· ἔργον δέ τ' ἐπ' ἔργῳ ἐργάζεσθαι.

S'accroissant chaque année, augmentent son bien-être ;
Vieillard, aux bras d'un fils, la mort ferme ses yeux.
L'opulence, à grands flots, sur nous pleuvra des cieux ;
Mais plus nous la voulons, plus il faut qu'avec peine,
Chaque jour, la fatigue aux fatigues s'enchaîne ;
Plus il faut ajouter les labeurs aux labeurs,
Et féconder nos champs par d'utiles sueurs.

NOTES DES TRAVAUX ET DES JOURS.

CHANT PREMIER.

Vers 5.

Oui, sans peine il élève, ou détruit la puissance....

Le souverain domaine de la divinité sur les choses humaines a été aussi parfaitement exprimé par Pindare dans sa première Pythique :

Ainsi de Jupiter tout ressent la puissance.
S'il protège partout le mortel vertueux,
Quel asile pourra soustraire à sa vengeance
Le criminel audacieux?
Son foudre le poursuit; moins prompt l'aigle intrépide
Prend son sublime essor, disparaît dans les airs;
Moins prompt est le dauphin qui, comme un trait rapide,
S'élance en sillonnant les mers.
(Pindare, trad. de J.-L. Vincent.)

Vers 15.

L'une est l'amour du monde, et l'autre en est l'horreur.

Cet antagonisme de deux principes, qui reposait dans le dogme religieux des antiques sociétés polythéistes, et qui avait trouvé place dans leurs doctrines politiques, a été formulé ainsi qu'il suit par Empédocle d'Agrigente, philosophe, poète et rhéteur, qui vivait vers le cinquième siècle avant l'ère chrétienne :

Apprends donc avant tout quels éléments divers
Ont, au nombre de quatre, engendré l'univers :

C'est le monarque blanc qui règne sur le monde,
Jupiter, et Junon, sa compagne féconde;
C'est Pluton, et Nestis, humectant de ses pleurs
La source où les mortels naissent pour les douleurs;
La Haine, qui peut tout par leur antipathie,
Et l'Amour, tout-puissant par le nœud qui les lie.
(Trad. inéd. d'Alph. Fresse-Montval.)

VERS 51.

Ah! jamais ils n'ont su combien moins fortuné
Est un sort opulent qu'un destin plus borné,
Ni connu de nos mets les frugales délices.

L'éloge de la médiocrité s'est trouvé, depuis Hésiode et d'après lui, dans la bouche de tous les poètes. Horace s'écrie dans une de ses odes:

Que la récolte moissonnée
Tombe, sous la faulx de Calès,
Pour celui qui voit chaque année
Les épis jaunir ses guérets;
Que, dans sa joyeuse opulence,
Le marchand verse en abondance
Aux coupes d'or de ses festins
Le nectar que son industrie
A, pour les parfums de Syrie,
Échangé sur des bords lointains,
Lui qui, des mers bravant la rage,
Cher aux Dieux, revoit, sans naufrage,
Trois fois par an les flots d'Atlas;
Pour moi, la mauve digestive,
Et la chicorée, et l'olive,
Composent un frugal repas.
(Horace, liv. I, ode XXVI; trad. inédite par Alph. Fresse-Montval.)

Claudien, dans le pamphlet poétique où il célébra la chute de Rufin, a développé en ces termes le parallèle établi par Hésiode et Horace entre l'opulence et la médiocrité :

L'auguste pauvreté rend mes toits domestiques
Plus grands, plus révérés que tes riches portiques;
D'un luxe désastreux les stériles apprêts
Choisissent tes repas; moi, je cueille sans frais
Les fruits d'un sol fécond; la pourpre tyrienne
Prête pour te vêtir sa splendeur à la laine;
Mais les fleurs, de nos champs vivante volupté,
Disputant de parfums, d'éclat et de beauté,
Charment ici nos sens; là, s'offre à ta mollesse
La couche somptueuse où s'endort ta paresse;
Ici, l'herbe des prés procure à mon sommeil
Un lit où nul chagrin ne hâte mon réveil.
La voix de tes flatteurs, dans ta vaste demeure,
Retentit; sous mon toit, l'oiseau mêle à toute heure
Au murmure des eaux son doux gazouillement;
Le destin le meilleur n'est pas le plus brillant;
Équitable pour tous, l'indulgente nature,
A qui veut le bonheur le donne sans mesure;
Sachons en profiter; et, prudents, n'allons pas
A la voix du clairon affronter les combats,
Ou, sur la nef qui brave une mer en furie,
Aux caprices des vents exposer notre vie.

(*Claud. contre Ruf.*, trad. du même.)

VERS 54.

Mais avant d'en jouir, par de durs exercices,
Au ciel qui nous les cache il les faut arracher.

Virgile a imité cette pensée dans le passage suivant de ses *Géorgiques :*

Tel est l'arrêt fatal du maître du tonnerre :
Lui-même il força l'homme à cultiver la terre,

Et n'accordant ses fruits qu'à nos soins vigilants,
Voulut que la misère éveillât les talents.
(Virg., *Géorg.*, liv. I; trad. de Delille.)

VERS 102.

Les Heures, à leur tour, ont, à sa chevelure,
Prodigué du printemps les suaves tributs...

Dans l'Hymne à Vénus attribuée à Homère, on trouve la description d'une toilette évidemment empruntée à celle de Pandore :

Les Heures, le front ceint de bandelettes d'or,
Ont accueilli Vénus, et, déployant sur elle
Un vêtement divin, sur sa tête immortelle
Leurs mains font resplendir au regard enchanté
D'un diadème d'or l'éclatante beauté;
Puis, d'une boucle où l'or à l'airain se marie,
De Vénus par leurs soins l'oreille est enrichie,
Et de son cou charmant jusqu'à son sein neigeux
Tombent d'un collier d'or les replis sinueux;
C'est pour la présenter aux maîtres de la terre
Qu'elles ont embelli la reine de Cythère,
Et quand elle est parée, elles vont dans les cieux,
Ainsi qu'à Jupiter, l'offrir à tous les Dieux.
(Traduction d'Alph. Fresse-Montval.)

L'auteur de cet hymne pouvait d'autant mieux imiter la toilette de Pandore en retraçant celle de Vénus, que l'auteur même de l'*Iliade* n'avait pas dédaigné d'emprunter à ce passage d'Hésiode les plus beaux traits et les plus riantes couleurs dont il a embelli la toilette de Junon dans le XIVe livre de son poème. Cette déesse veut empêcher Jupiter de secourir les Troyens :

De parure et d'attraits brillante tour-à-tour,
Junon veut qu'avec elle il s'unisse d'amour,

Et laisse le sommeil, par une molle ivresse,
Assoupir sa paupière, endormir sa sagesse.
Triomphante en espoir, elle vole soudain
Vers le réduit superbe, ouvrage de Vulcain;
Dès qu'elle a refermé cette porte secrète
Dont sa main seule encor tourna la clef discrète,
Une douce ambroisie, épanchant sa fraîcheur,
A ses membres divins a rendu leur blancheur,
Et les flots onctueux d'une huile parfumée
Exhalent autour d'elle une odeur embaumée
Qui, remplissant des cieux les lambris éternels,
Enivre le séjour des Dieux et des mortels;
Tandis que ses cheveux, peignés en longues tresses,
Font du haut de sa tête ondoyer leurs richesses,
Lié sur sa poitrine à des agrafes d'or,
Brille ce vêtement, magnifique trésor,
Où de son art, fécond en merveilleux prestiges,
L'aiguille de Pallas rassembla les prodiges.
Son oreille a reçu les anneaux radieux
Que de trois diamants enrichissent les feux,
Lorsqu'autour de son corps l'élégante ceinture
De ses franges sans nombre arrondit la parure;
Blanc comme le soleil, sur son front éclatant,
Pour la première fois, un long voile s'étend;
A ses pieds délicats la chaussure s'enlace.

(Homère, *Iliade*, ch. XIV; trad. de M. Bignan.)

VERS 125.

Des mortels avant lui la race fortunée
Ne voyait nul soucis troubler sa destinée...

Passage imité par Virgile; ce poète parle de Jupiter:

Nul enclos avant lui ne divisait les plaines;
On jouissait sans crainte, on moissonnait sans peines;

Il endurcit la terre, il souleva les mers,
Nous déroba le feu, troubla la paix des airs,
Empoisonna la dent des vipères livides,
Contre l'agneau craintif arma les loups avides,
Dépouilla de leur miel les riches arbrisseaux,
Et du vin dans les champs fit tarir les ruisseaux.
(Virg., *Géorg.*, liv. I; trad. de Delille.)

VERS 153.

Les Dieux firent soudain, aux regards de la terre,
Du brillant âge d'or luire l'éclat prospère...

La description de ces cinq âges, si célèbres dans l'antiquité, a fourni à Ovide l'un des plus beaux passages de ses *Métamorphoses :*

L'AGE D'OR.

L'âge d'or, âge heureux du monde en son enfance,
Sans règle et par instinct observa l'innocence;
Et sans que le pouvoir des consuls et des rois
Eût gravé sur l'airain la menace des lois,
Sans que le châtiment servît de frein au vice,
Par amour du devoir on suivait la justice.
De crainte et de respect un juge environné
N'effrayait point le crime à ses pieds prosterné.
L'homme simple en ses mœurs, simple dans sa droiture,
Pour juge avait son cœur, et pour loi la nature.
Le pin, qui de ses monts descendu sur les mers
Court voyager au loin dans un autre univers,
Se plaisait à vieillir au lieu qui le vit naître.
Chacun bornait le monde à son vallon champêtre;
On n'avait point forgé les casques ni les dards,
Ni de fossés profonds entouré les remparts.
La trompette aux combats n'appelait point encore,
Ni du clairon guerrier l'airain courbe et sonore;

Et ce siècle innocent, sans guerre, sans procès,
Goûtait les doux loisirs d'une éternelle paix.
La terre, vierge encor, fertile sans culture,
Du soc qui la déchire ignorait la blessure.
Heureux de ces présents nés sans soins, sans apprêts,
L'homme sur les buissons cueillait ses plus doux mets,
Les fruits de l'arboisier, la fraise montagneuse,
Et la mûre attachée à la ronce épineuse;
Des glands tombés du chêne il se nourrit long-temps.
Ce fut le règne heureux d'un éternel printemps.
Les zéphyrs échauffaient de leurs tièdes haleines
Mille fleurs sans semence écloses dans les plaines.
L'épi sans laboureur jaunissait les guérets.
Des sources d'un lait pur, des sources d'un vin frais,
Serpentaient en ruisseaux, jaillissaient en fontaines,
Et le miel distillait de l'écorce des chênes.

L'AGE D'ARGENT.

Vainqueur du vieux Saturne, un Dieu moins indulgent
Soumit bientôt le monde à son sceptre d'argent.
Jupiter, en saisons partageant les années,
De l'antique printemps abrégea les journées;
L'été brûla les champs glacés par les hivers,
Et l'automne inégal attrista l'univers.
Alors l'air s'alluma de chaleurs dévorantes,
Et le froid aiguisa ses flèches pénétrantes.
On chercha des abris : un antre, des buissons,
Furent nos premiers toits, nos premières maisons.
Pour la première fois un long travail commence :
Il fallut enfouir une ingrate semence;
Et le bœuf, attelé pour la première fois,
Connut du joug gênant la fatigue et le poids.

L'AGE D'AIRAIN ET L'AGE DE FER.

L'âge d'airain vit naître une race nouvelle,
Farouche, belliqueuse, et non pas criminelle.
Ce fut au siècle affreux, nommé siècle de fer,
Que triompha le crime échappé de l'enfer;
La vérité s'enfuit, la pudeur, la justice;
A leur place ont régné la fraude, l'artifice,
Et l'envie, et l'orgueil, la soif de posséder,
Et plus coupable encor la soif de commander.
Le hardi nautonier, sur la foi des étoiles,
A des vents mal connus osa liver ses voiles;
Et la mer vit les pins, avec orgueil flottants,
Insulter la tempête et braver les autans.
La terre, ainsi que l'air, long-temps libre et commune,
Connut de l'arpenteur la limite importune :
Un long sillon traça la borne des enclos.
Ce ne fut pas assez des biens pour nous éclos,
Des tributs exigés de ses plaines fécondes,
On osa déchirer ses entrailles profondes,
Des veines de ses flancs arracher ces métaux,
Ces trésors corrupteurs, aliments de nos maux,
Trésors que la nature, avec prudence avare,
Cacha loin de nos yeux aux confins du Ténare.
A peine eut-on connu le fer coupable et l'or,
L'or, métal plus funeste et plus coupable encor,
Soudain parut la guerre, amante du carnage,
Qui de l'or et du fer fait un barbare usage,
La guerre entrechoquant dans ses sanglantes mains
Son bouclier, son glaive et ses dards inhumains.
Chacun vit de rapine, on s'égorge, on se pille;
Plus d'hospitalité, plus de nœud de famille :
Du beau-père en secret le gendre est l'ennemi;

Entre les frères même on ne voit plus d'ami;
L'époux contre l'épouse arme sa main perfide,
Et l'épouse médite une intrigue homicide;
La marâtre, féconde en noires trahisons,
De la froide ciguë exprime les poisons;
Le fils des jours d'un père accuse la durée.
La nature est sans droit, et la divine Astrée,
D'un séjour d'où le crime a chassé tous les Dieux,
La dernière, en pleurant, remonte dans les cieux.
(Ovide, *Métamorph.*, liv. I; trad. de St-Ange)

VERS 300.

Car, à peine commis, le crime est expié...

Hérodote, au LXXXVIe chapitre de son VIIe livre, cite un oracle de Delphes, qui est une évidente imitation de ce passage d'Hésiode. Voici la traduction de cet oracle :

Glaucus, fils d'Épicyde, il est, en ce moment,
Avantageux pour toi qu'un coupable serment
Obtienne à tes désirs une injuste opulence;
Jure donc sans remords : le crime et l'innocence
Sous la faulx du trépas tombent également;
Mais un enfant sans nom, engendré du parjure,
Fut sans pieds et sans mains formé par la nature;
Agile cependant, il s'acharne sur ceux
Qu'il a vus transgresser une sainte promesse,
Et n'apaise jamais sa fureur vengeresse
Qu'il n'ait fait succomber aux coups dont il les presse,
Les coupables, leurs fils, et leurs derniers neveux.
(Trad. d'Alph. Fresse-Montval.)

Les mêmes idées ont été développées avec plus de détail par Solon, ainsi que le prouve le fragment que nous plaçons ici afin de ne laisser aucun doute sur la popularité et l'importance dont

jouissaient chez les Grecs en général, et en particulier chez les Athéniens, les doctrines morales d'Hésiode :

Muses qu'à Jupiter enfanta Mnémosyne,
Piérides, répandez, d'une source divine,
Sur moi tous les trésors de la prospérité !
Rendez chez les mortels ma gloire impérissable ;
Que, terrible aux méchants, mais aux bons secourable,
Mon nom ne soit pas moins chéri que respecté !
Oui, j'aspire au bonheur, pourvu qu'il soit sans crime,
Sans que des Immortels la justice l'opprime,
Et qu'enfanté pour moi par la bonté des Dieux,
Solide sur la terre, il atteigne les cieux !
Car les biens corrupteurs qu'au sein de l'injustice
Enfantent à la fois l'insolence et le vice,
Avec peine obtenus, nous causent bien des maux ;
Source faible d'abord, puis féconde en fléaux ;
Vain trésor qui, dans peu, se change en indigence !
Car le bonheur long-temps ne suit pas l'insolence ;
Mais Jupiter sur elle a sans cesse les yeux ;
Tel qu'un vent printanier qui chasse loin des cieux
La tempête, et qui va promener ses ravages
Sur d'infertiles mers, sur d'opulents rivages,
Sur les travaux de l'homme et le divin séjour ;
Puis, remontant aux cieux y ramène le jour,
Et vient rendre au soleil sa lumière féconde
Qui chasse la tempête et console le monde :
Tel Jupiter punit. Mais sur chacun de nous,
Comme ceux d'un mortel n'éclatent point ses coups ;
Si les crimes toujours sont frappés du tonnerre
Qu'entre les mains du Dieu fait gronder sa colère,
L'un est puni soudain, d'autres le sont plus tard ;
Il en est qui des Dieux croient tromper le regard ;
Mais, sur leurs descendants, innocentes victimes,

Doit un jour retomber la peine de leurs crimes.
Insensé donc celui qui, n'ayant rien souffert,
Croit qu'à tous les mortels le bonheur est offert,
Qu'ils soient bons ou méchants; car ses larmes amères
Exptront son espoir et sa joie éphémères.
(Solon, trad. d'Alph. Fresse-Montval.)

VERS 325.

Cependant qu'à la femme, heureuse d'être mère,
L'Hymen donne des fils semblables à leur père.

Ces vers et ceux qui les précèdent ont fourni à Horace une des strophes les plus belles de son ode à Auguste :

Loin de nos chastes murs, que nul vice n'outrage,
Par les mœurs et les lois les forfaits sont bannis;
La mère, en ses enfants, sourit à son image;
A peine consommés, les crimes sont punis.
(Horace, liv. IV, od. IV; trad. inédite d'Alph. Fresse-Montval.)

Catulle, dans son Épithalame de Julie et de Mallius, a imité Hésiode avec une plus grande fidélité :

Je veux que, tout petit enfant,
Torquatus, tendre et caressant,
Se suspende au sein de sa mère;
Et qu'avec un sourire ami,
Ouvrant ses lèvres à demi,
Il tende les bras à son père;

Que de son père Mallius
L'image en ses traits se dessine;
Que, sans le connaître, on devine
De quel père est né Torquatus.
(Catulle, *Épith. de Julie et de Mall.*; trad. inédite d'Alph. Fresse-Montval.)

Cette ressemblance des enfants avec leur père était généralement regardée comme le comble du bonheur conjugal, comme ce qui mettait le sceau à la félicité de deux cœurs tendrement unis; c'est là ce que Didon, près d'être délaissée par Énée, regrettait surtout, si nous en croyons Virgile, qui, dans ce passage du IVe livre de l'*Énéide*, a encore imité Hésiode; c'est la reine de Carthage qui parle en ces termes à son infidèle amant :

Du moins, si de tes feux un vivant témoignage
Pouvait, après ta fuite, adoucir mon veuvage,
Et qu'un petit Énée, offrant à mon amour
Ton portrait seulement, se jouât dans ma cour!...
(*Énéide*, liv. IV; trad. inéd. par Alph. Fresse-Montval.)

On le voit, Didon n'attachait pas moins que Catulle et Hésiode un grand prix à la ressemblance des enfants avec leur père; Théocrite nous apprend, dans son Éloge de Ptolémée, à quel ordre d'idées se rattachait l'importance attribuée à un pareil sentiment; voici comment s'exprime ce poète :

Par l'amour conjugal l'épouse délaissée,
D'un adultère amour occupe sa pensée,
Et, dans nul de ses fils, on ne la voit jamais
De son époux déçu reproduire les traits.
(Théocrite, trad. d'Alph. Fresse-Montval.)

Vers 378.

Tandis que Jupiter imposa pour entraves
Aux humaines fureurs les lois de l'équité.

Ces vers d'Hésiode réfutent énergiquement l'assertion calomnieuse de l'historien Josèphe, qui prétendait que le mot *loi* n'avait pas été connu de l'antique Hellade, parce que ce mot (νόμος) ne se rencontre point dans Homère. — Eh! bien, voici un poète antérieur, comme nous l'avons prouvé, au chantre d'Achille et d'Ulysse, voici le poète d'Ascra qui constate for-

mellement, par l'expression dont il se sert, l'existence des législations antiques; car les *lois de Jupiter* ne sont autre chose que des *législations traditionnelles* dont l'origine se confondait avec celle des tribus helléniques. C'est ce qu'atteste Sophocle dans le passage de son Antigone où cette princesse, s'adressant à Créon, se justifie en ces termes de lui avoir désobéi :

Tes ordres n'étaient point ceux du fils de Saturne,
Ni ceux de la justice, assistant aux Enfers
Les Dieux, auteurs des lois qui règlent l'univers;
Tes arrêts, à mes yeux, n'avaient point la puissance
D'inspirer aux mortels la coupable assurance
D'enfreindre le décret que, sans l'avoir écrit,
La volonté divine aux humains a prescrit;
Ce décret n'est point né dans le siècle où nous sommes,
Il fut dans tous les temps la loi donnée aux hommes;
Aucun d'entre eux ne sait d'où brilla sa splendeur;
Et c'est pour l'observer que maîtrisant la peur
Que m'inspire un mortel, ma pieuse innocence
N'a point voulu des Dieux provoquer la vengeance.
(Traduct. d'Alph. Fresse-Montval.)

VERS 383.

Mais du témoin pervers les discours imposteurs
Appellent sur ses jours d'incurables douleurs.

Le respect dû au serment était, chez les anciens, l'une des croyances le plus profondément enracinée. Diodore de Sicile (liv. I, chap. VI) nous apprend que, chez les Égyptiens, le parjure était puni de mort; la même peine était infligée à ce crime chez les Scythes, au rapport d'Hérodote (liv. IV); et les habitants de l'Inde, selon ce dernier écrivain, coupaient les pieds et les mains à tous ceux qui se parjuraient. A Rome, sous les Empereurs, on infligeait la peine du bâton à ceux qui, en justice, cherchaient à cacher leur mensonge en invoquant le *génie de*

César; ce qui a fait dire à Tertullien (*Apolog.*, chap. XVIII) que, *chez les païens, on se parjurait plus volontiers en attestant tous les Dieux, qu'en jurant par le seul génie de l'Empereur.* Dernier mais inutile retranchement derrière lequel la sainteté du serment et son inviolabilité essayaient de trouver un asile, en substituant la crainte de la force matérielle et brutale incarnée dans un homme, au culte d'une puissance immatérielle et intelligente, gravé autrefois dans tous les cœurs !

VERS 390.

Tandis que sur la route où la vertu se traîne,
Et la ronce et le roc se dressent : la sueur
Y baigne incessamment le front du voyageur.

Un des hymes attribués à Orphée reproduit cette pensée de la manière suivante :

Ce n'est point sans travaux qu'orateurs et guerriers
Sont chers aux Immortels ; et les brillants coursiers
Qui traînent dans les airs le Dieu de la lumière
N'arrivent qu'essoufflés au but de leur carrière.

(Trad. inéd. par Alph. Fresse-Montval.)

SOMMAIRE DES TRAVAUX ET DES JOURS.

CHANT SECOND.

Époques du labour et de la moisson; nécessité d'en profiter, v. 1-28. — Une femme, une maison, des bœufs, une servante sont nécessaires au laboureur, 29-38. — Description de l'automne; instruments aratoires et leurs proportions, 39-65. — Choix des bœufs et d'un garçon de charrue, 66-76. — Signes précurseurs de l'hiver; époque du labour, 77-92. — Quels sont les champs qu'il faut labourer deux fois, 93-100. — Manière dont il faut ensemencer, 101-108. — Propreté domestique; nécessité de labourer avant le solstice d'été; exception à cette règle, 109-126. — Obligation d'étudier les signes précurseurs du printemps et de l'hiver pour mettre le temps à profit, 127-140. — Tableau des désastres de l'hiver; effet de cette saison sur les animaux, sur la jeune fille et le paresseux, 141-177. — Manière de fabriquer la robe, les souliers, le manteau, le bonnet, 178-190. — Signes précurseurs de l'orage; augmentation de nourriture pour les hommes et pour les bestiaux, 191-212. — Époque où l'on doit greffer et tailler la vigne, 213-218. — Époque de la moisson; plaisirs que procure l'été; manière d'en jouir, 219-242. — Récolte du blé; choix des serviteurs; précautions à prendre, 243-256. — Époque des vendanges, et quels sont les soins qu'elles exigent, 257-267. — Saison favorable au labour et contraire à la navigation; précautions à prendre pour conserver le navire, 268-282. — Digression du poète au sujet de son père, 283-290.

— Conseils relatifs à la navigation; voyage du poète à Chalcis; prix qu'il y a remporté, 291-313. — Temps favorable à la navigation; préceptes qui y sont relatifs; époque du retour, 314-344. — Age où l'on doit se marier; conseils à suivre pour faire un bon choix, 345-356. — Respect envers les Dieux; devoirs de l'homme à l'égard de ses parents, de ses amis et des indigents, 357-375. — Précautions à prendre par rapport aux Dieux dans la vie religieuse et dans la vie privée, 376-418. — Énumération des jours, divers rapports sous lesquels ils sont bons ou mauvais; quels sont ceux qui sont incertains, 419-492. — Conclusion des *Travaux et des Jours*, 493-496.

ΕΡΓΑ ΚΑΙ ΗΜΕΡΑΙ.

ΒΙΒΛΙΟΝ Β΄.

Πληϊάδων Ἀτλαγενέων ἐπιτελλομενάων,
Ἄρχεσθ' ἀμητοῦ· ἀρότοιο δὲ, δυσομενάων·
Αἳ δή τοι νύκτας τε καὶ ἤματα τεσσαράκοντα
Κεκρύφαται· αὖτις δὲ περιπλομένου ἐνιαυτοῦ
Φαίνονται, τὰ πρῶτα χαρασσομένοιο σιδήρου.
Οὗτός τοι πεδίων πελέται νόμος, οἵ τε θαλάσσης
Ἐγγύθι ναιετάουσ', οἵ τ' ἄγκεα βησσήεντα,
Πόντου κυμαίνοντος ἀπόπροθι, πίονα χῶρον
Ναίουσιν. Γυμνὸν σπείρειν, γυμνὸν δὲ βοωτεῖν,
Γυμνὸν δ' ἀμάειν, εἴ χ' ὥρια πάντ' ἐθέλῃσθα
Ἔργα κομίζεσθαι Δημήτερος· ὥς τοι ἕκαστα
Ὥρι' ἀέξηται, μή πως τὰ μεταξὺ χατίζων
Πτώσσῃς ἀλλοτρίους οἴκους, καὶ μηδὲν ἀνύσσῃς·
Ὡς καὶ νῦν ἐπ' ἔμ' ἦλθες· ἐγὼ δέ τοι οὐκ ἐπιδώσω,
Οὐδ' ἐπιμετρήσω. Ἐργάζευ, νήπιε Πέρση,
Ἔργα, τά τ' ἀνθρώποισι θεοὶ διετεκμήραντο,
Μή ποτε σὺν παίδεσσι γυναικί τε θυμὸν ἀχεύων,
Ζητεύῃς βίοτον κατὰ γείτονας, οἱ δ' ἀμελῶσιν.
Δὶς μὲν γὰρ καὶ τρὶς τάχα τεύξεαι· ἢν δ' ἔτι λυπῇς,
Χρῆμα μὲν οὐ πρήξεις, σὺ δ' ἐτώσια πόλλ' ἀγορεύσεις,

LES TRAVAUX ET LES JOURS.

CHANT SECOND.

Moissonne, quand au ciel les Pléiades se lèvent ;
Et laboure, aussitôt que leurs courses s'achèvent.
La nuit remplacera quarante fois le jour,
Avant que dans l'Olympe ait brillé leur retour ;
Mais, enfin, lorsqu'il luit, au déclin de l'année
Aiguise la faucille aux moissons destinée.
Cet usage en tout temps aux laboureurs est cher,
Qu'ils habitent la plaine, ou le bord de la mer,
Ou les féconds détours d'une ombreuse vallée
Loin de la mer dont l'eau court en vagues enflée.
Laboure tes guérets, sème, et fais ta moisson,
Avant que des frimas arrive la saison,
Afin que par tes soins la terre soit féconde,
Afin que chaque année à tes travaux réponde,
Et que tu n'ailles pas, d'une indigente main,
Quêter de porte en porte un outrageant dédain.
C'est là ce que tu fis auprès de moi naguère ;
Mais je veux m'endurcir au cri de ta misère :
Plus de dons, plus d'emprunts ; travaille, applique-toi
Au labeur dont les Dieux font à l'homme une loi ;
Et vous n'irez jamais, toi, tes fils et ta femme,
A d'indignes refus humiliant votre âme,

Ἀχρεῖος δ' ἔσται ἐπέων νομός. Ἀλλά σ' ἄνωγα
Φράζεσθαι χρειῶν τε λύσιν, λιμοῦ τ' ἀλεωρήν.

Οἶκον μὲν πρώτιστα, γυναῖκά τε, βοῦν τ' ἀροτῆρα,
Κτητὴν, οὐ γαμετὴν, ἥ τις καὶ βουσὶν ἕποιτο.
Χρήματα δ' εἰν οἴκῳ πάντ' ἄρμενα ποιήσασθαι,
Μὴ σὺ μὲν αἰτῇς ἄλλον, ὁ δ' ἀρνῆται, σὺ δὲ τητᾷ,
Ἡ δ' ὥρη παραμείβηται, μινύθῃ δέ τοι ἔργον.
Μηδ' ἀναβάλλεσθαι ἐς τ' αὔριον, ἐς τ' ἔννηφιν.
Οὐ γὰρ ἐτωσιοεργὸς ἀνὴρ πίμπλησι καλιὴν,
Οὐδ' ἀναβαλλόμενος· μελέτη δέ τοι ἔργον ὀφέλλει.
Αἰεὶ δ' ἀμβολιεργὸς ἀνὴρ ἄτῃσι παλαίει.

Ἦμος δὴ λήγει μένος ὀξέος ἠελίοιο
Καύματος ἰδαλίμου, μετοπωρινὸν ὀμβρήσαντος
Ζηνὸς ἐρισθενέος, μετὰ δὲ τρέπεται βρότεος χρὼς
Πολλὸν ἐλαφρότερος· (δὴ γὰρ τότι σείριος ἀστὴρ
Βαιὸν ὑπὲρ κεφαλῆς κηριτρεφέων ἀνθρώπων
Ἔρχεται ἡμάτιος, πλεῖον δέ τε νυκτὸς ἐπαυρεῖ·)
Ἦμος ἀδηκτοτάτη πέλεται τμηθεῖσα σιδήρῳ
Ὕλη, φύλλα δ' ἔραζε χέει, πτόρθοιό τε λήγει·
Τῆμος ἄρ' ὑλοτομεῖν μεμνημένος ὥριον ἔργον.
Ὄλμον μὲν τριπόδην τάμνειν, ὕπερον δὲ τρίπηχυν,
Ἄξονά θ' ἑπταπόδην· μάλα γὰρ νύ τοι ἄρμενον οὕτως·
Εἰ δέ κεν ὀκταπόδην, ἀπὸ καὶ σφύραν κε τάμοιο.
Τρισπίθαμον δ' ἄψιν τάμνειν δεκαδώρῳ ἁμάξῃ.
Πολλ' ἐπὶ καμπύλα κᾶλα· φέρειν δὲ γύην, ὅταν εὕρῃς,
Εἰς οἶκον, κατ' ὄρος διζήμενος, ἢ κατ' ἄρουραν,
Πρίνινον· ὃς γὰρ βουσὶν ἀροῦν ὀχυρώτατός ἐστιν,
Εὖτ' ἂν Ἀθηναίης δμωὸς ἐν ἐλύματι πήξας

Ravir deux ou trois fois, pour soutenir vos jours,
A des cœurs sans pitié quelque avare secours,
Qui, bientôt refusé, convaincra d'impuissance
Les stériles discours qu'enfante l'indigence;
Préviens donc des besoins les retours importuns,
Et comble enfin l'abîme ouvert par tes emprunts.
Une épouse, un foyer, des bœufs qu'au labourage
Guide une esclave, encor soustraite au mariage,
Et tous les instruments utiles au labour,
Voilà ce qu'il te faut, de peur que, quelque jour,
Voulant les emprunter, un refus ne t'en prive,
Et ne laisse en tes mains la charrue inactive.
Point de retard surtout; sans travail journalier,
Jamais nulle moisson n'emplira ton grenier :
L'ouvrage, en travaillant, s'accroît; mais la paresse
Est, sans trêve et sans fin, en butte à la détresse.
Sitôt que du soleil, dont s'éteint la chaleur,
Le pluvieux automne a tempéré l'ardeur,
Un changement subit en nous se manifeste,
Nos corps sont plus légers; si, dans son cours céleste,
Le brûlant Sirius pendant le jour nous luit,
Nous n'en goûtons que mieux la fraîcheur de la nuit.
Rien ne végète plus : les forêts effeuillées
Sont d'un bois corrompu par le fer dépouillées;
Ce bois, qui, dans l'hiver, chauffera ton foyer,
Doit, ainsi qu'un pilon, te fournir un mortier,
Et tes mains donneront, par l'usage guidées,
Au mortier trois appuis, au pilon trois coudées.
Le maillet et l'essieu veulent encor des soins,
L'un doit avoir huit pieds, et l'autre un pied de moins;
Dix palmes sont d'un char l'ordinaire mesure,
Et chaque roue en a douze dans sa courbure.

Γόμφοισιν πελάσας προσαρήρεται ἰστοβοῆϊ.
Δοιὰ δὲ θέσθαι ἄροτρα, πονησάμενος κατὰ οἶκον,
Αὐτόγυον καὶ πηκτόν· ἐπεὶ πολὺ λώϊον οὕτως·
Εἰ χ' ἕτερόν γ' ἄξαις, ἕτερόν κ' ἐπὶ βουσὶ βάλοιο.
Δάφνης δ' ἢ πτελέης ἀκιώτατοι ἰστοβοῆες.
Δρυὸς ἔλυμα, γύην πρίνου, βόε δ' ἐνναετήρω
Ἄρσενε κεκτῆσθαι, (τῶν γὰρ σθένος οὐκ ἀλαπαδνόν)
Ἡβης μέτρον ἔχοντε, τὼ ἐργάζεσθαι ἀρίστω.
Οὐκ ἂν τώ γ' ἐρίσαντες ἐν αὔλακι καμμὲν ἄροτρον
Ἄξειαν, τὸ δὲ ἔργον ἐτώσιον αὖθι λίποιεν.
Τοῖς δ' ἅμα τεσσαρακονταετὴς αἰζηὸς ἕποιτο,
Ἄρτον δειπνήσας τετράτρυφον, ὀκτάβλωμον,
Ὅς κ' ἔργου μελετῶν ἰθείαν αὔλαχ' ἑλαύνοι,
Μηκέτι παπταίνων μεθ' δμήλικας, ἀλλ' ἐπὶ ἔργῳ
Θυμὸν ἔχων· τοῦ δ' οὔ τι νεώτερος ἄλλος ἀμείνων
Σπέρματα δάσσασθαι, καὶ ἐπισπορίην ἀλέασθαι.
Κουρότερος γὰρ ἀνὴρ μεθ' δμήλικας ἑπτοίηται.

Φράζεσθαι δ', εὖτ' ἂν γεράνου φωνὴν ἐπακούσῃς
Ὑψόθεν ἐκ νεφέων ἐνιαύσια κεκληγυίης,
Ἥ τ' ἀρότοιό τε σῆμα φέρει, καὶ χείματος ὥρην
Δεικνύει ὀμβρηροῦ· κραδίην δ' ἔδακ' ἀνδρὸς ἀβούτεω·
Δὴ τότε χορτάζειν ἕλικας βόας ἔνδον ἐόντας.
Ῥηΐδιον γὰρ ἔπος εἰπεῖν· Βόε δὸς καὶ ἅμαξαν.
Ῥηΐδιον δ' ἀπανήνασθαι· Πάρα δ' ἔργα βόεσσι.
Φησὶ δ' ἀνὴρ φρένας ἀφνειὸς πήξασθαι ἅμαξαν,
Νήπιος· οὐδὲ τό γ' οἶδ', ἑκατὸν δέτε δούρατ' ἀμάξης,
Τῶν πρόσθεν μελέτην ἐχέμεν οἰκήϊα θέσθαι.
Εὖτ' ἂν δὲ πρώτιστ' ἀροτὸς θνητοῖσι φανείη,

Va chercher en tous lieux, de la plaine au coteau,
Et rapporte chez toi, rassemblés en faisceau,
Tous bois tors ou pliés, tige ou branche, il n'importe;
Que pour toi, promptement, une charrue en sorte,
Et qu'un manche robuste au timon soit cloué
Par la main d'un esclave à Cérès dévoué.
Mais tu n'auras rien fait, si tu ne t'évertues
A te construire ainsi deux robustes charrues,
Car, si l'une se rompt, l'autre est là qui te sert.
Fais-en, si tu m'en crois, le soc en chêne vert;
Le manche de laurier, et le timon de chêne.
Choisis, pour labourer ton rustique domaine,
Une couple de bœufs dont la mâle vigueur
Ait senti quatre hivers attiédir son ardeur;
Sinon, la lutte affreuse où leur rage se rue,
Dans ton champ sans labour brisera ta charrue.
Prends un jeune valet qui, facile à nourrir,
Ait vu quarante fois les récoltes mûrir,
Et qui, sans fréquenter une oisive jeunesse,
De tes bœufs occupé, les guide avec adresse;
Nul autre mieux que lui ne sait ensemencer,
Ni, moins que lui, jamais ne doit recommencer.
Écoute, quand la grue, à travers un nuage,
Vient jeter dans les airs son glapissant ramage,
Car ce cri discordant annonce à nos climats
L'époque du labour et le temps des frimas;
Quel malheur si les bœufs manquaient à la culture!
Donne alors, dans l'étable, aux tiens leur nourriture.
Si l'on vient, sans façon, t'emprunter pour un jour
Ou tes bœufs ou ton char; sans façon, à ton tour:
«Mes bœufs, répondras tu, sont aux champs et labourent.»
A te construire un char cent bois divers concourent,

Δὴ τότ' ἐφορμηθῆναι, ὁμῶς δμῶές τε καὶ αὐτὸς,
Αὔην καὶ διερὴν ἀρόων, ἀρότοιο καθ' ὥρην,
Πρωΐ μάλα σπεύδων, ἵνα τοι πλήθωσιν ἄρουραι.
Ἔαρι πολεῖν· θέρεος δὲ νεωμένη οὔ σ' ἀπατήσει.
Νειὸν δὲ σπείρειν ἔτι κουφίζουσαν ἄρουραν.
Νειὸς ἀλεξιάρη, παίδων εὐκηλήτειρα.
Εὔχεσθαι δὲ Διὶ χθονίῳ, Δημήτερί θ' ἁγνῇ,
Ἐκτελέα βρίθειν Δημήτερος ἱερὸν ἀκτὴν,
Ἀρχόμενος τὰ πρῶτ' ἀρότου, ὅταν ἄκρον ἐχέτλης
Χειρὶ λαβὼν, ὄρπηκι βοῶν ἐπὶ νῶτον ἵκηαι,
Ἔνδρυον ἑλκόντων μεσάβων. Ὁ δὲ τυτθὸς ὄπισθεν
Δμωὸς ἔχων μακέλην πόνον ὀρνίθεσσι τιθείη,
Σπέρματα κακκρύπτων. Εὐθημοσύνη γὰρ ἀρίστη
Θνητοῖς ἀνθρώποις· κακοθημοσύνη δὲ κακίστη.
Ὧδέ κεν ἀδροσύνῃ στάχυες νεύοιεν ἔραζε,
Εἰ τέλος αὐτὸς ὄπισθεν Ὀλύμπιος ἐσθλὸν ὀπάζοι.
Ἐκ δ' ἀγγέων ἐλάσειας ἀράχνια· καί σε ἔολπα
Γηθήσειν, βιότου αἱρεύμενον ἔνδον ἐόντος.
Εὐόχθεων δ' ἴξεαι πολιὸν ἔαρ, οὐδὲ πρὸς ἄλλους
Αὐγάσεαι· σέο δ' ἄλλος ἀνὴρ κεχρημένος ἔσται.
Εἰ δέ κεν ἠελίοιο τροπαῖς ἀρόῃς γθόνα δῖαν,
Ἧμενος ἀμήσεις, ὀλίγον περὶ χειρὸς ἐέργων,
Ἀντία δεσμεύων κεκονιμένος, οὐ μάλα χαίρων.
Οἴσεις δ' ἐν φορμῷ· παῦροι δέ σε θηήσονται.
Ἄλλοτε δ' ἀλλοῖος Ζηνὸς νόον αἰνιόχοιο·
Ἀργαλέος δ' ἄνδρεσσι κατὰ θνητοῖσι νοῆσαι.
Εἰ δέ κεν ὄψ' ἀρόσῃς, τόδε κέν τοι φάρμακον εἴη.
Ἧμος κόκκυξ κοκκύζει δρυὸς ἐν πετάλοισι
Τὸ πρῶτον, τέρπει τε βροτοὺς ἐπ' ἀπείρονα γαῖαν,

Ils sont tous inconnus aux mortels insensés,
Mais le sage les tient en réserve amassés.
Sitôt que la saison t'invite au labourage,
Avec tes serviteurs, mets-toi vite à l'ouvrage;
Le ciel pur ou brumeux doit chaque jour t'y voir,
De bonne heure, et tes champs combleront ton espoir.
La terre qu'on laissa reposer une année,
Au retour du printemps, doit être sillonnée,
Et sillonnée encore au retour de l'été,
Pour qu'on jouisse un jour de sa fécondité,
Pour que dans nos besoins notre voix la bénisse,
Et que de nos enfants elle soit la nourrice,
Implore cependant Jupiter et Cérès,
Leur pouvoir couvrira de moissons tes guérets.
Mais aux flancs de tes bœufs ton aiguillon se plonge,
Ta charrue est en marche, et ton sillon s'allonge;
Que d'une bêche, alors, un jeune esclave armé
Cache en terre le grain que tes mains ont semé,
Et de l'avide oiseau trompe ainsi l'espérance,
L'activité prospère où périt l'indolence,
Et tes riches épis ploiront sous leurs fardeaux,
Pourvu que Jupiter sourie à tes travaux.
De tes vases bannis l'araignée, et sans cesse,
A table, auprès de toi, siégera l'allégresse;
Tu passeras gaîment l'hiver, sans demander
Un appui, mais parfois aimant à l'accorder.
Surtout, que de tes champs le labour s'accomplisse
Avant que de l'hiver arrive le solstice,
Ou tu n'arracheras à tes sillons poudreux
Que quelques vains épis, maigres et peu nombreux,
Dont tes soins rempliront une étroite corbeille,
Sans que la jalousie à ton aspect s'éveille;

Τῆμος Ζεὺς ὕοι τρίτῳ ἤματι, μηδ' ἀπολήγοι,
Μήτ' ἄρ' ὑπερβάλλων βοὸς ὁπλὴν, μήτ' ἀπολείπων·
Οὕτω κ' ὀψαρότης πρωτηρότῃ ἰσοφαρίζοι.

Ἐν θυμῷ δ' εὖ πάντα φυλάσσεο· μηδέ σε λήθοι
Μήτ' ἔαρ γιγνόμενον πολιὸν, μήθ' ὥριος ὄμβρος.
Πὰρ δ' ἴθι χαλκεῖον θῶκον, καὶ ἐπαλέα λέσχην,
Ὥρῃ χειμερίῃ, ὁπότε κρύος ἀνέρας εἴργον
Ἰσχάνει· ἔνθα κ' ἄοκνος ἀνὴρ μέγα οἶκον ὀφέλλοι·
Μή σε κακοῦ χειμῶνος ἀμηχανίη καταμάρψῃ
Σὺ πενίῃ, λεπτῇ δὲ παχὺν πόδα χειρὶ πιέζῃς.
Πολλὰ δ' ἀεργὸς ἀνὴρ κενεὴν ἐπὶ ἐλπίδα μίμνων,
Χρηίζων βιότοιο, κακὰ προσελέξατο θυμῷ.
Ἐλπὶς δ' οὐκ ἀγαθὴ κεχρημένον ἄνδρα κομίζει,
Ὃς μένον ἐν λέσχῃ, τῷ μὴ βίος ἄρκιος εἴη.
Δείκνυε δὲ δμῶεσσι, θέρευς ἔτι μεσσου ἐόντος·
Οὐκ αἰεὶ θέρος ἐσσεῖται, ποιεῖσθε καλιάς.
Μῆνα δὲ Ληναιῶνα, κάκ' ἤματα, βούδορα πάντα·
Τοῦτον ἀλεύασθαι, καὶ πηγάδας· αἵ τ' ἐπὶ γαῖαν,
Πνεύσαντος Βορέαο, δυσηλεγέες τελέθουσιν,
Ὅς τε διὰ Θρήκης ἱπποτρόφου εὐρέϊ πόντῳ
Ἐμπνεύσας ὤρινε· μέμυκε δὲ γαῖα καὶ ὕλη·
Πολλὰς δὲ δρῦς ὑψικόμους, ἐλάτας τε παχείας,
Οὔρεος ἐν βήσσῃς πιλνᾷ χθονὶ πουλυβοτείρῃ
Ἐμπίπτων, καὶ πᾶσα βοᾷ τότε νήριτος ὕλη.
Θῆρες δὲ φρίσσουσ', οὐρὰς δ' ὑπὸ μέζε' ἔθεντο,
Τῶν καὶ λάχνῃ δέρμα κατάσκιον· ἀλλά νύ καὶ τῶν
Ψυχρὸς ἐὼν διάησι, δασυστέρνων περ ἐόντων.
Καί τε διὰ ῥινοῦ βοὸς ἔρχεται, οὐδέ μιν ἴσχει.

Jupiter, quelquefois, en décide autrement,
Mais l'homme, à le prévoir, parvient mal aisément.
Ne crains rien toutefois d'un tardif labourage,
Si, dès que le coucou gémit sous le feuillage,
Aux mains de Jupiter tout-à-coup échappant,
Durant trois jours entiers, l'eau du ciel se répand,
Mais sans que des sillons la semence se noie;
Alors, de tes labeurs n'attends que de la joie.
Étudie et retiens quels pronostics divers,
Ainsi que le printemps, présagent les hivers:
Cours au foyer banal offert à l'indigence,
Ou chez le forgeron, dès que l'hiver commence
Et tient le paresseux captif dans ses liens.
L'homme ardent au travail, soignant alors ses biens,
Ne va pas, quand l'hiver afflige au loin la terre,
Ses pieds entre les mains, croupir dans la misère,
Ou, crédule jouet d'un espoir toujours vain,
Chercher dans l'infamie un remède à la faim;
Car, pour l'infortuné sans ressource et qui reste
Oisif au cabaret, l'espérance est funeste;
Mets donc pour tes labeurs à profit le beau temps,
Car l'été passe vite, et vite le printemps.
Désastreux sont les jours que janvier te ramène,
Quand de hideux glaçons se hérisse la plaine,
Et qu'à travers la Thrace opulente en chevaux
Le vent souffle, et des mers soulève au loin les eaux;
Les bois en sont tremblants, et la terre ébranlée.
De la cime des monts roulent dans la vallée
Les chênes, les sapins au feuillage orgueilleux;
L'orage en tourbillons se propage en tous lieux;
Dans les bois mugissants, la brute a, sous son ventre,
Serré soudain sa queue en regagnant son antre.

Καί τε δι' αἶγα ἄησι τανύτριχα· πώεα δ' οὔ τι,
Οὔνεκ' ἐπηεταναὶ τρίχες αὐτῶν, οὐ διάησιν
Ἰς ἀνέμου Βορέου. Τροχαλὸν δὲ γέροντα τίθησι.
Καὶ διὰ παρθενικῆς ἁπαλόχροος οὐ διάησιν,
Ἥ τε δόμων ἔντοσθε φίλῃ παρὰ μητέρι μίμνει,
Οὔπω ἔργ' εἰδυῖα πολυχρύσου Ἀφροδίτης·
Εὖτε λοεσσαμένη τέρενα χρόα, καὶ λίπ' ἔλαιῳ
Χρισαμένη, νυχίη καταλέξεται ἔνδοθεν οἴκου
Ἥματι χειμερίῳ, ὅτ' ἀνόστεος ὃν πόδα τένδει
Ἔν τ' ἀπύρῳ οἴκῳ καὶ ἐν ἤθεσι λευγαλέοισιν.
Οὐ γάρ οἱ ἠέλιος δείκνυ νομὸν ὁρμηθῆναι·
Ἀλλ' ἐπὶ κυανέων ἀνδρῶν δῆμόν τε πόλιν τε
Στρωφᾶται, βράδιον δὲ Πανελλήνεσσι φαείνει.
Καὶ τότε δὴ κεραοὶ καὶ νήχεροι ὑληκοῖται
Λυγρὸν μαλκιόωντες ἀνὰ δρία βησσήεντα
Φεύγουσιν· καὶ πᾶσιν ἐνὶ φρεσὶ τοῦτο μέμηλεν,
Οἳ σκέπα μαιόμενοι πυκινοὺς κευθμῶνας ἔχουσι,
Καὶ γλάφυ πετρῆεν· τότε δὴ τρίποδι βροτῷ ἶσοι,
Οὖ τ' ἐπὶ νῶτα ἔαγε, κάρη δ' εἰς οὖδας ὁρᾶται,
Τῷ ἴκελοι φοιτῶσιν ἀλευόμενοι νίφα λευκήν.
Καὶ τότε ἔσσασθαι ἔρυμα χροὸς, ὥς σε κελεύω,
Χλαῖναν μὲν μαλακὴν, καὶ τερμιόεντα χιτῶνα.
Στήμονι δ' ἐν παύρῳ πολλὴν κρόκα μηρύσασθαι.
Τὴν περιέσσασθαι, ἵνα τοι τρίχες ἀτρεμέωσι,
Μηδ' ὀρθαὶ φρίσσωσιν, ἀειρόμεναι κατὰ σῶμα.
Ἀμφὶ δὲ ποσσὶ πέδιλα βοὸς ἴφι κταμένοιο
Ἄρμενα δήσασθαι, πίλοις ἔντοσθε πυκάσσας.
Πρωτογόνων δ' ἐρίφων, ὁπόταν κρύος ὦριον ἔλθῃ,
Δέρματα συῤῥάπτειν νεύρῳ βοὸς, ὄφρ' ἐπὶ ὤμῳ

Pas une qui n'ait fui ; tant celle dont la peau,
Sous sa chaude toison, brave la glace et l'eau,
Que celle dont le corps sous ses longs crins se gerce,
Et le bœuf dont le cuir cède au froid qui le perce,
Et la chèvre aux longs poils bien plus frileuse encor ;
Mais la brebis laineuse affronte en paix l'essor
Du rigoureux hiver qui voûte la vieillesse.
La vierge aux doux attraits n'en craint point la rudesse ;
Au foyer maternel elle veille en repos,
Sans avoir d'Aphrodite éprouvé les travaux ;
Quand disparaît le jour, quand d'une huile embaumée,
Au sortir de son bain, elle s'est parfumée,
Un chaste et pur sommeil la berce entre ses bras.
Alors, le paresseux, transi par les frimas,
Près d'un triste foyer, sans feu, sans nourriture,
Livre à sa propre faim ses membres en pâture.
Point de mets à ses yeux par le soleil montrés ;
Le soleil plane alors sur des peuples cuivrés,
Et, pour les fils d'Hellen n'a qu'un tardif sourire.
Les monstres qui des bois ont usurpé l'empire,
Tyrans aux fronts unis ou de cornes chargés,
Beuglent au fond des bois, de chênes ombragés ;
Et, d'un pas fugitif, ils cherchent pour tanière
Les antres que le temps a taillés dans la pierre.
Ainsi que le mortel qui, sur trois pieds porté,
Traîne un corps affaibli que les ans ont voûté,
La brute, s'enfuyant, aux frimas se dérobe.
C'est alors qu'on revêt la chlamyde ou la robe,
Dont l'étoffe, soyeuse et tissue avec art,
Est souple sous la main, ondoyante au regard,
Et de tout poil grossier prudemment dépouillée.
Alors la peau du bœuf, avec soin travaillée,

Ὑετοῦ ἀμφιβάλῃ ἀλεήν. Κεφαλῇφι δ' ὕπερθεν
Πῖλον ἔχειν ἀσκητὸν, ἵν' οὔατα μὴ καταδεύῃ.
Ψυχρὴ γάρ τ' ἠὼς πέλεται, Βορέαο πεσόντος.
Τὸν φθάμενος, ἔργον τελέσας, οἶκόνδε νέεσθαι,
Μή ποτέ σ' οὐρανόθεν σκοτόεν νέφος ἀμφικαλύψῃ,
Χρῶτά τε μυδαλέον θείῃ, κατά θ' εἵματα δεύσῃ·
Ἀλλ' ὑπαλεύασθαι· μεὶς γὰρ χαλεπώτατος οὗτος
Χειμέριος, χαλεπὸς προβάτοις, χαλεπὸς δ' ἀνθρώποις.
Τῆμος θώμισυ βουσὶν, ἐπ' ἀνέρει δὲ πλέον εἴη
Ἁρμαλιῆς· μακραὶ γὰρ ἐπίῤῥοθοι εὐφρόναι εἰσί.
Ταῦτα φυλασσόμενος, τετελεσμενόν εἰς ἐνιαυτὸν
Ἰσοῦσθαι νύκτας τε καὶ ἤματα, εἰσόκεν αὖθις
Γῆ πάντων μήτηρ καρπὸν σύμμικτον ἐνείκῃ.

Εὖτ' ἂν δ' ἑξήκοντα μετὰ τροπὰς ἠελίοιο
Χειμέρι' ἐκτελέσῃ Ζεὺς ἤματα, δή ῥα τότ' ἀστὴρ
Ἀρκτοῦρος προλιπὼν ἱερὸν ῥόον Ὠκεανοῖο
Πρῶτον παμφαίνων ἐπιτέλλεται ἀκροκνέφαιος.
Τόνδε μετ' ὀρθρογόη Πανδιονὶς ὦρτο χελιδὼν
Ἐς φάος ἀνθρώποις, ἔαρος νέον ἱσταμένοιο.
Τὴν φθάμενος, οἴνας περιταμνέμεν· ὣς γὰρ ἄμεινον,
Ἀλλ' ὁπότ' ἂν φερέοικος ἀπὸ χθονὸς ἂν φυτὰ βαίνῃ
Πληϊάδας φεύγων, τότε δὴ σκάφος οὐκ ἔτι οἰνέων·
Ἀλλ' ἅρπας τε χαρασσέμεναι, καὶ δμῶας ἐγείρειν.
Φεύγειν δὲ σκιεροὺς θώκους, καὶ ἐπ' ἠῶ κοῖτον,
Ὥρῃ ἐν ἀμητοῦ, ὅτε τ' ἠέλιος χρόα κάρφει·
Τημοῦτος σπεύδειν, καὶ οἴκαδε καρπὸν ἀγείρειν,
Ὄρθρου ἀνιστάμενος, ἵνα τοι βίος ἄρκιος εἴη.
Ἠὼς γάρ τ' ἔργοιο τρίτην ἀπομείρεται αἶσαν·

Se façonne en chaussure, où le crin tout autour
Demeure, et du dedans tapisse le contour.
Quand du double chevreau l'étoile au ciel rayonne,
Que le cuir, sous tes doigts, en manteau se façonne,
Et d'un ciel pluvieux t'épargne la rigueur;
D'un bonnet pour ton front creuse la profondeur,
Afin qu'à chaque oreille avec grâce il s'étende,
Et de l'humidité constamment la défende.
Humide est le matin, si, dès le point du jour,
Tombe le vent du nord, ce vent qui, tour-à-tour,
A travers les sentiers que les astres parcourent,
Cherche ou fuit les guérets que les mortels labourent;
Son souffle matinal féconde leurs travaux.
Mais aux fleuves parfois il emprunte leurs eaux,
Et, les faisant tomber jusqu'au soir sur nos têtes,
S'élance dans les airs sur l'aile des tempêtes,
Où du jour seulement nous cache la clarté.
Garde alors d'être aux champs par l'ouvrage arrêté,
De peur que les brouillards sur toi ne s'épaississent,
Et que d'un froid mortel tes membres ne transissent.
Ce mois, où de l'hiver s'aggravent les fléaux,
Est, non moins qu'aux mortels, funeste à leurs troupeaux;
De moitié pour tes bœufs augmente la pâture,
Et plus encor pour l'homme accrois la nourriture;
C'est ainsi que du jour, trop prompt à s'écouler,
A la longueur des nuits, le cours peut s'égaler,
Jusqu'à l'heure où l'hiver loin de nos bords s'envole,
Et que par ses bienfaits la terre nous console.
Lorsque deux mois après le solstice d'hiver,
Du sein des flots sacrés guidé par Jupiter,
L'Arcture vient, la nuit, dans ses premières courses
Darder tous ses rayons sur les pas des deux Ourses,

Ἠώς τοι προφέρει μὲν ὁδοῦ, προφέρει δὲ καὶ ἔργου·
Ἠὼς, ἥ τε φανεῖσα πολέας ἐπέβησε κελεύθου
Ἀνθρώπους, πολλοῖσι δ' ἐπὶ ζυγὰ βουσὶ τίθησιν.

Ἦμος δὲ σκόλυμός τ' ἀνθεῖ, καὶ ἠχέτα τέττιξ
Δενδρέῳ ἐφεζόμενος λιγυρὴν καταχεύετ' ἀοιδὴν
Πυκνὸν ὑπὸ πτερύγων, θέρεος καματώδεος ὥρῃ,
Τῆμος πιόταταί τ' αἶγες, καὶ οἶνος ἄριστος,
Μαχλόταται δὲ γυναῖκες, ἀφαυρότατοι δέ τε ἄνδρες
Εἰσὶν, ἐπεὶ κεφαλὴν καὶ γούνατα Σείριος ἄζει,
Αὐαλέος δέ τε χρὼς ὑπὸ καύματος, ἀλλὰ τότ' ἤδη
Εἴη πετραίη τε σκιὴ, καὶ Βίβλινος οἶνος,
Μᾶζά τ' ἀμολγαίη, γάλα τ' αἰγῶν σβεννυμενάων,
Καὶ βοὸς ὑλοφάγοιο κρέας μήπω τετοκυίης,
Πρωτογόνων τ' ἐρίφων· ἐπὶ δ' αἴθοπα πινέμεν οἶνον
Ἐν σκιῇ ἑζόμενον, κεχορημένον ἦτορ ἐδωδῆς,
Ἀντίον ἀκραέος Ζεφύρου τρέψαντα πρόσωπον,
Κρήνης τ' ἀενάου καὶ ἀπορρύτου, ἥ τ' ἀθόλωτος.
Τρὶς δ' ὕδατος προχέειν, τὸ δὲ τέτρατον ἷέμεν οἴνου.
Δμωσὶ δ' ἐποτρύνειν Δημήτερος ἱερὸν ἀκτὴν
Δινέμεν, εὖτ' ἂν πρῶτα φανῇ σθένος Ὠρίωνος,
Χώρῳ ἐν εὐαέϊ, καὶ ἐϋτροχάλῳ ἐν ἀλωῇ.
Μέτρῳ δ' εὖ κομίσασθαι ἐν ἄγγεσιν. Αὐτὰρ ἐπὴν δὴ
Πάντα βίον κατάθηαι ἐπάρμενον ἔνδοθεν οἴκου,
Θῆτά τ' ἄοικον ποιεῖσθαι, καὶ ἄτεκνον ἔριθον
Δίζεσθαι κέλομαι· χαλεπὴ δ' ὑπόπορτις ἔριθος.
Καὶ κύνα καρχαρόδοντα κομεῖν· μὴ φείδεο σίτου·
Μὴ ποτέ σ' ἡμερόκοιτος ἀνὴρ ἀπὸ χρήματ' ἕληται.
Χόρτον δ' ἐσκομίσαι καὶ συρφετὸν, ὄφρα τοι εἴη

Et que de Pandion gémissent les oiseaux,
Alors greffe ta vigne et taille ses rameaux ;
Mais cesse, il en est temps, les travaux qui les soignent,
Quand de notre horizon les Pléiades s'éloignent.
Que ta faulx, sous ta main, s'aiguise; et qu'aux labeurs,
Loin des lieux où l'on boit, courent tes serviteurs :
Nous voici dans l'été ; la moisson qui commence,
Va faire en tes greniers renaître l'abondance ;
Du soleil, dans les champs, devance le retour,
Car l'aurore pour nous vaut les deux tiers du jour ;
L'aurore aide au mortel qui marche ou qui travaille ;
L'aurore au voyageur dit qu'il vienne ou s'en aille ;
L'aurore sous le joug incline les taureaux.
Quand le chardon fleurit, quand sur les arbrisseaux
La cigale se pose, et, d'une voix aiguë,
Recommence en été sa complainte assidue,
Le vin est le meilleur, le troupeau le plus gras ;
L'amour, cher à la femme, est pour nous sans appas,
Car, sous les feux ardents que Sirius allume,
Nos têtes, nos genoux, nos corps, tout se consume.
Dans un antre couché, mange alors des gâteaux,
La chair de la génisse, et celle des chevreaux ;
Que, docile à ta main, l'amphore de Bibline,
Pour apaiser ta soif, vers ta coupe s'incline ;
Et, ton repas fini, hume encore, en buvant,
Et la fraîcheur de l'ombre et le souffle du vent ;
Mais, avant que ton vin dans ta coupe jaillisse,
Que toujours une eau pure aux trois quarts la remplisse.
Que d'une aire le sol uni, vaste, aéré,
Soit, par tes serviteurs, à Cérès consacré,
Et reçoive l'épi tombé sous ta faucille,
Sitôt que, dans les cieux, Orion monte et brille.

Βουσὶ καὶ ἡμιόνοισιν ἐπηετανόν. Αὐτάρ ἔπειτα
Δμῶας ἀναψύξαι φίλα γούνατα, καὶ βόε λῦσαι.

Εὖτ' ἂν δ' Ὠρίων καὶ Σείριος ἐς μέσον ἔλθῃ
Οὐρανὸν, Ἀρκτοῦρον δ' ἐσίδῃ ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
Ὦ Πέρση, τότε πάντας ἀπόδρεπε οἴκαδε βότρυς.
Δεῖξαι δ' ἠελίῳ δέκα τ' ἤματα καὶ δέκα νύκτας.
Πέντε δὲ συσκιάσαι, ἕκτῳ δ' εἰς ἄγγε' ἀφύσσαι
Δῶρα Διωνύσου πολυγηθέος. Αὐτὰρ ἐπὴν δὴ
Πληϊάδες θ', Ὑάδες τε, τό τε σθένος Ὠρίωνος
Δύνωσι, τότ' ἔπειτ' ἀρότου μεμνημένος εἶναι
Ὡραίου· πλειὼν δὲ κατὰ χθονὸς ἄρμενος εἴη.

Εἰ δέ σε ναυτιλίης δυσπεμφέλου ἵμερος αἱρεῖ,
Εὖτ' ἂν Πληϊάδες, σθένος ὄβριμον Ὠρίωνος
Φεύγουσαι, πίπτωσιν ἐς ἠεροειδέα πόντον,
Δὴ τότε παντοίων ἀνέμων θύουσιν ἀῆται·
Καὶ τότε μηκέτι νῆας ἔχειν ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ,
Γῆν δ' ἐργάζεσθαι μεμνημένος, ὥς σε κελεύω.
Νῆα δ' ἐπ' ἠπείρου ἐρύσαι, πυκάσαι τε λίθοισι
Πάντοθεν, ὄφρ' ἴσχωσ' ἀνέμων μένος ὑγρον ἀέντων
Χείμαρον ἐξερύσας, ἵνα μή πύθῃ Διὸς ὄμβρος.
Ὅπλα δ' ἐπάρμενον πάντα τεῷ ἐνικάτθεο οἴκῳ,
Εὐκόσμως στολίσας νηὸς πτερὰ ποντοπόροιο·
Πηδάλιον δ' εὐεργὲς ὑπὲρ καπνοῦ κρεμάσασθαι.
Αὐτὸς δ' ὡραῖον μίμνειν πλόον, εἰσόκεν ἔλθῃ·
Καὶ τότε νῆα θοὴν ἅλαδ' ἑλκέμεν, ἐν δέ τε φόρτον
Ἅρμενον ἐντύνασθαι, ἵν' οἴκαδε κέρδος ἄρηαι·
Ὥσπερ ἐμός τε πατὴρ καὶ σός, μέγα νήπιε Πέρση,
Πλωίζεσκεν νηυσὶ, βίου κεχρημένος ἐσθλοῦ·

Quand tes blés sont battus et transportés chez toi,
Choisis un serviteur libre de tout emploi ;
Et qu'avec lui te serve une esclave, étrangère
Aux ennuis qu'un enfant fait subir à sa mère.
Que pour toi veille un dogue au brutal râtelier,
Dont le voleur de nuit soit prompt à s'effrayer ;
Et ne néglige enfin ni le foin ni la paille,
Pâture du bétail qui dans tes champs travaille ;
Puis, laisse, quelques jours, après tant de travaux,
Tes bœufs, tes serviteurs, et toi-même en repos.
Dès qu'avec Orion, sur la céleste voûte,
Sirius accomplit la moitié de sa route,
Et que vers l'orient s'incline le Bouvier,
Le jus de ton raisin doit rougir ton cuvier,
Y voir, à découvert, naître dix fois l'aurore,
Puis, y rester caché durant cinq jours encore ;
Mais, ce terme passé, tu peux à tes désirs
Prodiguer de Bacchus les dons et les plaisirs.
Lorsque enfin, dans les mers, les humides Hyades,
Sur les pas d'Orion, rejoindront les Pléiades,
Visite tes guérets, et songe à leur labour.
Redoute de la mer le dangereux amour
Lorsque vers l'océan la terreur précipite,
A l'aspect d'Orion, les Pléiades en fuite,
Et que le vent mugit déchaîné sur les eaux,
Malheureux qui sur mer lance alors ses vaisseaux !
Mais, tandis que la terre est par toi sillonnée,
Que ta nef reste à sec, sur le sable traînée ;
Qu'un rempart la dérobe aux injures du vent,
De l'eau qui pleut du ciel dessèche-la souvent ;
Et cependant, chez toi, garde, avec sa mâture,
De ses nombreux agrès la nautique parure ;

Ὃς ποτε καὶ τῇδ' ἦλθε, πολὺν διὰ πόντον ἀνύσσας,
Κύμην Αἰολίδα προλιπών, ἐν νηὶ μελαίνῃ·
Οὐκ ἄφενος φεύγων, οὐδὲ πλοῦτόν τε καὶ ὄλβον,
Ἀλλὰ κακὴν πενίην, τὴν Ζεὺς ἄνδρεσσι δίδωσι.
Νάσσατο δ' ἄγχ' Ἑλικῶνος ὀϊζυρῇ ἐνὶ κώμῃ,
Ἄσκρῃ, χεῖμα κακῇ, θέρει ἀργαλέῃ, οὐδέ ποτ' ἐσθλῇ.

Τύνη δ', ὦ Πέρση, ἔργων μεμνημένος εἶναι
Ὡραίων πάντων, περὶ ναυτιλίης δὲ μάλιστα.
Νῆ' ὀλίγην αἰνεῖν, μεγάλῃ δ' ἐνὶ φορτία θέσθαι·
Μείζων μὲν φόρτος, μείζον δ' ἐπὶ κέρδεϊ κέρδος
Ἔσσεται, εἴ κ' ἄνεμοί γε κακὰς ἀπέχωσιν ἀήτας.
Εὖτ' ἂν ἐπ' ἐμπορίην τρέψῃς ἀεσίφρονα θυμὸν,
Βούληαι δὲ χρέα τε φυγεῖν καὶ ἀτερπέα λιμὸν,
Δείξω δή τοι μέτρα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης.
Οὔτέ τι ναυτιλίης σεσοφισμένος, οὔτέ τι νηῶν.
Οὐ γὰρ πώ ποτε νηΐ γ' ἐπέπλων εὐρέα πόντον,
Εἰ μὴ ἐς Εὔβοιαν ἐξ Αὐλίδος, ἧ ποτ' Ἀχαιοὶ,
Μείναντες χειμῶνα πολὺν σὺν λαὸν ἄγειραν
Ἑλλάδος ἐξ ἱερῆς Τροίην ἐς καλλιγύναικα,
Ἔνθάδ' ἐγὼν ἐπ' ἀέθλα δαίφρονος Ἀμφιδάμαντος
Χαλκίδα τ' εἰσεπέρησα. Τὰ δὲ προπεφραδμένα πολλὰ
Ἆθλ' ἔθεσαν παῖδες μεγαλήτορες· ἔνθά με φημὶ
Ὑμνῳ νικήσαντα φέρειν τρίποδ' ὠτώεντα.
Τὸν μὲν ἐγὼ Μούσῃς Ἑλικωνιάδεσσ' ἀνέθηκα,
Ἔνθά με τὸ πρῶτον λιγυρῆς ἐπέβησαν ἀοιδῆς.
Τόσσόν τοι νηῶν γε πεπείραμαι πολυγόμφων.
Ἀλλὰ καὶ ὡς ἐρέω Διὸς νόον αἰγιόχοιο.
Μοῦσαι γάρ μ' ἐδίδαξαν ἀθέσφατον ὕμνον ἀείδειν.

Suspends le gouvernail à l'âtre du foyer ;
Jusqu'au jour où, pouvant à la mer se fier,
Ton navire lesté sur les ondes s'élance,
Pour qu'avec lui chez toi revienne l'opulence.
Voilà comment ton père, ô Persée ! et le mien,
Sur les mers navigua, dépourvu de tout bien ;
De Cume, en Éolie, abandonnant la rive,
Il fraya, sur les flots, à sa nef fugitive,
Un humide sentier, et, jusque sur ces bords,
Vit toujours le destin contraire à ses efforts,
Lorsqu'il vint dans Ascra, misérable village,
Au pied de l'Hélicon, terminer son voyage.
Applique-toi, Persée, à ces travaux divers ;
Prends un petit vaisseau pour sillonner les mers ;
De fardeaux, s'il est vaste, emplis-en la charpente,
Car le profit toujours par le profit s'augmente,
Dès que le vent permet aux flots de se calmer.
Quand tu voudras les voir sous ta proue écumer,
Et contre le malheur t'offrir une ressource,
Mes vers t'enseigneront l'art d'y régler ta course.
Ne crois pas, cependant, qu'habile à naviguer,
Mon vaisseau, sur les mers, ait souvent dû voguer,
Hors le jour où d'Aulis je partis pour l'Eubée,
Aulis qui vit la mer sous nos vaisseaux courbée,
Leur fermer les chemins par son fatal repos,
Quand la vengeance à Troie appelait nos héros !
La mort d'Amphidamas invitait mon navire
A voguer vers Chalcis, où les jeux de la lyre
A vingt talents rivaux donnaient un noble essor ;
Vainqueur, j'en fais l'aveu, j'obtins un trépied d'or ;
Et, de retour ici, j'en consacrai l'hommage
Aux Muses, qui des vers m'ont appris le langage ;

Ἥματα πεντήκοντα μετὰ τροπὰς ἠελίοιο,
Ἐς τέλος ἐλθόντος θέρεος, καματώδεος ὥρης,
Ὡραῖος πέλεται θνητοῖς πλόος· οὔτε κε νῆα
Καυάξαις, οὔτ' ἄνδρας ἀποφθίσειε θάλασσα,
Εἰ μὴ δὴ πρόφρων γε Ποσειδάων ἐνοσίχθων,
Ἢ Ζεὺς ἀθανάτων βασιλεὺς ἐθέλησιν ὀλέσσαι.
Ἐν τοῖς γὰρ τέλος ἐστὶν ὁμῶς ἀγαθῶν τε κακῶν τε.
Τῆμος δ' εὐκρινέες τ' αὖραι, καὶ πόντος ἀπήμων,
Εὔκηλος· τότε νῆα θοὴν, ἀνέμοισι πιθήσας,
Ἑλκέμεν ἐς πόντον, φόρτον δ' εὖ πάντα τίθεσθαι.
Σπεύδειν δ' ὅττι τάχιστα πάλιν οἶκόνδε νέεσθαι·
Μηδὲ μένειν οἶκόν τε νέον, καὶ ὀπωρινὸν ὄμβρον.
Καὶ χειμῶν' ἐπιόντα, Νότοιό τε δεινὰς ἀήτας,
Ὅς τ' ὤρινε θάλασσαν, ὁμαρτήσας Διὸς ὄμβρῳ
Πολλῷ ὀπωρινῷ· χαλεπὸν δέ τε πόντον ἔθηκεν.
Ἄλλος δ' εἰαρινὸς πέλεται πλόος ἀνθρώποισιν.
Τῆμος δὴ τὸ πρῶτον, ὅσον τ' ἐπιβᾶσα κορώνη
Ἴχνος ἐποίησεν, τόσσον πέταλ' ἀνδρὶ φανείη
Ἐν κράδῃ ἀκροτάτῃ, τότε δ' ἄμβατός ἐστι θάλασσα.
Εἰαρινὸς δ' οὗτος πέλεται πλόος. Οὔ μιν ἔγωγε
Αἴνημ'· οὐ γὰρ ἐμῷ θυμῷ κεχαρισμένος ἐστὶν,
Ἅρπακτός. Χαλεπῶς κε φύγοις κακόν. Ἀλλά νυ καὶ τὸν
Ἄνθρωποι ῥέζουσιν ἀϊδρείῃσι νόοιο.
Χρήματα γὰρ ψυχὴ πέλεται δειλοῖσι βροτοῖσι.
Δεινὸν δ' ἐστὶ θανεῖν μετὰ κύμασι. Ἀλλά σ' ἄνωγα
Φράζεσθαι τάδε πάντα μετὰ φρεσὶν, ὅσσ' ἀγορεύω.
Μηδ' ἐνὶ νηυσὶν ἅπαντα βίον κοίλῃσι τίθεσθαι·
Ἀλλὰ πλέω λείπειν, τὰ δὲ μείονα φορτίζεσθαι.
Δεινὸν γὰρ πόντου μετὰ κύμασι πήματι κύρσαι.

Sur les ondes, dès lors, pour moi plus de trajets;
Mais Jupiter dévoile à mes yeux ses projets,
Et les Muses m'ont mis au rang de leurs poètes.
Cinquante jours après qu'a brillé sur nos têtes
Le solstice d'été, le temps à naviguer
Convie, et tout mortel sur les mers peut voguer,
A moins que Jupiter, qui dans les cieux habite,
Ou l'orageux époux de la chaste Amphitrite,
N'ait résolu de perdre et nochers et vaisseaux,
Car dans la main des Dieux sont nos biens et nos maux
Alors les vents sont doux, et la mer sans orage;
Pars alors, que ta nef abandonne la plage,
Après avoir reçu la riche cargaison,
Et qu'un vent fortuné te rende à ta maison,
Avant les vins nouveaux et l'orageux automne,
Avant que sous l'hiver la vague au loin bouillonne
Et que les aquilons, sur les mers accourant,
Y versent l'eau du ciel sans cesse et par torrent.
Bien des nefs, sur les flots, au printemps se dirigent,
Tandis que dans les champs les corneilles voltigent,
Et qu'un nouveau feuillage embellit les figuiers;
Mais les flots, au printemps, sont inhospitaliers;
Dans leur calme imposteur il n'est rien qui me charme,
Pour toi ma prévoyance à bon droit s'en alarme;
Trompe, en restant chez toi, leur avare fureur,
Et laisse l'insensé l'affronter sans terreur,
Car c'est au lucre seul que son cœur est sensible;
Dans les flots, cependant, le trépas est horrible!
Suis donc tous mes conseils, et, docile à ma voix,
Ne mets point sur ta nef tous les biens à la fois;
N'en expose jamais que la moindre partie,
Car malheur à la nef par l'orage assaillie!

Δεινόν τ', εἴ χ' ἑψ' ἅμαξαν ὑπέρβιον ἄχθος ἀείρας,
Ἄξονα καυάξαις, τὰ δὲ φορτί' ἀμαυρωθείη.
Μέτρα φυλάσσεσθαι. Καιρὸς δ' ἐπὶ πᾶσιν ἄριστος.

Ὡραῖος δὲ γυναῖκα τεὸν ποτὶ οἶκον ἄγεσθαι,
Μήτε τριηκόντων ἐτέων μάλα πόλλ' ἀπολείπων,
Μήτ' ἐπιθεὶς μάλα πολλά· γάμος δέ τοι ὥριος οὗτος.
Ἡ δὲ γυνὴ τέτορ' ἡβώῃ, πέμπτῳ δὲ γαμοῖτο.
Παρθενικὴν δὲ γαμεῖν, ὥς χ' ἥθεα κεδνὰ διδάξῃς·
Τὴν δὲ μάλιστα γαμεῖν, ἥ τις σέθεν ἐγγύθι ναίει,
Πάντα μάλ' ἀμφὶς ἰδὼν, μὴ γείτοσι χάρματα γήμῃς.
Οὐ μὲν γάρ τι γυναικὸς ἀνὴρ λῆίζετ' ἄμεινον
Τῆς ἀγαθῆς· τῆς δ' αὖτε κακῆς οὐ ῥίγιον ἄλλο,
Δειπνολόχου, ἥ τ' ἄνδρα καὶ ἴφθιμόν περ ἐόντα
Εὔει ἄτερ δαλοῦ, καὶ ἐν ὠμῷ γήραϊ θῆκεν.

Εὖ δ' ὅπιν ἀθανάτων μακάρων πεφυλαγμένος εἶναι.
Μηδὲ κασιγνήτῳ ἶσον ποιεῖσθαι ἑταῖρον·
Εἰ δέ κε ποιήσῃς, μή μιν πρότερος κακὸν ἔρξῃς.
Μηδέ ψεύδεσθαι γλώσσης χάριν. Εἰ δέ κεν ἄρχῃ,
Ἤ τι ἔπος εἰπὼν ἀποθύμιον, ἠὲ καὶ ἔρξας,
Δὶς τόσα τίνυσθαι μεμνημένος· εἰ δέ κεν αὖθις
Ἡγῆτ' ἐς φιλότητα, δίκην δ' ἐθέλῃσι παρασχεῖν,
Δέξασθαι. Δειλός τοι ἀνὴρ φίλον ἄλλοτε ἄλλον
Ποιεῖται. Σὲ ὸὲ μή τι νόον κατελεγχέτω εἶδος.
Μηδὲ πολύξεινον, μηδ' ἄξεινον καλέεσθαι,
Μηδὲ κακῶν ἕταρον, μηδ' ἐσθλῶν νειχεστῆρα
Μηδέ ποτ' αὐλομένην πενίην θυμοφθόρον ἀνδρὶ
Τέτλαθ' ὀνειδίζειν, μακάρων δόσιν αἰὲν ἐόντων.
Γλώσσης τοι θησαυρὸς ἐν ἀνθρώποισιν ἄριστος

Et malheur, quand le char, dans sa route lancé,
Sous son fardeau se rompt, et tombe fracassé!
Sois humble dans tes vœux; mais que ta main saisisse
D'un utile à-propos le volage caprice.
L'Hymen doit à ses nœuds t'asservir, mais il faut
Les former à trente ans, ni plus tard, ni plus tôt;
Que l'épouse, à ton cœur, par l'amour désignée,
Soit vierge, et touche à peine à sa quinzième année;
Prends-la chez tes voisins, et que ses mœurs, jamais,
D'un sarcasme moqueur ne provoquent les traits,
Car, si nul bien n'égale une épouse fidèle,
C'est le plus grand des maux quand elle est criminelle,
Et que, par ses plaisirs, son époux désolé,
Avant le temps vieillit, de douleurs accablé.
Soumis aux Immortels, redoute leur colère;
Que jamais ton ami ne s'égale à ton frère;
Que pourtant l'amitié te soit chère, et toujours
Aux lois de la franchise asservis tes discours;
Si jamais l'amitié gémit de tes outrages,
Envers elle redouble et de vœux et d'hommages;
Mais souffre que l'ami dont l'erreur t'a blessé,
Obtienne son pardon de ton cœur offensé;
Le malheur, quelquefois, nous pousse à l'inconstance;
Que ton âme avec soin cache ce qu'elle en pense!
N'entoure ton foyer que d'hôtes peu nombreux;
Que le vice ait ta haine, et la vertu tes vœux.
Rougis de reprocher au pauvre sa misère;
La misère est du ciel envoyée à la terre.
Sois sobre de discours afin de prospérer,
Et que de bienveillance on aime à t'entourer;
La médisance perd tout mortel qu'elle inspire,
Fuis-la. Dans les festins porte un heureux sourire,

Φειδωλῆς, πλείστη δὲ χάρις κατὰ μέτρον ἰούσης.
Εἰ δὲ κακὸν εἴποις, τάχα κ' αὐτὸς μεῖζον ἀκούσαις.
Μηδὲ πολυξείνου δαιτὸς δυσπέμφελος εἶναι
Ἐκ κοινοῦ· πλείστη δὲ χάρις, δαπάνη τ' ὀλιγίστη.

Μηδέ ποτ' ἐξ ἠοῦς Διὶ λείβειν αἴθοπα οἶνον
Χερσὶν ἀνίπτοισι, μηδ' ἄλλοις ἀθανάτοισιν·
Οὐ γὰρ τοίγε κλύουσιν, ἀποπτύουσι δέ τ' ἀράς.
Μηδ' ἀντ' ἠελίοιο τετραμμένος ὀρθὸς ὀμιχεῖν·
Αὐτὰρ ἐπήν κε δύῃ, μεμνημένος, ἔς τ' ἀνιόντος,
Μήτ' ἐν ὁδῷ, μήτ' ἐκτὸς ὁδοῦ προβάδην οὐρήσῃς,
Μηδ' ἀπογυμνωθείς· μακάρων τοι νυκτες ἔασιν·
Ἑζόμενος δ' ὅ γε θεῖος ἀνὴρ πεπνυμένα εἰδὼς,
Ἢ ὅ γε πρὸς τοῖχον πελάσας εὐερκέος αὐλῆς.
Μηδ' αἰδοῖα γονῇ πεπαλαγμένος ἔνδοθεν οἴκου
Ἑστίῃ ἐμπελαδὸν παραφαινέμεν, ἀλλ' ἀλέασθαι.
Μηδ' ἀπὸ δυσφήμοιο τάφου ἀπονοστήσαντα
Σπερμαίνειν γενεὴν, ἀλλ' ἀθανάτων ἀπὸ δαιτός.

Μηδέ ποτ' ἀενάων ποταμῶν καλλίῤῥοον ὕδωρ
Ποσσὶ περᾶν, πρίν γ' εὔξῃ ἰδὼν ἐς καλὰ ῥέεθρα,
Χεῖρας νιψάμενος πολυηράτῳ ὕδατι λευκῷ.
Ὃς ποταμὸν διαβῇ, κακότητι δὲ χεῖρας ἄνιπτος,
Τῷδε θεοὶ νεμεσῶσι, καὶ ἄλγεα δῶκαν ὀπίσσω.

Μηδ' ἀπὸ πεντόζοιο, θεῶν ἐν δαιτὶ θαλείῃ,
Αὖον ἀπὸ χλωροῦ τάμνειν αἴθωνι σιδήρῳ.
Μηδέ ποτ' οἰνοχόην τιθέμεν κρητῆρος ὕπερθε
Πινόντων· ὀλοὴ γὰρ ἐπ' οὐτῷ μοῖρα τέτυκται.
Μηδὲ δόμον ποιῶν ἀνεπίξεστον καταλείπειν,
Μή τοι ἐφεζομένη κρώζῃ λακέρυζα κορώνη.

Ainsi t'y feras-tu fréquemment convier.
Prends garde que ta main, sans se purifier,
De ton vin, chaque jour, ne fasse aux Dieux l'offrande,
Ou tremble que sur toi leur courroux ne descende.
Leur courroux contre toi s'irriterait encor,
Si l'astre au front d'argent, ou l'astre aux cheveux d'or,
Te voyaient, quand au ciel brille leur clarté pure,
Céder aux vils besoins que t'a faits la nature,
Au lieu de te cacher, et de subir chez toi,
De ces besoins honteux l'impérieuse loi.
Efface, d'une main chaste autant que discrète,
D'un amour fortuné les souillures secrètes;
Ne viens, pour en goûter l'extase et les transports,
Que du festin des Dieux, non du banquet des morts.
Avant de traverser le fleuve ou la rivière,
A leurs flots transparents adresse ta prière;
Que ta main se nettoie avant de les toucher,
Sinon, tu ne pourrais sans crime en approcher,
Et des Dieux irrités t'atteindrait la vengeance.
Dans les festins sacrés, nul, sans inconvénance,
Ne peut couper son ongle ou nettoyer son doigt;
Garde-toi de poser, sur la coupe où l'on boit,
Un obstacle odieux et de fatal présage.
D'un logis commencé n'interrompt point l'ouvrage,
De peur que le corbeau n'y croasse la nuit.
Ne mange, en tes repas, aucun mets qui n'ait cuit
Dans une argile aux Dieux pieusement offerte,
Car un pareil repas tournerait à ta perte.
Crains de laisser assis ton fils sur un tombeau
Si deux ans n'ont qu'à peine éclairé son berceau,
Ou s'il ne touche encor qu'à sa douzième année.
Crains les flots dans lesquels la femme s'est baignée,

Μηδ' ἀπὸ χυτροπόδων ἀνεπιῤῥέκτων ἀνελόντα
Ἔσθειν, μηδὲ λόεσθαι· ἐπεὶ καὶ τοῖς ἔνι ποινή.
Μηδ' ἐπ' ἀκινήτοισι καθίζειν (οὐ γὰρ ἄμεινον)
Παῖδα δυωδεκαταῖον, ὅ τ' ἀνέρ' ἀνήνορα ποιεῖ·
Μηδὲ δυωδεκάμηνον· ἴσον καὶ τοῦτο τέτυκται.
Μηδὲ γυναικείῳ λουτρῷ χρόα φαιδρύνεσθαι
Ἀνέρα· λευγαλέη γὰρ ἐπὶ χρόνον ἔστ' ἐπὶ καὶ τῷ
Ποινή. Μηδ' ἱεροῖσιν ἐπ' αἰθομένοισι χυρήσας,
Μωμεύειν ἀΐδηλα· θεός νύ τι καὶ τὰ νεμεσσᾷ.
Μηδέ ποτ' ἐν προχοῇ ποταμῶν ἅλαδε προρεόντων,
Μηδ' ἐπὶ κρηνάων οὐρεῖν, μάλα δ' ἐξαλέασθαι·
Μηδ' ἐναποψύχειν· τὸ γὰρ οὔ τοι λώϊόν ἐστιν.

Ὧδ' ἔρδειν, δεινὴν δὲ βροτῶν ὑπαλεύεο φήμην.
Φήμη γάρ τε κακὴ πέλεται, κούφη μὲν ἀεῖραι
Ῥεῖα μάλ', ἀργαλέη δὲ φέρειν, χαλεπὴ δ' ἀποθέσθαι.
Φήμη δ' οὔ τις πάμπαν ἀπόλλυται, ἥν τινα πολλοὶ
Λαοὶ φημίζουσι· θεός νύ τις ἐστὶ καὶ αὐτή.

Ἥματα δ' ἐκ Διόθεν πεφυλαγμένος εὖ κατὰ μοῖραν
Πεφραδέμεν δμώεσσι. Τριηκάδα μηνὸς ἀρίστην
Ἔργα τ' ἐποπτεύειν, ἠδ' ἁρμαλιὴν δατέεσθαι,
Εὖτ' ἂν ἀληθείην λαοὶ κρίνοντες ἄγωσιν.
Αἵδε γὰρ ἡμέραι εἰσὶ Διὸς παρὰ μητιόεντος.
Πρῶτον ἔνη, τετράς τε, καὶ ἑβδόμη, ἱερὸν ἦμαρ.
Τῇ γὰρ Ἀπόλλωνα χρυσάορα γείνατο Λητώ.
Ὀγδοάτη τ' ἐνάτη τε, δύω γε μὲν ἤματα μηνὸς
Ἔξοχ' ἀεξομένοιο βροτήσια ἔργα πένεσθαι.
Ἐνδεκάτη τε, δυωδεκάτη τ', ἄμφω γε μὲν ἐσθλαί·
Ἡ μὲν ὄϊς πείκειν, ἡ δ' εὔφρονα καρπὸν ἀμᾶσθαι.

Malheur à qui s'y plonge ! il est maudit des Dieux.
Crains encor d'irriter la vengeance des cieux,
Si, dans les temples saints, tu vas porter le blâme,
Lorsqu'aux feux de l'autel la victime s'enflamme.
Jamais, dans aucun fleuve, objet de nos respects,
Ne cède à des besoins naturels, mais abjects;
La renommée ainsi t'épargnera l'outrage
Que, trop souvent, à l'homme, a prodigué sa rage,
Quand, rapide en son vol, elle franchit les airs,
Et d'un règne sans fin fatigue l'univers,
Car les peuples, partout ralliés autour d'elle,
Lui prêtent leur organe et la font immortelle.
Des jours, enfants des Dieux, observe le retour :
Heureux dans chaque mois est le trentième jour,
Quand on l'emploie à voir, à partager l'ouvrage,
A conformer sa vie aux préceptes du sage.
Le quatrième jour est prospère; et tu peux
Mettre encor le sixième au rang des jours heureux ;
De Latone, en ce jour, consolant la souffrance,
Guerrier au glaive d'or, Apollon prit naissance.
Que pour toi le huitième et le neuvième jour
D'un travail fructueux ramène le retour.
L'onzième est favorable à la tonte des laines,
Et, le douzième jour, cultive tes domaines;
Mais l'onzième pour l'homme est toujours le meilleur,
L'araignée en ce jour commence son labeur,
De la sage fourmi la récolte est complète,
Et la femme s'est mise à lancer la navette.
Dans le treizième jour, n'ensemence jamais,
Et préfère à bon droit les jardins aux guérets.
Quand, fatal aux jardins, le seizième jour brille,
Demande aux Dieux plutôt un garçon qu'un fille;

Ἡ δὲ δυωδεκάτη τῆς ἐνδεκάτης μέγ' ἀμείνων.
Τῇ γάρ τοι νεῖ νήματ' ἀερσιπότητος ἀράχνης
Ἥματος ἐκ πλείου, ὅτε τ' ἴδρις σωρὸν ἀμᾶται·
Τῇδ' ἱστὸν στήσαιτο γυνὴ, προβάλοιτό τε ἔργον.
Μηνὸς δ' ἱσταμένου τρισκαιδεκάτην ἀλέασθαι
Σπέρματος ἄρξασθαι· φυτὰ δ' ἐνθρέψασθαι ἀρίστη
Ἕκτη δ' ἡ μέσση μάλ' ἀσύμφορός ἐστι φυτοῖσιν·
Ἀνδρογόνος τ' ἀγαθή· κούρη δ' οὐ σύμφορός ἐστιν,
Οὔτε γενέσθαι πρῶτ', οὔτ' ἂρ γάμου ἀντιβολῆσαι.
Οὐδὲ μὲν ἡ πρώτη ἕκτη κούρῃσι γενέσθαι
Ἄρμενος, ἀλλ' ἐρίφους τάμνειν καὶ πώεα μήλων·
Σηκόν τ' ἀμφιβαλεῖν ποιμνήϊον ἤπιον ἦμαρ.
Ἐσθλὴ δ' ἀνδρογόνος, φιλέει δέ τε κέρτομα βάζειν,
Ψεύδεά θ', αἱμυλίους τε λόγους, κρυφίους τ' ὀαρισμούς.
Μηνὸς δ' ὀγδοάτῃ κάπρον καὶ βοῦν ἐρίμυκον
Ταμνέμεν, οὐρῆας δὲ δυωδεκάτῃ ταλαεργούς.
Εἰκάδι δ' ἐν μεγάλῃ, πλέῳ ἤματι, ἴστορα φῶτα
Γείνασθαι· μάλα γάρ τε νόον πεπυκασμένος ἐστιν.
Ἐσθλὴ δ' ἀνδρογόνος δεκάτη, κούρῃσι δὲ τετρὰς
Μέσση. Τῇ δέ τε μῆλα, καὶ εἰλίποδας ἕλικας βοῦς,
Καὶ κύνα καρχαρόδοντα, καὶ οὐρῆας ταλαεργοὺς
Πρηΰνειν, ἐπὶ χεῖρα τιθείς. Πεφύλαξο δὲ θυμῷ
Τετράδ' ἀλεύασθαι φθίνοντός θ' ἱσταμένου τε
Ἄλγεα θυμοβορεῖν. Μάλα τοι τετελεσμένον ἦμαρ.
Ἐν δὲ τετάρτῃ μηνὸς ἄγεσθαι ἐς οἶκον ἄκοιτιν,
Οἰωνοὺς κρίνας, οἵ ἐπ' ἔργματι τούτῳ ἄριστοι.
Πέμπτας δ' ἐξαλέασθαι· ἐπεὶ χαλεπαί τε καὶ αἰναί.
Ἐν πέμπτῃ γάρ φασιν Ἐριννύας ἀμφιπολεύειν,
Ὅρκον τινυμένας, τὸν Ἔρις τέκε πῆμ' ἐπιόρκοις.

A la tienne, en ce jour, ne donne point d'époux.
Le ciel voit naître encor la femme avec courroux,
Lorsque revient du mois la sixième journée ;
Mais, propice aux chevreaux, aux brebis fortunée,
Cette époque aime à voir construire leur bercail ;
Heureuse, dans ce jour, est la femme en travail,
Pourvu que de ses maux un fils la récompense ;
Alors règnent partout l'outrage et la licence,
L'adroite flatterie à l'accueil mensonger,
Et d'un doux entretien l'insidieux danger.
Dans le huitième jour, prends le fer, et mutile
Le taureau, désormais à l'hymen inhabile ;
Attends pour le mulet jusqu'au douzième jour ;
Tu peux dans le vingtième obéir à l'amour,
L'enfant qui te naîtra, grand par son caractère,
De sa rare prudence étonnera la terre.
Nés le dixième jour, tes fils prospéreront ;
Le Ciel sera propice aux filles qui naîtront
Lorsque revient du mois la quatorzième aurore ;
Sitôt qu'à son aspect l'horizon se colore,
Apprivoise le chien, le taureau, le mulet,
Et dresse la brebis à t'apporter son lait ;
Jamais, dans ce travail dont le soin te regarde,
De dix jours révolus n'avance ou ne retarde,
Car d'horribles douleurs te viendraient châtier.
Le quatrième jour, tu peux te marier,
Pourvu qu'à tes désirs répondent les augures ;
Mais, dans le jour suivant, pour venger les parjures,
L'Euménide en courroux, planant sur les mortels,
De l'hymen à tes vœux interdit les autels.
Quand du seizième jour le lendemain rayonne,
Vante les dons sacrés que Cérès t'abandonne ;

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

Μέσση δ' ἑβδομάτη Δημήτερος ἱερὸν ἀχτὴν
Εὖ μάλ' ὀπιπτεύοντα εὐτροχάλῳ ἐν ἀλωῇ
Βάλλειν· ὑλοτόμον τε ταμεῖν θαλαμήϊα δοῦρα,
Νηΐά τε ξύλα πολλὰ, τά τ' ἄρμενα νηυσὶ πέλονται.
Τετράδι δ' ἄρχεσθαι νῆας πήγνυσθαι ἀραιάς.
Εἰνὰς δ' ἡ μέσση ἐπιδείελα λώϊον ἦμαρ·
Πρωτίστη δ' εἰνὰς παναπήμων ἀνθρώποισιν.
Ἔσθλὴ μὲν γάρ θ' ἥδε φυτευέμεν, ἠδὲ γενέσθαι,
Ἀνέρι τ' ἠδὲ γυναικί· καὶ οὔ ποτε πάγκακον ἦμαρ.
Παῦροι δ' αὖτε ἴσασι τρισεινάδα μηνὸς ἀρίστην
Ἄρξασθαί τε πίθου, καὶ ἐπὶ ζυγὸν αὐχένα θεῖναι
Βουσὶ καὶ ἡμιόνοισι καὶ ἵπποις ὠκυπόδεσσι,
Νῆα πολυκληῖδα θοὴν εἰς οἶνοπα πόντον
Εἰρύμεναι· παῦροι δέ τ' ἀληθέα κικλήσκουσι.
Τετράδι δ' οἶγε πίθον· πέρι πάντων ἱερὸν ἦμαρ
Μέσση· παῦροι δ' αὖτε μετ' εἰκάδα μηνὸς ἀρίστην
Ἠοῦς γιγνομένης· ἐπιδείελα δ' ἐστὶ χερείων.
Αἵδε μὲν ἡμέραι εἰσὶν ἐπιχθονίοις μέγ' ὄνειαρ·
Αἱ δ' ἄλλαι μετάδουποι, ἀκήριοι, οὔ τι φέρουσαι.
Ἄλλος δ' ἀλλοίην αἰνεῖ, παῦροι δέ τ' ἴσασιν.
Ἄλλοτε μητρυιὴ πέλει ἡμέρη, ἄλλοτε μήτηρ.
Τάων εὐδαίμων τε καὶ ὄλβιος, ὃς τάδε πάντα
Εἰδὼς ἐργάζηται, ἀναίτιος ἀθανάτοισιν,
Ὄρνιθας κρίνων, καὶ ὑπερβασίας ἀλεείνων.

Songe encore à couper le bois dont tu te sers
Pour meubler ta maison ou pour fendre les mers;
Mais ne construis ta nef que quand tu vois éclore
Du mois renouvelé la quatrième aurore.
Le Ciel pour la neuvième est fécond en bienfaits;
Il l'est bien plus encor, lorsque, dix jours après,
Le soleil a franchi la moitié de sa route;
Mais quand, depuis ce jour, sous la céleste voûte,
Pour la dixième fois, il commence son cours,
Le jour qu'il te ramène est le plus beau des jours,
Soit que ton vin nouveau doive remplir tes caves,
Ou tes bœufs se soumettre à d'utiles entraves;
Et, ce qu'on ne sait pas, c'est qu'en ce jour encor,
La nef, sur l'Océan peut prendre un libre essor.
Le quatrième jour, favorable à la vigne,
Quand il brille à midi, de ton respect est digne;
Le vingtième, en naissant est toujours le meilleur,
Mais s'il touche à sa fin, c'est un jour de malheur.
Tels sont les jours que l'homme a reconnus utiles;
Les autres sont sans but, incertains et stériles,
Aux pleurs comme à la joie au hasard dévoués,
Bienfaisants ou pervers, et maudits ou loués.
Heureux qui, sans reproche, habile à se conduire,
Suit les sages conseils dont je viens de t'instruire;
Par le vol des oiseaux interroge les cieux,
Reste pur de tout crime et révère les Dieux!

NOTES DES TRAVAUX ET DES JOURS.

CHANT SECOND.

VERS 1.

Moissonne, quand au ciel les Pléiades se lèvent;
Et laboure, aussitôt que leurs courses s'achèvent....

Le premier livre des *Géorgiques* nous fournit encore un développement de ce passage :

Préfères-tu des blés, dont les gerbes flottantes
Roulent au gré des vents leurs ondes jaunissantes;
Attends jusqu'au lever de la couronne d'or.
Plusieurs jettent leurs grains quand Maïa luit encor;
Mais la terre à regret reçoit cette semence,
Et de maigres épis trompent leur espérance.
(Trad. de Delille.)

La *couronne* se levait avant le coucher des *Pléiades;* Virgile, à l'imitation d'Hésiode, le dit formellement et mentionne cette dernière constellation :

Ante tibi Eoæ Atlantides abscondantur....

Le traducteur l'a passé sous silence.

VERS 89.

Sitôt que la saison t'invite au labourage,
Avec tes serviteurs mets-toi vite à l'ouvrage....

Virgile a paraphrasé ainsi qu'il suit ce passage d'Hésiode :

Quand la neige, au printemps, s'écoule des montagnes,
Dès que le doux zéphyr amollit les campagnes,
Que j'entende le bœuf gémir sous l'aiguillon,
Qu'un soc long-temps rouillé brille dans le sillon.
Veux-tu voir les guérets combler tes vœux avides;
Par les soleils brûlants, par les frimas humides,
Qu'ils soient deux fois mûris et deux fois engraissés,
Tes greniers crouleront sous tes grains entassés.

(Virg., *Géorg.*, liv. I, trad. de Delille.)

VERS 143.

Et qu'à travers la Thrace, opulente en chevaux,
Le vent souffle et des mers soulève au loin les eaux....

Au commencement du IXe livre de l'*Iliade* se rencontre une imitation de ce passage sous forme de comparaison :

Quand des monts de la Thrace et Borée et Zéphire
De la mer poissonneuse envahissent l'empire,
Les flots noirs, soulevés par leurs bruyants efforts,
D'une algue épaisse au loin couvrent ses vastes bords;
Ainsi, des Achéens que la terreur domine
Le cœur désespéré frémit dans leur poitrine.

(*Iliade*, ch. IX, traduct. de M Bignan.)

VERS 216.

Alors greffe ta vigne et taille ses rameaux.

Une imitation de ce passage se rencontre au IIe livre des *Géorgiques :*

Avec plus de succès les vignes sont plantées,
Soit lorsque, déployant ses ailes argentées,
L'ennemi des serpents vient, après les frimas,
Retrouver les beaux jours dans nos riants climats;

Soit lorsque le soleil, sur son char plus rapide,
De l'été vers l'hiver conduit l'automne humide.
(Trad. de Delille.)

VERS 237.

Que, docile à ta main, l'amphore de Bibline,
Pour apaiser ta soif, vers ta coupe s'incline....

Bibline, contrée de la Thrace, fut, selon Athénée, non moins renommée pour son vin que Lesbos, Thasos et Chio.

VERS 243.

Que d'une aire le sol, uni, vaste, aéré,
Soit, par tes serviteurs, à Cérès consacré....

Virgile, dans le premier livre des *Géorgiques*, a développé ce passage de la manière suivante :

D'abord qu'un long cylindre également roulé,
Aplanisse la terre où tu battras le blé;
Si d'un ciment visqueux tes mains ne la pattrissent,
D'herbes et d'animaux les plantes se remplissent;
Là, l'immonde crapaud dans un coin s'assoupit,
Dans son trou tortueux le mulot se tapit;
La taupe, dont les yeux au jour s'ouvrent à peine,
Y creuse sourdement sa maison souterraine;
L'avide charançon y dévore tes grains,
Et l'avare fourmi grossit ses magasins.
(Traduct. de Delille.)

VERS 353.

Car, si nul bien n'égale une épouse fidèle,
C'est le plus grand des maux quand elle est criminelle....

Dans son *Hécube*, Euripide met dans la bouche du chœur une réflexion à peu près semblable à celle-ci, en réponse aux malédictions dont Polymnestor poursuit toutes les femmes :

Par d'insolents discours n'outrage point les femmes,
Toutes n'ont point commis le mal dont tu les blâmes;
S'il en est dont l'esprit et le cœur sont abjects,
D'autres, par leurs vertus, méritent tes respects.
(Traduct. d'Alph. Fresse-Montval.)

Vers 368.

Que le vice ait ta haine, et la vertu tes vœux.

Tout ce passage accuse une prudence et une sagesse que fort peu d'écrivains se sont attachés à imiter. Il en est un pourtant qui s'est étudié à reproduire ces conseils et à les développer : c'est Théognis, qui, né en Sicile, à Mégare Hybléenne, vers l'an 550 avant J.-C., vécut à Thèbes, où sa mauvaise fortune le contraignit à s'exiler. Voici un fragment des *Parénèses* de ce poète évidemment imité d'Hésiode :

Dieu, fils de Jupiter et qu'enfanta Latone,
Toi qu'en aucun moment mon hymne n'abandonne,
Mais qu'il chante toujours, au début, au milieu,
A la fin de sa course, exauce-moi, grand Dieu !
Répands sur moi tes dons. Quand ta mère divine,
D'une débile main, contre un palmier s'incline,
Près d'un lac circulaire, afin de t'enfanter,
Toi, le plus beau des Dieux, dans l'air on sent flotter,
Sur la vaste Délos, un parfum d'ambroisie;
Et la mer écumeuse, et la terre infinie,
D'un sourire d'amour t'accueillent toutes deux !
Diane au dard fatal, fille du roi des Dieux,
Que vit Agamemnon quand il partit pour Troie,
Sauve-moi de la mort, mets le comble à ma joie,
Rien ne t'est plus facile et rien ne m'est plus cher !
Muses, Grâces, venez, filles de Jupiter !
Aux noces de Cadmus vos lèvres exhalèrent
Des chants pleins de beauté que les Dieux répétèrent,

Car la beauté vous charme et seule vous séduit;
Ces chants, dans la sagesse, ô Cyrnus, m'ont instruit,
Puissé-je ne jamais en perdre la mémoire !
Car, en lisant ces vers, seuls garants de ma gloire,
On dira : « Théognis, par Mégare enfanté,
» Dut jadis à ses chants son immortalité! »
Si leur essor partout n'est pas encor prospère,
Doit-on s'en étonner? L'arbitre du tonnerre,
Soit qu'il rende les cieux orageux ou sereins,
N'est-il pas tour-à-tour blâmé par les humains?
Pour toi je vais, Cyrnus, révéler la sagesse
Qu'une prudence illustre apprit à ma jeunesse :
Dans un acte honteux ou prévaricateur
Ne cherche ni profit, ni gloire, ni bonheur;
Apprends encore à fuir les méchants, et préfère
Du mortel vertueux l'entretien salutaire;
Fais-toi son commensal, demeure auprès de lui,
Sache dans son pouvoir te créer un appui;
Car de ses bons conseils l'homme de bien nous aide,
Mais avec le méchant on perd ce qu'on possède.
Tu verras, en prenant ce précepte pour toi,
Qu'on peut, en fait d'amis, s'en rapporter à moi.
Mère des citoyens, trop souvent la patrie
Est par des fils ingrats outragée et flétrie;
Non pas qu'ils soient méchants, mais des chefs élevés
Dans le vice, bientôt les ont tous dépravés;
Car jamais, ô Cyrnus, les cités ne succombent
Que quand leurs citoyens dans l'insolence tombent,
Sacrifiant le peuple et vendant sans remords
La justice aux méchants pour d'infâmes trésors;
Quelque brillant que soit le soleil qui l'éclaire,
Ne crois pas que jamais cette cité prospère,
Puisque immolant le peuple à de vils intérêts,

Sur d'injustes mortels elle épand ses bienfaits;
De là d'affreux discords, des guerres fratricides;
Plus de rois qu'un tel peuple aime à prendre pour guides;
La ville existe encor; mais l'État? il n'est plus!
Car les lois sont sans force et les cœurs sans vertus;
A d'horribles combats incessamment en butte,
Tout mortel s'y ravale au niveau de la brute.
Sans doute il est encor des mortels vertueux;
Mais n'en voyons-nous pas qui le furent comme eux
Et dont nul ne saurait supporter la démence?
Luttant de fourberie, ils joûtent d'insolence,
Sans amour pour le bien, pour le mal sans horreur;
Garde que nul d'entre eux ne captive ton cœur,
Au prix d'aucun trésor, car leur âme frivole
Ne voit dans l'amitié qu'une vaine parole.
Pour aucun intérêt ne t'unis avec eux,
Ou tu verrais bientôt, en les connaissant mieux,
Qu'il n'est rien dont leur cœur ne profite et n'abuse,
Amateurs d'imposture et de fraude et de ruse,
Ils sont perdus d'honneur : sache donc les tenir
Prudemment à l'écart, si tu veux réussir;
Et, marchant à ton but, préfère à leurs intrigues
Un chemin hérissé de peine et de fatigues.
Sache avec tes amis conserver un secret,
Car, à ton détriment, plus d'un s'en servirait;
Et, pour ne pas gémir de trop de confiance,
Sois sobre de discours et travaille en silence.
Un ami véritable est, de tous les trésors,
Le meilleur à garder parmi tous nos discords;
Mais il en est bien peu dont le cœur plein de zèle
Tienne, dans nos malheurs, à nous rester fidèle,
Et, d'un commun accord, secondant nos travaux,
Ose, ainsi qu'à nos biens, prendre part à nos maux.

Entre tous les humains on n'en trouverait guère,
Des amis à l'œil chaste, au langage sincère,
Et qu'un or corrupteur ne saurait avilir;
Sans peine un seul vaisseau les pourrait contenir.
Loin de moi les mortels qui n'aiment que de bouche,
L'homme franc est le seul dont l'amitié me touche;
Si tu m'aimes, sois pur de pensée et de cœur,
Ou d'un franc ennemi montre-moi la rigueur :
L'inimitié vaut mieux que l'amitié maudite
Qui cache un double sens sous un mot hypocrite.
Que tout homme de bien, pour l'homme qu'il chérit,
Soit constant, soit fidèle et de cœur et d'esprit;
Celui qui, devant toi, t'applaudit et te loue,
Mais qui, de ton honneur, derrière toi, se joue,
Loin d'être ton ami, n'est qu'un vil imposteur
Dont un masque impudent déguise la laideur :
J'aime mieux pour ami l'homme qui, comme un frère,
En plaignant mes défauts, excuse ma colère.
Retiens cette maxime; et de mon souvenir
Puisse, de temps en temps, ton cœur s'entretenir !
Interdis au méchant tout accès dans ton âme,
Quel espoir t'offrirait l'amitié qu'il réclame,
Car, dans l'adversité, loin d'être ton appui,
S'il a mille trésors, il les garde pour lui.
Son cœur pour tes bienfaits est sans reconnaissance;
Telle une vaste mer où pleuvrait la semence :
Les flots ensemencés seraient plutôt féconds
Qu'un méchant généreux en recevant tes dons,
Et sa cupidité, qu'une fois on élude,
Pour mille dons passés n'a plus qu'ingratitude.
L'honnête homme reçoit tes dons avec plaisir,
Son cœur reconnaissant aime à s'en souvenir.
Prends donc garde au méchant, et, l'évitant sans cesse,

Fuis, comme un port mal sûr, son amitié traîtresse.
Tes amis sont en foule assis à ton festin;
Mais faut-il travailler, on les appelle en vain.
Rien n'est aussi fâcheux qu'un cœur sans conscience,
Ni, pour le démasquer, meilleur que la prudence;
Le sage est sans regret s'il perd un faux trésor,
Car il n'a qu'à vouloir pour en jouir encor.
Aussitôt qu'un ami te cache sa pensée,
La trahison domine en son âme insensée;
Entre tous les fléaux, c'est l'un des plus cruels
Que les Dieux aient jamais infligés aux mortels;
Car tu ne connaîtras un cœur de femme ou d'homme
Qu'en l'éprouvant ainsi qu'une bête de somme;
Sinon, comme un chaland par le marchand dupé,
Par l'apparence, ami, sois sûr d'être trompé.
Demande non l'éclat des biens ou du mérite,
Mais que jamais chez toi l'infortune n'habite,
Mais qu'une tendre mère, un père au cœur pieux
T'instruisent chaque jour à révérer les Dieux.
Que nul ne s'attribue ou son deuil ou sa joie,
Seule la main des Dieux tour-à-tour les envoie.
Où donc est le mortel instruit dès son début
Soit du bien, soit du mal où le conduit son but?
A qui cherche le bien souvent le mal se montre;
Court-on après le mal, c'est le bien qu'on rencontre;
Nos désirs sont trompés, et, fantôme hideux,
L'impossible toujours fait obstacle à nos vœux;
Nos projets ne sont tous que folie et faiblesse,
Aux Dieux seuls la puissance unie à la sagesse,
Aux Dieux seuls, poursuivant de leur regard vengeur
Et le riche inflexible et l'hôte sans honneur!
Préfère à tous les biens dont l'injustice brille,
La pauvreté modeste, et l'équité sa fille;

Car l'équité renferme un trésor de vertus
Dont les justes partout sont toujours revêtus.
Le ciel, même à l'impie, accorde la richesse,
Mais à peu de mortels il donne la sagesse;
Souvent, par notre orgueil, il aime à nous punir,
Nous livre à nos penchants qu'il nous laisse assouvir,
Et d'excès en excès nous guide à la démence
Par la satiété, mère de l'insolence.
Que jamais ton courroux ne fasse aux malheureux
Un crime du destin qui s'acharne sur eux,
Car Jupiter, au gré de sa double balance,
Jette aux uns l'infortune, aux autres l'opulence.
Sois modeste en parlant; nul mortel n'est instruit
Du sort que lui réserve ou le jour ou la nuit;
En ne songeant qu'au mal, plus d'un mortel prospère,
Son injuste pensée est pour lui salutaire;
Un autre marche au bien, mais sans y parvenir,
Et, constamment trompé, ne vit que pour souffrir;
Car, monarque absolu, seul le sort nous dispense
Opulence ou misère, et sagesse ou démence.
Le malheur, ici-bas déchaînant son courroux,
Sous mille aspects divers, est le même pour tous;
L'infortune applaudit ceux que le ciel honore;
Notre œuvre, dans sa fleur, périt avant d'éclore;
Invoque donc les Dieux, sans eux on ne peut rien,
C'est d'eux seuls que dépend ou le mal ou le bien.
L'homme juste est toujours dompté par l'indigence
Qui, prompte à le vieillir, l'accable de souffrance;
Fuis-la donc, fallût-il ou te précipiter
Du haut d'un roc, ou bien dans les flots te jeter;
Car le pauvre est toujours réduit à ne rien faire,
Et sa langue enchaînée est contrainte à se taire.
Voyage donc partout pour fuir la pauvreté,

Et du vaste Océan parcours l'immensité;
Car mieux vaut au mortel que l'indigence broie
Être mort, qu'exister pour y rester en proie.
Béliers, ânes, chevaux, nés d'un sang généreux,
Sont recherchés, et mis en un rang digne d'eux;
Et la fille sans mœurs, eût-elle un père infâme,
Mais riche, l'honnête homme en veut faire sa femme;
La femme, pour époux, prend un homme éhonté,
Mais riche, préférant l'or à la probité;
Car c'est l'or qu'on chérit et qui, par avarice,
Joint le vice aux vertus, et les vertus au vice.
Ne t'étonne donc pas si, dans toute cité,
Tout dégénère et meurt par le vice infecté;
Celui même qui sait le mal que l'or enfante,
En courtise toujours la splendeur séduisante;
Car le Destin soumet les justes aux méchants,
Et des cœurs les plus fiers assouplit les penchants.
Le juste, toutefois, quand la bonté divine
Sans crime l'enrichit, échappe à la ruine;
Mais quand l'avare immole à sa cupidité,
Pour d'indignes trésors, honneur et probité,
Avant que de son cœur le désir s'assouvisse,
Il succombe, et des Dieux triomphe la justice.
Ce qui nous trompe tous, c'est que les Immortels
Parfois avec lenteur frappent les criminels :
L'un par un sacrifice envers les Dieux s'acquitte;
L'autre lègue à ses fils la peine qu'il évite;
Celui-là, par la mort soustrait au châtiment,
A pu, malgré le ciel pécher impunément.
Il n'est pour l'exilé nul ami secourable :
L'exil est de nos maux le plus épouvantable.
L'homme en qui le courroux à la ruse est mêlé
Met ses amis en fuite et demeure isolé;

N'imite pas les jets que noue et qu'entrelace
Le polype semblable au rocher qu'il embrasse;
Ne change point comme eux de marche ou de couleur;
Le parti le plus franc est toujours le meilleur.
Plains les malheurs publics; mais, pareille à la mienne,
Qu'en un milieu prudent ta pitié se maintienne.
Celui qui, ne voyant que démence en autrui,
Croit qu'il n'est ici-bas de sagesse qu'en lui,
Est un fou dont l'orgueil entretient la démence;
Car nous avons chacun notre part de prudence :
L'un rejette un bonheur par le crime acheté;
Un autre s'y résout pour fuir la pauvreté.
Intrépides remparts d'un peuple au cœur volage,
Ne le défendons pas pour ravir son suffrage;
Mais pour ne plus errer, comme des fugitifs,
Loin de nos murs conquis et de nos Dieux captifs.
Aidé de mes conseils, ton vol peut, sans audace,
De la terre et des mers franchir l'immense espace;
Tu devras, chaque jour, à ta célébrité,
D'être à tous les festins tour-à-tour invité;
D'aimables jeunes gens, voués à l'harmonie,
Viendront à tes genoux prosterner leur génie;
Et quand tu descendras sur les nocturnes bords,
Lamentable séjour de Pluton et des morts,
Le trépas, impuissant à flétrir ta mémoire,
Respectera sans cesse et ton nom et ta gloire;
Ton nom, qui franchira nos cités et nos mers,
Sans coursiers ni vaisseaux parcourra l'univers,
Célébré par la voix et la lyre fidèles
Des Muses au front ceint de roses immortelles;
Car, avant que leurs chants cessent de nous ravir,
Les cieux verront la terre et le soleil périr,
Et moi, jusqu'à présent, qu'ai-je obtenu ? La honte

D'être toujours par toi la dupe d'un mécompte :
La santé, c'est un bien ; la justice, un trésor ;
Mais voir ses vœux comblés vaut cent fois mieux encor ;
Coursier noble et hardi, je m'indigne et me blâme
De porter à la gloire un cavalier infâme ;
Et je me suis senti plus d'une fois tenté
De fuir après l'avoir loin de moi culbuté ;
Car je travaille en vain, et sur celle que j'aime
Un méchant a conquis plus de droits que moi-même.
(*Les Parénèses de Théognis*, trad. inéd. d'Alph. Fresse-Montval.)

VERS 466.

Mais dans le jour suivant, pour venger les parjures,
L'Euménide en courroux, planant sur les mortels,
De l'Hymen à tes vœux interdit les autels. ..

Ce jour funeste est celui qui suit le quatrième jour du mois, et par conséquent le cinquième. La Harpe, à qui cette désignation des jours heureux et malheureux avait suggéré l'heureuse idée de comparer Hésiode à Matthieu Lænsberg, avait sans doute oublié que, dans un siècle éminemment philosophique, où l'on se vantait de fouler aux pieds toutes les croyances religieuses, Virgile n'avait pas dédaigné d'emprunter au chantre d'Ascra les superstitions populaires que l'auteur du *Lycée* insultait avec tant de dédain. Voici, en effet, ce que l'on trouve dans le premier livre des *Géorgiques :*

La lune apprend aussi, dans son cours inégal,
Quel jour à tes travaux est propice ou fatal.
Le cinquième est funeste ; en ce jour de colère
Naquirent Erynnis, Tysiphone et Mégère,
Et vous, fameux Titans, géants audacieux
Que la terre enfanta pour attaquer les cieux.
Trois fois roulant des monts arrachés des campagnes,

Leur audace entassa montagnes sur montagnes,
Ossa sur Pélion, Olympe sur Ossa;
Trois fois le roi des Dieux d'un trait les renversa.
Au dixième croissant de la lune nouvelle,
On peut du fier taureau dompter le front rebelle,
Planter la jeune vigne, ou d'une agile main
Promener la navette errante sur le lin.
Une clarté plus pure embellit le neuvième :
Le brigand le redoute, et le voyageur l'aime.

(Traduct. de Delille.)

UN MOT SUR LES FRAGMENTS.

Après avoir suivi pour le texte grec de la *Théogonie* et du *Bouclier d'Hercule*, l'édition stéréotype publiée à Leipzig en 1829, et pour le texte des *Travaux et des Jours*, celui qui fut donné par Spondanus en 1592, nous avons pris pour les fragments l'édition d'Oxford, publiée par Robinson en 1737. Nous avons emprunté à ce savant consciencieux quelques unes des notes que nous avons placées après ces fragments. Enfin, et pour rendre à chacun la justice qui lui est due, nous signalerons trois fragments que nous devons à l'excellente édition des classiques grecs de MM. Firmin Didot : ces fragments sont ceux qui se trouvent au n° 2 du XIXe paragraphe, au XXIIIe, n° 2, et au XXVe paragraphe.

ΑΠΟΣΠΑΣΜΑΤΙΑ.

I.

EX EUSTATHIO.

1. Οὐρανίη δ' ἄρ' ἔτικτε Λίνον πολυήρατον υἱόν,
Ὃν δὴ ὅσοι βροτοί εἰσιν ἀοιδοὶ καὶ κιθαρισταὶ,
Ἱάντες μὲν θρηνοῦσιν ἐν εἰλαπίναις τε χοροῖς τε,
Ἀρχόμενοι δὲ Λίνον καὶ λήγοντες καλέουσι.

2. Ἄκρον ἐπ' ἀνθερίκων καρπόν θέεν, οὐδὲ κατέκλα·
Ἀλλ' ἐπὶ πυραμίνων ἀθέρων δρομάεσκε πόδεσσι.
. . . . . καὶ οὐ σινέσκετο καρπόν.

3. . . . . Οὕνεκα Νύμφην
Εὐράμενος ἵλεων μίχθη ἐρατῇ φιλότητι.

4. Ἐν δίῃ Ὑρίῃ Βοιωτίῃ ἔτρεφε κούρην.

5. Καὶ γάρ σφιν κεφαλῇφι κατὰ κρύος αἰνὸν ἔχευεν·
Ἄλφος γὰρ χρόα πάντα κατέσχετεν· ἐν δέ νυ χαῖται
Ἔρρεον ἐκ κεφαλέων· ψίλωτο δὲ καλὰ κάρηνα.

6. Ὅς τε Λιλαίηθεν προχέει καλίρροον ὕδωρ.

FRAGMENTS.

I.

D'EUSTATHE.

1. Linus, fils d'Uranie, est dans tous nos banquets,
Nos fêtes et nos jeux, l'objet de nos regrets;
Et, soit que nos concerts commencent ou finissent,
C'est toujours sur Linus que nos lyres gémissent.

---

2. Sans rompre les épis, ni même les fouler,
Sur leurs sommets mouvants ses pas semblaient voler.

---

3. Aussi, dès qu'une vierge accueillit sa tendresse,
De l'amour avec elle il savoura l'ivresse.

---

4. . . . . Vierge qui fut nourrie
Aux champs Béotiens de la divine Hyrie.

---

5. Le froid a tout-à-coup jusqu'au front pénétré,
De dartreuses blancheurs l'ont aussitôt marbré,
Et bientôt les cheveux s'en détachent et tombent.

---

6. Son eau limpide et pure a sa source à Lilée.

---

7. Τηλεμάχῳ δ' ἄρ' ἔτικτεν ἐΰζωνος Πολυκάστη,
Νέστορος ὁπλοτάτη κούρη Νηληϊάδαο,
Περσέπολιν, μιχθεῖσα διὰ χρυσῆν Ἀφροδίτην.

---

8. Κτεῖνε δὲ Νηλῆος ταλασίφρονας υἱέας ἐσθλοὺς
Ἕνδεκα, δωδέκατος δὲ Γερήνιος ἵππότα Νέστωρ
Ξεῖνος ἐὼν ἐτύχησε παρα ἱπποδαμοῖσι Γερήνοις.

9. Νέστωρ οἷος ἄλυξεν ἐν ἀνθεμόεντι Γερήνῳ

---

10. . . . . Φύλεα φίλον μακάρεσσι θέοισι.

---

11. . . . . Παῦροι γὰρ ἐοίκασι πατράσι παῖδες,
Οἱ πλέονες κακίσους.

---

12. Ἄργος ἄνυδρον ἐόν Δαναὸς ποιησεν ἔνυδρον.

II.

EX STRABONE.

1. Καὶ κούρην Ἀράβοιο, τὸν Ἑρμάων ἀκάκητα
Γείνατο καὶ Θρονίη κούρη Βήλοιο ἄνακτος.

---

2. Υἷεῖς ἐξεγένοντο Λυκάονος ἀντιθέοιο,
Ὅν ποτε τίκτε Πελασγός. . . . .

---

7. Nestor, fils de Nélée, engendra Polycaste,
Par Télémaque instruite aux travaux de Cypris,
Qui fit de leurs amours naître Persépolis.

---

8. Il tua de Nélée onze fils intrépides;
Le douzième est Nestor, qui, vaillant cavalier,
A trouvé dans Gérène un toit hospitalier.

---

9. Gérène aux prés fleuris sauva le seul Nestor.

---

10. Phylée, aimé des Dieux, heureux maîtres du monde.

---

11. Peu d'enfants, en effet, ressemblent à leur père;
Beaucoup sont plus méchants. . . . . .

---

12. Argos à Danaüs dut l'état qui lui manquait

II.

DE STRABON.

1. . . . . La fille d'Arabus,
D'Arabus qu'autrefois l'inoffensif Mercure
Eut avec Thronia, fille du roi Bélus.

---

2. Issu de Pélasgus, le divin Lycaon
Devint père à son tour. . . .

---

3. Ἦτοι γὰρ Λοκρὸς Λελέγων ἡγήσατο λαῶν,
Τούς ῥα ποτὲ Κρονίδης Ζεὺς ἄφθιτα μήδεα εἰδὼς
Λεκτοὺς ἐκ γαίης Ἀλέας πόρε Δευκαλίωνι.

---

4. Ὦκεε δ' Ὠλενίην πέτρην ποταμοῖο παρ' ὄχθαις
Εὐρεῖος Πείροιο. . . . . .

---

5. Ἐξ ὧν οὔρειαι νύμφαι θεαὶ ἐξεγένοντο,
Καὶ γένος οὐτιδανων Σατύρων ἀμηχανοεργῶν,
Κούρητές τε θεοὶ, φιλοπαίγμονες, ὀρχηστῆρες.

ΚΑΛΧΑΣ.

6. « Θαῦμα μ' ἔχει κατὰ θυμὸν, ὅσους ἐρινειὸς ὀλύνθους
» Οὗτος ἔχει, μικρός περ ἐὼν, ἔιποις ἂν ἀριθμόν; »

ΜΟΨΟΣ.

« Μυρίοι εἰσὶν ἀριθμὸν, ἄτερ μέτρου γε μέδιμνος.
» Εἷς δε περισσεύει, τὸν ἐπελθέμεν οὐκ ἐδύναο. »
Ὣς φάτο, καί σφιν ἀριθμὸς ἐτήτυμος εἴδετο μέτρου,
Καὶ τότε δὴ Κάλχαντ' ὕπνος θανάτοιο κάλυψε.

---

7. Ὃς παρὰ Πανοπίδα.... Γληχώνά τ' ἐρυμνὴν,
Καί τε δι', Ὀρχομενοῦ εἰλιγμένος εἶσι, δράκων ὥς.

---

8. Γλακτοφάγων εἰς αἶαν ἀπήναις οἰκί' ἐχόντων.

---

9. Αἰθίοπας, Λίβυάς τ', ἠδὲ Σκύθας ἱππημολγούς.

---

3. Locrus donna des lois aux peuples des Léléges
Qu'aux plaines d'Aléa le roi des Dieux choisit
Pour qu'à Deucalion il les assujettît.

---

4. Il fixa son séjour près du roc d'Olénus
Et des champs arrosés par le large Pirus.

---

5. Par eux ont vu le jour les nymphes des montagnes,
Les Satyres impurs, vil fléau des campagnes,
Et le divin Curète, habile et gai danseur.

CALCHAS.

6. « Je suis surpris de voir le grand nombre de fruits
» Que ce figuier sauvage et chétif a produits;
» Les pourrais-tu compter? »

MOPSUS.

« Telle en est l'abondance
» Qu'à peine tiendraient-ils dans un médimne immense;
» Mais il nous en reste un que tu n'as pu compter. »
Parlant ainsi, Mopsus le leur fit supputer,
Et Calchas descendit aussitôt dans la tombe.

---

7. Qui va par Orchomène, et, semblable au dragon,
Roule vers Panopis et la forte Glécon.

---

8 . . . . . Chez les Galactophages,
Qui traînent sur des chars leurs errantes maisons.

---

9. Les Éthiopiens, les peuples de Libye,
Les Scythes que nourrit le lait de leurs juments.

---

10 Δωδώνην, φηγόν τε Πελασγῶν ἔδρανον ἦεν.

---

11. Ἠ οἵη διδύμους ἱεροὺς ναίουσα κολωνούς,
Δωτίῳ ἐν πεδίῳ πολυβότρυος ἀντ' Ἀμύροιο,
Νίψατο Βοιβιάδος λίμνης πόδα παρθένος ἀδμής.

III.

EX PAUSANIA.

1. ττος δὲ Μόλυρον Ἀρίσβαντος φίλον υἱὸν
Κτείνας ἐν μεγάροις εὐνῆς ἕνεκ' ἧς ἀλόχοιο,
Οἶκον ἀποπρολιπὼν φεῦγ' Ἄργεος ἱπποβότοιο.
Ἶξεν δ' Ὀρχομενὸν Μινυήιον· καί μιν δγ' ἥρως
Δέξατο, καὶ κτεάνων μοῖραν πόρεν, ὡς ἐπιεικές.

---

2. Φύλας δ' ὤπυιεν κούρην κλειτοῦ Ἰολάου
Λειποφίλην· ἦν δ' εἶδος Ὀλυμπιάδεσσιν ὁμοίη.
Ἠ δέ οἱ.... υἱὸν ἐνὶ μεγάροισιν ἔτικτεν,
Θηρώ τ' εὐειδῆ ἰκέλην φαέεσσι σελήνης.
Θηρὼ δ' Ἀπόλλωνος ἐν ἀγκοίνῃσι πεσοῦσα
Γεινατό Χείρωνος κρατερὸν μένος ἱπποδάμοιο.

IV.

EX SCHOLIASTE APOLLONII.

1. Δώδεκα γὰρ Νηλῆος ἀμύμονος υἱέες ἦμεν,
Νέστωρ τε, Χρόμιός τε, Περικλύμενός τ' ἀγέρωχος,

10. Dodone, auprès du hêtre où siégeaient les Pélasges.

---

11. Telle, d'un double mont quittant l'auguste empire,
Aux champs de Dotion, près des vignes d'Amyre,
Une vierge se baigne aux eaux de Béhéis.

III.

DE PAUSANIAS.

1. Hyettus, surprenant sous son toit domestique
Molyrus, dont sa femme est l'amante impudique,
Donne aussitôt la mort à ce fils d'Arisbas;
Puis, s'exilant d'Argos, qui façonne aux combats
D'intrépides coursiers, il vint dans Orchomène,
Cité des Minyens, où d'un riche domaine
Il dut sa part aux soins de ce noble héros.

---

2. Beauté digne du ciel, la fille d'Iolas,
Lipophilès, soumise à l'amour de Phylas,
En eut d'abord un fils, puis une fille aimable,
Qui fut par ses attraits à Phœbé comparable,
Et qu'on nomma Théro; c'est d'elle et d'Apollon
Qu'intrépide écuyer, fut engendré Chiron.

IV.

DU SCHOLIASTE D'APOLLONIUS.

1. Nous étions douze enfants par Nélée engendrés :
Nestor et Chromius, et toi, Périclymène,
Dont l'âme fut jadis si fière et si hautaine,

Ὄλβιος, ᾧ πόρε δῶρα Ποσειδάων ἐνοσίχθων
Παντοΐ· ἄλλοτε μὲν γὰρ ἐν ὀρνίθεσσι φάνεσκεν
Λἰετός· ἄλλοτε δ' αὖτε πελέσκετο (θαῦμα ἰδέσθαι)
Μύρμηξ· ἄλλοτε δ' αὖτε μελισσέων ἀγλαὰ φῦλα·
Ἄλλοτε δεινὸς ὄφις καὶ ἀμείλιχος. Εἶχε δὲ δῶρα
Παντοΐ', οὐκ ὀνομαστά, τά μιν καὶ ἔπειτα δόλωσε
Βουλῇ Ἀθηναίης.

---

2. Θεσσάμενος γενεὴν Κλεαδαίμου κυδαλίμοιο.

---

3. Ἔνθ' οἵγ' εὐχεσθην Αἰνείῳ υψιμεδοντι.

---

4. Αἰήτης δ' υἱὸς φαεσιμβρότου ἠελίοιο.

---

5. Αὐτὸς δ' ἐν πλήσμῃσι διιπετέος ποταμοῖο.

---

6. Νῆσον ἐς ἀνθεμόεσσαν, ἵνα σφισὶ δῶκε Κρονίων.

V.

EX SCHOLIASTE PINDARI.

1. Ἕλληνος δ' ἐγένοντο θεμιστοπόλου βασιλῆος
Δῶρός τε, Ξοῦθός τε, καὶ Αἴολος ἱππιοχάρμης.

Quand le Dieu dont les coups ébranlent l'univers,
Neptune, t'enrichit de mille dons divers;
Grâce à lui, tu pouvais, aigle au vol intrépide,
Devancer des oiseaux l'essor le plus rapide;
Fourmi, sous le gazon, humblement te traîner;
Abeille, autour des fleurs en volant bourdonner,
Ou, dragon sans rival, dresser un front terrible.
Quel prodige pour toi fut jamais impossible?
Et voilà cependant ce qui fit que Pallas
Parvint à te tromper. . . . . .

---

2. Faisant venir le fils du fameux Cléadème.

---

3. Ils priaient Jupiter, ce puissant Dieu d'Ænus,

---

4. Æétès, fils du Dieu qui nous verse le jour.

---

5. Lui-même, quand du fleuve issu de Jupiter
Débordèrent les eaux.

---

6. Dans une île fleurie où le fils de Saturne
Leur donna. . . . . .

V.

DU SCHOLIASTE DE PINDARE.

1. Hellen, législateur d'un peuple de guerriers,
Fut père d'Æolus, fier dompteur de coursiers,
Ainsi que de Dorus, dont Xuthus est le frère.
Les rois législateurs dont Æolus fut père,

Αἰολίδαι δ' ἐγένοντο θεμιστοπόλοι βασιλῆες,
Κρηθεὺς, ἠδ' Ἀθάμας, καὶ Σίσυφος αἰολόμητις,
Σαλμωνεύς τ' ἄδικος, καὶ ὑπέρθυμος Περιήρης.

---

2. Τῇ μὲν ἄρ' ἄγγελος ἦλθε κόραξ ἱρῆς ἀπὸ δαιτὸς
Πυθὼ ἐς ἠγαθέην, καὶ ἔφρασεν ἔργ' ἀϊδηλα
Φοίβῳ ἀκερσικόμῃ, ὅτε Ἴσχυς γῆμε Κόρωνιν,
Εἰλατίδης, Φλεγυαο Διογνήτοιο θύγατρα.

---

3. Τήνδ' Ἀμαρυγκείδης Ἱππόστρατος ὄζος Ἄρηος,
Φυκτέως ἀγλαὸς υἱὸς Ἐπειῶν ὄρχαμος ἀνδρῶν.

---

4. Ὣδε δέ οἱ κατὰ θυμὸν ἀρίστη φαίνετο βουλὴ,
Αὐτὸν μὲν σχέσθαι. Κρύψθαι δ' ἀδόκητον μάχαιράν τε
Καλὴν, ἣν οἱ ἔτευξε περικλυτὸς ἀμφιγυήεις.
Ὡς τὴν μαστεύων οἷος κατὰ Πήλιον αἰπὺ,
Αἶψ' ὑπὸ Κενταύροισιν ὀρεσκώοισι δαμείη.

---

5. Αἴσων, ὃς τέκε θ' υἱὸν Ἰάσονα ποιμένα λαῶν,
Ὃν Χείρων θρέψεν ἐνὶ Πηλίῳ ὑληέντι.

6. Εὖ νύ τοι ἕκαστα μεταλλᾷ ἀειγενέτῃσι.

---

7. Ἐν Δήλῳ τοτε ὁ πρῶτος ἐγὼ καὶ Ὅμηρος ἀοιδοὶ
Μέλπομεν, ἐν νεαροῖς ὕμνοις ῥάψαντες ἀοιδὴν,
Φοῖβον Ἀπολλωνα χρυσάορον, ὃν τέκε Λητώ.

Sont Créthée, Athamas, le fier Périérès,
Sisyphe et Salmonée, orgueilleux du succès
Que l'un dut à la ruse et l'autre à l'injustice.

---

2. Vers elle, dans Pitho, vient d'un banquet sacré
Un corbeau pour lui dire un mystère ignoré
Du brillant Apollon ; c'est l'union secrète
Qui livre Coronis, fille de Diognète,
Dans les murs phlégiens à l'Ilatide Ischys.

---

3. Noble fils de Phyotès, issu d'Amaryncée,
Le brave Hippostratus conduit les Épéens.

---

4. L'avis qu'avec prudence il jugea le plus sage,
Ce fut de condamner au repos son courage ;
Puis, par un vol adroit de ravir à sa main
Le glaive merveilleux que lui forgea Vulcain,
Afin qu'en le cherchant, ce héros fût encore,
Sur le haut Pélion, dompté par le Centaure.

---

5. C'est d'Æson qu'est issu Jason, pasteur des peuples
Que Chiron a nourri sur l'ombreux Pélion.

---

6. Il demande à bon droit tous ces secrets aux Dieux.

---

7. C'est moi qui le premier à Délos autrefois,
Dans des hymnes nouveaux chantais avec Homère
Phœbus au glaive d'or, dont Latone est la mère.

---

8. Ἢ οἵη Φθίη Χαρίτων ἀπὸ κάλλος ἔχουσα
Πηνειοῦ παρ' ὕδωρ καλὴ ναίεσκε Κυρήνη.

---

9. Ἥ οἵη Ὑρίη πυκινόφρων Μυκίονίκη,
Ἥ τέκεν Εὔφημον Γαιηόχῳ ἐννοσιγαίῳ,
Μιχθεῖσ' ἐν φιλότητι πολυχρύσου Ἀφροδίτης.

---

10. Ἡ δ' ὑποκυσσαμένη τέκεν Λἰακὸν ἱππιοχάρμην.
Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἥβης πολυηράτου ἵκετο μέτρον,
Μοῦνος ἐὼν ἤσχαλλε, πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε
Ὅσσοι ἔσαν μύρμηκες ἐπηράτου ἔνδοθι νήσου,
Τοὺς ἄνδρας ποίησε, βατυζώνους τε γυναῖκας.
Οἵ δή τοι πρῶτον ζεῦξαν νέας ἀμφιελισσας,
Πρῶτοι δ' ἱστία θέντο νεὼς κυανοπρώροιο.

---

11. Ἤτοι ὁ μὲν Σῆρον, καὶ Ἀλάζογον υἱεάς εσθλούς.

VI.

EX SCHOLIASTE SOPHOCLIS.

1. Ἔστι τις Ἑλλοπίη, πολυλήϊος ἠδ' εὐλείμων,
Ἀφνείη μήλοισι καὶ εἰλιπόδεσσι βόεσσιν.
Ἔν δ' ἄνδρες ναίουσι πολύῤῥηνες, πολυβοῦται,
Πολλοὶ, ἀπειρέσιοι, φῦλα θνητῶν ἀνθρώπων.
Ἔνθά γε Δωδώνη τις ἐπ' ἐσχατιῇ πεπόλισται.
Τὴν δὲ Ζεὺς ἐφίλησε, καὶ ὃν χρηστήριον εἶναι

8. Telle, en Phthie, apparut, par les Grâces ornée,
Cyrène qui vivait près des eaux du Pénée.

---

9. Telle Mycionice au cœur sage et prudent,
Par Aphrodite unie au Dieu dont le trident,
De ses terribles coups fait tressaillir la terre,
D'Euphémus dans Hyrie autrefois fut la mère

---

10. L'amour la subjugua; son fils fut Æacus,
Fier dompteur de coursiers, dont l'aimable jeunesse
Languissait solitaire en proie à la tristesse;
Mais le père des Dieux, pour charmer son ennui,
De son île charmante a transformé pour lui
Les fourmis en un peuple et d'hommes et de femmes;
Ce sont eux, les premiers, qui, de leurs doubles rames,
Imprimant à la fois deux sillons sur les eaux,
Ont arboré la voile aux mâts de leurs vaisseaux.

---

11. Sérus, Alazygus, furent ses nobles fils.

VI.

DU SCHOLIASTE DE SOPHOCLE.

1. Fertile en blonds épis, féconde en pâturages,
L'Ellopie est encor riche en nombreux troupeaux;
C'est là qu'avec ses bœufs, ses brebis, ses agneaux,
Comblé de tous les biens, un peuple immense habite.
De cet heureux séjour la dernière limite
Voit s'élever Dodone, à qui de Jupiter

Τίμιον ἀνθρώποις, ναῖον δ' ἐνὶ πυθμένι φηγοῦ.
Ἔνθεν ἐπιχθονίοις μαντεύματα πάντα φέρονται,
Ὅς δὴ κεῖθι μολὼν θεὸν ἄμβροτον ἐξερεείνῃ
Δῶρα φέρων ἐλθησι σὺν οἰωνοῖς ἀγαθοῖσιν.

---

2. Ἡ τέκεθ' Ἑρμιόνην δουρικλυτῷ Μενελάῳ,
Ὁπλότατον δ' ἔτεκεν Νικόστρατον ὄζον Ἄρηος.

---

3. Ἵκετο δ' εἰς Κρείοντα καὶ Ἡνιόχην.....

VII.

EX SCHOLIASTE ÆSHYLI.

Ἡ δ' ὑποκυσαμένη καλλίζωνος Στρατονίκη
Εὔρυτον ἐν μεγάροισιν ἐγείνατο φίλτατον υἱόν.
Τοῦ δ' υἱεῖς ἐγένοντο Δηΐων τε Κλύτιός τε,
Τοξεύς τ' ἀντίθεος, ἦδ' Ἴφιτος ὄζος Ἄρηος.
Τοὺς δὲ μέθ' ὁπλοτάτην τέκετο, ξανθὴν Ἰόλειαν
Ἀντιόπη χρείουσα, παλαιὸν γένος Αὐβολίδαο.

VIII.

EX ATHENEO.

1. . . . . Τῳδε Μάρης θοὸς ἄγγελος ἦλθε δι' οἴκου.
Πλήσας δ' ἀργύρεον σκύπφον φέρε, δῶκε δ' ἄναχτι.

L'amour a confié son dépôt le plus cher,
Son oracle sacré, qu'il cacha dans un hêtre
Et par qui des mortels le sort se fait connaître,
Quand, pour le consulter, on porte sur ces bords
Des présages heureux et de riches trésors.

---

2. D'elle et de Ménélas, illustre par sa lance,
Hermione d'abord a reçu l'existence,
Puis Nicostrate, enfant cher au dieu des combats.

---

3. . . . . Il vint trouver Hénioque et Créon.

VII.

DU SCHOLIASTE D'ESCHYLE.

L'amour de Stratonice à la belle ceinture
Fit naître en son palais son cher fils Eurytus,
De qui sont nés Déion et l'archer Clytius,
Semblable aux Dieux, ensuite Iphitus l'intrépide.
Noble postérité de l'antique Aubolide,
La reine Antiopé mit au monde après eux
La belle Ioléa, sa fille aux blonds cheveux.

VIII.

D'ATHÉNÉE.

1. . . . . D'une course rapide,
Traversant le palais, Marès épand le vin
Dans la coupe d'argent, et l'offre au souverain.

2. Οἷα Διώνυσος δῶκ' ἀνδράσι χάρμα καὶ ἔχθος,
Ὅστις ἄδην πίνει, οἶνος δέ οἱ ἔπλετο μάργος,
Σὺν δὲ πόδας χεῖράς τε δέει, γλῶσσάν τε νόον τε
Δεσμοῖς ἀφράστοισι· φιλεῖ δέ ἑ μαλθακὸς ὕπνος.

---

3. Τὰς δὲ βροτοὶ καλέουσι Πλειάδας.

---

4. Καὶ τότε μάντις μὲν δεσμὸν βιοῦ αἴνυτο χερσὶν,
Ἴφικλος δ' ἐπὶ νῶτ[ι] ἐπεμαίετο, τῷ δ' ἐπόπισθεν
Σκύπφον ἔχων ἑτέρῃ δὲ σκῆπτρον ἀείρας
Ἕστηκεν Φύλακος, καὶ ἑνὶ δμώεσσιν ἔειπε...

---

5. Εὐρυγύης δ' ἔτι κοῦρος Ἀθηνάων ἱεράων.

---

6. Ἡδὺ γὰρ ἔστ' ἐν δαιτὶ καὶ εἰλαπίνῃ τεθαλυίῃ
Τέρπεσθαι μύθοισιν, ἐπὴν δαιτὸς κορέσωνται.

IX.

APUD STEPHANUM.

. . . . . Νήσῳ ἐν Ἀβαντίδι δίῃ,
Τὴν πρὶν Ἀβαντίδα κίκλησκον θεοὶ αἰὲν ἐόντες,
Τὴν τότ' ἐπώνυμον Εὔβοίαν βοὸς ὠνόμασε Ζεύς.

---

2. Bacchus donne aux mortels et chagrins et plaisirs;
Son ivresse nous livre à d'insolents désirs,
Tient nos jambes, nos mains, nos langues, nos pensées
Par d'indicibles nœuds étroitement pressées,
Et d'un heureux sommeil nous verse les pavots.

---

3. Elles que les mortels appellent les Pléiades.

---

4. Le devin prend la corde à son arc attachée,
L'épaule d'Iphiclus sur la sienne est penchée,
Et Philacus, debout, derrière le devin,
Dans une main sa coupe, un sceptre en l'autre main,
A tous ses serviteurs adressant la parole : . . .

---

5. Erygyès, enfant, dans la divine Athènes....

---

6. Quel bonheur quand succède un entretien aimable,
Dans de brillants festins, aux plaisirs de la table !

IX.

D'ÉTIENNE DE BYZANCE.

Dans l'île que d'abord on nomma chez les Dieux
La divine Abantis; mais le maître des cieux
A voulu que du *bœuf* on la nommât Eubée.

X.

EX NICOLAO DAMASCENO.

Ἀλκὴν μὲν γὰρ ἔδωκεν Ὀλύμπιος Αἰακίδῃσι,
Νοῦν δ' Ἀμυθαονίδαις, πλοῦτον δέ περ Ἀτρείδῃσιν.

XI.

EX SUIDA.

Εἵνεκα μαχλοσύνης στυγερῆς τέρεν ὤλεσαν ἄνθος.

XII.

EX POLYBIO.

Αἰακίδας πολέμῳ κεχαρηότας ἠΰτε δαιτί.

XIII.

EX PLUTARCHO.

1. . . . . Ἄιτ' ἄλσεα καλὰ νέμονται,
Καὶ πηγὰς ποταμῶν, καὶ πείσεα ποιήεντα.

---

2. Ἐννέα τοι ζώει γενεὰς λακέρυζα κορώνη
Ἀνδρῶν ἡβώντων, ἔλαφος δέ τε τετρακόρωνος·

X.

DE NICOLAS DE DAMAS.

Le monarque des Dieux voulut aux Æacides
Accorder la valeur, l'opulence aux Atrides,
Et donner la sagesse aux fils d'Amythaon.

XI.

DE SUIDAS.

. . . . . Leur impudicité
Flétrit la tendre fleur de leur virginité.

XII.

DE POLYBE.

. . . . . Les enfants d'Æacus
Non moins qu'en un festin se plaisent à la guerre,

XIII.

DE PLUTARQUE.

1. Elles font leur séjour dans de charmants bocages,
Dans les sources des eaux, dans d'herbeux pâturages.

---

2. Le temps que la corneille en sa carrière embrasse
Voit neuf fois des mortels naître et fleurir la race;
Le cerf vit quatre fois autant que cet oiseau;

Τρεῖς δ' ἐλάφους ὁ κόραξ γηράσκεται· αὐτὰρ ὁ φοῖνιξ
Ἐννέα τοὺς κόρακας· δέκα δ' ἡμεῖς τοὺς Φοίνικας
Νύμφαι ἐϋπλόκαμοι κοῦραι Διὸς Αἰγιόχοιο.

---

3. Δεινὸς γάρ μιν ἔτειρεν ἔρως Πανοπηΐδος Αἴγλης.

XIV.

EX CLEMENTE ALEX.

1. Μάντις δ' οὐδείς ἐστι ἐπιχθονιῶν ἀνθρώπων,
Ὅστις ἂν εἰδείη Ζηνὸς νοὸν Αἰγιόχοιο.

---

2. Αὐτὸς γὰρ πάντων βασιλεὺς καὶ κοίρανός ἐστιν
Ἀθανάτων· σοὶ δ' οὔτις ἐρήρισται κράτος ἄλλος.

---

3. Μουσάων, αἵτ' ἄνδρα πολυφραδέοντα τιθεῖσι,
Θέσκελον, αὐδήεντα. . . . . .

---

4. Ἡδὺ δὲ καὶ τὸ πυθέσθαι ὅσα θνητοῖσιν ἔδειμαν
Ἀθάνατοι δειλῶν τε καὶ ἐσθλῶν τέκμαρ ἐναργές.

XV.

EX SCHOLIASTE LYCOPHRONIS.

1. Ζεῦ πάτερ εἴθέ μοι ἥσσω μὲν αἰῶνα βίοιο
Ὤφειλες δοῦναι, καὶ αἴσια μήδεα ἴδμεν

Deux fois plus que le cerf existe le corbeau,
Dont l'âge du phœnix fait neuf fois la durée;
Et nous, de Jupiter race aimable et sacrée,
Nymphes, nous existons autant que dix phœnix.

---

3. La Panopide Églé le dompta par ses charmes.

XIV.

DE CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

1. Non, parmi les mortels nul devin ne réside,
Connaissant les secrets du Dieu qui tient l'Égide.

---

2. Il est de tous les Dieux et l'arbitre et le roi;
Qui jamais en pouvoir s'égalerait à toi....

---

3. Les Muses par qui l'homme est célèbre, divin,
Et digne de nos chants. . . . . .

---

4. Il est doux de savoir par quel signe aux humains
Le Ciel montre leurs bons ou leurs mauvais destins.

XV.

DU SCHOLIASTE DE LYCOPHRON.

1. O père des mortels, que n'a pu ta tendresse,
En abrégeant ma vie, augmenter ma sagesse!

Θνητοῖς ἀνθρώποις· νῦν δ' οὐκ ἐμὲ τυτθὸν ἔτισας,
Ὅς με μακρόν γε ἔθηκας ἔχειν αἰῶνα βίοιο
Ἑπτά μ' ἔτη ζώειν γενεὰς ἱερόπων ἀνθρώπων.

---

2. Τρὶς μάκαρ Αἰακίδη, καὶ τετράκις ὄλβιε Πηλεῦ,
Ὅς τοῖς δ' ἐν μεγάροις ἱερὸν λέχος εἰσαναβαίνεις.

---

3. Οἴην μὲν μοῖραν δέκα μοιρῶν τέρπεται ἀνὴρ,
Τὰς δέκα δ' ἐμπίπλησι γυνὴ τέρπουσα νόημα.

---

4. Ἥματι τῷ ὅτε τεῖχος ἐϋδμήτοιό πόληος
Ὑψηλὸν ποίησε Ποσειδάων καὶ Ἀπόλλων.

---

5. Χαίρετε Λυγκῆος γενεή. . . . .

XVI.

EX ATHENAGORA.

. . . . . Πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε
Χώσατ', ἀπ' Οὐλύμπου δὲ βαλὼν ψολόεντι κεραυνῷ
Ἔκτανε Λητοΐδην, φίλον σὺν θυμὸν ὀρίνων.

Quel honneur m'as-tu fait en voulant que mes jours
De la plus longue vie aient dépassé le cours,
Et qu'ils aient vu sept fois fleurir la race humaine!

---

2. Oh! quel bonheur pour toi, valeureux Æacide,
Quel excès de bonheur, lorsque, dans ton palais,
Thétis à ton amour vient livrer ses attraits!

---

3. Des plaisirs qu'en amour aime à goûter notre âme,
Une part est pour l'homme, et dix parts pour la femme.

---

4. Le jour où fut construit le rempart d'Ilion
Par la main de Neptune et celle d'Apollon.

---

5. Salut, fils de Lyncée. . . . . .

XVI.

D'ATHÉNAGORE.

Des hommes et des Dieux le père s'en indigne,
S'excite à la vengeance, et son foudre irrité,
Sur le fils né du Dieu par Latone enfanté,
A, du haut de l'Olympe, assouvi sa colère...

XVII.

EX SCHOLIASTE ARATI ET HESIODI.

Φαισύλη ἠδέ Κορωνίς, ἐϋστέφανός τε Κλέεια,
Φαιώθ' ἱμερόεσσα καὶ Εὐδώρη τανύπεπλος,
Ἃς Ὑάδας καλέουσιν ἐπὶ χθονὶ φῦλ' ἀνθρώπων.

XVIII.

EX ETYMOLOGICO.

1. Ὅττι κε χερσὶ λάβεσκεν, ἀείδελα πάντα τίθεσκεν.

---

2. Βύβλόν τ' Ἀγχίαλον καὶ Σιδῶν' ἀνθεμόεσσαν.

XIX.

EX PORPHYRIO.

1. Ὥς κε πόλις ῥέζῃσι· νόμος δ' ἀρχαῖος ἄριστος.

---

2. Δημοδόκης, τὴν πλεῖστοι ἐπιχθονίων ἀνθρώπων
Μνήστευον, καὶ πολλὰ καὶ ἀγλαὰ δῶρ' ὀνόμηναν
Ἴφθιμοι βασιλῆες, ἀπειρέσιον κατὰ εἶδος.

XVII.

DU SCHOLIASTE D'ARATUS ET D'HÉSIODE.

Les Hyades, ainsi se nomment parmi nous
Coronis et Cléia, qu'embellit sa couronne,
Eudore, qu'un long voile avec grâce environne,
La charmante Phœsyle et l'aimable Phœo.

XVIII.

DE L'ÉTYMOLOGISTE.

1 En passant dans ses mains tout devient invisible.

---

2. Anchiale, Byblos, Sidon toujours fleurie.

XIX.

DE PORPHYRE.

1. . . . . Pour qu'un peuple l'ait fait.
La loi la plus ancienne est toujours la meilleure.

---

2. Vierge dont les attraits firent mille rivaux,
Démodoce, à ses pieds, vit les rois de la terre
Porter de leurs trésors le tribut volontaire.

XX.

EX SCHOLIASTE THEOCRITI.

Νήπιος ὃς τὰ ἕτοιμα λιπὼν ἀνέτοιμα διώκει.

XXI.

EX THEONE.

Καί τε διερχόμενος ἠπειγμένος ἐστὶ δράκων ὥς.

XXII.

EX ASPASIO.

1. Ὦ τέκνον· ἡ μάλα δή σε πονηράτατον καὶ ἄριστον
Ζεὺς ἐτέκνωσε πατήρ.

---

2. Τέκνον ἐμὸν μοῖραί σε πονηρότατον καὶ ἄριστον.

XXIII.

EX SCHOLIASTE EURIPIDIS.

1. . . . . Τῇσι δὲ φιλομμειδὴς Ἀφροδίτη
Ἠγάσθη προσιδοῦσα· κακὴν δέ σφ' ἔμβαλε φήμην.

XX.

DU SCHOLIASTE DE THÉOCRITE.

Insensé qui délaisse un bien qui s'offre à lui,
Pour un bien à venir. . . . . .

XXI.

DE THÉON.

Il passe en se hâtant et ressemble au dragon.

XXII.

D'ASPASIUS.

1. O mon fils, Jupiter, qui t'a donné la vie,
Ainsi que de vertus, te combla de malheurs.

---

2. Le destin t'a comblé de gloire et d'infortune.

XXIII.

DU SCHOLIASTE D'EURIPIDE.

1. Amante des plaisirs, Vénus, avec horreur
Les vit, et dévoua leur nom au déshonneur.

---

2. Καί οἱ ἐπίσκοπον Ἄργον ἴει κρατερόν τε μέγαν τε
Τέτρασιν ὀφθαλμοῖσιν ὁρώμενον ἔνθα καὶ ἔνθα,
Ἀθάνατον δέ οἱ ὦρσε θεὰ μένος, οὐδέ οἱ ὕπνος
Πῖπτεν ἐπὶ βλεφάροις, φυλακὴ δ' ἔχεν ἔμπεδον αὐτόν.

XXIV.

EX HARPOCRATIONE.

Ἔργα νέων, βουλαὶ δὲ μέσσων, εὐχαὶ δὲ γερόντων.

XXV.

EX CONSTANTINO PORPHYROG.

Ἡ δ' ὑποκυσσαμένη Διὶ γείνατο τερπικεραύνῳ
Υἷε δύω, Μάγνητα Μακηδόνα θ' ἱππιοχάρμην,
Οἳ περὶ Πιερίην καὶ Ὄλυμπον δώματ' ἔναιον.

2. Argus fut envoyé pour qu'il veillât sur elle,
Et reçut en partage une force immortelle :
Jamais de ses quatre yeux, avec zèle veillant,
Le sommeil n'éteignait le regard vigilant.

XXIV.

D'HARPOCRATION.

L'homme par le travail débute dans la vie;
L'âge mûr nous conseille, et la vieillesse prie.

XXV.

DE CONSTANTIN PORPHYROG.

Elle eut de Jupiter pour enfants deux guerriers,
Magnès et Macédon, le dompteur de coursiers,
Qui vivaient sur l'Olympe auprès de la Piérie.

NOTES DES FRAGMENTS.

I. 1.

Linus, fils d'Uranie.....

Eustathe rapporte ce fragment dans son commentaire sur le XVIIIe livre de l'*Iliade*. Apollodore fait naître Linus d'Æagrius et de Calliope; d'autres lui donnent pour père Apollon. Pausanias admet deux Linus, l'un issu d'Uranie et d'Amphimarus, fils de Neptune; l'autre qui dut la vie à Isménias. Le premier fut mis à mort par Apollon, auquel il avait osé disputer la palme du chant; le second, donnant à Hercule des leçons de musique, s'impatienta du peu de progrès que faisait ce héros et le frappa pour l'en châtier; mais le fils de Jupiter, indigné d'un pareil traitement, s'en vengea en cassant avec sa lyre la tête de son maître. Leclerc remarque qu'en langue phénicienne le mot LIN signifie gémissement, et il en infère que le nom de *Linus* fut attribué au poète dont il s'agit à cause de la douleur que sa mort fit éclater parmi ses disciples, et qui est d'ailleurs attestée par ce fragment d'Hésiode. Linus paraît avoir existé antérieurement à l'établissement des colonies helléniques dans la Grèce; il serait le contemporain des poètes primitifs que vit fleurir cette contrée au temps de l'invasion cadméenne. Selon Diodore de Sicile, qui, au IIIe liv. de sa Biblioth., parle de ce poète sur la foi de Denys-le-Mythologue, « Linus *aurait été*, chez les Grecs, » le premier inventeur du rhythme et de la mélodie. A l'époque » où Cadmus apporta, dit-on, les lettres de l'alphabet phéni- » cien, Linus *en aurait* dessiné les caractères et les aurait ap-

» propriés à l'usage de la langue grecque. Il se distingua surtout » par un talent merveilleux dans l'art de chanter et de compo- » ser des vers. Parmi ses disciples, qui furent nombreux, on » compte Hercule, Thamyris et Orphée. » Le même historien dit ensuite que l'alphabet phénicien servit à Linus à écrire les poèmes qu'il avait consacrés aux actions du premier Bacchus et à d'autres récits mythologiques (τὰς τοῦ πρώτου Διονύσου πράξεις καὶ τὰς ἄλλας μυθολογίας). Hérodote, au ch. 79 de son IIe liv., nous apprend « qu'il y a, chez les Égyptiens, entre au- » tres institutions remarquables, un hymne funèbre appelé *Linus* » et ayant cours en Phénicie, dans l'île de Cypre et autres con- » trées où ce chant recevait différents noms selon la variété des » langues. Mais cet hymne est le même que celui que les Grecs » chantent et nomment Linus. » Leclerc conclut de là l'authen- ticité de l'étymologie qu'il a attribuée au nom de Linus, et pré- tend que le véritable nom du poète connu sous cette dénomina- tion était celui de *Manéros*. Selon Clément d'Alexandrie, Hésiode, après avoir dit que Linus possédait tous les talents, ajoutait qu'il était aussi fort habile dans l'art de naviguer.

1. 2.

Sans rompre les épis, ni même les fouler.....

L'hyperbole contenue dans ces vers a passé mot à mot dans le XXe liv. de l'*Iliade*, où Énée s'en sert en parlant de ses ca- vales. Virgile, si heureux à s'approprier les beautés des écri- vains grecs, n'a pas négligé celle-ci. Parlant de Camille, reine des Volsques, il dit au 808e vers du VIIe liv. de l'*Enéide* :

Volant sur le sommet des blés ou des gazons,
Elle n'eût incliné l'herbe ni les moissons;
Elle eût glissé dans l'air sur la vague qui gronde,
Sans que son pied léger se fût plongé dans l'onde.

(Virgile, *Énéide*, trad. inédite par Alph. Fresse-Montval.)

I. 5.

Le froid a tout à coup jusqu'au front pénétré.....

Il s'agit ici d'une sorte de lèpre qui punit le libertinage des filles de Prétus, appelées, selon Apollodore, Lysippe, Iphinoé et Iphianasse; selon Élien, Plégé et Céséné; et suivant Servius, Lysippe, Hipponoé et Cyrianasse. Apollodore rapporte à leur sujet deux traditions qu'il attribue, l'une à Hésiode, l'autre à Acusilas. D'après la première, elles auraient été punies par Bacchus, dont elles auraient méprisé les mystères; suivant la seconde, Junon se serait ainsi vengée de leurs outrages envers une de ses statues. Mais Suidas réfute cette opinion en citant au sujet des Prétides le vers que nous rapportons dans notre paragraphe XI. Élien appuie l'opinion énoncée dans ce fragment.

I. 6.

Son eau limpide et pure a sa source à Lilée.....

Il s'agit ici du Céphise.

I. 7.

Nestor, fils de Nélée, engendra Polycaste.....

Démenti donné par Hésiode à Hellanicus et à Aristote, qui prétendaient que Télémaque avait épousé Nausicaa fille d'Alcinoüs.

II. 4.

Il fixa son séjour près du roc d'Olénus.....

Ce fragment, qui atteste la proximité du roc d'Olénus et du Pirus, fleuve de l'Élide, confirme le témoignage d'Homère et de Pausanias, qui plaçaient cette roche dans cette contrée.

II. 6.

CALCHAS.

Je suis surpris de voir le grand nombre de fruits.....

D'après Strabon, Calchas, à son retour de Troie, et Mopsus, fils de la prophétesse Manto, se rencontrèrent dans le temple d'Apollon Clarien, où eut lieu le dialogue rapporté dans ce fragment d'Hésiode.

III. 1.

Hyettus, surprenant sous son toit domestique.....

Si nous nous en rapportons au témoignage de Pausanias, Hyettus serait, chez les Grecs, le premier mari outragé qui aurait vengé son honneur par la mort du séducteur de sa femme.

IV. 3.

Ils priaient Jupiter, ce puissant dieu d'Ænus.....

Le mont Ænus, dans l'île de Céphallénie, avait un temple consacré à Jupiter, qui en tira le surnom de Jupiter Ænéien.

V. 1.

Hellen, législateur d'un peuple de guerriers.....

Hellen, premier fils de Deucalion et de Pyrrha, avait eu de la nymphe Orséis les trois enfants que lui donne ici Hésiode. Æolus eut les cinq fils que lui attribue ce fragment, du mariage qu'il contracta avec Énarète fille de Déimaque. Apollodore, à qui nous devons ce double renseignement, donne à Æolus deux autres fils, Déion et Magnès.

V. 2.

Vers elle, dans Pitho, vint d'un banquet sacré....

Ovide, dans ses Métamorphoses, a merveilleusement profité

de ce passage et des détails que donnaient sans doute sur les amours de Coronis le poème d'où il a été extrait.

V. 4.

L'avis qu'avec prudence il jugea le plus sage....

Il s'agit ici d'Acaste, fils de Pélias et roi d'Iolchos, qui, suivant Apollodore, abandonna sur le Pélion Pélée, endormi et désarmé, parce qu'il le croyait coupable d'avoir voulu séduire sa femme Astynamie. (*Voy.* Pindare, ném. 4, v. 95.)

V. 10.

L'amour la subjugua : son fils fut Æacus.....

Encore un passage qu'Ovide a paraphrasé dans ses Métamorphoses.

V. 11.

Serus, Alazygus furent ses nobles fils.....

Ces deux héros, selon le scholiaste d'Hésiode, eurent pour père Halirrhothius, fils de Périérès et d'Alcyone.

VI. 2.

D'elle et de Ménélas, illustre par sa lance.....

Entre Apollodore, qui attribue à Hélène la maternité de Nicostrate, et Pausanias qui en fait honneur à une esclave de Ménélas, Hésiode intervient ici et prononce en faveur d'Apollodore.

IX.

Dans l'île que d'abord on nomma chez les Dieux.....

D'après Étienne de Byzance, qui rapporte ce fragment, les vers qui le composent auraient appartenu à un poème intitulé : *Égimius*. Comme cet ouvrage est attribué par quelques savants à Cercops de Milet, nous avons dû ne pas le compter au nom-

bre de ceux qui furent incontestablement l'œuvre de notre poète. Si donc nous plaçons ici un fragment détaché de ce poème, c'est uniquement pour nous conformer à l'usage de nos prédécesseurs, et parce que ce passage, confirmant la distinction établie par Homère entre la langue des Dieux et la langue des hommes, nous montre, dès les temps les plus anciens, la supériorité des associations sacerdotales qui parlaient le premier de ces idiomes sur les races héroïques auxquelles était affecté le second de ces langages.

XIII. 2.

Le temps que la corneille en sa carrière embrasse....

Les *Lois de Manou*, st. 64 et suiv. (trad. de M. Loiseleur de Longchamp), déterminent d'une façon analogue et avec plus de précision encore la durée des âges divins :

« 64. Dix-huit *nimêchas* (clins d'œil) font une *câchthâ;* » trente *câchthâs*, une *calâ;* trente *calâs*, un *mouhoûrtâ;* au- » tant de *mouhoûrtas* composent un jour et une nuit.

» 65. Le soleil établit les divisions du jour et de la nuit pour » les hommes et pour les Dieux; la nuit est pour le sommeil des » êtres, et le jour pour le travail.

» 66. Un mois (lunaire) des mortels est un jour et une nuit des » *pîtris* (ancêtres du genre humain); il se divise en deux quin- » zaines : la quinzaine noire est pour les *mânes* le jour destiné » aux actions, et la quinzaine blanche la nuit consacrée au som- » meil.

» 67. Une année des mortels est un jour et une nuit des Dieux, » et voici quelle en est la division : le jour répond au cours sep- » tentrional du soleil, et la nuit à son cours méridional.

» 68. Maintenant, apprenez par ordre et succinctement quelle » est la durée d'une nuit et d'un jour de Brahmâ et de chacun des » *quatre âges* (Yougas).

» 69. Quatre mille années *divines* composent, au dire des sages, » le Crita-Youga (premier âge); le crépuscule qui précède est » d'autant de centaines d'années, le crépuscule qui suit est » pareil.

» 70. Dans les trois autres âges, également précédés et suivis » d'un crépuscule, les milliers et les centaines d'années sont suc- » cessivement diminués d'une unité.

» 71. Ces quatre âges qui viennent d'être énumérés, étant sup- » putés ensemble, la somme de *leurs années*, qui est de *douze* » *mille*, est dite l'âge des Dieux.

» 72. Sachez que la réunion de mille âges divins compose en » somme un jour de Brahmâ, et que la nuit a une durée égale.»

M. Loiseleur de Longchamp observe que ces mille âges divins équivalent à 4,320,000,000 d'années humaines, à l'expiration desquelles a lieu le *Pralaya*, c'est-à-dire la dissolution du monde. Alors commence la nuit de Brahmâ. A la fin de la période de cent années, chacune de trois cent soixante jours de Brahmâ, aura lieu le *Maha-Pralaya*, c'est-à-dire la destruction générale de l'univers, et Brahmâ lui-même cessera d'exister. Cinquante de ces années se sont écoulées.

XIII. 3.

La Panopide Églé le dompta par ses charmes....

Dans ce vers il s'agit de Thésée, qui, épris d'Églé, abandonna Ariane. Ce vers avait été retranché des poésies d'Hésiode d'après l'ordre de Pisistrate, par respect pour la mémoire de Thésée.

XIV. 2.

Il est de tous les Dieux et l'arbitre et le roi....

Cette prééminence, qui, dès le temps d'Hésiode, fut accordée à Jupiter sur tous les Dieux, finit par absorber non-seulement

toutes les autres personnalités divines, mais encore tout le reste de l'univers et constitua le panthéisme alexandrin. C'est ce que prouve évidemment l'hymne consacré à ce Dieu par Cléanthe :

Auguste roi des Dieux, être à cent noms divers,
Éternel, tout-puissant, père de l'univers,
Dieu qui gouvernes tout par ta loi souveraine,
Salut, ô Jupiter, à qui la race humaine
Peut parler, car c'est toi qui nous engendras tous,
Et l'écho de ta voix vibre en chacun de nous,
Mortels qui respirons et rampons sur la terre!
Ma lyre est de toi seul pour toujours tributaire;
Roulant autour de nous, ce monde entier ne suit
Que la voie où ta main, à ton gré, le conduit;
L'arme que tu saisis de ton bras invincible,
C'est la foudre à deux dards, brûlante, inextinguible,
Et rangeant sous tes lois l'âme de ce grand Tout,
L'esprit universel, qui, voyageant partout,
A l'insecte, au colosse, au monde entier se mêle;
Tant ton pouvoir est vaste, et ta force éternelle!
Sans toi, Dieu tout-puissant, rien n'est fécond dans l'air,
N'existe sur la terre, et ne vit dans la mer,
Rien, hormis des mortels le crime et la démence!
L'ordre, quand tu le veux, succède à la licence,
L'harmonie au chaos, l'union aux discords;
Le mal avec le bien ne fait plus qu'un seul corps
D'où, pour l'éternité, naît l'âme universelle
Que le méchant déteste, et que cherche avec zèle
Celui qui, pour le bien épris d'un noble amour,
N'attend pas que ta loi, révélée au grand jour,
A ses sens ait parlé pour l'aimer, pour la suivre,
Et pour qu'en la suivant de bonheur il s'enivre.
Aujourd'hui, cependant, loin du bien égarés,

Que de mortels, partout, aux discordes livrés!
L'un, altéré de gain, y tend par tous les crimes;
De leurs plaisirs impurs d'autres sont les victimes;
Et pas un qui ne veuille immoler à ses goûts
L'honneur ou l'intérêt ou le bonheur de tous!
Mais toi, dont l'équité récompense et châtie,
Bienfaisant Jupiter! arrache à leur folie
Ces mortels aveuglés, et révèle à leurs yeux
La loi qui t'a soumis et la terre et les cieux,
Afin qu'à tes bienfaits réponde leur hommage,
Et que de ta sagesse ils célèbrent l'ouvrage;
Car de l'homme et des Dieux le plus auguste emploi,
C'est de chanter sans fin ton pouvoir et ta loi.

(Cléanthe, *Hymne à Jupiter*, trad. inéd. par Alph. Fresse-Montval.

XV. 3.

Du plaisir qu'en amour aime à goûter notre âme....

Ces deux vers, joints à un passage d'Apollodore, ont inspiré à Ovide tout l'épisode qui, dans ses Métamorphoses, contient l'histoire du devin Tirésias.

XV. 4.

Le jour où fut construit le rempart d'Ilion.....

Hésiode fournissait dans ce passage l'étymologie du nom d'Ilion, donné à la citadelle de Troie; c'est parce que le jour où elle fut construite, Iléus, qu'aimait Apollon, trouva une nymphe sensible à son amour.

XXII.

Le Destin t'a comblé de gloire et d'infortune.

On trouve dans l'une des *Méditations* de M. de Lamartine

un passage qui n'est pas sans analogie avec cette pensée d'Hésiode :

Ton sort, ô Manoël, suivit la loi commune;
La Muse t'enivra de précoces faveurs;
Elle a tissu tes jours de gloire et d'infortune,
Et tu verses des pleurs!

FIN.

TABLE.

Pages.

Biographie d'Hésiode. 1

§ Ier. Où Hésiode est-il né? . . . . . *Ib.*

§ II. Quel a été Hésiode? 5

§ III. Dans quel siècle Hésiode a-t-il vu le jour? 17

Note. 24

Discours prononcé a l'Athénée royal de Paris le 15 décembre 1841. 29

Post-scriptum. 44

Prolégomènes de la Théogonie. 47

§ Ier. La Théogonie appartient-elle réellement à Hésiode? *Ib.*

§ II. Dans quel rapport de perfection littéraire la Théogonie se trouve-t-elle avec les Métamorphoses d'Ovide? . . 57

Sommaire de la Théogonie 65

ΘΕΟΓΟΝΙΑ. 68

La Théogonie. 69

Notes de la Théogonie. 140

Prolégomènes du Bouclier d'Hercule. 155

Sommaire du Bouclier d'Hercule. 160

ΑΣΠΙΣ ΗΡΑΚΛΕΟΥΣ. 162

Le Bouclier d'Hercule 163

Notes du Bouclier d'Hercule. 198

Prolégomènes des Travaux et des Jours. 209

Sommaire des Travaux et des Jours. 218

ΕΡΓΑ ΚΑΙ ΗΜΕΡΑΙ, *βίβλιον Ἀ*. 220

Les Travaux et les Jours, chant Ier. 221

Notes des Travaux et des Jours, chant Ier. 254

Pages.

Sommaire des Travaux et des Jours, chant II. 268

Ἔργα καὶ Ἡμέραι, βιβλίον Β΄. 270

Les Travaux et les Jours, chant II. 271

Notes des Travaux et des Jours, chant II. 302

Un mot sur les fragments. 313

Ἀποσπασματια. 316

Fragments. 317

I. D'Eustathe. . . . . *Ib.*

II. De Strabon. 319

III. De Pausanias. 323

IV. Du scholiaste d'Apollonius. . . . . *Ib.*

V. Du scholiaste de Pindare. 325

VI. Du scholiaste de Sophocle. 329

VII. Du scholiaste d'Eschyle. 331

VIII. D'Athénée. . . . . *Ib.*

IX. D'Étienne de Byzance. 333

X. De Nicolas de Damas. 335

XI. De Suidas. . . . . *Ib.*

XII. De Polybe. . . . . *Ib.*

XIII. De Plutarque. . . . . *Ib.*

XIV. De Clément d'Alexandrie. 337

XV. Du scholiaste de Lycophron. . . . . *Ib.*

XVI D'Athénagore. 339

XVII. Du scholiaste d'Aratus et d'Hésiode. 341

XVIII. De l'Étymologiste. . . . . *Ib.*

XIX. De Porphyre. . . . . *Ib.*

XX. Du scholiaste de Théocrite. 343

XXI. De Théon. . . . . *Ib.*

XXII. D'Aspasius. . . . . *Ib.*

XXIII. Du scholiaste d'Euripide. . . . . *Ib.*

XXIV. *D'Harpocration.* 345

XXV. De Constantin Porphyrogénète. . . . . *Ib.*

Notes des Fragments. 346

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON